LE

MAITRE DE LA MER

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Morts qui parlent, 20e édition. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

Jean d'Agrève, 8e édition. Un volume in-16. . . . . . . 3 fr. 50

Le Roman russe. 1 volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

— *Le même ouvrage*. 8e édition. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs et Visions. 2e édition. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

Remarques sur l'Exposition du Centenaire. 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

Syrie, Palestine, Mont Athos, 6e édit. 1 vol. in-18 illustré . . . . 4 fr. »

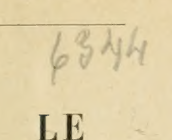
Maxime Gorky. *L'Œuvre et l'homme*. 3e édition. 1 vol. in-16 avec couverture illustrée du portrait de Gorky. . . . . 1 fr. »

Séance de l'Académie française du 4 juin 1903. **Réponse de M. le vicomte E.-M. de Vogüé au discours de M. Edmond Rostand**. Brochure in-8°. 1 fr. »

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 14549.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ

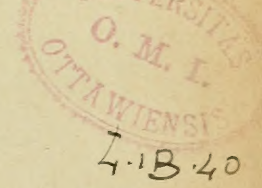
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





LE MAITRE DE LA MER





PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e





CE LIVRE DEVAIT ÊTRE OFFERT A

GASTON PARIS

Je le dédie à sa chère mémoire

LE
MAITRE DE LA MER

> « La mer le transforme en quelque chose de riche et d'étrange... »
> (SHAKESPEARE, *la Tempête*, A. I, Sc. 2).

PREMIÈRE PARTIE

I

LE BUREAU DE LA RUE SCRIBE

— Vous avez commandé l'automobile, Joë? Le ministre m'attend à neuf heures.

— Oui, Monsieur.

— J'ai encore une demi-heure, Joë. Qu'y a-t-il d'urgent au courrier, ce matin?

— Voici les câblogrammes de New-York.

Et le jeune secrétaire déposa sur le bureau une liasse de dépêches.

— Rien de particulier dans les transmissions de cette nuit, Monsieur.

— Alors, passons aux affaires dont j'ai ordonné la centralisation à Paris, durant mon séjour dans cette ville. — Angleterre? Rien encore de Newcastle?

— Si, Monsieur. Un télégramme du directeur de la *Baltic Line*. Le conseil de la compagnie accepte en principe la fusion avec l'*Universal Sea Trust*, mais il demande une majoration de la garantie du dividende.

— Bien. Nous paierons ce qu'il faudra. Télégraphiez : « Affaire conclue. » — Allemagne?

— Une lettre du grand maître de la Cour. L'Empereur vous recevra le 25 à Potsdam et vous retiendra à dîner.

— Le 25?... C'est très gênant. Je dois être le 25 à Londres pour l'assemblée de l'U. S. T. Mon yacht m'attendra le soir dans la Tamise : je pourrai aller dîner à Potsdam le 26, je pense.

— Le grand maître écrit que Sa Majesté compte repartir le 26 pour ses chasses...

— On peut remettre une chasse; plus facilement qu'une assemblée où les gens viennent de New-York et de Hambourg. Téléphonez à l'ambassade d'Allemagne, annoncez ma visite. Je passerai chez l'ambassadeur dans la soirée. Il m'arrangera cela. — Russie? Se décident-ils à répondre, ces lambins?

— Notre intermédiaire écrit que l'affaire de Corée est en bonne voie. On appuiera votre instance à Séoul pour la prise à bail du port de Chemulpo. On favorisera la création d'escales pour nos bâtiments dans le golfe du Tchili. Mais l'intermédiaire réclame encore des avances de fonds.

— Toujours! Soit. Faites expédier une traite, même montant que la précédente. Mais spécifiez dans votre réponse : ce sera la dernière, si le projet de bail n'est pas signé à Séoul avant le 1[er] janvier.
— Avez-vous un câblogramme de notre agent à Tokio? Les Japonais marchent toujours avec nous dans cette affaire, je pense?

— Pas de nouvelles aujourd'hui, Monsieur; mais la dernière communication de l'agent était très affirmative.

— C'est vrai; rien à craindre là-bas. Il y a un Parlement. Notre agent a vu les députés qui mènent les autres, il a fait le nécessaire pour les persuader.
— Portugal?

— Une longue lettre de Lisbonne, relative à la concession des quais de Macao.

— Croient-ils que j'aie le temps de lire leurs longues lettres? Ah çà! ils ne savent donc pas que le télégraphe est inventé! Que dit-elle en résumé, cette lettre?

— Ils paraissent décidés à céder le terrain pour les quais, et même très désireux d'aboutir. Ils chipotent encore sur l'estimation de quelques parcelles.

— Finissons-en. Nous paierons ce qu'il faudra. Télégraphiez à Lisbonne que j'attends leur envoyé, avec le contrat définitif, avant la fin de la semaine. Vous appointerez mes deux ingénieurs samedi matin. Qu'ils se préparent à prendre le paquebot de Chine lundi. Câblez à Macao : que tout soit prêt à leur arrivée pour l'ouverture des chantiers. — Australie?

— Le Parlement de Sydney doit discuter cette semaine vos propositions pour la création de la ligne Sydney-Panama. Les journaux reçus par le

courrier d'hier font espérer un vote favorable.

— Quels journaux? Ceux que je paie?

— Les autres aussi.

— Bien. — De Kovéit et du golfe Persique, nous ne pouvons rien avoir encore, n'est-ce pas?... Ni non plus des deux reconnaissances que je fais faire sur les côtes d'Afrique, entre Mozambique et le Zambèze, entre Mossamedès et le Congo. — Les affaires de l'Amazone, de la Plata?... Ah! j'oubliais qu'elles se traitent directement à New-York. — Pas d'autres informations, Joë?

— Pardon, Monsieur; une nouvelle désagréable. Le *Bureau Veritas* confirme la perte dans un cyclone, corps et biens, du steamer *Mindanao,* de la nouvelle ligne San-Francisco-Philippines.

— Oh! deux millions de dollars! Corps et biens, dites-vous?

— Il est trop probable que tout l'équipage a péri.

— Oh! les pauvres garçons! C'est fâcheux. — Câblez à San-Francisco : « Le *Luçon* doit prendre immédiatement la mer. » Il ne faut pas que ce service neuf souffre d'irrégularités.

Coupé par les sonneries du téléphone, par les entrées de l'huissier qui apportait les télégrammes et les cartes des visiteurs, ces propos s'échangeaient en anglais entre M. William Archibald Robinson, président-fondateur de l'*Universal Sea Trust,* et son secrétaire Joë Buttler. Les deux hommes travaillaient dans un cabinet d'assez banale apparence, étroit, bas de plafond, à l'en tresol d'une maison de la rue Scribe. Trois fauteuils garnis de reps vert et quelques chaises composaient, avec une table-bureau et un cartonnier,

tout l'ameublement de cette pièce. Le cartonnier en vieux chêne, large et saillant comme un corps de bibliothèque, occupait un des côtés longs du rectangle. Deux panneaux de bois plein fermaient d'habitude le meuble : ouverts en ce moment, ils laissaient apercevoir de nombreux casiers, étagés sur cinq colonnes verticales que séparaient des baguettes. Au sommet de ces colonnes, des indications étaient gravées en noir sur des plaques de cuivre, dans l'ordre suivant : *Amérique, Europe, Asie, Afrique, Océanie*. Commandés par ces rubriques générales, les cartons portaient des étiquettes blanches qui spécifiaient l'objet de chaque dossier : on y pouvait lire les noms des grandes Compagnies de navigation; d'un certain nombre de ports de mer dans les deux hémisphères; de quelques usines et chantiers maritimes, acquis ou nouvellement créés sur divers points de la planète. D'autres fiches se référaient aux affaires dont les deux interlocuteurs venaient de s'entretenir, à des entreprises similaires en exécution ou en projet sur les vieux continents. Références si diverses et si nombreuses qu'il semblait que ce meuble vorace fût un antre où s'engouffraient toutes les terres, tous les océans.

La tablette qui couronnait le cartonnier, à hauteur d'homme, supportait un globe terrestre d'énormes dimensions. De loin et au premier regard, on aurait pu croire qu'une araignée avait tissé sa toile sur ce globe : il était emprisonné dans un réseau de fils ténus. Ces fils de diverses couleurs suivaient les parcours des grands services maritimes, les lignes immergées des câbles sous-marins; ils étaient fixés par des épingles, piquées sur les ports d'attache ou de relâche des grandes

Compagnies; chaque épingle servait de hampe à un petit drapeau. La plupart figuraient le pavillon des Etats-Unis, modifié par un canton où brillaient les trois lettres d'or : U. S. T. D'autres reproduisaient les pavillons commerciaux des différentes nations. Ces drapeaux épinglés rappelaient ceux dont on fait usage pour suivre les opérations des armées, sur une carte du théâtre de la guerre, lorsqu'un grand conflit met aux prises les puissances. Ici, le globe entier était le champ de la bataille où épingles et fils jalonnaient les péripéties changeantes de l'action. Trouée à certains endroits comme une écumoire, la sphère décelait le travail d'une main assidue, qui déplaçait fréquemment à sa surface les jalons indicateurs.

Chaque appartement renferme un objet principal auquel tous les autres se subordonnent, vers lequel gravite toute cette vie silencieuse dont on sent la vague palpitation dans les pièces habitées. C'est une œuvre d'art chez l'artiste, un coffre-fort chez le banquier, un trophée d'armes chez le militaire, un miroir ou la chaise-longue favorite dans le boudoir d'une jolie femme. Dans le cabinet de la rue Scribe, ce pôle d'attraction était l'énorme globe terrestre. Il y prenait la signification et la majesté du globe carlovingien, sommé de la croix, qu'on porte devant les chefs d'empire aux cérémonies de leur sacre.

Nul autre ornement, nul bibelot dans la pièce, sauf trois héliogravures encadrées, sur la boiserie du panneau d'en face : les portraits du général Gordon, de Livingstone, de Cecil Rhodes. La table-bureau, très simple, disparaissait presque en entier sous des monceaux de télégrammes, chiffonnés, tassés à droite sous une machine à écrire, à gauche

sous un gros livre : volume ancien, comme en témoignaient les tranches jaspées de rouge, la reliure usée de veau fauve. Le titre se détachait sur le dos en lettres dorées : *Holy Bible,* — Sainte Bible. Un autre livre s'accotait au vénérable volume ; c'était l'ouvrage fameux du capitaine américain Mahan, l'évangile des gens de mer dans tous les pays de langue anglaise : *Sea Power, — le Pouvoir sur mer.*

L'homme assis à cette table avait passé la quarantaine. Le type anglo-saxon s'accusait en force sur son visage strictement rasé. Les cheveux d'un blond très pâle, rejetés en arrière, laissaient saillir tous les contours d'une face carrée, volontaire, dont les traits nettement découpés semblaient frappés sans une retouche par le balancier du médailleur. Rien n'aurait marqué l'âge sur une chair rose où la vie jaillissait de sources saines et profondes, si le travail même de cette vie n'eût apparu dans le modelé définitif des lignes. Il n'y restait plus rien de ce *devenir* des jeunes visages, si attirant pour l'intelligence de l'homme, pour l'amour de la femme, parce qu'il donne la tentation de repétrir une cire malléable, docile encore aux expressions nouvelles qu'on y mettra. Le sceau de la maturité se fait reconnaître à l'on ne sait quoi d'achevé : ce n'est pas encore l'usure, c'est l'immobilisation d'un caractère à jamais fixé. L'Américain en était visiblement à cet apogée de la période vitale. Sa physionomie respirait l'assurance tranquille de ceux qui ont l'habitude d'être obéis : non point l'autorité du pouvoir absolu, ignorant de toute contradiction, avec la dureté hautaine qu'elle grave sur le front de certains princes, de certains vieux généraux ; ni l'autorité ostentatoire, empruntée, du fonctionnaire ou du parvenu qui la tien-

nent d'un accident, d'une délégation révocable; mais la force calme et confiante de l'homme qui la sent en soi-même, qui l'a éprouvée maintes fois dans les luttes d'où il est sorti victorieux. Un léger pli de fatigue aux commissures des lèvres trahissait seul le souvenir de ces luttes. Il n'y avait aucune fatigue dans les yeux, d'un hardi bleu de mer. Les cils rares et pâles n'en tempéraient pas l'éclat. Profondément retraités sous l'ossature proéminente des arcades sourcilières, ces yeux faisaient songer à deux oiseaux de proie aux aguets dans des trous de rocher. Du fond de ces cavités, leur regard projetait comme un faisceau de volonté enveloppante sur les objets qu'il considérait, sur ce globe terrestre où il semblait qu'un aimant le ramenât. Lorsqu'il s'y posait, les prunelles s'éclairaient d'étranges lumières; elles s'assombrissaient par instant, emplies du trouble extatique qu'une vision de foi ou d'amour met dans les yeux du prêtre, de l'amant. Les mains de cet homme étaient remarquables : les longs doigts osseux, préhensiles, plongés dans les papiers qu'ils trituraient, se rapprochaient fréquemment avec des contractions de toutes les phalanges, comme s'ils eussent extrait de ces papiers quelque lourde et solide réalité.

M. Robinson continuait d'interroger son collaborateur.

— Affaires françaises... A-t-on rédigé la note sur cette baie de l'Aber Vrach, dans le Finistère?

— Pas complètement. L'ingénieur qui poursuit les études télégraphie : « Retenu à Plouguerneau, ne pourrai revenir que demain. »

— Cette affaire traîne. Je voulais l'aborder

aujourd'hui avec le ministre. — Vous avez le rapport de Pellerin sur les sondages de l'étang de Berre?

— Oui, Monsieur; et aussi la cote des terrains sur le tracé du canal à la mer.

— Vous mettrez le tout dans la serviette que je dois prendre avant d'aller au conseil de ces gens-là, à trois heures. Vous y joindrez les propositions de Carrington pour le doublement du capital des chantiers de l'Estaque et l'achat ferme des nouvelles obligations. Maintenant, rendez-moi le dossier lac Tchad, Joë.

— Voici la partie qui m'est restée. J'ai remis les autres pièces à Moucheron, pour qu'il les communique à cet officier.

— L'officier viendra-t-il aujourd'hui?

— Je crois que Moucheron doit l'amener ici dans la matinée.

— Très bien.

Une nuance d'attention plus marquée se peignit sur la physionomie de M. Robinson, tandis qu'il s'absorbait dans la lecture des derniers papiers que lui avait remis le secrétaire. Il parut s'en détacher à regret quand l'huissier entra, annonça :

— L'automobile de Monsieur est à la porte.

L'Américain regarda sa montre, un lourd chronomètre au boîtier d'or guilloché. Il se leva d'un mouvement prompt et mesuré, où tout révélait la parfaite obéissance d'un organisme physique gouverné par un esprit de décision, servi par des muscles aussi exacts, aussi précis dans leur jeu que les ressorts de cette montre. Comme il s'apprêtait à sortir, son secrétaire le retint :

— Vous n'avez pas donné vos ordres, Monsieur, pour la réponse que je dois faire aux assureurs de

New-York. Votre police d'assurance sur la vie expire à la fin du mois. Les Compagnies syndiquées demandent d'urgence s'il faut la renouveler aux conditions de l'an passé.

— Ah! oui. Vingt millions de dollars, n'est-ce pas? Nous avions pris pour base de calcul l'assurance de la reine Victoria, deux millions, et nous l'avions décuplée. Mandez-leur qu'ils peuvent élever le chiffre à vingt-cinq millions de dollars. Je vaux plus cette année : que vous en semble, Joë?

Une lueur d'orgueil éclaira la physionomie respectueuse du jeune secrétaire :

— Je pense, en effet, que vous valez maintenant plus de dix *souverains*.

Et Joë sourit, satisfait du calembour qu'il venait de perpétrer sur la monnaie britannique. Puis, il tendit au financier un paquet de cartes de visite :

— Que faut-il dire à ces personnes qui attendent dans l'antichambre?

— Voyons, fit M. Robinson; et il jeta un coup d'œil rapide sur les cartes. — Des solliciteurs... des faiseurs... des placiers d'affaires véreuses, ou mort-nées... Inutile. Je n'ai pas le temps. L'administrateur-délégué de la Marseille-Carthage... Grands noms, petits bateaux, petite Compagnie; concurrence insignifiante; confirmez-lui mon refus de traiter. — L'inspecteur en chef du port de Salonique... Priez-le de revenir demain matin, je veux le voir. — Ah! le représentant de la corporation des *Dockers* de Londres! Déjà ici! Faites-lui toutes mes excuses, Joë : demandez-lui à quelle heure je pourrai le voir dans la soirée. — Qui encore? Des députés... Mes excuses, mes excuses; qu'ils repassent un autre jour.

— Monsieur, il y a parmi eux le rapporteur de la commission des services maritimes, vous l'aviez déjà appointé deux fois. Il n'a de libre, m'a-t-il dit, que cette matinée ; il sera retenu tous les autres jours de la semaine à son ministère...

— C'est donc qu'il a l'habitude de faire antichambre ; un peu plus, un peu moins... Il reviendra, Joë. Il attend à son ministère, où on ne lui donne que des paroles ; il peut bien attendre ici, où on lui donnera des réalités. Congédiez tout le monde. Neuf heures : je devrais être chez le ministre ; ils ont conseil à dix heures et je veux le voir auparavant. Qu'est-ce que ce chiffon de papier?

— C'est ce pauvre jeune homme, ce chimiste, qui a écrit son nom. Il n'a sans doute pas de cartes...

— Ah! l'inventeur du nouveau procédé pour dénaturer l'alcool! Faites-le entrer un instant, Joë : celui-là, son temps est précieux ; il a dû manquer pour venir ici une des répétitions qu'il donne à cette heure, manquer peut-être le morceau de pain de son déjeuner... Le ministre patientera cinq minutes de plus. Je me souviens, Joë : j'ai été aussi un pauvre jeune homme, attendant pour manger à ma faim qu'un de ceux de la Cinquième Avenue me reçût et comprît mes idées.

Le secrétaire introduisit un grand garçon imberbe, dégingandé, d'une maigreur paradoxale sous la redingote élimée qu'il boutonnait jusqu'au col pour masquer un linge douteux. Il avait dans la démarche la timidité des chiens battus ; il en avait les beaux yeux humides, intelligents, pleins de supplication tremblante. M. Robinson le fit asseoir et le questionna sur un ton amical.

— Où en êtes-vous de vos recherches, mon cher

Monsieur? Avez-vous réfléchi aux corrections que je vous proposais?

Assis au bord de la chaise, les mains crispées sur son chapeau de feutre déteint, le chimiste commença d'une voix mal assurée l'explication de son procédé. A mesure qu'il parlait, sa gêne diminuait; échauffé par son idée, il se déraidissait, les maigres épaules allaient rejoindre le dossier de la chaise et s'y redressaient : il répondait avec feu aux objections de M. Robinson. Visiblement, la douceur de dire tout haut son rêve le transportait, plus encore que le désir de convaincre son puissant interlocuteur. Il s'étendit sur les détails techniques, prolixe. L'Américain consulta deux fois sa montre : mais il laissait parler le jeune homme. L'écoutait-il attentivement? Son regard un instant distrait, s'attachait à ces yeux candides, illuminés par une passion intellectuelle; il y cherchait comme en un miroir sa propre image, l'image ancienne du garçon méconnu qui offrait ses chères idées aux capitalistes de New-York. Il se leva enfin, posa familièrement une main sur l'épaule du chimiste, l'entraîna vers la porte.

— Joë, je pense que vous devriez remettre ce dossier dans le casier *Afrique*.

Profitant du moment où le secrétaire se détournait, M. Robinson tira de sa poche un carnet de chèques, déchira une feuille, la glissa dans la main du jeune homme et dit à mi-voix :

— Il faut absolument remédier à cette perte dans la combustion... Mais j'y songe : ces expériences de laboratoire sont coûteuses; il est juste que j'avance ma part des frais dans notre future association. Veuillez employer cette petite somme au mieux, dans l'intérêt de *nos* recherches.

Le chimiste prit machinalement le papier, s'éloigna d'un pas hésitant. Il redescendait du ciel de ses idées; ce brusque rappel aux réalités pratiques lui rendait sa gaucherie coutumière, son effarement de malheureux. Dans l'embrasure de la porte, il se retourna, revint d'un mouvement timide vers le financier : les bons yeux de chien se dilatèrent, éclairés par la montée soudaine d'une âme, de l'âme jeune et comprimée qui se donne toute en un instant.

— Monsieur Robinson, voulez-vous me permettre de vous serrer la main?

Les doigts fluets du jeune homme étreignirent fiévreusement la longue main osseuse, comme s'ils eussent été affamés de caresses inconnues, heureux de se prendre enfin à un morceau de chair humaine et d'y décharger les effluves d'un cœur solitaire Il disparut sans ajouter un mot.

L'Américain revint au bureau en se murmurant à lui-même :

— Un pauvre garçon! Il a une idée, il ne saura pas l'utiliser. Rien à faire de sa mécanique... Ils sont tous comme cela, ici : des spéculatifs, des intelligences; tous des idées, mais rien de pratique.

— Joë, je rentrerai vers onze heures. Quand Moucheron viendra, dites-lui de m'attendre.

M. Robinson prit son chapeau, traversa rapidement l'antichambre. Une demi-douzaine de personnes attendaient encore sur les chaises de canne. Toutes les figures avaient cette expression concentrée, résignée dans l'impatience, qu'elles prennent comme une livrée dans l'antichambre d'un pouvoir. Chacun se surveillait, jouant vis-à-vis des voisins l'indifférence convenable du duel-

liste qui regarde le paysage et attend que ses témoins lui fassent signe de s'aligner. Les traits tirés dissimulaient mal la préoccupation de l'homme qui se ramasse pour une lutte hasardeuse. Deux des visiteurs avaient déplié négligemment des journaux : ils n'y pouvaient lire que le discours intérieur dont ils rassemblaient les arguments. Au moindre bruit, tous les regards se tendaient vers cette porte close derrière laquelle il y avait pour chacun une angoisse, un espoir, l'inconnu de la victoire ou de la défaite dans un débat d'intérêts majeurs.

A l'apparition du financier, les solliciteurs se levèrent : chacun fit un mouvement, aussitôt réprimé, pour s'avancer à l'appel attendu de son nom. M. Robinson passa sans regarder, jeta quelques mots d'excuses à la ronde.

— Pardonnez-moi, Messieurs; obligé de sortir à l'instant... très pressé... Mon secrétaire vous expliquera...

Seul, un homme se détacha du groupe, suivit l'Américain hors de la pièce, l'arrêta résolument sur le palier : un gros homme roux, aux traits énergiques et vulgaires, l'air d'un contre maître arrivé patron.

— Un mot seulement, Monsieur Robinson. Je suis Charançon, le propriétaire de l'usine des câbles sous-marins. Me donnez-vous votre commande, oui ou non?

— Oui, aux dernières conditions que j'ai fixées.

— Quatre mille cinq cents francs le kilomètre! Mais je vous ai soumis mes calculs ; informez-vous près de qui vous voudrez : au-dessous de six mille francs, je travaille à perte!

—Je regrette. Je ne puis donner plus de quatre mille cinq cents.

— Réfléchissez encore, Monsieur Robinson. Vous ne voudriez pas me ruiner. J'ai refusé toutes les autres commandes pour mettre en train la vôtre. J'ai acheté à crédit les matières premières. Si vous m'abandonnez, c'est une lourde dette sur mon usine qui débute : ce sont des mois de chômage pour mes quarante ouvriers, des pères de famille, la plupart...

— J'en suis fâché. Ma propre usine fabrique à quatre mille cinq cents francs le kilomètre, en Amérique. Vous ne supposez pas que je m'amuserai à faire hausser les prix d'un article dont j'ai besoin.

Et M. Robinson descendit l'escalier. Cet homme qui venait de secourir généreusement un malheureux duquel il n'attendait rien — il tenait l'invention du jeune chimiste pour inutilisable — ce même homme ruinait un industriel qui travaillait pour lui ; il condamnait à la misère des ouvriers dignes d'intérêt. Il se heurtait à ceux-ci dans le champ de la concurrence, dans ce champ-clos où il ne voyait plus que des adversaires à exterminer. C'était la loi de la guerre, et il se fût méprisé de l'enfreindre par une faute de tactique. Tel le soldat qui fusille froidement l'inconnu posté en face de lui, de l'autre côté de la route : cet inconnu avec lequel il eût partagé fraternellement son pain, s'il l'avait rencontré la veille, avant la bataille, tristement assis au bord de cette même route.

II

L'ENNEMI DE JOË

Peu après le départ de M. Robinson et des solliciteurs qu'il avait congédiés, on frappa vivement à la porte du cabinet où Joë achevait de reclasser les papiers. Le visiteur n'attendit pas la réponse pour ouvrir et pénétrer dans la pièce; il se laissa tomber sur un fauteuil avec le sans-gêne d'un familier de la maison.

C'était un grand gaillard, jeune encore, autant qu'on en pouvait juger sous le masque d'usure professionnelle qui plombe de bonne heure certaines figures « très parisiennes ». Comme les corsaires de haute mer, les écumeurs du boulevard ont leur hâle signalétique; mais ce n'est pas le hâle coloré qu'apportent les brises marines et les embruns. Il semble que l'asphalte longtemps foulé ait déteint sur ces faces terreuses, tannées par le noctambulisme et les perpétuels excès de dépense nerveuse, recuites aux flammes tardives du gaz dans les cafés, les théâtres, les salles de rédaction. Elles acquièrent ainsi cette patine précoce qui les vieillit d'abord, les conserve ensuite, les maintient à peu près invariables entre trente-cinq et soixante-cinq ans. Sur ce visage où l'estampille parisienne recouvrait un type méridional très marqué, tous

les traits se prononçaient en saillie, et comme en quête du vent; le front bombé, le nez pointu, flaireur, les lèvres charnues, les dents supérieures un peu déchaussées et proéminentes, le menton affilé en éperon de croiseur; jusqu'aux yeux vairons, légèrement saillants hors des orbites, toujours en mouvement, empressés à happer tout ce qui passait dans le champ de leur vision. Figure plutôt agréable, en somme, grâce à son extrême mobilité, à l'animation que lui communiquait une intelligence à fleur d'épiderme. Elle était encadrée d'une barbe noire en pointe, frisottante, de cheveux noirs coupés ras sur l'occiput, déjà clairsemés sur les tempes. Le chef apparut dégarni, quand le visiteur déposa le chapeau à haute forme qu'il avait gardé sans façon : un de ces chapeaux à bords minces et plats qu'on doit croire propices au travail cérébral, car ils restent obstinément vissés sur les crânes qu'ils coiffent de préférence, et qui sont des crânes de peintres, de pianistes, de journalistes, d'auteurs dramatiques. Une élégance un peu débraillée s'accusait dans l'ensemble de la mise, dans le complet matinal en lainage d'un gris trop clair, dans l'écharpe trop rouge de la cravate, dans le cuir trop jaune des brodequins.

— Bonjour, Joë. Parti, le patron? Reviendra-t-il bientôt?

— Bonjour, Monsieur Moucheron. M. Archibald Robinson vient de sortir. Je pense qu'il rentrera à onze heures.

Le ton cérémonieux de cette réponse, faite avec l'accent sévère d'un garde-chasse qui défend la garenne du châtelain contre un braconnier, témoignait d'un goût très modéré pour l'envahisseur du bureau. Joë Buttler, jeune commis sérieux et labo-

rieux, de bonne souche irlandaise, ne se fût pas permis de discuter l'une quelconque des préférences du maître génial qu'il révérait à l'égal d'un dieu. Il acceptait comme un mystère, sans se l'expliquer, la faveur dont M. Robinson honorait ce Français tumultueux, familier : un très proche parent, sinon même un sosie de Méphistophélès, dans l'opinion de l'honnête Joë. Vis-à-vis de ce compagnon énigmatique et gouailleur, le secrétaire se retranchait dans une dignité défensive ; il exagérait sa gravité naturelle, son mutisme de jeune serviteur initié aux secrets d'une grande puissance

Enigmatique, Emile Moucheron ! Il fallait toute la candeur d'un étranger fraîchement débarqué pour qualifier ainsi ce personnage représentatif. Fils d'un petit drapier de Villeneuve-sur-Lot, Emile avait d'abord enorgueilli son père par ses succès au lycée d'Agen. Le drapier s'était saigné pour compléter à Paris l'éducation du garçon ; un si brillant sujet ne pouvait devenir qu'un fonctionnaire distingué. Les succès scolaires n'avaient pas continué au lycée Louis-le-Grand. Après un échec piteux aux examens de l'Ecole normale, le fils Moucheron s'était lancé dans le journalisme, du mouvement naturel d'un jeune canard qui se jette dans l'étang. Son esprit souple et vif y avait réussi ; il brassait avec la même facilité le reportage, le théâtre, la politique ; mais une humeur inconstante le promenait de feuille en feuille, il ne sut s'enraciner nulle part. De temps à autre, il quittait le métier, « pour faire des extras en ville », comme il disait : gérant du *Cercle progressiste de l'Ouest* ; secrétaire d'un député, d'un préfet; attaché au cabinet d'un ministre qui dura six semaines, Emile revenait toujours à ces salles de rédaction où il

nageait dans son élément. Il avait connu des années de famine et des mois d'opulence relative, quand une collaboration à quelque pièce de théâtre bien partie le remettait à flot ; deux ou trois fois près de couler dans les bas-fonds de la misère parisienne, toujours repêché par les camarades, car il était bon diable, facile à vivre, adroit à toutes les besognes, industrieux et actif sous l'éperon du besoin.

Cet éperon se faisait souvent sentir, d'autant plus qu'Emile avait, disait-il, « de lourds devoirs dans la banlieue ». Il était, en effet, homme de devoir à sa manière. Ses intimes lui connaissaient, là-bas, très loin, derrière l'Observatoire, une femme et une petite fille qui grandissait dans ses bas percés ; « une réparation irréparable », soupirait-il en parlant du légitime mariage généreusement contracté avec cette ancienne, quand il y faisait allusion dans l'oreille de la jeune figurante des Bouffes qui l'en consolait. Quelques louis tombaient-ils d'une caisse de journal ou de théâtre, Emile en portait la dîme à l'Observatoire. Mme Irma Moucheron recevait la manne en grognant, réclamait le reste, vidait les poches de l'époux et le gratifiait ensuite d'une atroce scène de jalousie. Emile décampait, s'évaporait pendant des mois, reparaissait quand une lettre de la petite Célestine venait attendrir ce père intermittent à son bureau de rédaction.

Il semblait que la fortune voulût enfin lui sourire sous les traits de M. Archibald Robinson. Rapproché de l'Américain par un heureux hasard, Moucheron avait dextrement amarré sa barque à cet énorme galion. Officiellement, il était le correspondant parisien du journal que le financier édi-

tait à New-York. Convenablement rétribué de ce chef, il avait en outre conquis ses entrées dans le cabinet de M. Robinson durant les courts séjours que le « patron » faisait à Paris. Ce grand travailleur l'y tolérait comme un fox-terrier dont les gambades amusaient ses minutes de relâche; il se divertissait au bagout d'un être d'espèce si différente. Cet homme d'action et de spéculation, qui avait horreur des inutiles, disait parfois à son protégé : « Moucheron, vous êtes ma seule inutilité. » — Il ne le pensait qu'à demi. Copain de tout ce qu'il y a de journalistes dans Paris, habitué à frapper sur tous les ventres du Palais-Bourbon, frotté de longue date à tous les remueurs d'affaires du Parlement, des ministères, de la moyenne finance, Emile était un excellent rabatteur d'hommes, un intermédiaire sans conséquence, des meilleurs pour nouer une négociation ou faciliter un rapprochement.

— Je croyais, Monsieur Moucheron, que vous amèneriez l'officier attendu par M. Robinson.

— Non, Joë. Ce militaire a pour l'instant d'autres devoirs. Vous le contemplerez avant midi, s'il me tient parole. Patientez, tandis que votre patron gagne quelques millions. Car il aura gagné quelques millions de plus dans sa matinée. Il est chez le ministre des finances, n'est-ce pas? Ah! il ne lui faudra pas longtemps pour rouler ce butor de Paphetin! Un comptable qui ne peut pas même aligner les chiffres de son budget sans se tromper d'une centaine de millions! Non, je me figure le Paphetin, le petit usurier de province, se débattant entre les griffes du Maître de la Mer! Doit-il être chétif, assis en face de l'homme fabuleux, du premier des fils d'Adam qui aura possédé cette fortune

ıbsurde, un milliard de dollars! Avouez la vérité, Joë : c'est bien vrai que M. Robinson possède cinq milliards de francs?

Le secrétaire, toujours occupé à ses rangements, ne répondit que par un petit haussement d'épaules, le l'air ennuyé d'un homme qui subit les sottes questions d'un enfant mal élevé.

— Cinq milliards! Et à vingt ans, il logeait à 'enseigne de la lune! Il se demandait comme moi, comme vous, peut-être, sauf votre respect, où il nangerait le soir! Penser qu'il a commencé avec ien...

— Vous faites erreur. M. Archibald Robinson a ommencé avec sa volonté.

— Oh! oh! de la philosophie! Allez donc voir à ı Banque de France combien elle vous avancera ır ce capital, votre volonté! — Dites-moi, mon on Joë, si vous étiez à la tête de cinq milliards, u'est-ce que vous en feriez, vous? Moi, je sais ien. D'abord, je me souviendrais que je suis ère : j'élèverais et je doterais Célestine de façon ce qu'elle épouse un prince médiatisé... ou même ègnant. Puis, je prélèverais cent millions, plus il le fallait, pour casser les reins à cet animal de irevault, le ministre qui a rayé mon nom sur la ste des croix du 14 juillet. Avec cent millions en employés, on doit porter bas un ministre, ıe diable! Oh! la vengeance, la savoureuse vengeance!.. Je serais très charitable : je fonderais ı hospice pour tous les scrofuleux du Lot-et-aronne, avec mon buste dans la cour d'honneur. puis... Bah! je me ferais nommer Président de République. Pourquoi pas? Qu'est-ce que je ferais en encore?...

— Vous ne pouvez pas le savoir, Monsieur Mou-

cheron. Si vous aviez le tour d'esprit qui permet d'acquérir une grande fortune, toutes vos opinions sur la façon de l'employer en seraient changées.

— Joë, vous rendriez des points à l'Ecclésiaste. Vous avez peut-être raison, mon ami. Mais je parie que vous me jugez sans équité. Vous croyez que je suis comme les autres, que je m'attache à votre patron parce qu'il dégoutte de l'or dans son sillage? Dame, ça ne refroidit pas mon zèle, j'en conviens. Mais M. Robinson n'aurait plus un sou que vous me verriez quand même ici. Il me plaît, cet homme; je l'aime, je le révère, entendez-vous? Ah! s'il travaillait comme ses pareils dans les matières prosaïques et fétides, dans les pétroles, les guanos ou le porc de Chicago, je crois bien que je n'eusse jamais pensé à le fréquenter. Le Maître de la Mer a conquis l'artiste, le poète que je me flatte d'être. — Oui, quand la vie ne m'accable pas, je suis poète avant tout, Joë. Lorsque vous serez mieux familiarisé avec notre prosodie nationale, je vous ferai hommage du volume de vers que mes aveugles contemporains laissent moisir chez Lemerre : *La Silve vierge*. C'est un titre, ça? Et que dites-vous des quatre sous-titres? *Les Essences, les Fleurs, les Serpents, Lucus in luce*... Qui sait? Vous me comprendrez peut-être mieux que nos stupides Parisiens, vous, candide arrière-neveu de Chactas. Et vous comprendrez que j'aie été séduit par ce pêcheur miraculeux, jetant son filet d'or sur l'infini des mers... Tiens, un alexandrin! Et pas mauvais. Je le noterai. C'est curieux, ils viennent d'eux-mêmes quand on parle de cet homme épique. Oui, épique! Il a réhabilité les milliards, Joë. Avec lui le vil capitaliste rentre dans la grande lignée poétique : il est homérique, il est eschylien, vous

dis-je. De ce Maître de la Mer, les anciens eussent fait un mythe, un demi-dieu. Je ne puis plus le voir que je ne songe à tous les héros du cycle neptunien, aux grands dompteurs d'océans magnifiés par la Légende et l'Histoire : Jason, les Argonautes, Xerxès faisant fouetter la mer qui lui résistait; Salomon, équipant les flottes qui rapportaient l'or et les aromates des rivages d'Ophir et d'Asiongaber; les Vikings, ses véritables ancêtres, poussant leurs barques à la conquête du monde; Charles-Quint et son empire où le soleil ne se couchait jamais: Philippe II courbant les vagues sous l'invincible Armada... Mais que pèsent-ils tous ensemble en regard d'Archibald Robinson? Des canotiers! Un canotier, aussi, cet autre qui vint de chez vous nous ébaubir un moment, à la fin du dernier siècle. A-t-on fait assez d'histoires avec son trust de l'Océan! Un joujou d'enfant en comparaison de l'U. S. T., de l'*Universal Sea Trust*. Un pauvre petit milliard, travaillant sur un pauvre petit océan; une rafle vulgaire de passagers et de marchandises sur la flaque d'eau atlantique. Et l'on s'extasiait! On admirait cet humble précurseur, ce Pichegru, ce Moreau, et Napoléon allait paraître! Il veut, lui; il prend tous les océans, l'Atlantique et le Pacifique, le Boréal et l'Austral; toutes les mers, la noire, la rouge, la jaune; toutes les baies, toutes les syrtes, tous les havres, tous les bateaux. Qui donc a dit que Dieu pense par planètes? Eh bien! sa plus énorme créature, Archibald Robinson, pense par continents. Il est celui dont parlait Job, l'Esprit qui a susciter Léviathan; c'est dans ses yeux, dans ses larges yeux qu'on aura vraiment vu

Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Joë recevait cette douche lyrique avec l'habituelle perplexité d'âme où le jetaient les discours de Moucheron. Il va sans dire qu'une bonne moitié des mots était pour lui de l'hébreu ; l'autre moitié, celle qu'il entendait, lui plaisait par l'évidente sincérité de l'enthousiasme. L'hommage rendu à son idole amenait sur sa face ronde un bon sourire approbatif ; et pourtant, jusque dans cet enthousiasme, il soupçonnait une ironie cachée qui réveillait ses défiances. Comme à la plupart des étrangers, ce lui était une gêne insupportable de ne savoir jamais si le Parisien parlait sérieusement, alors même qu'il disait des choses justes et senties. — Mais le savait-il lui-même, l'impulsif toujours emporté par son imagination, toujours pressé d'en sourire au moment qu'il y cédait? Savait-il où finissait l'emballement, où commençait la blague ; à quel instant il crevait d'un geste gamin les beaux cerfs-volants qu'il lançait ?

— Le Robinson a aussi mon estime, reprit-il, parce qu'il conduit ses dollars et ne se laisse pas conduire par eux. Ce sont des soldats. Un milliard de soldats qu'il mène à la conquête du globe. Il les fait manœuvrer glorieusement, comme Alexandre sa phalange, César ses légions, Bonaparte ses demi-brigades. Il est l'*imperator* moderne ; il est un soufflet vivant, si j'ose dire, un magnifique soufflet appliqué sur les museaux de tous les imbéciles qui veulent voir une démocratie dans votre État féodal. Il nous donne gratis, — c'est d'ailleurs la seule chose qu'il donne gratis, — le spectacle de la vie inimitable : hier au fond du Far-West, en train de monter quelque affaire gigantesque ; ce soir à l'Opéra de Paris, entouré d'une cour aussi huppée, aussi servile que celle de Louis XIV ; demain sous

quelque tropique impossible, dessinant le port qu'il va creuser chez les sauvages. Il fait tout, il voit tout, il sait tout : même les secrets de notre damnée langue française, que les Français ne savent plus. Tenez, à cette heure, il discute avec Paphetin : je jurerais que c'est Paphetin qui écorche la syntaxe.

— N'est-ce pas, — interrompit Joë, décidément apprivoisé, — n'est-ce pas qu'il la parle bien, votre langue difficile? Quand M. Robinson débuta dans les affaires, tout jeune, la maison de New-York où il travaillait l'envoya dans son comptoir de Québec. Il a passé six années au Canada français; il y a gagné l'aisance de son parler. — Et ce fut là qu'il me prit, quinze ans plus tard. J'occupais à mon tour la place modeste où il avait servi. Un jour qu'il passait à Québec, M. Robinson me convoqua sans me connaître et me garda à déjeuner. Le lendemain, il m'offrait auprès de lui la situation inespérée où vous me voyez. Depuis, je me suis enhardi une fois à lui demander pourquoi il m'avait honoré de sa confiance. Il m'a répondu : « Je me décide vite, Joë; dès la côtelette, j'avais résolu de vous engager. » — Mais je pense que j'ai dû ma chance à un retour qu'il faisait sur lui-même.

— Je le reconnais bien là, continua Moucheron. Hélas! que n'ai-je mangé cette côtelette avec lui! — Oui, il sait tout; et il devine le reste. Il vous vide un homme d'un coup d'œil. A peine s'il vient de loin en loin camper quelques semaines dans ce bureau, comme un général en tournée d'inspection, et la forêt parisienne n'a pas de mystères pour lui. Il y connait le poids et le prix de chacun de nos pantins, les ficelles par où on les tire. Il lit au fond des consciences, quand par hasard il en rencontre dans ce pays-ci, aventure assez rare. Et si simple

pour lui-même, lorsqu'il ne juge pas utile d'éblouir les badauds par son faste ! Prodigue de sa peine, dur à la fatigue, sobre comme un chameau. Je sais des zingueurs, à Charonne, qui ne se contenteraient pas de son ordinaire. — Pourtant, il possède un estomac bon à recevoir les grosses bouchées de la Fortune, comme disait de son *Homme de cour* Baltasar Gracian ; un excellent auteur, Joë — Et si délicieusement loufoque par certains côtés ! On le croit occupé à machiner le bilan de quelque opération monstrueuse : on le surprend plongé dans la lecture de ce bouquin...

D'un mouvement rapide que Joë ne sut pas devancer, l'indiscret Moucheron attira le gros volume posé sur la table. Le livre s'ouvrit sous sa main, à la page marquée par une fiche de papier : ce papier était un talon de chèque, arraché d'un vieux carnet et reconnaissable au filigrane d'une des grandes banques de New-York. Le crayon du lecteur y avait jeté, d'une écriture ferme et fine, cette citation relevée sur le texte anglais de la page en regard :

Le nombre des enfants d'Israël sera un jour comme celui du sable de la mer, qu'on ne peut ni mesurer ni compter. Et dans le même lieu où on leur avait dit : Vous n'êtes point mon peuple ; — on leur dira : Vous êtes les enfants du Dieu vivant. Après cela, les enfants de Juda et les enfants d'Israël se réuniront ensemble : ils s'établiront un même chef, et ils s'élèveront de la terre, parce que le jour de Jezraël sera grand. — Osée, I. 10-11.

— Admirable ! s'écria Moucheron. Un verset du prophète Osée sur un talon de chèque ! C'est tout l'homme !

Joë s'empara vivement du volume et le serra dans une armoire.

— Laissez le livre. M. Robinson y tient beaucoup et ne veut pas qu'on y touche. Cette Bible fut apportée d'Angleterre en Amérique par un des émigrants du *Mayflower*. La date et le nom inscrits à la première page en font foi. M. Robinson désirait fort un exemplaire de cette provenance ; il l'a longtemps cherché ; il a payé celui-ci très cher.

— Phénoménal ! continua le journaliste, comme se parlant à lui-même. — Pourtant, le Robinson n'a rien de juif, pas une goutte du sang d'Abraham. — Au fait, puisque les propriétaires naturels de ce livre y ont appris pendant tant de siècles l'art de drainer tout l'or disponible, pourquoi d'autres n'y chercheraient-ils pas aujourd'hui ce précieux secret? Joë, nous ne lisons pas assez la Bible, mon ami, c'est peut-être pour cela que nous sommes pauvres. Elle doit enseigner le moyen d'acquérir les richesses. — Allons, ne vous fâchez pas, ne prenez pas votre air scandalisé. Que diable ! on ne peut jamais plaisanter avec vous... A propos, est-il vrai que M. Robinson ait acquis pour trois millions la galerie de tableaux du comte Léon Abrabanel, le grand spéculateur qui a raté son coup sur les métaux? Ne faites pas le mystérieux. Inutile. Votre patron ne peut plus éternuer que tout Paris ne le sache. Les journaux guettent ses moindres faits et gestes. Un renseignement exact sur la maison où il a dîné, cela se paie plus cher qu'un tuyau sur les projets du ministère, ou sur la pièce nouvelle que va jouer Rose Esther. Comment en serait-il autrement? Depuis le trottin jusqu'aux empereurs, tous les lecteurs du journal n'ont qu'un désir, voir le Maître de la Mer, lui être présentés s'ils sont de taille, obtenir un mot du dictateur des imaginations. Louis XIV, vous dis-je; donc l'état

d'âme des sujets de Louis XIV. Voyage-t-il, les souverains lui font : psitt, psitt... Les plus gros l'accueillent comme un égal, les moindres comme un maître; car ce particulier peut faire pour beaucoup d'entre eux plus qu'ils ne peuvent faire pour lui. Et les belles dames! Doit-il en venir ici, des grandes, des petites... hein, Joë? — C'est bon. On ne vous questionne pas. Ne rougissez pas, pudique Huron, rentrez votre méchante grimace. On sait bien que M. Robinson est au-dessus des faiblesses humaines, comme il est au-dessus de tous ces faibles mots que balbutie notre admiration. Tenez, devant le Maître de la Mer, il n'y a qu'un mot qui vaille, et c'est un grand Français qui l'a dit : Que d'eau! Que d'eau!

Si courte que fût son érudition en matière de mots historiques, Joë comprit, à l'intonation, que son persécuteur se moquait de lui. Il s'assit devant la machine à écrire, y adapta une feuille de papier.

— Je vous demande pardon. Je dois expédier un travail urgent.

Moucheron fit encore quelques tentatives pour renouer la conversation : le secrétaire ne l'écoutait plus; il martelait le clavier de la machine. De guerre lasse, Emile s'enfonça dans le fauteuil, étendit ses longues jambes, tira de la poche de son veston une liasse de journaux. Sa pensée, un moment envolée sur les océans pour y suivre celle de M. Robinson, se rabattait de toute la force de l'habitude sur les événements parisiens. A la lecture des filets qui racontaient le début de Mlle X... au Vaudeville, l'algarade de M. Y... à la Chambre, le scandale du procès Z... au Palais, une expression d'intérêt concentré se peignait sur cette physionomie mobile; la même expression qui transfigu-

rait le maître de ce logis quand son regard embrassait le globe terrestre. Du contenu de ces papiers, de l'odeur fraiche d'imprimerie qui s'en dégageait, une légère griserie montait au cerveau du boulevardier. Ce Chinois de Paris avait retrouvé sa pipe d'opium. Dans ses yeux passaient les béatitudes d'un fumeur invétéré qui renifle l'arome du stupéfiant quotidien.

III

L'ENVERS D'UNE GLOIRE

Tandis que Moucheron célébrait le Maître de la Mer, celui qu'il appelait ainsi roulait dans son automobile vers le ministère des finances. Au moment où la machine rangeait le trottoir, à la hauteur des guichets du Louvre, elle faillit tamponner un passant qui débouchait de la voûte du pavillon de Rohan et s'engageait d'un pas rapide dans la rue de Rivoli. Visiblement absorbé par de graves préoccupations, et peu familiarisé, semblait-il, avec le mouvement des carrefours parisiens, l'homme ne fut préservé d'un choc dangereux que par un virage savant du chauffeur. La mise et l'allure du piéton décelaient un officier en civil.

Ce petit incident de rue intéressa un jeune garçon pâtissier, de ceux qui se font une éducation encyclopédique devant les images étalées sur les éventaires des kiosques. Le mitron reconnut la tête de l'officier pour l'avoir longuement contemplée, la veille, sur la couverture des journaux illustrés; et un coup d'œil le renseigna sur la nationalité très apparente de l'étranger qui filait dans l'automobile. Les sentiments du gavroche se manifestèrent dans l'appel qu'il lança d'une voix de fausset :

— Ohé! l'English, écrase un peu voir le capitaine Tournoël! Ta peau ne vaudra pas cher!

Le passant traversa la chaussée, inattentif à cette caresse de la popularité comme il l'avait été au ronflement de l'automobile.

Populaire, il l'était depuis peu, pour quelques jours, pour l'instant où Paris paie d'un engouement fugitif les héros qu'il découvre par hasard. La Ville-Femme réserve ses longues faveurs aux talents dont elle est juge, à ceux qui amusent ses loisirs ou flattent ses passions sans s'éloigner d'elle. Aux mérites lointains et d'un ordre qui lui échappe, elle accorde la brusque projection du rayon électrique, le bref applaudissement qu'elle donnerait au meilleur ténor, s'il chantait sa romance dans un idiome inintelligible.

Or, les vrais titres de gloire du jeune officier n'étaient pas facilement vérifiables pour tous. Lieutenant de chasseurs à pied détaché près d'un gouverneur du Soudan, il avait sollicité et obtenu la mission d'explorer les seules régions encore inconnues de l'Afrique, le Kanem et le Ouadaï. Deux années durant, il avait disparu dans ces sourdes ténèbres. La conduite de sa mission et le livre où il en résumait les travaux le plaçaient très haut dans l'estime des spécialistes. Nul de nos Africains ne s'était signalé par des qualités plus solides et plus brillantes : tous les dons du grand explorateur semblaient départis à Louis de Tournoël. De bons juges égalaient ses découvertes et le récit qu'il en avait fait aux mémorables voyages de Nachtigal, le seul Européen qui l'eût précédé dans le Ouadaï, trente ans plus tôt. Féconde en résultats scientifiques, la mission Tournoël ne l'était pas moins en promesses d'ordre pratique :

elle avait reconnu des territoires fertiles et peuplés sur de vastes espaces que l'on croyait désertiques ; des indices irrécusables y révélaient des filons d'or, de cuivre, d'anthracite; et d'habiles traités, passés avec les principaux chefs, assuraient à la France les droits du premier occupant sur ces immenses domaines encore vacants.

Déjà notoire dans le monde savant, dans les cercles coloniaux et militaires, le nom de Tournoël restait ignoré de la foule : la popularité lui vint, soudaine et retentissante, d'un accident heureux qui eut des suites malheureuses. A peine rentré de son premier voyage, le jeune lieutenant, promu capitaine, avait reformé au Sénégal une petite colonne pour achever la conquête ébauchée. Reparti du Haut-Niger, il venait de dépasser Zinder et allait atteindre la rive septentrionale du lac Tchad, quand la route lui fut barrée par le sultan du Bornou. L'ancien esclave, devenu le maître d'un de ces empires éphémères qui naissent et passent comme des tornades sur le Soudan, était alors au faîte de sa puissance; gêné au midi par les postes allemands et français établis dans le sud du Tchad, il s'était brusquement rejeté vers le nord. Tournoël, menacé à l'improviste par le reflux de ces hordes, paya d'audace et leur fit tête ; il lança sur le camp du sultan sa poignée de Sénégalais. Surprise par la vigueur de l'attaque, l'armée du Bornou se débanda : le capitaine poussa vivement son redoutable adversaire jusque dans Kouka, s'empara de sa personne et de sa capitale.

Ce beau fait d'armes, bientôt connu en France, y avait réjoui un peuple qui rêve toujours aux succès militaires dont il est déshabitué. Mais le Bornou, comme on sait, est rangé par les traités

de dévolution dans la sphère d'influence anglaise : influence purement nominale, les Anglais n'ayant pas encore pénétré dans la région qu'ils se sont fait attribuer. Un cas de force majeure y avait entraîné la petite troupe française; contrainte par les stipulations internationales, elle avait dû abandonner à d'autres tous les fruits de sa victoire et se retirer hors de l'empire conquis en quelques jours. Elle s'était tristement repliée. A la suite de cette aventure imprévue, la mission désorganisée n'avait pu remplir son objet à l'orient du lac Tchad, dans le Kanem et le Ouadaï; son chef avait reçu l'ordre de la disloquer et de rentrer en France.

Rentrée triomphale pour l'officier qu'elle déso-
ait. On l'admirait et on le plaignait. La France
ı'ouvre tout son cœur de mère qu'à ses héros
malheureux, meurtris par leur succès même; elle
garde ses plus chaudes tendresses et ses plus belles
égendes pour un Roland, pour une Jeanne d'Arc.
Tournoël bénéficiait d'une inclination sentimen-
ale aussi ancienne que notre histoire. Les colo-
ıiaux, navrés de cette déconvenue, banquetaient
n l'honneur du capitaine; ils le produisaient dans
es sociétés de géographie, devant un public qui
'étouffait pour l'acclamer. Les feuilles d'opposi-
ion adoptaient bruyamment le héros sacrifié : la
lupart ne savaient pas bien où était Kouka, mais
lles savaient de science certaine que le gouverne-
ıent avait trahi. La galerie s'amusait au spec-
ıcle dont les répétitions fréquentes la mettent
oujours en joie : d'une part, ce gouvernement
ıquiété par l'ombre d'une renommée militaire,
ıureau qui s'effare au moindre claquement d'un
rapeau, croit apercevoir sous ses plis l'épée levée
u matador, fonce maladroitement sur l'épou-

vantail; d'autre part, une opposition qui le harcèle avec la menace de l'officier populaire et pique sans relâche cette banderille dans les flancs du ruminant affolé. Le nom de Tournoël, propagé par ce jeu de presse, était sur toutes les lèvres ; on l'invitait dans les salons à la mode ; et les gens qui attendent un sauveur dans les cafés s'interrogeaient gravement : Serait-ce enfin *Lui?*

Novice aux intrigues politiques, le favori du moment s'était mépris tout d'abord sur le sens des acclamations que son nom soulevait. Comme tous ses pareils, l'explorateur était possédé par la passion de sa découverte. Il n'y avait pour lui dans le vaste monde qu'un seul objet digne de l'effort commun, un seul intérêt urgent, un seul empire désirable : ce futur empire du Kanem et du Ouadaï qu'il voulait faire nôtre, et dont la conquête devait occuper la France, toute autre affaire cessante. Il était revenu à Paris avec l'espoir de gagner tous les cœurs à la foi qui brûlait le sien : sa propagande allait convaincre les incrédules, l'accueil enthousiaste du public lui en était garant. Lorqu'il courait de la gare de Lyon au ministère des colonies, — encore tout ému de la réception triomphale, de la griserie des vivats, de la chaude étreinte des mains inconnues, — il eût parié volontiers que chaque passant coudoyé dans la rue pensait comme lui à la grande, à l'unique affaire de France, la pénétration du Ouadaï. Une seule crainte le tourmentait : certes, on se rendrait à l'évidence de ses arguments; mais peut-être ne ferait-on pas assez vite, assez grand. Renseigné par l'expérience sur les convoitises rivales, sur la rapidité d'action de nos compétiteurs, il redoutait le retard ou le faux mouvement qui laisserait échapper cette magnifique

aubaine; il ne fallait pas perdre une année, un mois, un jour.

Ses premières visites aux ministères avaient été autant de douches glaciales. En haut, chez les détenteurs du pouvoir; en bas, dans les bureaux où le pouvoir se monnaye, il n'avait rencontré qu'objections, difficultés, promesses dilatoires. Aux démonstrations qu'il jugeait irréfutables, à ses adjurations pressantes, on ne répondait que par des hochements de tête, par des échappatoires décourageantes : prudence nécessaire, circonstances défavorables, insuffisance de crédits, obligation d'en finir au préalable avec d'autres entreprises. Les plus francs lui laissaient entendre qu'il arrivait comme un fâcheux, avec sa petite marotte, au travers des combinaisons de la politique générale, intérieure et extérieure. Les exigences de cette politique ne permettaient pas de donner suite aux projets caressés en d'autres temps; son épopée intempestive au Bornou avait réveillé les pires animosités, créé les plus grands embarras; il ne devait s'en prendre qu'à son héroïsme maladroit si toute action en Afrique devenait plus malaisée à la suite de cet éclat.

Quinze jours après son arrivée à Paris, cet homme acclamé par la foule, jalousé par les camarades qui enviaient sa chance folle, ce glorieux vainqueur marchait tristement dans les ruines de ses espérances. Heureux encore quand il pouvait accuser l'incompréhension de ses chefs ou leur mauvaise volonté; les plus pénibles quarts d'heure étaient ceux où sa raison le forçait à reconnaître la justesse de certaines objections, la subordination fatale de ses projets aux intérêts complexes dont les directeurs de notre politique avaient le légitime souci.

Il voyait surgir de grosses questions, d'immenses terres, autour et au-dessus de cette terre africaine qui lui avait masqué pendant des années le reste du monde ; elle se rapetissait en proportion, décroissait déjà dans le lointain, redevenait une tache blanche sur la carte : ce blanc vide qu'elle était avant qu'il ne l'eût rempli de ses découvertes, qu'elle continuait d'être pour tous ceux qui n'avaient cure de son exploration. Terre promise du rêve, où le dormeur réveillé ne rentrerait jamais : monde entrevu, dont il avait seul la clef, et qui allait redisparaître dans les ténèbres, puisqu'on lui retirait cette clef.

Autant que son empire idéal et dans la même mesure, ce roi détrôné sentait décroître sa propre personnalité. Là-bas, en Afrique, avec sa petite colonne, il était souverain absolu des vastes espaces, seul maître de ses volontés et de son action ; les sultans s'inclinaient devant le grand chef blanc, les peuplades soumises lui obéissaient ; il abordait d'un cœur confiant les plus grosses difficultés, conscient d'avoir en soi tout pouvoir et toute force pour les vaincre. A Paris, il n'était plus qu'un pauvre capitaine, rappelé vingt fois par jour à la modestie de son rang. Nulle autre force que ses faibles moyens de persuasion, déjà paralysés par son découragement. Tous ceux qu'il sollicitait avaient le droit de lui commander ; ses heures se consumaient dans l'attente des audiences, tandis que passaient devant lui les officiers supérieurs, les chefs de bureau, importants, les mains pleines de paperasses qui accaparaient l'attention du ministre et ne valaient pas, à l'estime de Tournoël, un hectare de sable du Ouadaï. Qu'il se voyait petit, perdu, dans cette brousse des bureaux, plus redoutable cent fois que la brousse africaine !

En dehors même du service et de la hiérarchie militaire, tout lui était amoindrissement et gêne dans les habitudes qu'il fallait reprendre : l'obéissance de chaque minute aux consignes de la discipline sociale, la nécessité de compter avec ses modiques ressources pour vivre chichement. Certes, il avait subi en Afrique de dures privations, de cruelles misères physiques ; mais avec quel entrain, quel mépris de ces misères dans l'allègre emportement de l'action! Ici, il retrouvait un confort relatif, mais à quel prix! Ces plaisirs mêmes de Paris dont l'exilé avait rêvé souvent, aux soirs de fatigue et de nostalgie, lui apparaissaient maintenant fades, conventionnels : ils étourdissaient, ils ne réjouissaient pas. Les vraies joies étaient restées là-bas, avec les enivrantes sensations de puissance, de liberté, avec les grands risques et les triomphes où le cœur exulte d'une aise indicible. Les vraies nostalgies, il les éprouvait sur le sol natal, quand l songeait au sol conquis : et il y songeait toujours. Par moments, il étouffait dans cette petite potinière parisienne, toute repliée sur ses petits intérêts. Tout lui pesait : la vie urbaine, après les longues orgies de grand air et de mouvement qui fouettent e sang; les écritures inutiles, commandées par les supérieurs qui peut-être ne les liront pas, au ieu des ordres substantiels, dictés à ses sous-fficiers, exécutés sur-le-champ comme les décrets 'une déité terrible; tout, et plus que tout le gas-illage de ses facultés d'attention, paresseusement grenées sur les nouvelles des journaux, sur les etits secrets colportés dans les couloirs de son inistère, sur mille affaires qui n'étaient pas *ennes*, où il ne pouvait rien : emploi misérable 'une intelligence si vigoureusement ramassée, la

veille encore, sur des entreprises dont il était le seul conducteur et le souverain arbitre.

Que lui importaient les ovations des auditoires, dans les amphithéâtres où on le faisait parader? L'amertume de ses déceptions le rendait injuste : dans cet élan spontané de la foule, il ne voulait plus voir qu'une curiosité badaude; un tribut payé au goût de l'aventure par des gens incapables de comprendre ses idées, ses projets, la grandeur tragique d'une partie où se jouait l'avenir de notre empire africain. Ses avocats attitrés ne lui inspiraient guère plus de confiance; leur manège était trop visible : ils se servaient de son nom comme d'une arme de combat; ils complotaient d'arracher le fier soldat à sa haute mission patriotique pour faire de lui un de ces politiciens qu'il méprisait.

A la suite de quelques manifestations bruyantes organisées en son honneur, Tournoël avait cru remarquer de singuliers changements dans l'accueil qu'on lui faisait aux divers étages des ministères. Le personnel subalterne des bureaux, indifférent jusqu'alors et rétif aux moindres demandes du jeune capitaine, lui marquait maintenant une déférence attentive. Parlait-il à un de ces fonctionnaires, son auditeur l'écoutait avec un vif intérêt; mais ce n'était point l'explication technique qu'on écoutait, c'était la voix de l'homme qu'il faudrait peut-être ménager demain : des yeux inquiets le dévisageaient — tels naguère les yeux de ses noirs — comme pour percer son secret et discerner sur son front le signe du maître attendu. L'accueil devenait au contraire plus glacial dans le cabinet des dirigeants : l'officier n'y avait rencontré d'abord qu'une hésitation explicable par l'audace des plans qu'il proposait; il la sentait se changer en hostilité

contre sa personne. Et la même défiance rembrunissait les physionomies dans les cercles politiques, dans les comités parlementaires qu'il essayait d'intéresser à ses vues sur le Soudan.

Le matin du jour où commence ce récit, Tournoël était allé tenter un suprême effort au pavillon de Flore. Il avait rédigé un nouveau programme d'expédition ; il y avait réduit au minimum ses demandes d'hommes, d'argent, de liberté d'action. Une fois de plus on l'avait éconduit, et cette fois les déclarations étaient catégoriques : les ressources budgétaires et la politique générale ne permettaient jusqu'à nouvel ordre aucun mouvement dans le Soudan. On lui avait d'ailleurs montré une sollicitude touchante pour sa santé : elle devait être délabrée, quoiqu'il n'en voulût pas convenir ; il ferait sagement de prendre un long congé et de l'employer à se rétablir dans quelque station thermale. Comme il sortait du cabinet ministériel, un camarade de promotion l'avait entraîné d'un geste amical dans l'embrasure d'une fenêtre ; le bon apôtre lui avait tenu un petit discours, évidemment soufflé à cet intermédiaire officieux : « Dans l'intérêt même de ses chères idées, le capitaine devait s'effacer momentanément. Cette brillante et gênante affaire du Bornou l'avait brûlé ; elle avait fait de son nom une provocation aux puissances rivales, aux parlementaires prévenus contre l'expansion coloniale. On ne renonçait pas à poursuivre son œuvre au Ouadaï ; mais il fallait escamoter la chose à petit bruit, sous main, en la confiant à quelque officier plus obscur, moins guetté par nos compétiteurs en Afrique et par les censeurs du Palais-Bourbon. Plus tard, quand les circonstances le per-

mettraient, on ferait certainement appel à l'initiateur de l'entreprise pour achever ce qu'il avait si bien commencé. En attendant, il ne pouvait mieux la servir que par un sacrifice méritoire... »

Ainsi, un autre allait moissonner le grain qu'il avait semé, gâcher peut-être l'œuvre esquissée à si grand'peine; en cas de réussite, un autre recueillerait toute la gloire! Colomb devait céder à un Améric Vespuce le monde qu'il avait découvert! C'était le coup de grâce.

Et c'était pourquoi Louis de Tournoël, au sortir du pavillon de Flore, traversait le Carrousel comme un somnambule, l'esprit si accablé qu'il ne prenait plus garde aux choses extérieures; pourquoi il avait failli se jeter sous l'automobile de M. Robinson.

Il reprit conscience de lui-même à la porte de son gîte, un modeste hôtel de la rue de Richelieu. Un souvenir lui revint : Moucheron l'attendait au rendez-vous fixé la veille. Les deux hommes avaient lié connaissance le jour même où le capitaine rentrait à Paris. Délégué par un journal pour confesser le héros africain, Émile s'était fait bien voir : Tournoël lui avait su gré de l'article intelligent et discret où ses idées étaient exactement rendues. Le subtil Moucheron avait cultivé cette relation flatteuse, il s'était institué l'un des cornacs du guerrier populaire. La veille au soir, l'officier avait vu arriver le journaliste avec un rouleau de papiers.

— Bonne nouvelle, mon capitaine! Une société sérieuse est en voie de formation pour exploiter votre Eldorado : des commerçants, des financiers, emballés par votre livre et vos conférences.

Le premier geste de Tournoël fut un haussement d'épaules, accompagné d'un sourire significatif. Il en avait déjà vu rôder autour de lui de ces faiseurs

qui l'interrogeaient à tout hasard sur le Ouadaï, pour préparer de longue main le lancement de quelque affaire hypothétique.

Emile continua :

— Un attrape-gogos, pensez-vous? Je vais vous rassurer d'un mot : le Maître de la Mer, l'archimilliardaire Robinson, se dit prêt à souscrire quelques parts. Celui-là ne s'avance pas à la légère. Il a fait rédiger, d'après vos exposés, ces notes sommaires sur les entreprises qui auraient chance de prospérer au Ouadaï. Il m'a même chargé de vous les soumettre; il serait enchanté d'en causer avec vous. Si vous voulez bien lui donner un instant, je serai très honoré de vous conduire chez lui demain matin.

A ce nom de Robinson, jeté avec assurance par Moucheron, un vif étonnement se peignit sur le visage de Tournoël. Si le journaliste disait vrai, que venait faire là ce colossal remueur de millions très réels? Avec lui, il ne pouvait être question d'une filouterie vulgaire. L'explorateur, renseigné par goût et par état sur tous les grands mouvements d'expansion, connaissait bien la puissance et le rôle mondial de M. Archibald Robinson. Mais quel intérêt pouvait-il prendre aux plateaux de l'Afrique centrale, ce spéculateur qui s'était donné pour objectif l'accaparement de toutes les routes maritimes?

Le démon de l'amour-propre ne perd jamais ses droits : Tournoël se dit que sa parole ardente avait su communiquer au plus réaliste des hommes d'affaires la foi qu'il avait lui-même dans l'avenir économique du Soudan central. Aiguillonné par cette pensée flatteuse, il se mit aussitôt à parcourir les notes. Il les lut avec une surprise et une satisfaction

croissantes. Ouverture de marchés sur les points qu'il avait désignés, exploitations agricoles et minières, établissements industriels à créer sur la vaste concession sollicitée par la Compagnie à charte du Ouadaï, tout dans ce projet reflétait ses propres pensées. Presque toujours, le rédacteur des notes devinait et devançait les solutions où Tournoël inclinait dans son for intérieur. Sous le coup de cette vive impression, il promit à Moucheron de l'accompagner le lendemain chez M. Robinson. L'impression eût été plus forte encore si l'officier n'en avait pas été distrait, ce soir-là, par le souci de la partie décisive qu'il devait engager le lendemain au ministère des colonies.

Cette partie, il venait de la jouer et de la perdre. Quand ses regards rencontrèrent sur sa table les notes parcourues la veille, un sentiment amer gronda au fond de son âme. Eh! quoi! ses chefs, ses confidents et ses protecteurs naturels, ceux qui savaient tout, qui avaient charge des intérêts de la France, ceux-là le repoussaient; nul d'entre eux n'avait su voir ce que l'appât du lucre faisait deviner à un étranger! Un seul homme l'avait compris et comprenait du même coup l'avenir : cet étranger, ce brasseur d'affaires, un boursier que rien ne préparait à l'étude des problèmes africains!

Tournoël allait ressortir pour gagner la rue Scribe : l'enchaînement même de ses pensées le fit hésiter. — Un brasseur d'affaires, s'était-il dit : et c'était là qu'il courait pour demander audience, à cette heure de détresse morale! — L'humiliation des rebuts qu'il venait d'essuyer au ministère; les mille petites déchéances dont il souffrait, depuis qu'il avait troqué sa vie de grand roi du désert contre la mesquine condition d'un capitaine écrase

par la hiérarchie, contre la médiocrité d'un passant perdu dans la cohue égalitaire, — tout exaspérait depuis quelques jours sa susceptibilité chatouilleuse. Elle se rebiffa soudain, à l'idée qu'il allait faire les premiers pas vers ce barnum américain. Soldat et rien que soldat, issu d'une lignée de gentilshommes pauvres et fiers, Louis de Tournoël avait le mépris instinctif de l'argent, l'aversion irraisonnée du noble rural à l'endroit des hommes d'argent. Les affaires, pour lui, c'étaient des tripotages. Endolori dans toutes ses fibres comme il l'était à cette heure, il s'étonna d'avoir accepté une invitation aussi cavalière. Qui trouverait-il chez le spéculateur? Vraisemblablement ces politiciens tarés, entremetteurs de combinaisons louches, qu'il toisait de haut quand il les rencontrait dans les couloirs du pavillon de Flore. Et comment ces aigrefins interpréteraient-ils sa présence dans l'antichambre de Robinson? Non, le vainqueur du sultan de Kouka ne s'abaisserait pas à cette démarche équivoque chez un agioteur... Il appela son ordonnance, griffonna quelques mots sur une carte, expédia le soldat rue Scribe. Il se disait empêché de rejoindre Moucheron; il priait le journaliste de venir déjeuner avec lui dans une taverne de la rue Royale.

IV

CONVERSATION SOUS LE GLOBE

Emile prenait connaissance de ce message quand M. Robinson revint au bureau. De l'air penaud d'un piqueur qui annonce au maître d'équipage que la bête de chasse a donné le change, il excusa le manque de parole du capitaine. M. Robinson ne prit pas la peine de déguiser la contrariété qu'il en ressentait.

— Vous ne lui avez donc pas dit, mon cher Moucheron, que je serai probablement obligé de partir demain? Il faut absolument que je voie cet officier.

— Je le lui dirai. Je vais de ce pas le rejoindre. Nous déjeunons ensemble au restaurant.

— Vous allez rejoindre le capitaine de Tournoël! Eh! bien, puisqu'il se fait prier pour venir, c'est moi qui irai m'inviter à votre table. Il n'y faut pas tant de façons pour que deux hommes capables de se comprendre fusionnent sans perdre de temps.

Louis de Tournoël attendait Moucheron à la taverne. De la place qu'il occupait, dans l'angle de la salle, son regard distrait errait sur ses voisins, sur les allées et venues bruyantes des garçons; sur les passants affairés qui longeaient le trottoir de la rue Royale, projetaient un instant leurs silhouettes

dans le large carré de la baie vitrée. Tout meurtri de sa matinée, le jeune homme était dans la disposition d'âme où le mouvement et le bruit d'un lieu public réagissent en tristesse sur les natures concentrées. Cette portion d'humanité qui s'agitait autour de lui, il la voyait étrangère, opprimante : vagues de foule ou vagues de mer, le nageur s'y égaie lorsqu'il les fend d'un beau geste de force ; il s'effraie d'en être enveloppé à la minute où il se sent faiblir dans sa lutte contre un courant. L'Africain, mal réadapté aux conditions de notre vie, traversait une de ces crises où tout lui était hostile, l'étroitesse dans les choses, la solitude morale dans Paris, le ravalement dans son coin médiocre. Habitué si longtemps à être le centre du petit monde qui se déplaçait avec lui dans l'espace, il se réalisait mal au milieu de ces inconnus, tous préoccupés de quelque affaire qu'il ignorait et où il était ignoré. Impression particulièrement pénible lorsqu'elle attriste l'acte qui a l'ancien et mystérieux pouvoir de rapprocher les hommes, le repas pris en commun.

Le malaise de l'officier s'augmentait du sentiment que fait naître chez les timides — et ce brave était un timide — le premier viol de leur personne par la curiosité publique. Rien de plus gênant qu'une auréole, pour qui n'est pas accoutumé à ce brillant accessoire : importune lorsqu'on la remarque et décevante lorsqu'on ne la remarque pas. Reconnaissaient-ils la figure entrevue sur les estrades, vulgarisée par la presse illustrée, tous ces yeux dont Tournoël se croyait le point de mire? Il s'en voulait de leur prêter une intention qu'ils n'avaient peut-être pas ; il s'en voulait de subir avec tant de gêne l'inquisition de ce maître, le

public. Les regards qui montaient vers lui d'une troupe sous son commandement, naguère, étaient si faciles à soutenir ! Ils n'apportaient pas ce trouble irritant, fait d'un secret plaisir et d'une confusion désagréable : émoi tout pareil à celui de la jolie femme dévisagée par les yeux hardis d'un passant, à la fois flattée et blessée dans ses pudeurs intimes La popularité, alors même qu'elle s'appelle la gloire, n'est-ce pas la prostitution de l'homme? Le plus modeste y prend goût, pourtant : quelque chose manquait à Tournoël, ce matin-là, car nul ne s'était aperçu de sa présence dans la salle du restaurant. Sa pensée en tirait argument pour se tourmenter davantage : il s'était fait illusion sur son prestige, il sombrait dans l'indifférence générale, fini, abandonné de tous; et le Ouadaï ne serait jamais conquis!

L'entrée de Moucheron l'arracha à cette méditation maussade. Mais qui donc accompagnait le journaliste? L'officier se souvenait d'avoir vu quelque part ce visage d'un relief si ferme ; il avait rencontré le regard de ces prunelles claires, attentives sous la voûte où elles s'abritaient : en quel lieu, en quel temps, il n'eût pu le dire. Emile s'apprêtait à faire des présentations en forme; M. Robinson le prévint, salua le premier

— M. Moucheron m'a dit que vous l'attendiez à déjeuner, capitaine ; puisque vous avez été empêché de nous joindre ce matin, permettez-moi de m'asseoir un instant à votre table ; vous savez par notre ami que la lecture de votre livre m'a donné le plus vif désir de faire votre connaissance.

Ceci fut dit très simplement, avec l'assurance d'un homme qui sait la valeur et le poids de ses paroles. Tournoël esquissa un geste d'acquiesce-

ment un peu contraint. Il avait compté sur ce bon diable d'Emile pour se distraire de ses humeurs noires : la poursuite obstinée de cet étranger lui déplaisait, — peut-être parce qu'il était fâché de s'avouer qu'elle le flattait ; fâché aussi du sot embarras qui le fit hésiter un moment : convenait-il d'inviter l'Américain? Et quels mets fallait-il commander? Les plus recherchés, sans doute, telle devait être l'habitude du fastueux milliardaire... M. Robinson prit négligemment la carte des mains du garçon, demanda pour son compte les deux premiers plats que cet homme lui nommait, avec la hâte visible et courtoise d'entamer sans retard une conversation intéressante.

— Ainsi, capitaine, vous estimez que la plus courte voie d'accès au Ouadaï pourrait s'ouvrir à l'est et qu'il ne serait pas très difficile d'y arriver du Nil par le Darfour?

Les questions se succédèrent, nettes et serrées, épuisant tout l'essentiel des notions que l'explorateur avait pu recueillir. La rigueur de cet examen le reportait aux années de l'Ecole préparatoire; il croyait se retrouver sous la coupe du plus exigeant des *colleurs*. Mais c'était maintenant un plaisir de répondre avec abondance sur un sujet qu'il avait la fierté d'être le seul à posséder. Pas une parole complimenteuse, alors même que l'entretien amenait des allusions aux mauvais pas d'où le jeune officier s'était tiré à force d'adresse et d'énergie : le plus délicat des compliments était sous-entendu dans la connaissance de ces difficultés que montrait M. Robinson, dans l'exacte appréciation qu'il en faisait. Tournoël trouvait chez son interlocuteur ce qu'il n'avait rencontré que rarement dans les bureaux, jamais dans les milieux mondains où l'on

recherchait le héros à la mode · un intérêt intelligent pour l'objet de ses travaux, indépendamment de sa personne. Dans le monde, la plupart des questions qu'on lui adressait sur le Soudan étaient de pure condescendance : ce qu'il y avait fait d'utile et ce qu'on y pouvait faire après lui, nul ne s'en souciait; la curiosité parisienne allait à son personnage seul, à l'homme en vedette. D'autres l'avaient comblé d'attentions et d'éloges : pour la première fois, il tombait sur un auditeur qui partageait sincèrement sa passion. — Pas de doute : ce connaisseur émérite était le rédacteur des notes documentées, substantielles, qui avaient émerveillé le capitaine. Mais, aujourd'hui, rien dans ses interrogations ne décelait une arrière-pensée d'homme d'affaires : un vif désir de s'instruire, un goût décidé pour les problèmes géographiques, pour les grandes questions économiques, sa conversation ne trahissait pas autre chose.

Rassuré par le tour qu'elle avait pris, tout vibrant du plaisir de se communiquer à qui le comprenait si bien, Tournoël se livrait avec un abandon croissant; il laissait transparaître ses projets, ses espérances, et même, par échappées, l'amertume de ses déceptions. Une pensée lui revenait parfois, obsédante comme tous les efforts de la mémoire pour triompher d'une défaillance momentanée :

— Mais où diable ai-je donc vu cette tête-là?

Il ne trouvait pas, il renonçait à sa recherche et cédait au magnétisme de la vigoureuse intelligence logée dans « cette tête. » Peu à peu, sous la double influence de la gymnastique cérébrale et du bien-être que le repas restaure dans un organisme jeune, son esprit s'allégeait du poids de tristesse qui l'avait

accablé tout le matin. Il se prit à rire de bon cœur aux statistiques saugrenues de Moucheron, lequel se faisait fort de prouver que la colonisation n'avait encore développé qu'une seule branche d'industrie, celle des déjeuners parisiens. Quand les trois hommes se levèrent, Tournoël dit à ses commensaux combien il était satisfait de cette heureuse rencontre : et l'on sentait qu'il disait vrai.

Sur le seuil de la taverne, M. Robinson ralluma un cigare, consulta sa montre :

— Oh ! j'ai encore le temps de flâner un peu. Je vous reconduis par le boulevard, capitaine : et je ne vous lâche pas avant que vous n'ayez fixé mes idées sur ce problème si discuté, la navigabilité du lac Tchad...

Puis, se tournant vers Émile :

— Voudriez-vous me rendre un petit service, mon cher Moucheron? Vous avez vu au bureau le télégramme de New-York : l'éditeur de l'*Oceanic* demande qu'on lui câble un compte rendu de la pièce jouée hier soir par Rose Esther au Théâtre-Français, le nouveau drame de votre célèbre M. Heilbronn. Joë décline les responsabilités littéraires, vous le savez, et ceci est de votre domaine. Faites-moi l'amitié d'expédier ce qu'on demande pour le journal, une centaine de mots.

Emile avait compris : le « patron » lui signifiait poliment son congé. Il s'éloigna en lissant sa barbe, avec la grimace désappointée d'un chat qu'on écarte d'une jatte de crème.

M. Robinson remonta le boulevard en compagnie de Tournoël. A la hauteur de la rue Scribe, il interrompit les explications de l'officier, il lui opposa quelques objections à propos d'un itinéraire :

— Je suis votre raisonnement, mais il dérange

l'idée que je m'étais formée sur vos cartes. Je monte chez moi, je vais revoir votre livre. Au fait, si vous aviez cinq minutes à me donner, vous me feriez certainement comprendre sur la carte ce que je ne saisis pas bien : venez donc lever mes doutes en achevant nos cigares.

— Avec plaisir, répondit Tournoël, tout entier au désir de convaincre son contradicteur. Et il suivit M. Robinson.

Le point en discussion fut vite élucidé sur la carte. Comme l'officier relevait les yeux, il aperçut le globe terrestre encerclé de fils, hérissé de drapeaux. Cet objet, représentatif des vastes desseins et du grand pouvoir de son hôte, retint un moment son attention.

— Vous regardez mon métier à tisser, fit M. Robinson d'un ton enjoué. — J'ai dû inventer ces systèmes pour me reconnaître sur ma petite machine. J'y ai des affaires dans tous les coins; et aussi des concurrents qu'il faut gagner de vitesse. On s'embrouillerait à moins. Mais c'est notre principe en matière d'affaires : miser partout, risquer partout. Une bonne affaire qui réussit paie pour vingt mauvaises. Et l'on n'a que l'embarras du choix entre les bonnes. Depuis quelques années — depuis que je travaille sur *mon* globe — on dirait vraiment qu'il passe par une fièvre de croissance : une fièvre éruptive, avec des bourgeonnements sur toute sa face. Il sue par tous les pores ses richesses cachées. Pour quelques vieux membres qui dépérissent, partout un afflux de sang dans les jeunes, des transports de vie d'un lieu à l'autre, la fécondation rapide des solitudes vierges. Votre Afrique, par exemple... J'y crois, moi; et

j'y crois plus encore depuis que j'ai eu le plaisir de vous entendre. Aussi n'ai-je pas hésité à m'engager, quand des financiers de chez vous ont demandé mon aide pour constituer la Société du Ouadaï. — Achevez vite votre œuvre, capitaine : nous l'exploiterons au plus grand profit du monde civilisé.

A ces mots où le spéculateur réapparaissait, l'officier se remit instinctivement en garde. Simple habitude de prudence : ses préventions de la première heure s'étaient fondues, au contact de l'homme dont il subissait la séduction.

— J'en accepte l'augure, dit-il avec bonne humeur. Mais je ne vois pas de sitôt le palais de la Banque du Ouadaï alignant ses pignons sur le boulevard de la République, dans Abecher ou dans Massénia. Vous êtes trop pressé.

— A notre époque et sur le champ de course africain, qui n'est pas trop pressé est déjà dépassé. Vous le savez mieux que personne, capitaine.

Le silence de l'officier témoigna de son adhésion à cette vérité d'expérience.

— On m'accorde un certain flair, reprit M. Robinson. Eh bien! je réponds hardiment pour mes associés : si, comme on le dit, vous devez repartir sous peu, avec de grands moyens et votre liberté de mouvements, nous vous suivrons. Tel que vous vous êtes fait connaître, avant deux ans vous aurez soumis, pacifié, organisé tout le Soudan à l'est du lac Tchad. Le jour où vous nous direz : Marchez! — vous trouverez derrière vos soldats nos agents, outillés pour tracer les routes, creuser les premières galeries de mine, installer des plantations et des comptoirs, équiper des bateaux sur le Tchad : c'est Archibald Robinson qui en prend l'engagement.

— Tous n'ont pas sa décision rapide. Et je ne suis pas encore parti.

— Eh quoi! ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'il faudrait profiter de la saison sèche, dans trois mois?

— L'explorateur propose et les bureaux disposent, — murmura Tournoël, avec une expression de découragement qu'il ne sut pas déguiser.

L'Américain s'en aperçut, jugea le moment venu de brusquer l'attaque. Il se pencha de tout son corps sur la table, pour se rapprocher de l'officier assis en face; ses coudes écartèrent vivement les liasses de télégrammes, il les planta au milieu du bureau, appuya le menton sur ses larges mains ouvertes : ses yeux immobiles, rivés sur ceux du jeune homme, dardèrent leur faisceau de volonté fascinatrice.

— Ecoutez-moi, capitaine; et permettez-moi de dire franchement mes pensées, selon le rude usage de mon pays. — Nous autres gens d'affaires, nous ne pouvons voir sans révolte une richesse qui se perd, homme ou chose : un lingot d'or inemployé, cela nous fait l'effet d'un désordre inique, stupide. Le trésor du paresseux appartient au travailleur actif, capable de l'exploiter : c'est le droit qui régit notre monde. — Non, vous ne repartirez pas, je le sais. Ne me demandez pas comment je le sais. Il n'y a guère de secrets chez vous pour qui touche aux grosses affaires de finance, d'où toutes les autres dépendent. Il ne m'appartient pas de juger ceux qui vous gouvernent; mais vous ne me contredirez que des lèvres, si je dis que vos plans audacieux les effraient. Le Créateur n'a pas mis assez de fer dans leur sang pour qu'ils frappent ces grands coups. Vous croyez en votre œuvre, et

vous avez raison d'y croire : il faut donc leur forcer la main; il faut trouver le moyen de... comment dites-vous?... de bousculer ces bureaux inertes.

— Ce n'est pas mon affaire de le chercher. Je suis soldat. J'obéis.

— Et pendant ce temps, votre œuvre périclite. Ne parliez-vous pas tantôt d'un port à créer sur la rive orientale du Tchad? Selon vous, et j'estime que vous voyez juste, là se concentrerait tout le commerce du Soudan. De là, vous pourriez le diriger à votre gré sur les possessions françaises du sud, par la voie fluviale du Chari, ou le faire remonter vers la Tunisie par la route des caravanes méditerranéennes. Si vous ne vous hâtez pas, ce port sera ouvert par vos rivaux sur la rive occidentale du lac, dont ils sont maîtres; ils dériveront les courants commerciaux sur le golfe de Guinée, par la Bénoué et le Bas-Niger. L'orientation future des richesses africaines va se décider entre les deux riverains du Tchad : ce sera le plus diligent qui la déterminera. Une heure de retard, et tout ce qui fait le prix de votre conquête vous sera enlevé avant même qu'elle devienne effective. Pensez-vous que cette heure soit décisive?

Tournoël restait muet. Qu'aurait-il répondu? Ces paroles étaient l'écho de ses propres prévisions. Ces craintes le torturaient chaque jour, il les avait exprimées cent fois à ceux qu'il voulait convaincre.

— Vous ne m'avez pas contredit, reprit M. Robinson. Assisterez-vous impassible à la ruine de vos espérances?

— Que faire? Attendre, obéir. Je sers.

— Vous servez mal, souffrez que je le dise, si

vous vous laissez ravir l'empire que votre main a tiré du néant.

— Mais qu'y puis-je? Que me proposez-vous?

— Ceci. L'Etat ne fera rien pour vous, ou il fera peu, mal, trop tard : vous êtes fixé, n'est-ce pas? Ce que l'Etat ne peut ou ne veut pas faire, notre Société est prête à l'entreprendre. Elle met à vos ordres des moyens considérables, égaux à ceux dont disposait Stanley, supérieurs si vous le jugez nécessaire. Vos demandes en capitaux, en hommes, en armes sont agréées d'avance. Vous engagerez le personnel militaire de votre expédition, blancs et noirs, où bon vous semblera. Vous aurez pleins pouvoirs sur le personnel technique, celui qui poursuivra d'après vos indications la prompte mise en valeur des contrées soumises. Dites un mot, et demain le Ouadaï sera votre chose; et avant peu d'années, votre génie y aura fait surgir un empire pareil à la Rhodesia.

Tournoël haussa les épaules.

— Vous savez bien que cela n'est pas faisable, avec nos mœurs administratives et nos règlements militaires. C'est du roman. L'Etat ne prête pas ses officiers à des trafiquants. Au premier poste français, un camarade me demanderait ma lettre de service, il me barrerait la route. Soldat discipliné, je le saluerais et je tournerais les talons.

— Pourquoi? Vous n'avez pas laissé de postes militaires au Ouadaï, pays neuf et à prendre. Des routes y conduisent qui n'appartiennent à personne et sont franches de tout obstacle, sauf les pillards Touareg : votre puissante colonne les dispersera aisément. En somme, nous ne vous proposons que de reprendre la tentative du malheureux Morès, avec des forces qui en garantiront le succès.

Les siennes étaient insuffisantes, il allait de toute évidence à un échec tragique; mais, autant que je sache, vos autorités militaires ne lui interdirent pas formellement l'aventure qu'elles déconseillaient. D'ailleurs, on se chargera de conjurer les oppositions politiques, s'il en surgit, soyez en repos de ce côté.

— Morès était libre, et je sers. Faut-il donc vous le répéter, ce mot qui dit tout? — Et, s'animant par degrés, l'officier se rapprocha de son interlocuteur : — En admettant même qu'un désaveu catégorique ne m'arrêtât point aux premiers pas, savez-vous bien ce que vous me proposez? De passer du service militaire au service commercial. Vous me demandez de briser ma carrière; de quitter cet uniforme auquel j'ai tout sacrifié, qui fut le rêve de mon enfance, de ma jeunesse; qui est mon seul bien, ma seule fierté, le gage de tous mes espoirs. Pour devenir votre employé — car c'est cela que je serais, en réalité — je devrais dépouiller avec cet habit l'ambition secrète, l'espoir invincible qui nous soutient tous : commander un jour aux armées de la réparation, relever à leur tête la fortune de mon pays!

— Ainsi, répliqua froidement M. Robinson, vous préférez un habit à une idée, à une grande idée. Vous pouvez la réaliser par le moyen que je vous offre. A qui veut la fin, tous les moyens sont bons, hormis les malhonnêtes.

— S'il n'est pas malhonnête, le vôtre est dégradant pour moi. Déchoir de mon grade d'officier pour me jeter dans la grande flibuste, n'est-ce pas une dégradation? Et que me donneriez-vous en échange de mon épée? De l'argent, sans doute beaucoup d'argent?

— Nous ne vous le donnerions pas. Vous créeriez vous-même votre richesse dans le libre emploi de votre activité. Une richesse prompte, certaine : telle qu'il la faut pour faire un homme maître de soi-même et des autres. Je désirais ne pas toucher à cette question, sachant qu'elle vous laisserait indifférent. Vous me la jetez à la tête comme un défi : soit, allons au fond des choses. Vous voulez commander des armées? Ne refusez donc pas celles qui viennent à vous; conduisez à la victoire ces armées modernes, les bank-notes. Elles subjuguent les nations. Les autres, les vieilles armées de baïonnettes, ne sont plus que leurs humbles auxiliaires, immobilisées ou mises en branle par le bon plaisir de nos bank-notes. Toute l'histoire des dernières guerres en fait foi. Regardez qui les déchaîne et au profit de qui elles se terminent. — Vous aimez votre épée? Sa lame ne sera plus qu'un jouet de parade, si vous ne l'assurez pas dans cette lourde garde d'argent qui la fera redoutable,

— Pure et pauvre, mon épée me suffit.

— Illusion! Vous me rappelez ces chevaliers que l'invention de la poudre à canon consternait. Au lieu de maudire la force transformée qui se substituait à la leur, ils eussent été sages d'en faire bonne provision, pour continuer leurs exploits avec l'arme des temps nouveaux. Puis-je vous demander, capitaine, combien vous rapporte une année de travaux et de combats au Soudan?

— L'honneur.

— C'est entendu. J'insiste. En espèces?

— La solde coloniale de mon grade : 5,436 francs. Ce chiffre vous fait pitié, cher Monsieur, je le devine à votre étonnement. Qu'un être raisonnable donne pour cette somme modique toutes ses facu

tés, ses peines, sa vie, et cela sur une terre où il pourrait ramasser de l'or à poignées, vous n'en revenez pas. Avant de le plaindre, observez ce qu'il gagne par surcroît : la nuance délicieuse du coup de chapeau que lui tirent tous ses concitoyens, le paysan et l'ouvrier comme le grand seigneur. Cette nuance d'affectueux respect signifie : Celui-là est le premier d'entre nous, parce qu'il dédaigne ce que nous recherchons tous, parce qu'il peine et meurt sans récompense matérielle, pour que nous soyons tous plus forts, plus grands. — Ce payement magnifique, vos milliards ne me le rendraient pas.

— En jouirez-vous longtemps encore, au train dont vont les choses? Peut-être pas jusqu'à vos premiers cheveux blancs. Les hommes s'éclairent vite à la lumière des faits. Très vite.

— Vous voulez dire que quelques-uns désapprennent les vérités hors desquelles un peuple meurt? Très peu, parmi nos hommes de France.

— Tant pis pour eux, s'ils ferment les yeux aux vérités d'évidence. — L'Américain laissa retomber ses mains sur la table dans un geste de lassitude : — Comment, vous, avec votre intelligence, vous ne voyez pas l'évolution qui nous emporte tous? Vous n'apercevez pas l'usure de toutes ces façades vermoulues qui s'écroulent? Grades, uniformes, hiérarchies officielles, tout cela ne compte plus en face des puissances réelles. Pour découvrir le commandement effectif, le pouvoir souverain, ne regardez pas aux vaines apparences; posez-vous l'éternelle question : Où est la force? — Qui est le maître d'une terre? Le hobereau ruiné qui en prend le titre? Non, mais le capitaliste qui peut l'acheter et l'exploiter. — Le maître d'un royaume? Aujourd'hui comme en tout temps, celui qui per-

çoit l'impôt. Et nous savons déjà plus d'un petit royaume, en attendant les gros, où le porte-couronne n'est plus que l'agent garrotté des véritables collecteurs de l'impôt. — Le maître d'un peuple? Celui de qui la plupart des hommes attendent la satisfaction de leurs intérêts. Ils vont le chercher souvent au fond d'un bureau, derrière le trône qu'il soutient ou démolit. — Soyez demain le maître réel du Ouadaï, sous un veston de toile aux poches pleines : la force des choses fera que vous commanderez aux pauvres diables échoués dans leurs fortins, sur votre frontière, eussent-ils des galons sur toutes les coutures, et des plumets tout autour du chapeau. Vos sultans nègres en ont aussi, des plumets et des fantômes d'armées! Vous les réduisez à merci avec dix hommes, parce que vous possédez une poudre qui anéantit tous ces fantômes. Cette poudre, nous vous l'offrons.

— *Nous?* interrompit Tournoël. Puisque nous parlons à cœur ouvert, Monsieur Robinson, souffrez que je vous demande qui est ce *nous*. Qui sont-ils, les membres de cette Société du Ouadaï dont je devrais me faire l'homme-lige?

— Je ne suis pas encore autorisé à citer des noms, des apports. La constitution d'une société, vous le savez, fait toujours l'objet de négociations délicates. Tout dépend de votre acceptation; donnez-la, nous déclarerons aussitôt notre existence.

— Eh! bien, je vais vous le dire, moi, ce qu'il y a sous votre société. Oh! vous réunirez certainement une demi-douzaine de pelés et de tondus; quelques-uns de ces maigres financiers coloniaux qui rôdent autour de mon auberge, comme naguère les chacals autour de ma tente. Ce sera la figura-

tion. A eux tous, ils ne me fourniraient pas l'équipement d'une escouade. La Société du Ouadaï, c'est vous, Monsieur Robinson, vous seul !

— Vous vous trompez, répliqua vivement l'Américain. Mais quand cela serait? N'ai-je pas les reins assez solides pour vous inspirer confiance? Si mon influence doit être prépondérante dans le conseil, félicitez-vous-en. Nous avons, vous et moi, les mêmes vues sur l'œuvre à accomplir ; et tous ceux qui ont travaillé avec Archibald Robinson vous diront qu'une parole de lui vaut signature.

— Je n'en doute pas. Mais, avec votre permission, je continue à être indiscret. Vous ne vous étonnerez point si je me demande quel est votre but.

— Faire de beaux bénéfices, parbleu !

— Etrange ! On disait le Maître de la Mer uniquement adonné aux entreprises maritimes, et je le trouve au centre de l'Afrique !

— Le Tchad n'est-il pas une mer intérieure, la Caspienne africaine? Contre l'opinion de vos devanciers, vous la déclarez navigable, vous croyez possible l'aménagement d'un port sur cette mer : et nous avons l'un et l'autre la conviction que ce port deviendra le grand emporium du Soudan. Affaire d'un avenir colossal. Chercher partout les bonnes affaires, c'est mon goût et mon métier, je vous le disais tout à l'heure.

— Pardon. Vous êtes chez nous un étranger. Quel pavillon arborerez-vous sur ces bâtiments, sur ce port?

— En vérité, je n'y avais pas songé, répondit l'Américain. Et montrant du geste les petits drapeaux sur son globe : — Que diriez-vous du pavillon de l'U. S. T.?

— Ce que j'en dirais?... Que toute ma force d'action descend en moi des plis de mon drapeau... Et que si votre enseigne devait jamais remplacer ce drapeau sur la terre où je l'ai planté, j'irais aussitôt, fussé-je seul, arracher de ma main l'usurpatrice!

— Là, tout doux, ne vous effarouchez pas, fit M. Robinson d'un air bonhomme. — Il en sera ce que vous voudrez, je plaisantais. Comme les galons et les plumets, ces chiffons-là n'ont pour moi aucun sens. — Vous ne nous soupçonnerez pas, nous autres Américains, d'apporter en Afrique cette rage de compétitions territoriales qui paralyse sur le continent noir l'œuvre de la civilisation. Peu nous importe la nationalité du suzerain nominal, et la couleur de sa bannière, pourvu qu'il nous laisse travailler librement. Encore une fois, je recherche mon intérêt d'homme d'affaires, c'est bien simple. Mais ce n'est peut-être pas si bas que vous le pensez. De nos jours le spéculateur, le grand capitaine d'industrie est l'ouvrier actif du progrès. Autant que le soldat, ne vous en déplaise; comme le soldat, il fait reculer la barbarie, il relève la condition humaine chez des milliers d'êtres dégradés. — Vous ne changerez pas de mission en épousant mes intérêts, qui seront vôtres; vous travaillerez avec moi pour la civilisation, pour l'humanité.

— Voilà des personnes dont je me moque pas mal! ricana Tournoël. — Je ne connais que la France.

— Préférez-la donc à vos préjugés. Ne la privez pas de l'empire qu'elle attend de vous. Ont-ils subordonné leurs conquêtes au bon plaisir des bureaux, tous ces grands créateurs d'empires, un

Colomb, un Pizarre, un Cortez, votre Champlain, votre Dupleix?

— C'était le temps des libres aventures. Aujourd'hui nous sommes encadrés.

— Ce temps dure encore pour les hommes de ma race. Gordon, Jameson, Cecil Rhodes et tant d'autres, s'ils avaient attendu les sanctions ministérielles, l'Angleterre ne serait pas aujourd'hui maîtresse d'un tiers de l'Afrique. Et nous, où en serions-nous si nos *settlers* du Far-West et de la Californie — ces héros dont on a pu dire qu'ils accomplissaient un record d'aventures plus épiques, plus dangereuses que celles des Vikings — avaient usé leurs énergies dans l'antichambre d'un secrétaire d'Etat?

— Vous avez vos mœurs, nous avons les nôtres.

— Francis Garnier n'est-il pas d'hier, et de chez vous? Il n'a pas pris les ordres officiels pour doter votre pays de sa plus belle colonie.

— Chacun juge de son devoir selon sa conscience.

— Les peuples jugent d'après les grandes audaces et les grands succès. Francis Garnier a sa statue sur le Fleuve-Rouge. Allez marquer l'emplacement de la vôtre sur les bords du Tchad.

L'officier réfléchit un instant :

— Vous souvient-il, Monsieur, du passage de mon livre où je raconte la mort du seul blanc que j'aie perdu, un sergent? Je l'avais laissé derrière moi quand je me lançai à la poursuite du sultan de Kouka. Il gardait mon convoi, il avait ordre de tenir à tout prix dans le poste que je lui confiais. Enveloppé par un fort parti de Bornouans, il s'est fait massacrer avec ses tirailleurs noirs. L'événement a prouvé que je m'étais grossièrement

trompé dans le choix du poste où je garais mes approvisionnements. Le sergent les eût sauvés en se portant sur un autre point, protégé par une boucle de rivière. Il le savait, une reconnaissance lui avait permis de découvrir et de bien juger ce point, sa dernière lettre en témoigne. Il a obéi, il s'est fait tuer là où mon faux calcul lui commandait de mourir. Cet homme n'aura jamais de statue. Pour moi, pour quiconque porte mon uniforme, son image s'élève dans notre respect bien au-dessus des marbres érigés sur nos places.

— Je l'honore, accorda M. Robinson. — Mais, avec une interprétation plus intelligente de sa consigne, il eût sauvé vos approvisionnements, et une vie précieuse.

— Il eût compromis un principe mille fois plus précieux, la discipline. Toute notre force réside dans la discipline, dans l'abdication de la volonté propre.

— Non, repartit l'Américain. — Toute force humaine sort d'une libre initiative, d'un effort volontaire de l'individu.

— N'exigez-vous pas l'obéissance de vos subordonnés? objecta l'officier. — Et avec quelle sévérité, me suis-je laissé dire!

— Oui; mais s'ils trouvent mieux ailleurs, ils me quittent, et font bien. La libre et perpétuelle recherche du mieux, c'est la loi de notre peuple, le principe même de notre vie. Vous êtes un Celte, vous ne tenez pas compte des faits. Toute mon éducation m'a appris à tenir compte du fait, à en tirer le meilleur parti pour me faire une vie plus large.

— Toute la mienne m'a instruit à mépriser le fait qui opprime l'idée, à mourir plutôt que de for-

faire. — Nous ne nous comprendrons pas, Monsieur Robinson !

Non, ces deux hommes ne pouvaient pas se comprendre. Sous la sphère symbolique, objet de leurs ambitions et lieu de leurs conflits, ils personnifiaient le duel tragique de deux races, de deux mentalités. Tous deux brûlaient de conquérir ce globe, par des voies et pour des fins différentes : l'un par son or, pour en amasser davantage ; l'autre par son épée, pour y planter un drapeau et s'exalter aux anciens rêves de grandeur que lui rappelait cet emblème. Le premier voyait dans son globe une riche proie ; il y cherchait l'emploi pratique de sa jeune exubérance, l'assouvissement de ses robustes appétits. Le second y continuait les chevaleresques folies de ses pères, la Croisade et la Révolution : libérateurs du Saint-Tombeau ou libérateurs du genre humain, propagateurs de l'Évangile ou des Droits de l'homme, tous ceux de sa race avaient débordé sur le monde pour y recueillir de la gloire en y semant des idées, pour façonner ce monde à l'image de leurs belles chimères. Le Missionnaire poursuivait sa mission, — provisoirement sans objet, — comme les grandes ailes du moulin continuent de tourner sur les hauts lieux à tous les souffles du vent, alors qu'il n'y a plus de grain à broyer sous la meule. Son patriotisme ombrageux prétendait ignorer l'humanité, la civilisation, et cet idéaliste prodigue ne travaillait à son insu que pour elles. Le fils des Vikings n'était pas moins sincère, pas moins fidèle au dur prosélytisme appris dans sa vieille Bible, lorsqu'il couvrait de ces grands mots son besoin d'aventures fructueuses ; et il disait vrai : comme le désintéressement de l'autre, son industrieuse rapacité collaborait au perfectionne-

ment de ce globe, à la mystérieuse éclosion du futur où tous deux consumaient leurs énergies contraires.

L'officier s'était levé. M. Robinson lui tendit la main.

— Vous ne m'en voulez pas? Je cherchais votre intérêt avec le mien. Quoi que vous en disiez, nous finirons par nous comprendre, vous verrez.

— Ce sera difficile, répliqua Tournoël. — Gagné par la cordialité du geste, il ajouta : — Vous êtes un homme d'une autre trempe; un rude homme, tout de même; et je les aime.

Plusieurs fois, durant cet entretien qui agitait son âme, il en avait été distrait par l'obsédante recherche que sa mémoire poursuivait à part elle.

— Où diable ai-je donc vu cette tête-là?

Subitement, comme il serrait la main de l'Américain, la lumière se fit en lui. Cette tête, il l'avait entrevue le matin même, dans le rêve douloureux où flottait alors sa pensée. Ces yeux clairs l'avaient toisé avec une indifférence hautaine, tout proches durant quelques secondes. Son hôte était le Monsieur de l'automobile qui l'avait dangereusement frôlé, devant le guichet du Louvre.

La découverte amena sur ses traits un sourire, puis une songerie vague, indice de l'idée superstitieuse qui traversait son esprit.

— Vous souriez? fit avec étonnement M. Robinson.

— Oui, d'une drôle de coïncidence. Savez-vous bien, cher Monsieur, que vous avez failli écraser ce matin l'homme sur qui vous comptiez pour réaliser vos grands projets? Rappelez-vous... rue de Rivoli... Si je croyais aux présages, cet avertissement me serait une raison de plus pour ne pas vous écouter.

— Vraiment? C'était vous, ce passant? Voilà un

malheur dont je ne me serais pas consolé. Mais vous interprétez mal les présages : mon intelligente machine vous appelait, pour vous emmener sur des routes nouvelles, rapides, vers les hautes fortunes qui vous y attendent...

— Hors de la droite voie, — murmura Tournoël en hochant la tête.

Il sortit. Le long des rues qu'il suivait, chacune des paroles du financier lui revenait : il les retournait dans son esprit, tenté de leur donner raison, maintenant. Il ne pouvait s'empêcher d'y voir des vérités de sens commun, d'étroites affinités avec ses propres jugements sur l'histoire et sur la vie, à certains jours. Deux conseillères luttaient en lui : l'expérience du jeune homme moderne qu'il était devenu en courant le monde, en y observant les forces nouvelles qui le transforment ; la conscience des aïeux, régulatrice sévère de ses sentiments innés. Il enviait la liberté d'âme de l'Américain ; il admirait sincèrement cet allègre et puissant ouvrier, qui allait reforgeant le globe à grands coups de son marteau d'or. Il eût voulu l'imiter ; mais ses mouvements intimes n'étaient pas libres. Une armure de vieux fer les comprimait, elle était rivée sur tout son être moral par les mains invisibles des morts. La briser ? Un instinct secret lui disait qu'il ne pouvait être fort que dans cette armure, qu'il ne se reconnaîtrait plus s'il la dépouillait : il se sentirait faible, honteux, objet offensant pour lui-même et pour les autres, comme s'il eût marché tout nu sur les trottoirs de ces rues.

V

ÉVÉNEMENTS A L'OPÉRA

Le soir de ce même jour, il y avait foule à l'Opéra. On était en juin, à la veille du Grand Prix : époque où le troupeau parisien se congrège avec d'autant plus de plaisir qu'il est menacé d'une dispersion prochaine. Le rideau se levait sur le second acte de la *Walkyrie*. Au fond des loges qui se garnissaient lentement, les manteaux glissaient des épaules; les jeunes femmes rassemblaient leurs grâces, elles avançaient dans la zone de lumière comme les vieux soldats avancent dans la zone de feu : même désinvolture un peu surveillée des mouvements, même défi tranquille dans l'offrande des poitrines aux jumelles braquées sur la nouvelle arrivée, telles des carabines sur le peloton qui entre en ligne. La guirlande de bustes et de parures achevait de se nouer sur tout le pourtour des premières loges; un bourdonnement de papotages s'en échappait, demandes ou réponses distraites de personnes dont l'attention est ailleurs, dans toutes les parties de la salle qu'elles examinent et d'où elles se savent examinées. Très peu de regards se dirigeaient vers la scène. D'un premier coup

d'œil circulaire, chaque abonnée se renseignait sur la composition du vaste amphithéâtre où elle venait livrer sa bataille hebdomadaire : bataille qui met aux prises dans cette arène toutes les vanités des gladiateurs mondains ; toutes leurs rivalités de rang social, de richesse, de beauté, de galanterie, de toilettes. Quelques-uns prenaient un air capable, se donnaient la gloire d'écouter l'argumentation de Fricka et de Wotan, qui philosophaient sur l'inceste dans les rochers. Il semblait que toute la vie réelle se fût réfugiée dans ce lointain de la scène, entre ces deux personnages sérieux, appliqués à ce qu'ils faisaient, naturels dans leurs cris de passion ; et que la feinte théâtrale commençât de l'autre côté de la rampe, avec la vie conventionnelle de la plupart des spectateurs : figurants qui jouaient un rôle, composaient leurs visages et leurs discours ; cachaient sous le sourire d'uniforme les préoccupations apportées du logis, les soucis d'affaires, de carrière, de famille, les affres d'une gêne pécuniaire ou d'un drame intime.

Ce soir-là plus que jamais, le spectacle était dans la salle. Trois événements y défrayaient les commentaires des habitués. Le premier était considérable. Rose Esther (1), la grande tragédienne des *Français*, prenait officiellement possession de la loge des premières qu'elle avait enfin conquise par des prodiges de stratégie. Gain d'une partie difficile, sur laquelle des paris étaient engagés depuis longtemps. Jusqu'à ce jour, les personnes de sa condition s'étaient contentées des baignoires : le protocole mystérieux qui

(1) Voyez *les Morts qui parlent*.

règle les bienséances à l'Académie nationale de musique ne leur permettait pas d'aspirer à un abonnement dans les premières loges. Lorsque le krach des métaux eut obligé le comte Abrabanel à résigner la sienne, Rose Esther se mit en tête de lui succéder. Cette femme de génie comprenait l'importance d'un triomphe social qui la classerait définitivement, qui affermirait sur sa bonne ville de Paris le pouvoir intellectuel et politique dont elle étendait chaque jour les prises. La tragédienne mobilisa un ministre, deux anciens directeurs des Beaux-Arts, une douzaine de députés, le ban et l'arrière-ban des auteurs dramatiques. On jeta les hauts cris rue de Valois, on n'y eût pas fait plus belle résistance pour une refonte du décret de Messidor. La lutte fut rude et se termina par une transaction : l'abonnement était consenti au nom de Napoléon Bayonne, le riche directeur de la banque Nathan et Salcedo, l'oncle paternel de Rose Esther : en fait, celle-ci restait la véritable titulaire du fief envié qu'elle inaugurait ce jour-là.

On ne parlait pas d'autre chose à l'orchestre et dans les loges. Les vieux abonnés levaient les bras au ciel, se récriaient contre le scandale, déclaraient que c'était la fin de tout. Comme le faisait observer avec raison un académicien des Sciences morales, l'histoire des mœurs n'avait pas enregistré depuis trente ans un symptôme plus significatif. Des douairières indignées menaçaient de résilier leur abonnement. Les jeunes gens applaudissaient à ce coup d'audace avec la complaisance habituelle qu'ils ont pour toutes les démolitions du passé. Les sceptiques concluaient :

— C'était fatal! Les *rastas* ont remplacé dans une bonne moitié des loges la société française,

qui n'a plus le sou. Nos grandes artistes vont disputer les autres aux *rastas*. Avant dix ans, nous y verrons des demoiselles de café-concert; et la machine ronde n'en continuera pas moins de tourner.

Indifférente en apparence à l'émoi que sa présence soulevait, Rose Esther avait soigné la mise en scène de son triomphe avec l'art consommé qui faisait de chacune de ses actions un petit chef-d'œuvre. Elle portait une robe d'une élégance sobre, décolletée sans pruderie, sans générosité excessive. Elle avait judicieusement choisi l'invitée assise à ses côtés : personne mûre, agréable encore, d'une réputation intacte; honorablement connue dans le monde des arts par son talent de musicienne et bien accueillie dans les meilleures sociétés. Derrière ces dames, des figures officielles se profilaient dans la pénombre : l'oncle Napoléon Bayonne, le sympathique banquier; Aristide Asserme, l'ancien sous-secrétaire d'État aux beaux-arts; son collègue Pélussin, qui avait rempli la même charge aux colonies. Le vicomte de Félines, député de la droite ralliée, relevait d'une note mondaine ce qu'il y aurait eu d'inélégant dans la composition de la loge, si la couleur politique y eût été trop prononcée.

Il était écrit que tout réussirait à l'heureuse sociétaire. Vers la fin du premier entr'acte, la loge s'enrichit d'un joyau de prix : Pélussin y introduisit une nouvelle recrue, qui n'était rien de moins que le héros africain, le capitaine de Tournoël. L'apparition dans la salle du glorieux officier, précisément à la place d'où les regards ne pouvaient se détacher, fut le second événement de cette soirée mémorable.

Pélussin était un de ces coloniaux qui couvraient Tournoël d'une protection bruyante et inefficace. Comme il est de règle, l'ex-sous-secrétaire d'État aux colonies ne trouvait pas de termes assez sévères pour qualifier la pusillanimité de ses successeurs. Il avait lui-même dirigé ce département avec une mollesse proverbiale. Maintenant, si on l'eût écouté, on n'aurait fait qu'une bouchée de l'Afrique; et nul ne se montrait plus indigné des avanies qu'*ils* infligeaient à l'héroïque disgracié. — Pélussin venait de dîner avec Tournoël sur le boulevard ; il lui avait proposé de le conduire à l'Opéra, il l'avait mené tout droit dans la loge de Rose Esther. Le politicien madré comptait bien que l'actrice lui saurait gré de cette prévenance.

Elle adressa quelques paroles gracieuses à l'officier, de l'air du monde le plus naturel. Surveillée par des centaines d'yeux, la tragédienne n'oubliait point qu'elle était en scène; or, il convenait d'affecter une indifférence élégante pour le grand honneur qu'elle recevait d'une visite si flatteuse; il fallait jouer négligemment avec l'aigrette de diamant qu'elle venait d'épingler, faire accroire à toute la salle que le visiteur de hasard était une conquête assurée, tout au moins un de ces intimes pour qui on ne se met plus en frais.

Cette tactique savante faillit passer inaperçue. Un nouvel objet sollicitait les curiosités; les lorgnettes se détournaient de leur point de mire pour fouiller une des grandes loges entre colonnes, restée vide jusqu'à cet instant. M. Archibald Robinson y entrait au bras de sa compatriote, la duchesse de Jossé-Lauvreins. Troisième événement. Ce n'est point parmi les habitués de l'Opéra qu'il faut chercher le mépris des biens terrestres.

L'entrée d'un grand souverain eût produit sur eux moins d'impression. La personne de l'archi-milliardaire Robinson agit comme une pierre d'aimant sur tous les regards qu'elle attira.

— Oh! oh! fit Olivier de Félines, voici Sa Majesté le Maître de la Mer, avec notre bonne duchesse Peg. Elle ne lâche plus sa gloire nationale : pour un peu, elle l'installerait sur la colonne Vendôme. Qui donc lui a-t-elle servi, ce soir?

Avec une complaisance où il affichait sa supériorité sur Asserme et Pélussin, moins bien instruits à reconnaître les personnalités mondaines, Félines énuméra celles qui prenaient place dans la loge entre colonnes :

— Louise de Banneleuse, naturellement : c'est ça qui donnera à cet Américain une fière idée de la femme française! — La vieille Pierresainte, avec sa grande fille; s'imagine-t-elle que le milliardaire va épouser son échalas? — Les hommes... Lauvreins, Banneleuse, l'amiral, quelques *gigolos*... Mais qui est donc la femme en toilette sombre assise dans le coin, à gauche? Ah! parbleu, Mme Fianona,... la perle qu'il a pêchée dans une de ses mers... Peg devait bien cela à son invité. Regardez donc, chère amie, comme elle est insignifiante! Quand on pense que ce gaillard pourrait s'offrir toutes les odalisques du Grand Turc! Il se contente de peu.

— Ne croyez donc pas toutes ces histoires! Des potins de paquebot, et pas autre chose! interrompit Napoléon Bayonne.

Le banquier revenait d'un voyage aux États-Unis, où il était allé négocier une grosse affaire. Il poursuivit, avec l'insistance qui rendait toujours ses digressions un peu lourdes :

— Je me suis documenté là-bas sur le Robinson. Je n'y ai pas eu de peine : ils ne parlent que du *megatherium* de la spéculation, comme ils l'appellent dans leur baragouin yankee. (Bayonne, calculateur de premier ordre, était un médiocre humaniste ; il aventurait des assertions affligeantes.) — C'est un personnage assez déconcertant pour nos idées. Nul ne sait le fin mot des énormes affaires qu'il brasse ; nul ne pourrait dire le chiffre approximatif d'une fortune qu'il ne connaît pas lui-même. L'imagination populaire lui fait cadeau d'un milliard de dollars, elle se complaît dans ce chiffre fantastique. C'est comme si l'on disait du Président de sa république qu'il possède quatre-vingts millions de sujets, parce qu'un mot du premier magistrat peut mettre en mouvement ce grand nombre de citoyens fédérés. La vérité vraie est assez coquette : grâce à l'ascendant qu'il a su prendre sur tous ses associés, Robinson dirige en autocrate des groupements de capitaux qui eussent paru fabuleux il y a quelques années ; et rien n'empêche d'évaluer théoriquement à cinq milliards de francs, somme pratiquement irréalisable, le crédit pour ainsi dire illimité que ce souverain industriel trouverait dans les diverses banques des deux mondes. On n'aperçoit pas toujours clairement le dessein qui le guide dans ses entreprises : certaines seraient inexplicables s'il ne se proposait que de gagner plus d'argent. Quel est alors son but ? Mystère. Un médecin de Boston me disait qu'il y a de la monomanie dans le cas de cet homme.

— Voilà bien nos médecins ! s'écria Félines. Pour eux, Napoléon aussi était un monomane. Monomanes, tous les grands joueurs : et vous des

premiers, Bayonne, quand vous vous excitez sur votre poker!

— S'il y a des dessous obscurs dans les affaires d'Archibald Robinson, continua le banquier, il n'y en a pas dans sa vie privée : elle est au grand jour, connue de tout New-York. Il avait épousé de bonne heure une femme de condition et de goûts modestes, qui l'a tenu longtemps dans une étroite sujétion. Cette puritaine appartenait à l'une des sectes les plus rigoristes des États. Mistress Robinson gouvernait son intérieur comme Archibald ses usines, despotiquement. En pénitence, le richard écrasé de travail, s'il arrivait au premier déjeuner avec un quart d'heure de retard, après la prière dite à haute voix : on ne lui rapportait pas de *muffins*, il devait avaler son thé froid. Voulait-il boire un verre de bordeaux avec un ami, on le priait d'aller au bar : il n'eût pas osé enfreindre dans sa maison les prohibitions de la Société de tempérance. Archibald lui-même passe pour piétiste; il est un des piliers de son Église...

— Le pilier d'argent! interrompit Félines.

— Oui; et il subventionne libéralement les sociétés de culture morale. — Mistress Robinson mourut il y a quelques années : ce fut pour lui un coup terrible. A ce moment, sa fièvre de spéculations redoubla; on eût dit qu'il voulait étourdir son chagrin en accumulant les opérations gigantesques. Cependant, à la fin de son deuil, il commença de rechercher les sociétés mondaines. Est-ce besoin de détente, chez ce bourreau de travail, après les journées de tension forcenée? Fringale de raffinements et de luxe qui aurait mordu sur le tard ce rude enfant du peuple? Toujours est-il qu'on le vit prendre ses habitudes dans les salons élégants de

New-York et de Newport, assidu de préférence chez les beautés professionnelles, comme ils disent. Robinson se montre à leurs fêtes, il les emmène volontiers en croisière sur son yacht; dans cette galante compagnie, il se dérobe durant quelques jours aux dures servitudes de son empire industriel. Snobisme? Aspirations esthétiques? Goût naturel d'un conquérant parvenu pour les cours brillantes où il est adulé? En tout cas, il paraît certain qu'Archibald ne cherche dans ces réunions d'autre plaisir que celui du riche amateur, qui se promène dans un parterre de fleurs et respire les roses sans les cueillir. Il est dans le monde tel que vous le voyez ce soir sur l'accoudoir de cette loge, se divertissant à un spectacle aimable qui n'a rien de commun avec sa vie réelle, goûtant des jouissances superficielles qui n'entament pas sa puissante concentration de pensée. Vous supposez bien que plus d'une a essayé de le troubler; de belles *bluffeuses* se sont vantées d'y avoir réussi : mais au témoignage unanime de ceux qui connaissent le mieux Robinson, il n'y a rien, rien : le diable a toujours perdu ses peines avec lui...

— Ta, ta, ta, ricana Félines, nous sommes informés, nous aussi. Un de mes amis, secrétaire de notre légation au Brésil, revenait sur le paquebot allemand où s'est faite la conjonction du Robinson et de Mme Fianona. Leur roman a marché vite : en arrivant à Cherbourg, nul ne doutait qu'il n'eût eu sa conclusion naturelle.

Rose Esther menaça le député du bout de son éventail :

— De grâce, mon cher Félines, laissez-nous écouter Mlle Bréval : vous médirez — ou vous calomnierez après.

Tournoël avait recueilli les paroles du banquier avec un intérêt où entrait un peu d'agacement. Eh quoi? il n'échapperait nulle part à l'obsession de l'encombrant personnage qui le poursuivait, qui l'enveloppait depuis le matin? Après les agitations de cette journée, il éprouvait le besoin de se trouver seul pour débrouiller les idées accumulées dans son cerveau. Il se sentait d'ailleurs un peu gêné dans cette loge où l'avait fourré Pélussin, un paroissien qui ne lui inspirait qu'une confiance limitée. Trop novice aux choses parisiennes pour deviner qu'on lui faisait tenir un emploi dans une pièce de la comédie sociale, son instinct lui conseillait pourtant de s'évader d'une souricière où mieux eût valu qu'il ne fût pas. Au baisser du rideau, il se leva, gagna la porte. Rose Esther le rappela :

— Vos admirateurs m'en voudraient de vous accaparer, dit-elle gentiment. Allez recevoir leurs ovations au foyer; mais vous n'oublierez pas que vous êtes mon prisonnier, vous nous reviendrez pour le dernier acte, n'est-ce pas?

Il balbutia quelques mots d'excuses, sortit de la loge avec l'intention de quitter aussitôt le théâtre. A peine avait-il fait six pas dans le couloir qu'une main s'abattit sur son épaule.

— Enfin! Ce n'est pas malheureux! Depuis le temps que je te cherche!

L'homme qui l'abordait ainsi était un de ses anciens de Saint-Cyr, le duc de Jossé-Lauvreins. Lieutenant de dragons, le duc avait démissionné après son mariage avec Peg Gillespie. Le laurier héraldique des Lauvreins perdait ses dernières feuilles faute d'arrosage, quand la riche et jolie fille du Michigan était venue le faire reverdir sous une rosée opportune.

— Mes compliments, héros. Tu as ramené des chevaux de ton Soudan, j'espère? Tu me les montreras. Grands? Petits? Arabes pur sang ou race croisée?

Christian de Lauvreins ne s'intéressait aux pays et à leurs civilisations qu'en raison de leur production chevaline. Le cheval était pour lui ce que fut pour les artistes grecs la personne humaine : le canon auquel se doivent ramener toutes les œuvres de la nature et de l'homme. Arbitre des questions hippiques, longtemps paisible et glorieux dans sa royauté sur les écuries, Lauvreins voyait venir une révolution inquiétante. L'engouement de ses contemporains pour l'automobilisme menaçait les situations acquises dans le monde du sport. Fallait-il donc changer de carrière, apprendre la science nouvelle, refaire laborieusement sa vie? Quand le jeune duc pensait, il pensait à ce problème redoutable; et les choses ayant pour unique mesure l'importance que nous leur donnons, on peut croire que les perplexités de Christian égalaient celles de Napoléon au camp de Boulogne, lorsque l'Empereur se demandait s'il devait licencier sa flotte et porter son armée sur le Danube.

— Mais d'abord, il faut que je te conduise chez ma femme. Ordre formel de ne reparaître devant elle qu'avec toi. Nous te présenterons à une bête curieuse, le milliardaire américain.

— C'est déjà fait. J'ai passé la matinée avec lui. répondit Tournoël d'un air pensif.

Il essaya de s'excuser, de se dérober. Lauvreins le prit d'autorité sous le bras; sans laisser à son camarade le temps de se reconnaître, il le poussa dans la grande loge, l'y présenta aux personnes qu'il lui nommait rapidement.

Elles entouraient M. Robinson, assis au centre. Moucheron exagérait à peine, le matin, lorsqu'il disait du « patron » que ce roi moderne faisait à l'Opéra figure d'un Louis XIV au milieu de sa cour. La duchesse affichait son compatriote « sensationnel » avec une satisfaction bien excusable. La vieille Pierresainte mettait en valeur sa maigre fille; elle priait cette jeune musicienne d'expliquer les intentions cachées de Wagner. Les hommes montraient à l'Américain, dans les loges et à l'orchestre, les figures parisiennes qui méritaient l'honneur de lui être désignées. L'amiral, tête majestueuse dans le cadre de ses grands favoris blancs, perché sur ses longues jambes comme un héron des grèves, affectait une rondeur familière de vieux marin :

— Laissez donc! M. Robinson ne nous écoute pas : il médite quelque opération qui étonnera le monde!

— Il y en aurait une très fructueuse à faire ici, répondit simplement le financier : acheter tous ces gens ce qu'ils valent et les revendre ce qu'ils s'estiment.

Il refaisait sans le savoir un mot de Gavarni. La petite Louise de Banneleuse, qui poursuivait le nabab de ses agaceries, applaudit bruyamment.

« La mignonne Mme de Banneleuse » ... Elle avait conquis, elle gardait cet enviable cliché dans les comptes rendus des journaux mondains, depuis vingt-cinq ans qu'elle tenait — les méchants disaient : qu'elle battait — le haut du pavé parisien. Très fripée, mais affriolante encore, avec son minois provocant sous l'ébouriffement de sa tignasse acajou, hardie ou décente suivant les exigences de la manœuvre, gaie, spirituelle, d'un esprit qui était dans chaque occasion celui qu'il y fallait,

cette demi-jeune femme remplissait une haute fonction sociale. « Notre chère Louison » était une des trois ou quatre personnes, obligatoires comme les grandes marques de vin de Champagne, auxquelles pensaient tout d'abord les maîtresses de maison qui avaient l'honneur de composer un couvert ou une loge pour une auguste intimité. C'était la tradition de l'engager quand on voulait récréer les regards et les oreilles d'un souverain de passage, d'un prince, d'un étranger illustre ou richissime. On savait que ces grands personnages, respectueux par état de toutes les traditions, demanderaient en se mettant à table : « Ne verrons-nous pas ce soir la mignonne Mme de Banneleuse? » Et il faut toujours répondre d'avance aux questions toujours prévues des grands personnages. On connaissait au couple Banneleuse un bien patrimonial de huit mille livres de rente. Les toilettes et le train de Louise représentaient un revenu décuple. Son mari, bel homme grave et méditatif qui ressemblait aux bustes de Marc-Aurèle, passait pour habile en affaires. Ses intimes n'en convenaient pas. Les gens qui avaient bonne opinion de lui disaient : « Cette petite femme est bien heureuse d'avoir un mari aussi apprécié dans la haute finance! » — Les intimes retournaient cet éloge à la petite femme de celui qu'ils appelaient un grand nigaud. Le monde s'épargnait la peine d'approfondir un mystère lié sans doute à l'ordre éternel des choses, puisque les quinquagénaires avaient toujours vu cette aimable créature luxueusement gênée, exacte quand même à son premier devoir, qui était de briller dans l'orbite des grands astres et de concourir à leurs plus nécessaires plaisirs.

M. Robinson se débarrassa d'elle pour aller au-

devant de Tournoël, avec une intention marquée de déférence et de cordialité. Les deux hommes échangèrent quelques paroles. Le rideau se relevait pour le troisième acte. L'officier voulut prendre congé. Sur un signe impérieux de la duchesse, Lauvreins fit rasseoir son camarade et lui signifia qu'il le retenait de force, du droit d'un « ancien » sur son « melon ».

Dans la loge de Rose Esther, on suivait avec curiosité ces manèges. Félines dit à l'actrice :

— Nous pouvons faire notre deuil du sublime Africain. Voyez ces intrigantes ! Elles nous ont ravi notre gloire.

Rose le voyait assez. Sa jumelle ne quittait pas le point où toutes les autres, désintéressées maintenant de la loge scandaleuse, cherchaient les deux grands hommes du moment. Il eût fallu plaindre la duchesse, si les petits tubes de nacre maniés par la tragédienne avaient pu lancer du vitriol. Les lèvres minces se desserrèrent à peine pour laisser siffler ces mots :

— Naturellement. Mme de Lauvreins l'attacherait à son fauteuil plutôt que de renoncer à cette double exhibition. Songez, deux phénomènes à produire ensemble ! Elle n'est pas pour rien de son pays. Tous, ils ou elles ont dans les veines quelques gouttes du sang de Barnum.

Ayant dit, elle continua d'observer des choses qui semblaient l'intéresser vivement.

Le siège que Lauvreins venait d'avancer à son ami se trouvait à côté, un peu en arrière de celui qu'occupait dans le coin Mme Fianona. Cette dame ne s'était pas mêlée à la conversation pendant l'entr'acte : elle feuilletait le livret qui donne la traduction du poème. Tournoël pria le duc de le nommer à la seule personne qu'il n'eût pas encore

saluée. Elle se retourna à demi, sourit, dit au jeune homme :

— Mais je vous connais, Monsieur. Vous ne vous rappelez pas? A Sospel, il y a sept ans... La voyageuse à qui vous apportiez à boire...

Interloqué d'abord, il laissa paraître un étonnement assez gauche, regarda plus attentivement sa voisine. Sospel?... Sept ans?... La mémoire lui revint. Oui, son bataillon de chasseurs était alors en garnison à Villefranche-sur-Mer. Le sous-lieutenant dirigeait dans la montagne une reconnaissance de frontière. Des voitures de Nice amenèrent une société de touristes près du campement. Une toute jeune femme en descendit, lui adressa la parole avec un accent étranger : — Monsieur, j'ai bien soif, voudriez-vous me dire s'il y a une source près d'ici? — Il envoya un de ses hommes chercher de l'eau fraîche à la Bevera, offrit galamment le bidon du soldat en s'excusant de ne pas avoir mieux. L'étrangère porta la tasse de fer à ses lèvres, fit le geste de prendre sa bourse pour rémunérer l'homme de corvée, se ravisa, détacha de son corsage une touffe de roses des Alpes, la déposa dans le bidon où elle avait bu : — C'est avec cette monnaie, n'est-ce pas, qu'une femme paie un service à un soldat français? — Elle sourit à l'officier, salua, repartit. — Il avait gardé jusqu'au lendemain le bouquet, et aussi le souvenir de la fugitive apparition, de la voix musicale; il avait essayé vainement de se remémorer le regard insaisissable, un regard singulier qui semblait passer au-dessus de lui tout en l'interrogeant, comme pour chercher plus loin la chose souhaitée. Puis, l'impression d'un instant s'était envolée, avec les pâles corolles que le vent des Alpes arrachait des sombres tiges.

— Quelle surprenante fidélité de la mémoire chez cette femme ! pensa Tournoël ; et il l'examinait à la dérobée. — « Insignifiante », avait dit Félines ; peut-être, de loin, et pour un œil distrait ; mais c'était bien le dernier mot dont se fût avisé un peintre attentif à déchiffrer l'énigme des visages. Celui de Mme Fianona rappelait, comme une sœur rappelle son jeune frère, le saint Sébastien de Giovanni Bellini, dans le tableau du maître vénitien qu'on voit au Louvre : *la Vierge entre saint Pierre et saint Sébastien.* A quoi rêve-t-il auprès de la Madone, cet éphèbe ? Où est sa pensée ? Très repliée au dedans de lui, ou très loin dans l'espace ? L'un et l'autre, semble-t-il à qui la cherche dans les yeux, d'une nuance indéfinissable. Gouttes d'or liquide, irradiées d'une lumière intérieure, ces prunelles disent les ravissements et les incertitudes d'un enfant qui écoute le murmure de l'infini. Elles contemplent la Vierge, vont au delà, et l'on sent que ni la Vierge ni personne ne maîtrisera cette âme songeuse. La bouche entr'ouverte achève la signification de l'inoubliable regard ; l'arc des lèvres relevées est tendu comme pour lancer les flèches de la parole : l'étonnement les retient, ou peut-être le doute. Sur cette bouche et dans ces yeux, tout exprime la défense de la vie intime contre les prestiges de la vie ambiante ; un conflit candide entre la foi amoureuse et la défiance du miracle, trop beau pour être vrai, trop lointain pour n'être pas inaccessible.

De cette figure, où le vieil artiste a mis tout ce que nous savons de sa nature enthousiaste et contemplative, Mme Fianona avait l'ovale un peu lourd sous les boucles des cheveux châtains ; le nez effilé, aux ailes mobiles comme celles d'un oiseau apeuré,

le retroussis délicat des lèvres arquées, faites pour les sourires douloureux. Elle en avait la chaude carnation ambrée, qui se continuait sur les épaules, sur la gorge où des perles réchauffaient leur pâle orient à la tiédeur des chairs dorées. Elle en avait surtout l'expression, à cette minute, tandis qu'elle écoutait le prélude des violons avec la même bouche entr'ouverte, le même mirage lumineux dans ses yeux où passait tout l'ineffable de la musique.

Ces traits modelés sur le type que les Bellini léguèrent au Giorgione, elle les tenait de sa mère, une Vénitienne. Elle devait à son père, un Anglais, l'accent de spiritualité qui en corrigeait la langueur, l'ombre de mélancolie où s'épurait la flamme ardente du sang italien. Élevée à Venise — l'Anglais s'y était fixé pour complaire à une femme épousée par amour — la jeune Millicent avait perdu de bonne heure ses parents. Orpheline et pauvre, elle avait accepté la main d'un homme d'âge, cousin éloigné de sa mère, le commandeur Fianona. Ce diplomate la conduisit d'abord à Nice, où il dirigeait le consulat général d'Italie, et en dernier lieu à la légation de Buenos-Ayres. Mis prématurément à la retraite, Fianona s'était établi dans l'Argentine; il avait acquis une propriété où il espérait refaire une fortune très compromise. Il était mort sans y avoir réussi. Eprouvée par un séjour de plusieurs années dans les pampas, et désireuse de revoir en Angleterre un oncle paternel de qui elle attendait quelque appui, la jeune veuve revenait passer une saison en Europe. M. Robinson se trouvait à bord du paquebot qui la ramena. Il avait parlé d'elle à Mme de Lauvreins en termes élogieux et amicaux : la duchesse s'était empressée d'adopter l'aimable étrangère. Elle l'initiait aux plaisirs de Paris; elle

comblait ce soir un vif désir de Mme Fianona, bonne musicienne, en lui donnant l'occasion d'entendre pour la première fois le drame lyrique de Wagner.

Dans cette salle qui contenait tant de spectateurs de leur prochain et si peu d'auditeurs de la musique, une personne au moins s'isolait dans la jouissance passionnée de l'œuvre d'art. Indifférente à tout ce qui l'entourait, penchée sur le rebord de la loge, elle jouait d'une main distraite avec les perles soulevées sur son sein par le rythme pressé de sa respiration. Il y a dans l'attention une force contagieuse : elle se communiquait peu à peu aux autres occupants de la loge ; le murmure des conversations cessait, dominé par les stridents *Hoïotoho*.

Bientôt, du haut en bas de ce théâtre, un silence général se fit, silence des âmes qui rentrent en elles-mêmes à l'appel impérieux d'un dieu. Wotan proférait sa condamnation sur la Walkyrie. Le sublime chant de colère et de pitié commençait dans un rugissement pour s'achever dans un sanglot. Il disait l'affreux chaos des sentiments confondus dans la sauvagerie divine : fureur du Créateur contre sa créature qui le trompe, amour de père où gronde un amour d'amant, déchirement de l'éternelle séparation, jalousie exaspérée dans la prévision du bonheur qu'un autre dérobera sur ces yeux endormis. — C'était l'instant où s'accomplit le miracle sans égal au monde ; où l'émotion d'un poète ressuscite en des milliers de cœurs. Du temps qu'il était sur terre, ce pauvre homme avait eu comme les autres, dans sa médiocre vie semblable aux autres, des minutes de passion, de douleur et de joie; il en avait transcrit le retentissement intérieur en quelques mots, quelques vers, quelques notes de

musique. Il est mort, tout ce qui fut de lui est aboli, un peu de poussière reprise par la terre : son émotion survit. Le son de la cloche brisée demeure, grandit, emplit tout le ciel; la vibration de ce qui n'est plus se propage au lointain des jours, elle rapporte en d'innombrables âmes l'enchantement ou le désespoir de cet atome anéanti. Un mot d'ordre sort de sa tombe, qui commande à tous les hommes de repleurer ses pleurs, de ressentir ce qu'il avait senti, de rallumer en eux son inextinguible amour. La passagère souffrance qu'il avait maudite devient à tout jamais un pouvoir bienfaisant.

Pouvoir universel et sans limites, quand le cri de passion nous fut légué dans un chef-d'œuvre musical. Sous cette forme, ce cri se métamorphose au gré de tous ceux qui l'entendent, le thème originel se prête à toutes les variations des sentiments divers qu'il suggestionne. Comme la mer aux mille chemins, où les mêmes flots portent chaque navire à sa destination particulière, la musique, cet autre océan conseiller des longues fuites, porte chacun de ses auditeurs au pays où l'appelle un rêve individuel. Il en allait ainsi, ce soir-là, pour la foule assemblée dans le théâtre, tandis que la vague d'harmonie montait, soulevait les âmes d'abord rebelles. Chacune d'elles cédait à la vague berceuse, se laissait dériver aux caprices de sa chimère accoutumée, sentiment, action, regret du passé, promesse de l'avenir. Il en allait ainsi pour le petit groupe de personnes réunies chez Mme de Lauvreins. A quoi songeait M. Robinson? A son globe étoilé de drapeaux, sans doute; aux flottes que son imagination lançait sur les océans, qu'elle devançait dans tous les ports de l'univers. A quoi songeait Mme Fianona? A ses lagunes natales? Aux intérêts

qu'elle avait laissés dans un autre monde? Ou peut-être. . Mais était-il possible qu'une de ses pensées s'attardât à ce petit rien de son passé, la tasse d'eau fraîche bue dans la montagne? Cette question, Tournoël se l'était posée avant de s'abandonner lui-même au remous des images intérieures. Ces images se succédèrent, rapides et changeantes, avec les dispositions diverses que suggéraient les imprécations et les plaintes du dieu Wotan :

Sur les champs de bataille où plane la victoire
Tu n'iras plus marquer de ton doigt triomphal
Les héros...

L'officier revoyait le mirage de ses conquêtes africaines, la place où il avait connu l'enivrement de la victoire dans les plaines du Bornou, l'empire souhaité qu'on lui ravissait, tous ses rêves de gloire lamentablement évanouis. Sous l'influence de la musique, complice de nos souffrances qu'elle traduit, il revivait les tourments, les déceptions des derniers jours. Et soudain, par la sollicitation secrète de ces deux mots qui l'avaient ramené dans le passé : — A Sospel... il y a sept ans... — il revint en arrière, aux années heureuses où l'avenir lui apparaissait tout rose d'espérances vagues. Il rattachait maintenant ces espérances à la gracieuse rencontre d'un instant : l'impression fugitive qu'elle lui avait laissée, il se la figurait ce soir plus profonde et plus durable, il la grossissait par une illusion d'après coup. Cette illusion, les paroles qui arrivaient de la scène contribuaient à la créer :

Elle était mon désir sous sa forme visible,
L'aspect que revêtait mon vouloir créateur...

Était-ce donc vrai que le désir, quel qu'il soit et

de quelque promesse qu'il nous leurre, alors même qu'il se croit comblé par les joies de l'action, cherche toujours sa fin dernière dans un autre objet? La parole de Wotan révélait au jeune homme ce qu'il avait souvent pressenti : le « vouloir créateur » ne prend corps, il ne trouve son prolongement véritable que dans la créatrice des jours futurs, dans la femme, inspiratrice et raison ultime des grandes actions; gloire et succès ne seraient rien, s'ils n'étaient des moyens de se faire aimer d'elle. — La femme avait tenu peu de place dans la vie de Tournoël. Quelques aventures de garnison, quelques expériences exotiques aux colonies, c'était tout ce qu'il avait accordé à ses sens. Depuis plusieurs années, une fièvre d'action et d'ambition lui dévorait le cœur. A cette heure, quand tout s'écroulait au dedans de lui, ce cœur désarmait; il était prêt à implorer le tendre secours auquel aspirent les plus forts dans leurs crises de faiblesse. Paris l'avait amusé d'un applaudissement flatteur. Mais la rumeur publique, est-ce une amie? Isolé dans ce Paris, il s'y défiait également des ennemis, des rivaux, des amis trop récents et trop bruyants, exploiteurs intéressés de sa disgrâce. Sa main cherchait d'instinct l'étreinte d'une main sûre et douce, d'une main consolatrice. Son regard se posa sur Mme Fianona, s'arrêta complaisamment sur ce visage transfiguré par l'émotion intime.

Elle était mon désir sous sa forme visible...

Pourquoi lui entrait-elle dans le cœur à cet instant, la parole si pénétrante, si chargée de sens? A qui l'appliquerait-il? A cette inconnue reconnue, à cette femme au parfum de fruit mûr? Amie an-

cienne, puisque d'un seul mot elle s'était blottie tout au fond des plus radieuses années dont il eût souvenance; amie toute proche d'âme, puisqu'elle communiait avec lui dans l'extase des harmonies qu'ils entendaient ensemble pour la première fois, Il la devinait, il *voulait* la deviner sa pareille, grave et timide, aumônière des consolations dont il avait soif. Le jeune homme ne se disait pas ces choses, il eût été surpris et effrayé si quelqu'un les lui eût dites; mais, dans les profondeurs de son être alangui par la musique, un travail rapide se faisait qui rendait ces choses possibles; plus possibles et plus tentantes, à mesure que la plainte du dieu malheureux devenait plus poignante, plus vocatrice de mélancolie pour chacun :

Nous n'irons plus tous deux, chevauchant côte à côte,
Par les plaines d'azur du ciel...

C'était le rappel à la réalité. Non, le pauvre vaincu ne monterait pas vers les hauts bonheurs partagés : n'allait-il pas déchoir de la gloire par quoi l'on se fait chérir? Tout lui manquerait à la fois : qui voudrait de lui dans sa peine humiliée? Ni celle-ci, ni personne... Et il sombrait de nouveau dans l'abîme du découragement, quand éclata le cri d'infinie détresse :

Ces yeux se rouvriront sous les baisers d'un autre...

Il regardait à ce moment dans la direction de la loge qu'il avait quittée tout à l'heure. Il y aperçut Olivier de Félines. Il se rappela subitement, avec une sensation de froid au cœur, la voix méchante, l'insinuation brutale qu'elle avait lancée contre Mme Fianona. La gêne qu'il éprouvait à s'en souvenir, Tournoël la mit sur le compte d'un dégoût

bien naturel pour l'impudence de ce fat; et la figure vulgaire de Bayonne, de l'homme qui avait démenti l'accusation, lui parut par contraste toute sympathique, digne de confiance. Mais le serrement de cœur persistait. Involontairement, ses yeux cherchèrent M. Robinson, allèrent à plusieurs reprises de l'Américain à la jeune femme. Il réagit avec humeur contre une impression pénible, autrement pénible que ses amertumes des minutes précédentes.

Les dernières sonorités de l'orchestre expiraient dans le sifflement des flammes allumées par Lôgue. Le rideau retomba. Brusquement, et comme réveillée d'un rêve, Mme Fianona se rejeta en arrière : toute sa personne frissonna sous les étoffes, du frisson d'un cygne qui bat des ailes en sortant d'une eau profonde. L'éventail oublié sur ses genoux glissa sur le tapis. M. Robinson le vit, se baissa pour le ramasser : Tournoël devança l'Américain, d'un mouvement si avide et si précipité qu'il en eut honte à la réflexion. Son geste n'eût pas été plus impétueux s'il avait disputé à cet homme le titre de propriété qui l'aurait constitué maître souverain du Ouadaï.

On se levait dans toutes les loges. Rose Esther, debout sur le devant de la sienne, abaissa la petite lorgnette qu'elle venait de braquer une dernière fois.

— Ça y est! dit-elle sèchement.

— Quoi donc? demandèrent les hommes qui l'entouraient.

— Bouclé, le Cid vainqueur des Maures! Et de sa voix de théâtre, la tragédienne déclama :

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle...

— Mais que voulez-vous dire? répétèrent ses invités.

— C'est vrai : vous, les hommes, vous ne voyez rien. Et quand vous voyez, vous ne comprenez pas. Nous autres femmes, la façon dont on ramasse un éventail suffit à nous renseigner. M. de Tournoël a reçu le coup de foudre : un coup de foudre américain.

Elle battit en retraite, dépitée comme un chasseur qui rentre bredouille à la maison.

M. Robinson quittait la grande loge au bras de la duchesse. Lauvreins prenait celui de la petite Banneleuse. Tournoël offrit le sien à sa voisine. Ils sortirent les derniers, descendirent lentement le grand escalier. L'officier cherchait une phrase banale pour rompre le silence, elle ne venait pas : trois ou quatre se présentèrent à son esprit, toutes plus bêtes les unes que les autres, pensa-t-il. Il finit par dire :

— Ne trouvez-vous pas, Madame, que cette musique emmène très loin?

— Oui, répondit-elle : chez les dieux... là où vont les morts.

— Elle y emmène aussi les vivants, reprit-il en souriant.

— Oh! fit-elle, il y a parfois si peu de différence entre les vivants et les morts!

Que signifiaient ces paroles ambiguës? Soumis et craintifs, les yeux du jeune homme interrogèrent ces yeux solitaires, qui le regardaient sans le voir. Ils célaient le secret d'un entretien intérieur.

Au bas des degrés, dans la rotonde où le reste de la société les attendait, Tournoël rencontra un autre regard : celui de M. Robinson, fixement posé sur le couple retardataire. Dans ce regard chargé

de volonté, comme aux heures de la matinée où il fouillait l'âme de l'officier, celui-ci crut surprendre une lueur de satisfaction ironique. — Plus que jamais, ces guetteurs clairs et durs, retraités dans les profondes orbites, faisaient songer à deux éperviers dans les cavités d'un roc : ils cernaient d'avance leur proie sur le point de l'horizon où son vol allait faiblir, où elle s'abattrait enfin, sans défense contre la prise de leurs serres.

VI

ALARIC OU CHARLEMAGNE?

« Qui distinguera d'emblée le son des trompettes, quand les trompettes sonnent pour Alaric aussi bien que pour Charlemagne? » — Millicent Fianona se la répétait mentalement, cette phrase du livre où elle ne lisait plus. Assise dans l'encoignure d'un *bow-window*, au premier étage du Grand-Hôtel de Saint-Hélier, elle laissait ses regards errer sur la mer qui battait le vieux môle, déferlait contre les assises du Château-Elisabeth.

Un mois s'était écoulé depuis la soirée de l'Opéra. Juillet dispersait la société parisienne sur les plages. Les Lauvreins s'installaient à Dinard : avant de les y rejoindre, comme elle l'avait promis, Mme Fianona faisait un court séjour à Jersey. Une raison majeure l'appelait dans l'île : elle y était venue rechercher le frère de son père, un ancien officier de l'armée des Indes retraité aux environs de Saint-Hélier. Le major y soignait ses rhumatismes sous la tutelle ombrageuse de deux cousines, vieilles demoiselles méthodistes qui s'étaient constituées gardiennes du corps et de l'âme de leur parent Elles virent d'un œil alarmé l'arrivée de l'étrangère, fille d'un homme bizarre, expatrié par amour, sévèrement jugé dans une famille dont il s'était peu

soucié. Suspecte et condamnée d'avance, « la fille de l'Italienne », comme elles la nommaient avec un accent de réprobation! Ces mots évoquaient dans leurs esprits rigides toutes sortes d'images sensuelles et diaboliques, toutes les troubles impuretés du sang amalécite. Dûment chapitré par les directrices de sa conscience, le major reçut sa nièce avec cette sécheresse anglaise qui rendrait jalouse une bille de bois de teck. Un cœur anglais où brûle le feu d'un sentiment sincère fondrait toutes les banquises des mers arctiques; lorsqu'il se ferme et se fait volontairement hostile, ce même cœur congélerait le Vésuve en pleine éruption. La jeune veuve exposa la situation critique où elle se trouvait depuis la mort de son mari; elle essaya d'y intéresser le seul protecteur naturel qui lui restât, Elle obtint de cet oncle quelques considérations pratiques sur l'ignorance des éleveurs de bétail, dans l'Argentine et ailleurs, lorsqu'ils ne s'inspirent pas des bonnes méthodes anglaises; et quelques réflexions désobligeantes sur les personnes, comme il y en a tant, qui ont reçu l'inestimable privilège de naître d'un sang anglais, avec un confortable approvisionnement de raison anglaise, et qui ne savent pas user de cette prérogative pour gouverner un mari chimérique, dans les unions mal assorties où les précipite un blâmable dérèglement de leur imagination. — Millicent se retira, toute meurtrie par tant d'injustice et de dureté. Rentrée à l'hôtel après cette pénible entrevue, elle cherchait du réconfort dans la lecture de son livre préféré.

C'était le poème d'Elisabeth Browning, *Aurore Leigh* : testament d'âme qu'on dirait écrit par une fille spirituelle de Shelley, à la lueur des flammes ardentes et sonores, près du bûcher où se consu

mait le poète, Millicent l'aimait entre tous, ce livre qui lui racontait sa propre histoire. Comme Aurora, elle avait été, toute jeune, arrachée de cette Italie où elle tenait par les racines du cœur, où son heureuse enfance s'était épanouie dans l'air qu'il lui fallait pour fleurir. Depuis lors, elle n'avait pas refleuri. Les journées, les années, étaient tombées sur elle comme la pluie silencieuse dans la nuit. Deux fois orpheline, loin de la terre maternelle qui gardait les tombes de ses parents, dépaysée d'âme sous les cieux et dans les conditions de vie où le sort l'égarait, Millicent y avait connu ce long ennui du vide dont elle entendait la plainte dans l'éloquente confession d'Aurora. Son mari, diplomate correct et froid, toujours assombri dans le privé par les tracas d'affaires qui attristaient leur foyer, n'avait pas su éveiller la femme endormie dans cette jeune fille. Elle sommeillait, soumise sans révolte à la règle d'une existence sévère, où l'inquiétude du lendemain éteignait toute joie. Elle n'avait frayé dans l'Argentine qu'avec des sociétés futiles : le peu de communication qu'elle y trouvait contribuait à la replier sur elle-même. Loin de la séduire, les hommages grossiers de quelques bellâtres l'avaient dégoûtée sans l'instruire de ce qu'ils appelaient l'amour. Réfugiée dans sa musique comme en un palais de songe, elle y échappait aux soucis cuisants qui faisaient l'entretien habituel de Fianona, elle y trompait des aspirations que tout étouffait dans la vulgarité de son milieu : ses rêves imprécis trouvaient des satisfactions suffisantes dans la caresse immatérielle des mélodies.

La mort de son mari l'avait laissée aux prises avec des embarras dont elle connut bientôt toute la gravité. Restée seule et sans guide, elle essaya

de liquider les entreprises hasardeuses où le défunt s'était engagé. La jeune veuve ne possédait aucune des qualités d'une femme d'affaires : après une année d'inutiles tourments, elle dut s'avouer que la tâche était au-dessus de ses forces; elle partit en confiant à l'associé de Fianona le soin de réaliser la petite fortune qu'elle espérait sauver. Au lendemain de ces rudes secousses, au moment où son existence prenait une figure nouvelle, alors qu'elle revenait libre et sans but à ce vieux monde, le monde de son enfance, une révolution s'était faite dans l'âme de Millicent : éclosion tardive d'une plante longtemps comprimée. La vie réclamait ses droits imprescriptibles. Une femme voulait sortir de l'enfant passive, assoupie jusqu'alors dans sa tranquille torpeur. Elle avait pris conscience de cette mue sur le bateau qui la ramenait en Europe. Un long voyage en mer, c'est pour nos contemporains le seul équivalent des retraites que faisaient les gens des siècles passés quand ils allaient s'éprouver au cloître. Durant les heures désœuvrées de la traversée, sur la cellule flottante où il est affranchi des servitudes coutumières, l'esprit trouve le loisir de s'écouter penser. Millicent laissait à terre et oubliait pour un temps les préoccupations angoissantes des derniers mois; elle courait à l'inconnu avec une sorte d'exaltation effrayée.

Ses méditations solitaires furent bientôt diverties. A Rio de Janeiro, M. Robinson prit passage sur le paquebot de la Compagnie hambourgeoise Le grand spéculateur venait d'installer un service au Brésil ; il allait traiter d'autres affaires à Paris et à Londres. Assis à table entre le commandant et Mme Fianona, il se méprit sur la nationalité de la jeune femme qui causait en anglais avec le

marin; il lui adressa la parole en ces termes :

— Agréable et riche, le pays que je viens de voir; gâté malheureusement par sa population; et empoisonné par cette écume d'émigrants italiens, une race dégénérée que je ne puis souffrir.

— Empoisonné aussi par quelques pirates yankees, répliqua Millicent. Je plains les gens de ce pays, s'ils sont forcés de voisiner avec ces sauvages brutaux. — Et elle se renferma dans le silence.

Quand il se fut renseigné, Archibald voulut réparer sa lourde maladresse, en commit une pire : il acheta chez la fleuriste du bord tout le stock de fleurs disponibles, il les fit porter dans la cabine de Mme Fianona. Elle les renvoya avec ces mots sur sa carte : « Deuxième offense; c'est le *trust* des maladresses. » Le lendemain, M. Robinson l'aborda courtoisement sur le pont.

— Je n'avais vu chez vous que l'Anglaise, Madame; elle intercédera pour moi près de l'Italienne, qui me pardonnera peut-être.

Mme Fianona désarma, d'assez mauvaise grâce d'abord; bientôt, satisfaite de tenir à sa merci l'agresseur qui plaidait coupable, elle s'amusa franchement des efforts qu'il faisait pour se réhabiliter. Vingt-quatre heures plus tard, les deux ennemis de la veille étaient très bons amis. M. Robinson paraissait se plaire dans la société de la jeune femme; Millicent lui sut gré d'être la pierre de touche où elle vérifiait un pouvoir de séduction qu'elle n'avait jamais essayé. Jusqu'alors, les hommes vulgaires qui l'entouraient ne lui avaient révélé ce pouvoir que par d'odieux désirs, tribut grossier payé à son sexe et non à sa personne. Pour la première fois, elle goûtait le plaisir flatteur

d'intéresser une vigoureuse intelligence, un personnage qui marquait dans l'élite humaine. Comme il arrive en pareil cas, son charme opérait d'autant mieux qu'elle y prenait confiance et s'abandonnait à la joie spontanée de l'exercer.

La conversation de M. Robinson lui ouvrait des horizons ignorés. Ce monde des intérêts matériels, qu'elle avait pris en horreur, parce qu'il ne lui était apparu que par ses côtés mesquins et souffreteux, se métamorphosait en féerie prodigieuse dans les vastes perspectives où l'imagination d'Archibald la transportait. Il en changeait les anciens aspects; il y réglait à sa fantaisie l'ordre des événements futurs; il y disposait du sort des hommes, pauvres créatures dépendantes des biens qu'il redistribuait. Et ce fils des Titans, qui jouait avec le globe comme un enfant avec son ballon, elle avait le sentiment délicieux de le retenir près de sa robe, de lui faire oublier un instant le jouet magnifique. Elle eût aimé captiver en lui ce par quoi il la captivait : l'ardente volonté, la puissance élémentaire qui soulevait les montagnes d'or, comme le feu souterrain celles de la chaîne des Andes. Elle se rappelait, près de cet homme, des sensations déjà éprouvées, un jour qu'elle visitait une grande usine à la Plata : l'attrait inconscient qui lui faisait promener ses mains sur les cuivres, sur les aciers polis des machines, comme pour participer aux effluves de la force mystérieuse, si calme et si redoutable, qui mettait en branle tous ces énormes rouages. Quand les études physiologiques seront plus avancées, elles nous découvriront sans doute d'exactes correspondances entre les phénomènes du monde physique et ceux du monde mental. Un puissant courant électrique produit un *champ magnétique;* il

aimante les corps voisins et crée un pôle d'attraction. Rapprochée d'une énergie dominatrice, Mme Fianona recevait cette aimantation, elle était attirée vers ce pôle.

Mit-elle un peu de coquetterie dans un commerce chaque jour plus intime, plus plaisant pour l'un et pour l'autre? Elle le pouvait sans danger. M. Robinson ne se départit pas un instant d'une réserve qui écartait tout soupçon de galanterie. Ses attentions disaient ouvertement à Millicent qu'il la trouvait aimable, intéressante ; elle ne surprit jamais — elle guetta peut-être inutilement — le mot, le regard qui lui eussent dit qu'il la trouvait jolie femme, et désirable.

Bien entendu, les autres passagers ne s'arrêtèrent pas à ces nuances. L'intimité des deux voyageurs donnait belle matière à gloser : les imaginations méchantes sont simplistes, et la légende s'épaissit vite autour des moindres actes de l'homme en vue. Puisque l'irrésistible nabab honorait de sa recherche la jeune femme, il voulait être, il serait bientôt un amant heureux; il l'était certainement, après quinze jours de traversée, il ne pouvait point ne pas l'être. Ainsi en avaient décidé les argus du bord; ainsi était née l'historiette calomnieuse que le léger Félines colportait avec une si ferme assurance.

Ignorante des mauvais bruits, Mme Fianona continua ces agréables relations à Paris, sous l'égide de la duchesse de Lauvreins. Elles furent moins faciles et plus rares, dans ce Paris où M. Robinson était accaparé de tous côtés, visé par des femmes moins discrètes dans leurs attaques, assassiné d'invitations chez les plus belles, les plus élégantes Millicent regrettait parfois les libres causeries du

paquebot, les longues journées où cet homme attachant lui appartenait tout entier. Elle n'eût pas été femme, si elle se fût retenue de faire valoir, devant le monde et dans ses entretiens avec Archibald, un titre de possession antérieur, presque un droit acquis sur son compagnon de voyage. Il n'eût pas été homme, si certains mouvements d'humeur, à défaut d'autres indices, ne lui avaient point appris qu'on tenait à ce droit.

Depuis la soirée de l'Opéra, un autre intérêt s'était fait sa petite place dans les songeries de Millicent. Si absorbée qu'elle fût par la musique, l'émotion subite de son voisin, ce jeune officier, ne lui avait pas échappé. Emotion durable, et que Tournoël ne sut pas dissimuler quand il rencontra le surlendemain Mme Fianona chez les Lauvreins, où sans doute il la cherchait. Le capitaine avait sollicité la permission de lui rendre visite. A deux reprises, pendant la quinzaine qui précéda le départ de l'étrangère, il était venu à l'hôtel où elle logeait; il s'y était rencontré chaque fois avec d'autres visiteurs. Elle l'avait accueilli gracieusement, s'efforçant de le mettre à l'aise. Peine perdue : il parlait peu, ne savait pas s'en aller, s'éternisait sur le fauteuil où il était visiblement très heureux et très malheureux; il laissait deviner les gauches anxiétés de l'homme qui voudrait arrêter la pendule, chasser des fâcheux qu'il a peur de voir sortir, sachant qu'après leur départ il ne dirait rien de ce qu'ils l'ont empêché de dire. Millicent avait entendu ce silence.

Nouvelle et décisive épreuve de son pouvoir de séduction : plus concluante, celle-ci, car c'était bien la femme, toute la femme, qui troublait si fort le jeune officier. Célèbre, lui aussi, mieux

encore, glorieux; conquête enviable pour la plus difficile. Aventures lointaines et dangers héroïquement affrontés, il était paré de tous les prestiges qui gagnent à un Othello les bonnes grâces des Desdémone; jeune, enfin, de cœur et de visage, fait pour intéresser les femmes par le mâle caractère d'une figure où le feu intérieur de la pensée éclairait des traits avenants. Ce soldat avait accompli de grandes choses, il en avait souffert, il suscitait les fiertés et la tendre commisération de son peuple. C'était aussi une force; différente de celle qu'on subissait chez M. Robinson, moins accablante pour les imaginations, plus engageante pour les cœurs. Millicent ne pouvait s'empêcher de les mettre en balance, ces deux forces qui avaient un instant gravité vers sa personne : il lui semblait que la première l'attirait en l'effrayant, lui donnait à la fois désir et crainte de se laisser dominer par une énergie dévoratrice de l'univers; tandis qu'elle eût voulu dominer, diriger à son gré la seconde, celle qui ne lui résisterait pas, qui lui demanderait encouragement et secours pour grandir à l'égal de l'autre.

Les deux images repassaient devant ses yeux, dans cette solitude de Jersey qu'une amère déconvenue faisait si hostile. Elle trompait son affliction en s'abandonnant aux pensées qui l'avaient occupée durant ces dernières semaines. Elle comparait, l'interrogeait; sollicités tour à tour par les deux attractions contraires, ses sentiments oscillaient. Musicienne habituée aux variations prolongées sur un thème, elle transposait à son usage la phrase qu'elle venait de lire dans *Aurora Leigh :* phrase dont le sens obscur s'éclairait par le contexte du poème, et mieux encore par les applications qu'en

faisait Millicent : « Qui distinguera d'emblée le son des trompettes, quand les trompettes sonnent pour Alaric aussi bien que pour Charlemagne? »

Elles sonnaient à cet instant pour Archibald Les journaux de Londres, ouverts sur la table de l'hôtel, étaient pleins de son nom. Le spéculateur avait déchaîné, puis apaisé une révolution dans la puissante corporation des *Dockers*. Leurs procédés, qu'il jugeait trop arriérés, retardaient le déchargement de ses navires : il voulait américaniser les quais de la Tamise, y installer des élévateurs, substituer des machines au travail des bras. Les *Dockers* s'étaient soulevés contre le despote étranger qui menaçait leur privilège et leur existence; son ascendant avait vaincu la révolte de ces ouvriers; leur bon sens pratique s'était rendu aux raisonnements du maître qui les tenait en son pouvoir. Un autre journal dépeignait l'émoi de la population à Liverpool : des experts de l'U. S. T. étaient partis pour Holyhead; ils étudiaient un projet qui ferait de ce havre, au détriment de Liverpool, le point d'arrivée des paquebots américains : d'où grande rumeur et vives alarmes dans la cité maritime.

Ainsi, l'ombre gigantesque de l'homme qui occupait Millicent se profilait auprès d'elle sur ces papiers, sur ce coin de terre. Et la jeune femme froissait avec complaisance un télégramme reçu le matin de Southampton : M. Robinson annonçait sa visite pour ce même jour, en compagnie de quelques personnes de Londres qu'il avait priées à une courte excursion sur son yacht. Était-ce pour ce motif qu'*Aurora* gisait dans l'abandon, délaissée par des yeux qui interrogeaient l'horizon de mer? Mme Fianona y vit bientôt apparaître une colonne de fumée, puis la silhouette élégante et robuste du

Neptune, le yacht de l'Américain. Le guidon de l'U. S. T. flottait à la pomme du grand mât. Les invités de M. Robinson descendirent sur la jetée, s'acheminèrent vers l'hôtel. Dissimulée dans son observatoire, Millicent put observer à loisir les personnes qui accompagnaient son ami : femmes de la haute société londonnienne, pour la plupart des Américaines mariées en Angleterre ; très gaies, très pimpantes dans leurs toilettes de voyage, qui voulaient être simples et trahissaient une grande recherche de luxe.

Archibald vint saluer Mme Fianona avec ses façons habituelles de bon camarade, comme s'il l'eût quittée la veille : il la pria de se joindre à la petite bande; on allait luncher au château de Montorgueil. Le manoir féodal de Jean sans Terre, farouche relique enchâssée dans le roc sur un piton qui commande la mer, est le but favori des touristes. Ceux du *Neptune* avaient décidé de s'y rendre avant de rembarquer : ils ne faisaient que toucher terre à Jersey; ils devaient pousser le soir même jusqu'à Dinard, où un grand match de tennis les appelait le lendemain. Millicent eût préféré causer avec le conseiller qu'elle avait souvent entretenu de ses ennuis, et lui raconter le mauvais accueil de cet oncle qui les aggravait; elle n'en trouva pas l'occasion. Préoccupée de ce souci domestique, un peu vexée par l'effacement de sa mise qui contrastait avec l'élégance de ces dames, comme sa tristesse avec leur gaîté, elle se mêla sans plaisir à une société où elle se sentait étrangère. On ne parlait autour d'elle que des petits commérages de la saison de Londres, on en régalait M. Robinson. Il s'égayait de l'animation de ses compagnes ; une jeune miss d'une beauté provocante s'appuyait sur

lui pour gravir les pentes rocheuses qui conduisent à la terrasse de Montorgueil. On luncha joyeusement sur un des sinistres bancs de pierre où les Carteret expédiaient leurs justices sommaires : après le repas, la compagnie s'engagea dans les escaliers intérieurs de la tour, gagna la plate-forme du donjon.

Là-haut, les bavardages mondains firent trêve, effarouchés par la saisissante grandeur du panorama, couverts par la voix profonde des eaux qui ceignent sur trois côtés la base du promontoire. La plainte du refrain de mer montait contre la paroi du précipice, arrivait assourdie entre les draperies de lierre des murailles, venait expirer dans les pertuis des barbacanes. Sur le frissonnement lointain des abîmes où plongeait la vue, l'oreille devinait la répercussion infinie de cette même plainte, plus solennelle au large, dans l'attente des ténèbres qui vont s'abattre sur la face de la mer. Assombrie au baisser du soleil, elle prenait la teinte que les forgerons appellent couleur d'eau, violet luisant du fer poli qui a passé au feu. A l'extrême horizon blanchissaient les falaises de France : l'incertain liséré des côtes normandes se confondait avec un ourlet de nuages, pelotonnés au bas du ciel ; l'œil y distinguait encore une pâle aiguille qui trouait l'amas des nuées, la flèche de la cathédrale de Coutances.

Sur cette aire de faucons, d'où les fils des Vikings guettaient leurs proies maritimes, M. Robinson, accoudé contre un créneau, aspirait les souffles du large ; son regard embrassait l'étendue des eaux avec une expression de convoitise que Millicent connaissait bien ; elle l'avait souvent observée durant leur traversée : lorsque cet homme contemplait

la mer, il semblait que ses yeux caves fissent effort pour l'engouffrer tout entière, et qu'en dehors d'elle rien n'existât plus pour eux. La jeune femme s'approcha.

— Je vois qu'elle est toujours en vigueur, la vieille loi qui défendait d'introduire un étranger dans cette forteresse autrement que les yeux bandés ; si bien bandés qu'ils n'aperçoivent même plus le chagrin d'une amie.

— Eh quoi ! repartit Archibald, auriez-vous quelque sujet de peine? Il n'y paraissait pas, la dernière fois que je vous vis : vous causiez très gaîment avec le capitaine de Tournoël; vous sembliez prendre grand intérêt à ses récits.

— Est-ce un reproche? fit-elle.

— Bien au contraire. Ce garçon me plaît. Je connais tout son mérite, gâté par quelques travers d'esprit qu'une saine influence pourrait corriger. Il subit une épreuve, je crains que son énergie n'y faiblisse. Ce serait grand dommage qu'une si belle force se perdît. Quiconque le soutiendra, l'encouragera, fera une bonne œuvre, une œuvre utile pour tous. J'attends beaucoup de cet homme d'élite, j'ai des vues sur lui, je vous en reparlerai. Si vous pouvez prendre quelque empire sur le capitaine, vous ferez un noble emploi des qualités d'intelligence et de cœur que j'ai tant appréciées chez vous, chère Madame.

Les Anglaises se précipitèrent à ce moment vers M. Robinson pour le complimenter sur la bonne grâce de son yacht. Le *Neptune* balançait sa mâture au-dessous du donjon, dans le petit havre de Sainte-Catherine où l'on devait rembarquer : vu de cette hauteur, le solide navire paraissait un jouet d'enfant, coquet à ravir dans le raccourci de ses lignes.

On redescendit au pied de la falaise. Archibald donna le signal du départ, il dit à Mme Fianona qu'il se promettait de la retrouver prochainement en France. Millicent vit le *Neptune* s'éloigner, décroître au crépuscule : les fanaux s'allumèrent, ces feux fuyants s'évanouirent dans la brume. — Elle revint seule de Gorey à Saint-Hélier, d'assez méchante humeur.

— Ainsi, pensait-elle, il ne m'a parlé que pour me donner le conseil peu déguisé d'aller me jeter à la tête d'un autre! S'il croit qu'il aurait grand effort à faire pour m'en persuader!...

Et sa pensée se reportait sur cet autre, à qui on la renvoyait cavalièrement Il n'aurait pas repoussé, lui, les avances amicales qu'elle s'en voulait d'avoir faites à Robinson ; avec quelle gratitude heureuse il les eût accueillies! Elle n'en savait rien, elle en était sûre. — Il subissait une épreuve, avait dit Archibald. Quelle épreuve ? Pauvre garçon ! Il souffrait, il avait besoin de soutien, lui, si courageux... C'était donc pour ce motif qu'il paraissait navré, lors de sa dernière visite? Pour ce motif, et pour un autre; parce qu'elle allait partir. — Elle essayait de se remémorer chaque détail de leurs rencontres. Puis, la petite fille qui persistait dans cette femme à peine éveillée réfléchit longuement, sérieusement, sur une singularité dont elle avait été très frappée pendant les visites de Tournoël. — Pourquoi donc a-t-il le côté droit de la moustache d'un blond plus foncé que l'autre?... C'est joli, d'ailleurs... — Et, ses idées revenant à Robinson, un flot d'irritation lui remontait au cœur contre l'indifférence, la dureté de cet homme.

— Il n'a même pas pensé à me demander si je voulais prendre passage sur son bateau pour re-

tourner avec eux à Dinard ! Il était bien trop occupé de ses Anglaises : il aurait eu honte de moi en si belle compagnie.

Millicent oubliait qu'elle n'eût pas été libre d'accepter l'invitation; un devoir la retenait encore à Jersey. Elle n'avait pas pris congé de son oncle, elle s'était promis de tenter le lendemain un dernier effort auprès de lui. — Cette entrevue fut aussi glaciale que la première : même visage de bois, même cuirasse de défiance et de réprobation. La jeune femme comprit l'inutilité d'une plus longue insistance : autant eût valu attaquer de ses faibles mains les assises de granit qui portaient cette île. Elle fit ses adieux au major, aux deux dragons qui le défendaient contre les embûches des suppôts de Bélial. Et ce fut avec soulagement qu'elle s'éloigna, le jour d'après, sur le courrier de Saint-Malo qui la ramenait chez ses amis.

La duchesse l'attendait au débarcadère. Millicent coupa court aux compliments pour lui dire :

— Vous devez être satisfaite, chère amie; voilà votre grand compatriote revenu : je me fie à vous pour ne plus le laisser repartir.

— Vous tombez bien ! s'écria Mme de Lauvreins. Si vous croyez qu'on le tient jamais ! Il n'était pas ici depuis vingt-quatre heures qu'un télégramme l'appelait d'urgence à Brême : une convention à signer, une nouvelle flotte qu'il veut avaler, je crois. Oh ! c'est un homme très capable : si expéditif, si pratique !

Ces mots furent dits par la petite duchesse américaine avec le même accent de fierté patriotique qu'aurait eu son mari s'il eût parlé d'un maréchal de France revenu vainqueur d'une campagne. — Mme Fianona s'informa de leurs connaissances pa-

risiennes, pour en venir au nom qu'elle voulait amener.

— Et le capitaine de Tournoël, que devient-il? L'avez-vous revu souvent?

— Une seule fois, répondit Peg en riant; — le temps de s'assurer que vous n'étiez plus à Paris, et qu'il n'avait par conséquent plus de motif pour nous honorer de ses visites. Ah! ma chère, je crois bien que vous lui avez inoculé une fièvre plus maligne que celles d'Afrique!

— Je ne lui veux pourtant pas de mal, dit Millicent.

Et son regard partit très loin, dans une de ces fuites chercheuses qui en faisaient l'indéfinissable charme.

VII

ON A VOLÉ LE BOULEVARD!

Que ne pouvaient-ils se faire entendre à Paris, les mots emportés au vent de la Rance! Ils auraient allégé les ennuis d'un cœur qu'ils eussent doucement surpris.

Louis de Tournoël pensait à Mme Fianona plus souvent qu'il ne voulait se l'avouer. Il avait suffi de quatre ou cinq rencontres pour créer en lui l'image qui grandit, s'embellit, se divinise de tout le bonheur qu'on attend d'elle; l'image qui envahira peu à peu tout l'être sensitif, interceptera bientôt toutes les autres visions du monde. Dans son inexpérience naïve de la femme, il demeurait persuadé qu'on n'avait rien deviné de ses sentiments; et il jugeait ceux de Mme Fianona d'après la logique spéciale aux amoureux timides. — Indifférente, inattentive à l'émoi qu'il ressentait près d'elle, la jeune étrangère l'était à coup sûr, puisqu'elle le recevait avec d'autant plus de gaité qu'il arrivait plus soucieux et plus grave; puisqu'il ne comptait pas plus que les autres visiteurs, ces importuns dont elle s'occupait de préférence. — Ce dernier axiome, Tournoël l'inférait de la moindre parole adressée par Millicent à d'autres personnes; et, l'ayant admis comme évident, il ne le discutait plus. — Elle paraissait presque heureuse de la pré-

sence de ces tiers; oui, heureuse et amusée du supplice qu'ils infligeaient à leur victime silencieuse. — Ceci ne s'accordait guère avec la première hypothèse, l'inattention au mal dont souffrait cette victime : mais la logique amoureuse déduit à sa façon. — Si elle s'était souciée de lui le moins du monde, serait-elle partie ainsi, à la hâte, sans motif, sans même lui donner une occasion de s'expliquer, sans l'entendre une fois seul à seule, ne fût-ce que par curiosité, sinon par intérêt? Elle était partie pour l'Angleterre : pour le pays où Robinson l'avait devancée, où elle allait sûrement le rejoindre... Était-ce donc vrai? Était-ce possible? On le disait tant... Allons! n'y pensons plus, — décidait le jeune homme, en attendant l'heure prochaine où il y repenserait de nouveau; — oublions cette faiblesse d'un instant. Imbécile d'avoir rêvé que cette créature d'exception pouvait être pour moi!... C'est pourtant vrai qu'elle ne ressemble à aucune autre. Elle appelait, de plus loin, des choses si profondes en moi, qui n'avaient jamais été remuées... Bah! l'oasis est petite, le désert est grand. En route! L'heure presse, la France attend que j'achève mon œuvre : et je l'achèverai, envers et contre tous. Pas de temps à perdre avec les dames de Buenos-Ayres, ou de Venise, ou de Sospel... C'est étrange : il me semble les revoir, ces roses des Alpes; déjà alors, à mesure qu'elles s'effeuillaient, quelque chose me manquait, quelque chose de moi qui était entré en moi par la porte qu'on ne sait pas. Je crois bien que j'ai gardé le bidon de mon homme : détourné un effet d'équipement!... Suis-je bête! Finie, la petite musique. A la besogne! Allons les relancer encore une fois, au ministère.

Il y allait, pour y retrouver les mêmes déboires, le même sentiment amer de son impuissance. Condamnés sans appel, ses projets comme sa personne. La France l'attendait à l'œuvre, s'était-il dit à ses heures d'illuminisme. Pure hallucination. La France n'attendait rien; elle somnolait, oublieuse déjà du petit sursaut d'orgueil et de pitié qu'il avait provoqué chez elle. De quoi se fût-il plaint? Paris lui avait fait bonne mesure : deux grands mois d'attention enthousiaste, pour un héros de qui si peu de gens pouvaient dire où et comment son héroïsme s'était manifesté. D'autres événements passionnaient l'opinion, drames et comédies d'un intérêt plus proche ; d'autres premiers rôles s'emparaient de la vedette, personnages sympathiques par leurs mérites ou leurs canailleries. Des signes certains révélaient à Tournoël la rapide usure de sa popularité. Les journaux ne reproduisaient plus ses traits ; à peine s'ils lui accordaient de loin en loin quelques lignes, de celles qu'on dirait imprimées automatiquement par de vieux clichés, mis en réserve pour la saison d'été. Cette saison elle-même hâtait l'oubli : en fin de juillet, la gloire déguerpit avec ceux qui la distribuent, les acteurs prudents renoncent à jouer devant une salle vide L'officier se sentait devenir ce qu'a dit un poète : du spectacle d'hier l'affiche déchirée... Quelques semaines encore, et le petit capitaine irait reprendre sa place à la tête d'une compagnie, dans une garnison de province ; il y ferait sans conviction le fastidieux métier dont ses camarades parlaient avec un dégoût croissant; il y vieillirait dans l'éternelle paix, sans espoir, sans avenir, attendant l'heure de la retraite en passant des revues de détail.

Et, pendant ce temps, d'autres agissaient. Tournoël recevait d'Afrique des renseignements particuliers qui le consternaient. Stimulés par sa tentative, nos rivaux se rapprochaient du Tchad; ils relevaient leur prestige dans les régions où l'heureux coup de main de l'officier français l'avait ruiné: une expédition s'y avançait, qui rendrait effectifs leurs droits platoniques sur le Bornou; avant peu, leur pavillon flotterait sur les eaux du grand lac. Ces nouvelles que nous lisons distraitement dans le journal, tant sont vagues les notions qu'elles éveillent chez nous, la mémoire du capitaine les traduisait en images précises, émouvantes: il voyait les lieux, les routes, le point important qu'atteindrait bientôt la colonne; il la voyait marcher, cette colonne.

Le jour où nous le retrouvons à Paris, Tournoël s'était attardé au ministère de la Marine; il y avait rejoint un ami revenu du Niger. Toutes les informations dont il eût voulu douter, ce lieutenant de vaisseau les confirmait, avec des détails qui en aggravaient la signification. Au cours de leur causerie, un autre camarade était survenu : ce dernier rapportait des bruits entendus aux bons endroits.

— Naturellement, disait-il, notre ami Tournoël est le seul à ignorer ce qu'on chuchote dans les bureaux des Colonies. N'osant pas marcher au grand jour, militairement, nos profonds politiques concéderaient l'exploitation du Ouadaï à je ne sais quelle société commerciale, industrielle, qui déblaierait le terrain et s'emparerait des positions. Cette tactique peut avoir du bon ; mais on parle d'influences louches qui rendent la combinaison très suspecte, et qui rallient pourtant de hauts patronages. Ce qu'il y a de sinistrement comique

dans l'affaire, c'est que les capitaux, des capitaux considérables, dit-on, seraient étrangers. Derrière les quelques Français qu'on nomme, et qui sont notoirement des hommes de paille, il n'y aurait en réalité qu'un grand capitaliste d'outre-mer : une puissance occulte, qui paraît attacher un prix singulier à cet établissement au Ouadaï. Pourquoi? A quelles fins! Ne serait-ce pas pour s'introduire sous le masque dans nos futurs territoires, à l'orient du Tchad, pour y amorcer en secret une action parallèle à celle que l'Angleterre prononce ouvertement sur la rive occidentale? Des gens défiants l'insinuent : tout est si ténébreux dans la politique africaine! Quel comble si nos gouvernants, par peur d'envoyer des chiens de garde dans la bergerie, en facilitaient l'entrée à des loups déguisés en moutons!

Tournoël recueillait avidement ces paroles, il les rattachait aux assauts qu'il avait subis, deux mois auparavant. C'était sans aucun doute le projet conçu par M. Robinson qui prenait corps, gagnait des complicités dans les sphères dirigeantes. Déjà, lors de leur conversation sous le globe, l'insistance opiniâtre du grand accapareur lui avait donné à réfléchir; de vagues soupçons l'alarmaient : la passion du gain ne se doublait-elle pas chez cet homme de quelque arrière-pensée? Et cette terre promise dont il se sentait responsable, lui, l'inventeur, les imprudents qui l'en chassaient voulaient la remettre en des mains aussi peu sûres! Son imagination s'échauffa sur ces craintes, pendant le repas solitaire qu'il prit au sortir de la Marine. Comme il remontait ensuite la rue Royale, l'appel d'une voix connue le fit se retourner, à l'angle du boulevard de la Madeleine. C'était la voix de Mou-

cheron, assis en compagnie de quelques confrères à une table du café Durand.

Ces hommes jouissaient de l'heure, qui était douce, avant d'aller s'enfiévrer sur le travail nocturne des journaux. Ces Parisiens regardaient passer Paris. Il passait avec une liberté rieuse de jeune faune, dans le crépuscule finissant de cette longue soirée de juillet. Elle semblait mourir à regret, comme si elle eût eu conscience de son charme. Les premiers éclats de l'acétylène piquaient des touches de lumière sur les cuivres des automobiles, sur les harnachements des trotteurs bien attelés. Des files de voitures roulaient vers le Bois, d'autres en ramenaient les promeneurs anuités qui s'égrenaient dans les restaurants. Au fond des victorias, les femmes prenaient leurs poses nonchalantes des soirs d'été ; moulées sous les étoffes claires et légères, amusées par le désir qu'elles semaient dans l'atmosphère brûlante, elles se donnaient aux yeux. D'une portière à l'autre, des mondaines, parées pour une fête à Puteaux, dévisageaient avec complaisance les filles qui affichaient un luxe hardi. Dans les fiacres, des couples s'enlaçaient, des commis en goguette chantonnaient ; voiturées de cinq et six personnes d'où fusaient de petits rires aigus, quand une femme se tassait sur la banquette entre deux hommes. Les musiques tsiganes s'échappaient des cafés ; traînaient dans l'air immobile, avec les lourds parfums, les rumeurs d'une foule égayée par la féerie qu'elle se donne à elle-même. Tout conseillait à cette foule le plaisir, le relâchement de la saison indulgente où Paris se libère des contraintes extérieures ; la Ville de joie dénouait sa ceinture avec une licence tranquille, mesurée, avec l'aménité

souriante qui écarte de ces heures molles toute idée de bacchanale.

Snr l'invitation pressante de Moucheron, le capitaine s'assit un instant à la table du café. Emile narrait à ses confrères les derniers hauts faits de M. Robinson, revenu d'Allemagne la veille. On s'entretenait de la grève et de la soumission des *Dockers*, épisode significatif de la conquête du vieux monde par le financier du nouveau. Un journaliste donnait comme fort avancées les négociations relatives à l'Aber-Vrach, cette baie du Finistère où l'U. S. T. projetait, disait-on, d'établir la tête de ligne des services transatlantiques. D'autres énuméraient les grosses affaires parisiennes où ils voulaient voir la main de M. Robinson, l'argent de ses associés, de ses compatriotes. Chacun apportait son « tuyau » : les bailleurs de fonds américains, dissimulés dans la coulisse, raflaient tout, les eaux, la lumière, la force électrique, les entreprises de transports, les grands magasins. Un émerveillement craintif se trahissait dans l'exagération des propos : ces hommes paraissaient hantés par un spectre nouveau ; ils en parlaient comme les petits enfants parlent de l'Ogre. A les entendre, une énorme vague d'argent liquide, venue de l'autre bord de l'Océan, allait submerger ce joyeux Paris qui se trémoussait dans le soir tombant.

— Bah ! fit Moucheron ; et d'un geste emphatique, il étendit le bras vers la Madeleine ; — bah ! Ils peuvent bien nous prendre tout le reste, ils n'avaleront pas le boulevard. Le boulevard ! Ils n'en ont pas en Amérique, ni en Angleterre, ni ailleurs. Rome, entamée par les barbares, gardait son Forum d'où elle leur donnait des lois ; les Musulmans, refoulés hors d'Europe, gardent leur Mecque

d'où ils nous menacent; nous avons mieux, nous avons le boulevard! Épine dorsale du monde civilisé, centre nerveux d'où rayonnent tous les mouvements d'idées, toutes les illuminations de l'esprit. L'humanité ne peut pas vivre sans lui : d'ici, nous continuons à régner sur elle. Chaque brute qui s'éveille au loin, à Chicago comme à Irkoutsk, rêve du boulevard parisien. Quand la France n'aurait plus que cette citadelle où se réfugier, l'univers devrait encore compter avec la première puissance de l'esprit.

L'accent d'Émile était sincère : un vieux Romain n'eût pas parlé de son Forum avec plus d'orgueil, plus de vénération. Un sourire sceptique apparut sur le visage de Tournoël; il se leva :

— Mon cher Moucheron, faites-moi le plaisir de m'accompagner un moment sur votre boulevard : je me charge de vous y montrer des choses qui vous étonneront.

— Par exemple! Elle est bien bonne. En Afrique, je ne dis pas, mon capitaine; mais sur le boulevard, vous ne m'apprendrez rien. J'en connais chaque centimètre.

— Venez toujours. Quelques pas seulement.

Émile suivit l'officier. Ils prirent la rue Basse-du-Rempart.

— Attention, dit Tournoël. Regardez les maisons, du haut en bas; nommez les enseignes françaises. Je me réserve d'appeler les étrangères.

Moucheron obéit; il commença de relever sur les boutiques et les balcons tous les vocables de langue française, noms de commerçants et désignations de leurs commerces. Un, deux, trois... Le capitaine l'interrompait, proclamait à son tour les noms, enseignes, annonces, qui appartenaient

à d'autres idiomes, à d'autres nationalités. La nuit était venue; les vitrines s'illuminaient, les noms brillaient, écrits en lettres de feu entre les cordons de gaz ou d'électricité ; de longues annonces flamboyantes sabraient les façades, des réclames lumineuses apparaissaient au faîte des maisons. Tournoël s'emparait de la plupart des noms qui surgissaient de l'ombre, éblouissants, énormes. Sa voix les appelait, toujours plus nombreux, à mesure que les deux promeneurs avançaient. Ils allèrent ainsi jusqu'à la rue Drouot.

— Revenons par l'autre trottoir, dit l'officier.

Piqué au jeu, Moucheron continua son recensement de ce côté. Tournoël l'arrêta.

— Ne vous fatiguez pas. J'ai dressé pour vous cette statistique. — Vous alignerez à votre compte environ 140 noms français, disons 150 pour faire bonne mesure. Je mettrai en regard plus de 80 enseignes étrangères, soit de langue, soit de nationalité; et sur ce nombre, plus de 50 anglo-saxonnes : moitié anglaises, moitié américaines. Mais ce n'est pas assez de compter; mesurez. Comparez les dimensions, l'éclat, le luxe des magasins étrangers : ils éclipsent leurs voisins, ils étalent plus que trois ou quatre de nos vieilles boutiques. Qui allume sur le boulevard ces incendies, feux reflétés par de faux diamants, projections électriques où fulgurent les appels des sociétés d'outre-mer? Des Américains. Nouveaux venus, ils hypnotisent le client par l'éblouissement.

— C'est la revanche du Peau-Rouge, interrompit Moucheron. Les Indiens de Gustave Aymard tombaient à genoux devant le premier Européen qui faisait jaillir le feu d'une allumette phosphorique : procédé infaillible pour subjuguer ces sauvages.

Ils nous arrivent à leur tour avec leurs grandes allumettes électriques; et c'est nous, maintenant, qui sommes médusés.

— Plaisantez, reprit Tournoël, mais regardez. Partout, dans ces flammes qui clignotent sur les murs, la sollicitation des agences, des assurances, des compagnies maritimes ou financières de Londres et de New-York. Partout, les succursales de leurs journaux. Ils enserrent les vôtres; et quand les vôtres ne sont pas fastidieux comme des feuilles de province — de la petite province parisienne — quand ils enregistrent par hasard quelques palpitations de la vie universelle, c'est qu'elles leur sont transmises par ces fils anglo-américains. — Partout l'idiome des conquérants; même sur nos boutiques nationales, les désignations, les réclames anglaises s'accolent aux françaises; tailleurs, coiffeurs, joailliers, pharmaciens anglicisent leurs professions, leurs annonces. Les *bars* et les *drinks* se substituent à nos cafés, à nos estaminets. Bientôt, mon ami, il vous faudra un dictionnaire de poche pour vous promener sur le boulevard. Et j'ai choisi le boulevard parce que vous en aviez plein la bouche : si nous faisions la même épreuve dans l'avenue de l'Opéra, plus récente, la proportion des étrangers augmenterait encore. Pensez-vous qu'elle restera stationnaire? Calculez d'après la crue des vingt dernières années : tablons sur la simple progression arithmétique — je suis bon prince — sans accélération du mouvement; dans vingt ans, si Dieu nous prête vie, nous arpenterons un boulevard qui ne différera guère de Piccadilly. — Ah! mon pauvre Moucheron, il est à demi conquis, votre Forum, il le sera bientôt tout entier : tandis que vous y flâniez en vous grisant de vos

oons mots, des mains pratiques vous l'ont subtilisé.

— C'est pourtant vrai! s'écria le journaliste. Curieux! Comment n'avais-je pas remarqué cela, moi qui vis sur ce boulevard?

— Précisément parce que vous y vivez. On pourrait changer sous les pieds d'un homme la terre de la route où il passe chaque jour : il ne s'en apercevrait pas. Pour moi qui reviens après des années d'absence, qui compare avec mes souvenirs de Saint-Cyrien, le changement est stupéfiant : je ne reconnais plus cette ville à demi dénationalisée. Que serait-ce, si j'étais un de ces vieillards que nous croisons? Pas plus que vous, peut-être, ils ne s'aperçoivent de la transmutation, quotidienne comme leur promenade sur cet asphalte.

Émile n'en revenait pas de sa découverte. L'impulsif et mobile garçon enchérissait à son tour sur les remarques de l'officier.

— Regardez encore ce grand magasin... et celui-ci... Les abords de l'Opéra, rutilants d'enseignes flamboyantes : la plupart anglo-américaines... Vos chiffres doivent être au-dessous de la vérité. Et jusque dans les authentiques maisons françaises, si nous cherchions derrière les anciennes raisons sociales, nous trouverions souvent, assure-t-on, un propriétaire, un syndicat anglais, américain. Il n'y a plus qu'eux!

Il allait, ses yeux quêteurs explorant les façades, son nez flaireur humant l'odeur étrangère qu'il croyait sentir à chaque porte. En revenant au café où l'attendaient ses camarades, avant même de les avoir rejoints, il les apostropha d'un ton tragique :

— Que faites-vous donc là? Vous ne savez pas la nouvelle? On a volé le boulevard!

— Hein? Quelle nouvelle? — A ce mot ma-

gique, des reporters s'étaient déjà levés, prêts à courir vers leurs bureaux de rédaction.

— Ils ont volé le boulevard, vous dis-je.

N'eût été la réputation bien établie de ce mystificateur d'Émile, d'aucuns y fussent allés voir, mus par la crédulité professionnelle.

— Et qui donc? firent en souriant les plus rassis.

— Tous! Tous les barbares! Il n'y a plus qu'eux sur le Forum. — Vite, à nos journaux : le voilà, l'article à faire.

Avec des mots et des gestes tumultueux, Moucheron leur expliqua la révélation qu'il venait de recevoir. Ahuris d'abord, tous les confrères se vantèrent bientôt de l'avoir faite depuis longtemps, cette observation qui crevait les yeux. Une voix caverneuse vibra dans une barbe blanche fluviale, la voix d'un vétéran de la presse, contemporain des grands journalistes nourris chez Brébant :

— Que diriez-vous si vous aviez connu notre boulevard, celui de Tortoni? Il n'y avait d'anglais que le café de ce nom, qui ne l'était pas, et six boutiques au plus, de la Madeleine à l'Ambigu. On était chez soi, alors, entre Français; une quintessence de Français : Wolff, Scholl, Koning...

— Vous n'avez pas su voir! grogna un antisémite. Laissez-nous donc tranquilles, avec vos Anglo-Saxons! C'est les Juifs qui ont volé le boulevard, comme tout le reste . si vous aviez bien regardé, vous en auriez déniché un derrière chaque vitrine.

— Ils ne sont pas absents, repartit Moucheron. Mais c'est Babel qui m'est apparue; et les enfants de Sem n'étaient pas seuls dans Babel. Je vous dis que le gros de l'armée d'invasion est anglais, le front d'attaque américain.

On disserta sur le phénomène, très menaçant; tous en tombaient d'accord. — C'est intolérable ! clamaient les nationalistes, en majorité dans le cercle. Et chacun de proposer son remède : l'un, des lois sévères sur la naturalisation ; l'autre, des impôts spéciaux sur les personnes, les industries étrangères ; tous, la guerre sans merci contre des gouvernants suspects, vendus à l'étranger.

— Et d'abord, des mesures draconiennes contre les Juifs, rugissait l'antisémite.

Tournoël écoutait avec une impatience visible ; il ne sut pas se contenir plus longtemps.

— Pardonnez-moi, Messieurs ; mais je pense aux petites digues de sable que les enfants élèvent sur la plage, quand la marée monte. A mon sens, les mesures que réclament certains d'entre vous ne pourraient rien contre la force des choses ; les unes seraient puériles, les autres iniques; et toutes également inefficaces. Je ne sache pas que la muraille de Chine ait protégé les Chinois. Depuis quand la défensive réussit-elle en France ? L'offensive est notre tactique naturelle. Ces vagues formidables qui balayent sur la grève le sable de l'enfant, des hommes les arrêtent, pourtant, lorsqu'ils vont construire bien avant dans la mer un solide brise-lames. Traitez-moi de maniaque tant qu'il vous plaira ; mais je ne cesserai pas de crier que le vrai remède est ailleurs, là où nous le voyons, nous autres coloniaux. Vous voulez défendre notre sol contre les races envahissantes, l'Anglo-Américain d'aujourd'hui, le Slave de demain, le Japonais et le Chinois d'après-demain, peut-être ?...

— Contre le Juif de toujours ! interrompit avec véhémence l'antisémite.

— Soit, reprit Tournoël. Envahissez donc à leur

exemple les mondes lointains : allez-y chercher les richesses et surtout les énergies qu'ils en rapportent. L'armée d'invasion vous gêne sur ce boulevard? Mais elle se forme et s'alimente au loin; elle s'abat sur chaque point faible qu'elle découvre; et il faut bien croire que c'en est un, le cœur de Paris où vous placez votre force de résistance Allez défier cette armée sur les avancées où elle se recrute : vous la vaincrez ensuite plus facilement ici. Elle serait bien empêchée de vous disputer vos rues, si vous lui disputiez énergiquement l'Afrique et l'Asie. C'est à des centaines, à des milliers de lieues d'ici qu'il faut inquiéter vos concurrents, reforger comme eux des armes et des hommes pour prendre sur eux votre revanche. Comprenez donc que la vigueur des nations est dans le sang jeune, qui se renouvelle aujourd'hui sur les terres jeunes. Plus vous vous replierez sur vous-mêmes, plus vite vous serez mangés. Si vous n'entendez pas la leçon de l'histoire, vous apprendrez trop tard, à vos dépens, que les races mieux entraînées dévorent fatalement les races qui le sont moins. Trop facile à pronostiquer, dans ce cas, l'avenir de votre boulevard, et de votre ville : en dépit de vos lois, de vos taxes, cette ville qui prétendrait s'imposer au monde sans le connaître, sans faire l'effort viril de le dompter en le pénétrant, cette capitale d'un peuple qui n'aurait plus de force d'expansion, ce Paris aimable et tentateur ne serait bientôt qu'une colonie des grandes races colonisatrices. *Di avertant omen*, comme nous disions au collège!

Il salua, s'éloigna. Les journalistes s'entre-regardèrent. Un d'eux traduisit en riant leur pensée commune:

— Il est orfèvre, M. Josse. Drôle d'idée, aller reconquérir au lac Tchad la place de l'Opéra !

Un second se pencha vers son voisin, en confidence, l'air sérieux et affligé :

— On me l'avait bien dit, qu'il était un peu dreyfusard !

— Oh ! fit le voisin, tout saisi : — Serait-il possible? Le brave, le glorieux capitaine, notre espoir !

— Dame ! vous l'avez entendu. Le pire cosmopolite ne parlerait pas autrement.

Moucheron les avait quittés, il hâtait le pas pour rejoindre Tournoël. L'officier lui était sympathique; mais qui n'était pas sympathique à Moucheron, et à qui ne l'était-il pas? Le Méridional ne pouvait tolérer qu'on broyât du noir dans le rayon de sa gaîté : il se savait créé pour dissiper les tristesses, comme le soleil les nuages.

— Je vous rattrape, mon capitaine. Vous avez aujourd'hui votre foie d'Afrique, il sécrète de la bile. Nous allons soigner ça. J'ai deux billets pour les Variétés, je vous emmène. Soirée de clôture : la pièce est amusante; vous découvrirez là une colonie de femmes délicieuses, et costumées !... Moins qu'un pagne ! Ça vous rappellera le Soudan.

Tournoël se laissa faire. A l'entr'acte, ils allèrent fumer sur le balcon des Variétés. L'officier regardait au-dessous de lui le torrent humain qui coulait dans ce lit d'ombre, avec des remous dans les flaques de lumière, devant le théâtre, les cafés : torrent jaseur et flâneur, d'où montait un bourdonnement de vie satisfaite.

— Eh bien ! fit Moucheron, confessez que Paris a du bon. Comme on le hume, d'ici, comme on le possède tout entier ! Ne vous semble-t-il pas que

ce soit de la mousse de champagne qui coule sur le boulevard?

Tournoël hocha la tête.

— Ce qui vous égaie m'attriste, ce qui vous séduit m'effraie. Combien d'âmes vides de vraie joie dans cette foule! Où est le lien de tous ces passants? Quelle idée commune dans leurs esprits? Quelle foi dans leurs cœurs? Je me souviens d'un soir de lune, au bord du Tchad, près de Madérem, sur une plaine coupée de beaux bois, dessinée comme un parc seigneurial : un paysage de rêve, où couraient des troupeaux d'antilopes; je présidais un palabre de Kanembou, sous le dais de feuillage d'un grand doum. Je l'avais là, l'ivresse que vous trouvez ici, l'orgueil de posséder joyeusement ce qu'on aime. Ah! comme je me sentais plus chez moi! Ici, parmi ces hommes, je me sens étranger; tout autant que si j'errais dans Pékin ou dans Bangkok; étranger aux sentiments, aux conceptions de tous ceux qui déambulent sous nos pieds. Vous l'avouerai-je? Ils ne m'intéressent pas. Rien de commun entre eux et moi. J'étais trop bête de me tourmenter pour un tas de choses qui leur sont indifférentes. J'en ai assez. Je n'irai plus me faire casser la tête pour ce peuple avachi.

— C'est vous qui parlez ainsi? fit Émile. — Il protestait, plaisantait. Tournoël le laissait dire, regardait plus attentivement la foule.

Çà et là, il reconnaissait des types familiers à ses yeux depuis l'enfance : sur ce visage, le caractère de la province dont il entendait l'accent; sur cet autre, l'empreinte de la profession : un commissionnaire auvergnat, un marchand de bœufs normand, un rapin montmartrois. Plus loin, des

ouvriers qui s'aéraient au sortir de l'atelier, figures intelligentes de travailleurs fiers de leur travail; un trottin espiègle, mésange envolée vers son faubourg, mignonne joie de la rue qu'elle traversait en accrochant les lumières dans l'or de son chignon ébouriffé. Elle prit la feuille d'un camelot qui courait, crevait les tympans en hurlant son papier; elle sourit à un petit lignard ébaubi, qui trainait ses godillots à la devanture d'une brasserie.

Peu à peu, dans l'imagination de l'officier, cette foule du boulevard se prolongeait jusqu'aux remparts de l'immense ville; elle se continuait au delà, à travers les campagnes, sur les guérets où des moissonneurs s'opiniâtraient à dresser la meule de gerbes après la chute du jour; et plus loin encore, jusqu'aux grèves où des pêcheurs appareillaient cette nuit pour gagner et risquer leur maigre vie. Elle descendait dans la mine où l'équipe nocturne attaquait bravement la tranche de houille. Elle grimpait des champs aux montagnes, aux coteaux cévenols où l'industrieux vigneron broyait le rocher pour conquérir un arpent de ceps, aux pâtis des Alpes où le berger veillait près de son troupeau, aux crêtes des Vosges où le bûcheron abattait les sapins, l'œil rêveur dans l'éclaircie ouverte sur les plaines que son pied ne foulera plus. — Il la voyait s'allonger dans le temps comme dans l'espace, la dure et souple race de ces hommes, ouvriers toujours laborieux pour les divers maîtres qui les grugeaient, soldats toujours vaillants et gais derrière les chefs qui les emmenaient à travers le monde. Il se les représentait dans leurs dernières transformations, déguenillés et furieux sous les carmagnoles, lorsqu'ils couraient aux frontières; stoïques

sous les bonnets à poil, lorsqu'ils semaient leurs cadavres dans les sables d'Égypte ou les neiges de Russie. Il les retrouvait plus proches, mêmes cœurs, même allure crâne sous d'autres habits, voltigeurs basanés par le soleil d'Afrique, zouaves délurés de Crimée, d'Italie; et ceux enfin qui l'avaient bercé, près de la vareuse de mobile et du chassepot accrochés au mur, ceux qui ramentevaient tristement, alors qu'il jouait entre leurs genoux, les inutiles souffrances endurées sur la Seine, sur la Loire. Vivaces encore, vieilles souches prêtes à redonner leurs surgeons sous la cognée, ils se promettaient de recommencer, ils élevaient le petit pour qu'il recommençât.

Vue ainsi, maintenant, cette foule lui apparaissait comme la chair de sa chair. Un flot d'infinie et stupide tendresse — il la qualifiait mentalement de la sorte — montait du fond de ses entrailles, demandait à se répandre sur ces passants inconnus. Tendresse et désir de se sacrifier pour eux. Il eût voulu barrer de son corps la pente où il lui semblait que le torrent dévalait, contraindre tous ces passants à rebrousser chemin vers les sommets, dussent-ils lui broyer le cœur et marcher dans son sang: joyeux de mourir sous leurs pieds, pourvu qu'il les vît remonter, s'épanouir dans le grand orgueil de jadis, encore une fois objets d'envie au monde et dominateurs de ce monde.

Une invincible pudeur l'empêchait de communiquer le revirement de son âme. Moucheron n'avait pas cessé de l'interpeller; Tournoël se contenta de lui dire en souriant :

— Et pourtant je ne leur veux pas de mal!

Y aurait-il à travers l'espace de mystérieux transports des pensées? Subiraient-elles à travers les

cœurs des transpositions plus mystérieuses encore? Ces mots qu'une autre disait au loin, ces mots sortis d'un cœur tout préoccupé de lui, le sien les retrouvait à cette heure sans les avoir entendus; il les proférait, lui aussi, pour exprimer en l'atténuant son besoin d'amour incontenté, transformé en élan de passion héroïque. Il renvoyait à la masse humaine l'écho du soupir lointain qu'il ignorait.

Si le capitaine de Tournoël eût pu entendre d'autres paroles qu'on échangeait plus près de lui, en ce même moment, elles l'eussent singulièrement confirmé dans les pressentiments et les craintes qui l'avaient assailli tout le jour.

VIII

INCOMPATIBILITÉ DE M HUVIER DES FONTENELLES ET DE L' « OCEANIC »

Rentré de la veille à Paris, M. Robinson était seul, ce même soir, dans son bureau de la rue Scribe. Joë, qui venait de le quitter, lui avait trouvé un air distrait : « l'air de Monsieur quand il s'en va sur les mers », disait le fidèle secrétaire. — Probablement l'effet, pensait-il, d'une contrariété éprouvée par Archibald dans la matinée : contrariété assez vive pour que cet homme si maître de lui fût sorti un instant de son calme habituel. Joë s'exagérait l'importance d'un incident minuscule, oublié déjà par le financier ; mais peut-être est-il bon de revenir brièvement sur cet incident ; rien n'est indifférent dans l'existence d'un grand homme.

Avant de partir pour l'Allemagne, l'Américain s'était ouvert à Moucheron d'un projet dont la réussite lui tenait à cœur : la fondation à Paris d'un journal qui doublerait sa feuille de New-York. Il avait chargé ce bon maquignon d'Émile de lui dénicher un directeur qualifié : un personnage ayant quelque surface et très entendu dans les choses de la presse. A l'arrivée du train de Cologne, Moucheron avait dit au « patron », en le saluant à la gare : — J'ai votre affaire. Je vous amènerai

demain matin un homme politique de grand poids, journaliste expérimenté ; son nom sera une garantie sérieuse pour votre papier franco-américain.

Le lendemain, dès la première heure, Émile se présentait rue Scribe, suivi de son phénix.

— M. le sénateur Huvier des Fontenelles, — annonça-t-il sur le pas de la porte, en s'effaçant respectueusement pour laisser entrer son compagnon.

L'Américain vit apparaître une figure pisciforme, qu'on eût dite taillée dans une longue tranche de gélatine inconsistante. Les favoris d'un gris jaunâtre, ballants sur les bajoues, ressemblaient à des nageoires remontées ; les yeux glauques, à fleur de tête, avaient ce regard voilé qui témoigne d'une contemplation habituelle des choses troubles, dans la lumière diffuse d'un aquarium. L'ancien président de la « Gauche ouverte » — un groupe parlementaire dissous depuis longtemps — portait comme un ostensoir cette tête consciente de son importance sociale : elle participait de la nature et de la dignité d'une énorme serviette noire, bourrée de paperasses, qu'il serrait sous son aisselle. Tête et serviette, récipients jumeaux, meublés des mêmes formulaires, du même bagage idéologique perpétuellement transvasé de l'un dans l'autre ; riches herbiers où toute la végétation vivante des sociétés venait se dessécher en notations abstraites, en matière scripturaire sans rapport aucun avec les phénomènes déconcertants de la vie.

M. Robinson exposa nettement à son visiteur ce qu'il attendait de lui.

— M. Moucheron m'a dit, Monsieur, que vous aviez une longue expérience du journalisme ; il m'assure que vous vous chargeriez volontiers de diriger à Paris un grand organe nouveau.

M. Huvier des Fontenelles prit son air le plus doctoral. — J'ose croire que mes anciennes campagnes au *Globe* et au *Voltaire* ont été pour quelque chose dans l'estime dont mon pays m'a donné tant de marques. Plus récemment, *la Voix libérale* a fourni sous ma direction une carrière honorable; elle en poursuivrait le cours si des amis trop tôt découragés avaient compris quels sacrifices il faut consentir en ces jours de lutte pour le triomphe des idées essentielles...

— Très bien, très bien, interrompit M. Robinson. On vous a instruit de mes intentions. Mon journal, *The Oceanic Herald*, est aujourd'hui le plus grand informateur des nations de langue anglaise. Vous savez qu'il paraît en triple édition à New-York, à Londres, à Sydney, et qu'il défie toute concurrence pour l'universalité, pour la rapidité des informations. Je veux faire de l'*Oceanic* un organe mondial. J'entends l'adapter aux exigences du public dans les divers pays où mes affaires ont pris de l'extension. L'édition espagnole prospère à Buenos-Ayres. L'édition allemande, créée l'an dernier à Hambourg, me donne toute satisfaction. J'aurai à bref délai une édition arabe au Caire et à Constantinople, une édition chinoise à Shangaï. Je me reproche vraiment d'être en retard avec votre France, avec votre grand Paris. Je fais appel à votre concours pour réparer cette fâcheuse négligence. Il me faut ici un *Messager de l'Océan*.

— Peuh! opina Moucheron, mauvais titre : trop vieillot. J'aimerais mieux : *la Voix de l'Océan*.

— Soit, approuva M. Robinson.

— *La Voix*..., fit avec un soupir M. Huvier des Fontenelles. Presque une résurrection de ma chère feuille ! Ne pensez-vous pas qu'il y aurait avantage

à reprendre en entier mon ancien titre, *la Voix libérale?*

— Comprends pas bien, dit l'Américain. Pas de mots, des choses. L'Océan est une chose : ma chose. Traitons d'abord la question financière. C'est très simple. J'applique à l'édition parisienne de l'*Oceanic* le système qui m'a réussi pour les autres. Pendant deux ans, j'ouvre un crédit illimité au journal naissant : je paie sans compter toutes les dépenses, publicité, rédaction, informations. On tire comme si l'on avait déjà cent mille abonnés ou acheteurs. Je donne ma feuille pour presque rien, pour rien s'il le faut, aux intermédiaires qui la placent dans Paris, dans les grands centres industriels, dans tous les ports de France. Après ces deux années de lancement, je ne donne plus un sou. Le journal doit vivre, largement, par la clientèle d'affaires qu'il a groupée. Les compagnies maritimes, les industriels, les commerçants couvrent tous les frais du puissant instrument de publicité qui sert leurs intérêts.

— Ingénieux, très ingénieux, murmura sans conviction M. Huvier des Fontenelles. Mais vous me pardonnerez d'émettre un doute, justifié par mon expérience personnelle : ne craignez-vous pas qu'un journal aussi coûteux n'ait grand'peine à se soutenir, le jour où il serait réduit pour vivre aux seules annonces?

— Qui vous parle d'annonces? Je parle d'un syndicat de grands intérêts rattaché à mes propres entreprises, qui subventionnerait l'outil indispensable de son développement.

— La combinaison est neuve chez nous. On ne peut rien dire avant que la sanction de l'expérience...

— Elle est acquise partout où j'ai essayé! Si les

éléments doivent manquer chez vous, je renonce à fonder ici un journal. Pas la peine. On fait l'économie d'un remorqueur sur une rade où personne ne navigue. Deux mots maintenant de la rédaction. Pour une grande part, ce sera naturellement la reproduction de mes éditions anglaises. Je mets à votre service mes fils télégraphiques, mes câbles, mon reportage universel. Pour la partie locale, c'est affaire à vous de l'adapter aux curiosités de votre public : des informations substantielles, des faits, encore des faits. Vous tiendrez certainement compte des goûts de ce public : vous vous assurerez le prochain roman du romancier le plus en vogue, la primeur des pièces théâtrales de la saison, les déclarations capitales de vos hommes d'Etat avant qu'elles soient prononcées. Simple question d'argent : et je donne carte blanche.

Un peu rasséréné, M. Huvier des Fontenelles s'inclina.

— Je reconnais là, Monsieur, les vastes conceptions d'un homme qui voit toutes choses de haut. Il ne nous reste donc qu'à préciser le point essentiel, le programme de l'organe libéral qui essaiera de rallier à ses opinions tous les bons esprits...

— Le programme ? fit M. Robinson : mais il tient en deux mots. Mon journal parisien devra, comme les autres, servir mes intérêts.

— Sans doute, reprit le politicien Qu'un généreux bailleur de fonds réserve une large publicité aux affaires dont il s'occupe, rien de plus légitime. Mais il reste à définir ce qui est la raison d'être d'un journal : les saines doctrines que vous nous aiderez certainement à défendre, comme votre devancier, l'illustre Franklin, aidait nos philosophes dans leur combat pour l'affranchissement

de l'esprit humain. Je suis persuadé d'avance que nous tomberons d'accord sur ces doctrines, patrimoine du grand parti auquel j'ai l'honneur d'appartenir, et qui s'inspire de l'âme même de la Révolution, de cette âme passionnément libérale, résolument laïque, profondément humaine. — Je précise, continua M. Huvier des Fontenelles, — et il frappa sur sa serviette, comme s'il allait en extraire ces précisions. — Une juste conciliation des droits de l'Etat et de la liberté individuelle ; une sage acceptation des progrès réalisables ; un ferme attachement à la moyenne de l'opinion modérée ; bref, ni réaction, ni révolution... Je me fais bien comprendre, Monsieur?

— Pas du tout, répondit d'un air ennuyé M. Robinson. Ne disiez-vous point que vous vous inspiriez de la Révolution? Et vous ajoutez l'instant d'après que vous n'en voulez plus!

— Certes, Monsieur, je m'en inspire : pour en prévenir le retour, puisque nos pères l'ont faite... En matière de politique extérieure, notre programme ne serait pas moins net : un patriotisme vigilant et pacifique, la sagesse d'une paix volontairement consentie, un effort constant vers la réalité vivante du droit, ni aventures, ni abdication nationale... Ne vous semble-t-il pas que cette ligne politique...

— Ligne politique? Comprends pas! — Ligne politique? Des bêtises! — interrompit l'Américain qui perdait décidément patience. — Des informations, vous dis-je, des faits, encore des faits. Qui vous demande autre chose? Voulez-vous donc assommer votre public, et en indisposer par-dessus le marché une bonne part?

— Cependant, Monsieur, on nous jugera d'abord sur notre doctrine...

M. Robinson regardait son interlocuteur comme il eût fait son bottier, si ce fournisseur fût venu l'entretenir de questions théologiques en lui prenant mesure d'une paire de souliers.

— Nous ne nous entendons pas, Monsieur. Que diable! Un journal est une affaire commerciale, et pas autre chose. Quand je vais commander une carabine chez mon armurier, un filet chez un fabricants d'engins de pêche, est-ce que je m'informe de leurs opinions politiques?

M. Huvier des Fontenelles se rengorgea dans sa dignité.

— Quelle assimilation, Monsieur! Nous pensons encore que la presse est un sacerdoce, et je me permets d'insister sur la nécessité d'une ligne politique...

— Nous en recauserons, fit M. Robinson, qui avait repris son flegme coutumier. — Enchanté d'avoir fait votre connaissance, cher Monsieur.

Il entraîna vers la porte M. Huvier des Fontenelles, majestueux dans sa retraite comme il l'avait été dans son entrée. Dès que le législateur et sa serviette eurent disparu, M. Robinson revint vers Moucheron : les yeux d'Emile pétillaient d'une joie malicieuse.

— Mon cher Moucheron, vous auriez pu vous dispenser de m'amener cette vieille bête. Je crois vraiment qu'il me prenait pour une assemblée publique.

— Un peu vieux jeu, Monsieur, j'en conviens. Mais c'est un homme considérable, très décoratif comme directeur d'un journal. C'est pourquoi j'avais pensé à lui.

— Vous aviez pensé qu'il fallait me présenter des fossiles, afin que je finisse, de guerre lasse,

par vous confier cette direction du journal que vous guignez pour vous-même. Cela pourra venir, mon garçon, mais vous n'êtes pas encore assez solide. Nous chercherons ailleurs.

M. Robinson avait perdu une heure de sa matinée. Et il n'aimait point perdre des heures. Joë se trompait pourtant en attribuant à cette petite déconvenue la préoccupation qu'il avait vue tout le jour sur les traits d'Archibald. Elle était due à une cause plus sérieuse.

IX

UN PROPHETE

Un réflecteur concentrait sur le globe la lumière d'une forte lampe électrique. La soirée s'avançait. Debout près de la sphère, M. Robinson examinait les points desservis par la nouvelle compagnie maritime qu'il venait d'incorporer au *trust*. Sur le parcours, il piquait des épingles sommées du pavillon de l'U. S. T. Mais cette occupation l'absorbait moins que de coutume. Visiblement impatient, il sonna, questionna l'huissier :

— Vous êtes bien sûr que personne n'est venu me demander? J'attends un visiteur : vous l'introduirez dès qu'il se présentera.

Son opération achevée, le financier prit une lettre ouverte sur le bureau et se mit à la relire. Cette lettre, datée du mois précédent, portait le timbre du Cap.

« Je ne sais, cher Monsieur, si je pourrai vous rejoindre à Londres en juillet prochain. J'arrive de la Rhodesia, je suis retenu au Cap, et je devrai séjourner une semaine en Egypte. C'est à Paris, m'écriviez-vous, qu'il faudra peut-être vous chercher. Qu'un télégramme me prévienne à Marseille, et je m'arrêterai quelques heures à Paris pour vous voir. Il est indispensable que je vous voie. L'esprit

de vérité fera ma parole brûlante pour vous convaincre.

« Vous n'êtes qu'à demi convaincu, cher Monsieur Robinson; la force de l'Idée vous étreint : vous résistez encore à ses conséquences dernières. Vous croyez à ce qui fut la foi de tous les héros de notre race, depuis le premier et le plus grand prophète de cette foi, Olivier Cromwell; vous croyez à la réalité d'une mission providentielle chez la race qui parle l'anglais. Vous avez compris et vous traduisez dans vos actes les justes paroles de votre Emerson : « Les Saxons ont été pendant mille ans « la race dominante, sans autre cause que l'indé- « pendance pécuniaire. Ce qu'ils veulent, c'est le « pouvoir : le pouvoir de donner corps à leur pen- « sée, de la faire vivre en chair et en os; pour tout « homme d'esprit clair, telle est la fin pour quoi « l'univers existe. » — Il vous apparaît maintenant qu'au point de richesse et de puissance où la volonté divine nous a tous élevés, l'heure est venue de préparer la confédération des peuples anglo-saxons. C'est notre devoir envers le monde, puisque nous avons l'impériale responsabilité de ce monde, la mission de l'élever en dignité. Il ne pourra progresser dans la paix que sous notre sceptre de rectitude et d'équité. Il le sait, il attend de nous les bienfaits que nous seuls pouvons lui donner. Si l'on instituait un plébiscite entre tous les fils d'Adam, s'ils devaient désigner parmi les races humaines la plus apte à faire régner sur eux la justice, la liberté, la paix, chacun nommerait d'abord sa propre race, naturellement; mais le second vote irait sans nul doute à l'anglo-saxonne.

« Elle doit s'unir pour répondre au vœu universel. Vos préjugés particularistes bataillent encore

contre l'évidence. Le peuple américain n'est pas mûr, dites-vous, pour cette union étroite où s'accompliront nos grandes destinées communes. Vous faites injure au bon sens de ce peuple. Ses yeux s'ouvriront à la lumière : elle éclaire déjà nos yeux anglais, dès qu'ils regardent l'univers avec une intelligence positive de l'avenir.

« Comment ne verraient-ils pas ce qui est écrit en lettres de feu dans tous les faits récents de l'histoire? Sous les pavillons anglo-saxons vivent et travaillent un tiers des hommes de race blanche, une moitié des hommes de couleur qui habitent la planète. Nous l'avons enserrée dans le filet de nos câbles; nous avons noué autour de ses flancs la ceinture électrique où circule notre pensée. Nous sommes les suprêmes gardiens des routes liquides. Nous possédons tous les réservoirs de l'or, sauf la Sibérie. Nous avons créé la plus grande somme de force organisée que l'on ait jamais vue à la disposition d'une seule race; nous avons groupé toutes les ressources de l'activité humaine pour une fin déterminée.

« Notre puissance matérielle est pourtant peu de chose en regard de notre puissance morale. Selon le mot profond de Wise, nous sommes une combinaison évangélique. Gladstone exprimait autrement la même vérité, lorsqu'il disait : « Notre « race peut réclamer le droit de fonder une sorte « d'Eglise universelle en politique. » Dans l'unité de cette Eglise civique disparaissent les dissidences négligeables des sectes, des constitutions, des intérêts divergents. Elle apporte aux hommes le Dieu vivant, défiguré partout ailleurs par de grossières superstitions; elle leur donne la justice et la liberté, l'ordre et le bien-être. L'antagonisme des

intérêts vous semble irréductible, homme de peu de foi : pensez-vous que cet accident puisse rompre ces liens permanents, la communauté d'origine, de langue, d'esprit politique, de sentiment religieux? D'Edimbourg à San Francisco, du Cap à Sydney, ne sommes-nous pas tous, au même degré, les fils de la Bible et de la Grande Charte, de Shakespeare et de Cromwell? Regardez le monde moderne : tout l'effort de notre temps pousse vers l'unification des races de même origine, de même langage. Et la plus cohérente échapperait seule à cette loi? — Rêve encore lointain, dites-vous. Je vous répéterai ce que Russel-Lowell écrivait à Stead dans sa lettre sur ce même sujet : « Toutes « les bonnes choses que nous avons dans le monde « aujourd'hui ont commencé par être des rêves. »

« Mais l'union n'est pas un rêve : elle est un fait de réalisation prochaine. Vous souvient-il du discours aux étudiants de Glascow où lord Rosebery évoquait le magnifique tableau de ce qui aurait pu être? L'exode à travers les mers du plus grand souverain, de la plus grande flotte, du plus vénérable gouvernement de l'univers, émigrant solennellement dans l'autre hémisphère, sous l'étreinte vigoureuse d'un monde plus jeune : l'Angleterre demeurant un reliquaire historique, la garde avancée en Europe de l'empire du Nouveau Monde... Le noble lord énumérait les avantages de cette extraordinaire révolution; il disait : « Pour assurer ces bienfaits inappréciables, j'au- « rais accepté de voir le Parlement fédéral anglais « siéger sur le territoire de la Colombie. » Un fait est possible, il est déjà vivant, lorsque des hommes en parlent d'un cœur si enthousiaste et n'y opposent plus que les froides chicanes de la raison. « Notre

« idéal sera un jour la réalité, il se concrétera dans « la précision d'un fait politique; tout tend à la « matérialisation de cette idée généreuse. » Qui disait cela naguère? M. Balfour. Vous ne le traiterez pas de rêveur, je suppose; ni non plus lord Derby. Nous étions encore enfants, vous et moi, quand cet homme d'Etat positif écrivait au docteur Dillon : « L'idéal le plus élevé que je puisse pré- « voir dans l'avenir pour mes concitoyens, c'est « l'époque où nous serons admis dans l'Union amé- « ricaine, pour ne former qu'une grande fédéra- « tion. »

« Cecil Rhodes ne doutait pas, lui, le plus grand ouvrier du destin anglais. La leçon des faits l'avait corrigé peu à peu de son aversion première pour le partenaire américain, de sa confiance aveugle dans l'exclusive suprématie britannique. A ses yeux, la réunion de toutes les nations de langue anglaise était un but si grand qu'elle devait justifier le sacrifice des intérêts distincts, et même la réduction de l'Angleterre au rôle d'un vieux manoir de famille, d'un musée où la race viendrait se retremper avec piété. Il ne pouvait penser sans colère au schisme du dix-huitième siècle, aux hommes d'Etat ignorants et stupides qui en portent la responsabilité. On eût bien fait de les assassiner ! s'écriait-il souvent. Il en était venu à accepter l'absorption de l'Empire dans l'Union américaine. pour rebâtir la Cité de Dieu, comme il me le disait en 1889, pour reconstituer un équivalent de l'Eglise du moyen âge, sur des fondements aussi larges que l'Humanité. C'est alors qu'il s'ouvrit à moi de son projet favori : l'établissement de l'*Association des Auxiliaires*, la société secrète qu'il voulait instituer sur le plan et avec les règles

essentielles de l'ordre des jésuites : elle devait se recruter parmi les multimillionnaires de langue anglaise, travailler dans le monde entier au grand œuvre : la fusion et l'extension de la race dominatrice. — Depuis lors, je me suis dit souvent que cet homme de génie avait eu la prescience de votre venue, cher Monsieur Robinson.

« Des milliers d'Anglais éminents pensent comme lui; comme notre Chamberlain, lorsqu'il s'écriait devant son auditoire de Toronto : « Je refuse de « parler des Etats-Unis comme d'une nation étran-« gère. Nous sommes tous de la même race et du « même sang; nous sommes les branches d'une « même famille. » Mais vous doutez que leur pensée se propage sur votre continent. Eh quoi! n'y entendez-vous pas les voix autorisées qui leur font écho? Je n'en veux citer que deux : vous ne les récuserez pas. Vos lettres m'ont fait connaître votre admiration pour le capitaine Mahan : son livre est votre boussole, ses maximes règlent vos entreprises. Ignorez-vous qu'il est des nôtres, le restaurateur de la marine américaine, l'oracle de tous les hommes de mer anglo-saxons? N'auriez-vous pas lu ses plaidoyers pour le renforcement de la Fédération impériale, pour la réunion anglo-américaine? Rappelez-vous enfin les professions de foi retentissantes d'un de vos pairs, le riche et sage Carnegie. Relisez les affirmations de son dernier article : « Que les hommes disent ce qu'ils veulent, « mais j'affirme qu'aussi sûrement que le soleil « dans les cieux brilla sur l'Angleterre et l'Amé-« rique unies, aussi certainement il se relèvera un « matin et brillera encore joyeusement sur les « Etats, unis à nouveau, de l'Union américaine et « britannique... Et cela va se produire beaucoup

« plus vite que vous autres du vieux monde ne « l'imaginez. L'idée de réunion serait accueillie « avec enthousiasme aux Etats-Unis. Aucun parti « n'y ferait opposition : chacun tenterait de sur- « passer les autres en approbation. » — Que répondrez-vous à ces assertions formelles d'un de vos grands capitaines d'industrie, d'un Carnegie ?

« Non, ce n'est point un rêve, la paix romaine rétablie sur le globe par le justicier saxon. Elle se réalisera, la prophétie de John Harrington dans son *Océanie :* « Que penseriez-vous, si le monde « revoyait encore l'aigle romaine? Elle rajeunirait « et reprendrait son vol. Si vous ajoutez à la propa- « gande de la liberté civile celle de la liberté de « conscience, cet empire, ce patronage du monde « est le royaume de Christ. »

« A vous, cher Monsieur, de prendre la première place dans ce chœur des hommes de bonne volonté. Vous servez déjà la foi dont vous doutez encore, vos actes utiles devancent l'adhésion entière de votre esprit. J'espère qu'il me sera donné bientôt de déterminer cette adhésion complète... »

A ce point de sa lecture, M. Robinson fut interrompu. La porte s'ouvrait, donnait passage au visiteur attendu.

C'était un homme de haute taille, le visage tout en front, avec un tic dans la mâchoire qui découvrait par instants des dents féroces de jeune loup. Derrière le monocle incrusté dans l'arcade sourcilière, l'œil gauche brillait d'un éclat d'escarboucle : un globe blanchâtre roulait dans l'orbite de l'autre œil, éteint par quelque maladie. Une longue barbe fauve tombait très bas sur la poitrine, y déroulait ses volutes avec une opulence

capricieuse à rendre jaloux le *Moïse* de Michel-Ange. Et c'était bien à un prophète de l'ancienne Loi qu'il faisait tout d'abord penser, ce borgne athlétique, barbu, haut en couleur, avec une flamme d'inspiration dans son unique regard, et quelque chose d'ingénu, pourtant, dans la conformation du crâne, dans le sourire de la bouche formidablement armée. On s'étonnait de lui voir, au lieu de la draperie classique ou du sayon d'un Jean-Baptiste, ces attributs trop modernes : le monocle, le costume de voyage en cheviotte, le plaid à carreaux qu'il portait sur le bras gauche.

L'œil étincelant se posa sur le maître du logis.

— Monsieur Archibald Robinson, je pense?

— Parfaitement. Monsieur Hiram Jarvis?

— Lui-même. Enfin!

Les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre; ils se prirent les mains avec la cordialité d'étreinte, avec le rayonnement expansif de vieux amis qui se retrouvent après une longue séparation. M. Robinson attira son visiteur vers un fauteuil où il le fit asseoir : ils se turent un moment, comme oppressés par l'affluence des paroles qu'ils avaient à se dire, et tout entiers à la joie silencieuse de se trouver réunis.

Ces deux hommes ne s'étaient jamais vus.

Il serait superflu de présenter longuement M. Hiram Jarvis. Qui ne connaît le rôle, restreint en apparence, considérable en réalité, que cet esprit d'avant-garde joue dans la presse et dans la politique anglaises? Fils d'un père écossais et d'une mère américaine; directeur d'un *magazine* où il développe ses idées originales, tantôt il endoctrine et stimule ses compatriotes, tantôt il court le monde, approchant tous les princes, tous les

ministres; il les interroge, il leur en impose par sa liberté de langage; sous les façons du grand reporter moderne, les potentats croient revoir un de ces anciens *nâbis* qui morigénaient les rois de l'Orient. Il a été l'un des premiers instigateurs de cet impérialisme qu'il voulait pacifique, dont il déplore et finit par absoudre les emportements belliqueux. — « Il est très particulier », disent en souriant les gens de sens rassis; et leur prétention est de ne pas compter avec ses idées, avec la petite clientèle de ses fanatiques. Mais le mysticisme pratique d'Hiram Jarvis a des prises profondes sur les cœurs anglais; tel article de lui influence la Cité, les Communes, la Cour, plus que ne veulent en convenir ceux qui le suivent en le traitant d'illuminé.

M. Robinson rompit le silence. Ses paroles tombèrent lentement, martelées par une conviction intime.

— Je relisais votre lettre. Mon premier mot doit être un remerciement. Vous avez donné un sens à ma vie, un emploi rationnel à cette lourde fortune qui me pesait. Du jour où j'ai commencé de lire vos écrits, je me suis dit : Voilà mon homme, celui dont la pensée orientera mon action vers le but qu'elle cherchait. J'ai fait plus d'une tentative pour vous rencontrer, Monsieur Jarvis. Il y a trois ans, je me trouvais à Londres, quand un de vos courageux articles attira sur votre tête cette inepte condamnation. J'allai vous chercher à la prison de Holloway : on m'en refusa l'entrée. Alors, je me décidai à vous écrire.

— Et moi, Monsieur, j'avais l'œil fixé sur vous. Je voyais votre puissance tourner dans le vide, comme la pierre lancée par la fronde dont parle le

Psaume. Je pressentais en elle un instrument élu pour accomplir les destinées de la race.

— Vous n'avez jamais cru, n'est-ce pas, que je fusse un stupide accapareur d'argent? Ma volonté s'est appliquée d'abord à la conquête de la richesse ; j'y trouvais le même plaisir athlétique qu'au *football :* une dépense joyeuse de mon énergie. Puis, j'ai aimé le dollar comme un bon ouvrier aime son outil, pour le travail qu'il exécutera avec cet outil. On a dit de moi, par manière d'éloge, que je conduis mes dollars et ne me laisse point conduire par eux. Ce ne fut pas toujours vrai. Pendant longtemps, ils m'ont conduit vers un but que j'ignorais.

— Les dollars sont parfois intelligents, interrompit M. Jarvis. Ils sont alors les serviteurs d'une pensée préétablie.

— Vous savez, reprit M. Robinson, comment j'ai découvert et acquis dans l'Ouest d'immenses gisements de charbon ; comment, de petit employé, ils m'ont fait gros capitaliste. Il fallait transporter mon charbon vers les usines de l'Est, vers les côtes. J'ai dû construire des voies ferrées, acquérir ensuite celles de mes concurrents. Je l'ai fait d'abord en maugréant contre cette nécessité. Mes chemins de fer ont accumulé dans les ports mon charbon, et aussi les produits des usines que je créais pour utiliser ce combustible. Je me vis contraint d'affréter des bâtiments pour exporter dans le vieux monde ce stock de surproduction ; contraint encore de neutraliser la concurrence des anciennes lignes maritimes en les groupant sous mon pavillon

— Oui; vous avez marché comme Napoléon, entraîné par la tyrannie de ses victoires du Rhin au Danube, du Danube au Niémen; forcé de s'agrandir chaque jour pour ne pas tout reperdre.

— On croit que j'ai pesé sur les compagnies européennes pour les embrigader malgré elles. Quelle erreur! La plupart sont venues d'elles-mêmes me prier de les réunir, de les protéger ainsi contre la concurrence qui les ruinait.

— Toujours comme Napoléon : les petits États allemands, menacés par les gros, venaient lui demander d'être le Protecteur de la Confédération germanique.

— Jusqu'à ce moment, poursuivit le financier, la variété de ces opérations suffisait à occuper mon esprit. Je passais de l'une à l'autre : ce qui était plus nouveau était plus excitant. Mais un jour vint où le rendement brut de mon activité ne paya plus l'effort qu'elle m'imposait. Seul, après la mort de ma compagne, privé d'enfants, je n'avais pas à qui transmettre une fortune chaque jour accrue. Le soir, je descendais profondément dans mon cœur; je me rappelais le mot que prononçaient les Papes, aux cérémonies de leur intronisation, quand ils jetaient des poignées d'or à la foule : « L'or et l'argent ne sont pas faits pour mon plaisir. » Je voyais grandir avec mes acquisitions les terribles responsabilités du pouvoir politique et social qu'elles me conféraient. Puissant est celui qui produit et transporte en grand le blé, le charbon, le fer; il déchaîne les grèves et les guerres, il les fait cesser; il arrête ou précipite les mouvements de la vie : vrai maître du sort des hommes, plus peut-être que les tyrans de jadis. Je me sentais devenir roi. A quoi servirait ma royauté? On dit que nous sommes un grand Etat capitaliste : on se trompe. Cet Etat qui ne serait fondé que sur l'argent ne peut pas exister. Pour tout Américain digne de ce nom, l'argent n'est qu'un moyen. La

vérité, c'est que notre État capitaliste est le serviteur et l'auxiliaire d'une patrie réelle, d'une race, d'un sentiment qui lie des millions de cœurs. Nos affaires, qui paraissent colossales à ceux du vieux monde, seraient bien mesquines, si elles n'étaient en réalité les affaires de toute la race anglo-saxonne. — Cela, je commençais à le sentir confusément; vos écrits, vos lettres me l'ont clairement révélé.

— Vous ne doutez donc plus? s'écria M. Jarvis. — Le jeu plus saccadé de ses maxillaires exprimait chez lui le contentement. — Vous comprenez maintenant la grandeur et l'urgence de la tâche où je vous conviais!

— Oui; mais je ne vais ni aussi vite, ni aussi loin que vous. La voix de l'intérêt immédiat est toute-puissante sur l'esprit pratique de notre peuple : et les intérêts américains sont souvent opposés aux vôtres. De plus, notre peuple se sent appelé à un rôle prépondérant dans le siècle qui s'ouvre. Il ne souffrirait pas qu'on entravât ses membres, qu'on enchaînât sa force de Titan. Sous les rudes étoiles qui nous gouvernent, les fils de la vieille Angleterre ont changé plus que vous ne croyez, cher Monsieur. Ils ont perdu le souci des choses qui vous tiennent le plus à cœur; et s'ils réclament une place parmi les nations qui façonnent le destin de l'humanité, c'est pour y marquer leur propre figure, pour s'y procurer ce qu'ils désirent passionnément : une histoire, des gloires américaines, un patriotisme américain.

— Ils entendront l'intérêt commun de la race! Ils s'élèveront au patriotisme de race! répondit avec feu le prophète barbu. — Faut-il vous répéter les noms, les déclarations expresses de ceux qui

l'entendent déjà? Carnegie, si explicite dans mon sens, n'est-il pas un conducteur d'hommes, lui aussi, et ne connaît-il pas les hommes américains?

Le roi des capitalistes eut un sourire de condescendance :

— Carnegie s'est acquis une honnête petite aisance. Il peut philosopher à loisir. Il n'a pas mes lourdes responsabilités. — Vous souvient-il, ajouta M. Robinson, des mots qui furent l'occasion du schisme entre Israël et Juda? Les jeunes gens de l'entourage de Roboam lui faisaient dire : « Le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon père. » La jeune Amérique pense de même, lorsqu'elle se compare à la grand'maman anglaise.

— Donnez-moi le livre des Chroniques, et je vous répondrai, repartit M. Jarvis. — Il avait aperçu la Bible sur le bureau; il l'ouvrit : le talon de chèque vint sous sa main, il lut le texte relevé au crayon sur ce papier :

... Après cela, les enfants de Juda et les enfants d'Israël se réuniront ensemble : ils s'établiront un même chef et ils s'élèveront de la terre...

— Qu'ai-je besoin de répondre? s'écria-t-il avec un accent de triomphe. Celui qui a recueilli cet oracle est conquis à la vérité. Sa raison timide se défend encore, son cœur est gagné. Pour en être sûr, il m'eût suffi de regarder les images de vos conseillers : les héros modernes de la race vous ont parlé! — Il montra du doigt les portraits appendus au mur — Livingstone, Gordon, Rhodes.. l'Apôtre, le Paladin, le Créateur d'empires. Ecoutez ce qu'il vous enseigne, le grand calomnié. A l'exemple de Jéhovah, il insuffla son ame dans la boue qu'il avait pétrie. Il l'avait pétrie,

hélas! avec du sang et des larmes : pour en extraire de l'or, pensaient les juges superficiels. Cet or, il ne l'amassait que pour bâtir dans sa création le temple de l'Esprit. Ce rude artisan, qui travaillait brutalement sur une matière brute, était un fervent adorateur de l'Esprit. Le monde sait maintenant à quoi Rhodes destinait ses richesses, jusqu'au dernier schelling : à créer de la civilisation, de la pensée, de la lumière dans le chaotique empire qu'il avait suscité du néant. — Vous êtes un de ses frères d'âme, Archibald Robinson. Je l'ai vu se débattre contre ses préjugés britanniques, comme vous contre vos préjugés américains; il a hésité longtemps, lui aussi, avant de se rendre à la grande Idée. Comme vous, il la servait activement avant d'y croire.

— Je ferai de même, Hiram Jarvis. Je vous ai dit mes objections. Mais vous l'avez deviné, je souhaite autant que vous cet avenir, si je n'ose l'espérer aussi prochain, aussi certain qu'il vous semble. Nous verrons peut-être encore des luttes fratricides entre les membres de la famille anglo-saxonne. Ils ont des oreilles, et ils ne nous entendront pas. Qu'importe? Les défaites des individus font la victoire de la race. Agissons comme si l'idéal devait être demain le réel. D'ailleurs, je vous le répète, cet idéal que je tiens de vous a donné un sens et un but à ma vie. C'est une raison suffisante d'agir selon vos inspirations. Ne vous ai-je pas obéi, quand vous m'avez persuadé de tout subordonner à la conquête commerciale des mers?

— Ce n'est pas à moi, c'est à la plus claire des lois de l'histoire que vous avez obéi. Le Pouvoir de la Mer! Ce livre, régulateur de l'effort anglo-saxon, vous l'a enseigné. — M. Jarvis poussait sur

la table le livre du capitaine Mahan. — Illusions éphémères, tentes dressées pour une nuit, les grands établissements que les conquérants ont faits sur la terre. Le siège de la longue Puissance est sur l'Océan. Aussi longtemps qu'ils tinrent la mer, les petits États défièrent les grands empires et commandèrent au monde : la petite Grèce, Tyr, Amalfi, Pise, Gênes, Venise, le Portugal, la Hollande... Si Rome a triomphé de Carthage, si elle est devenue l'Empire romain, c'est qu'elle avait ravi la mer à son ennemie. L'Espagne de Charles-Quint s'effondra misérablement lorsqu'elle perdit la maîtrise de la mer. Napoléon rassembla l'Europe sous ses aigles : il ne possédait rien, parce que l'inexorable mer nous restait. Ce n'est pas le Russe qui l'a vaincu, c'est notre pouvoir maritime. Wellington ne fut qu'un projectile lancé par nos vaisseaux.

— Véritable leçon de l'histoire, appuya l'Américain. Le nouveau César germanique l'a comprise : voyez ses efforts pour nous disputer ce pouvoir!

— Grâce à la constance de nos pères, poursuivit M. Jarvis, nous avons su rester les maîtres de la mer dans toutes les vicissitudes des temps; c'est pourquoi nous sommes aujourd'hui sur ce globe les maîtres d'un tiers de la surface solide. Mais le poids des masses océaniques devient trop lourd pour la petite île qui le portait seule. Il faut que tous nos enfants nous aident; il faut que notre grande fille, celle qui fait face aux deux océans, jette son filet sur les eaux où les mailles du nôtre sont trop lâches. Mahan l'a bien vu : et l'ayant vu, ce bon Saxon est des nôtres; il réclame avec nous l'Union.

— Mahan a raison, reprit M. Robinson. Mais ce qu'il n'a point vu, c'est la subordination de son pouvoir militaire au pouvoir économique. Ses vaisseaux de guerre, et les vôtres, ne sont que les convoyeurs dociles de mes flottes commerciales. Où je les appellerai, ils viendront, comme les chiens suivent le chasseur qui les siffle. Si je ne les appelais pas, ils n'auraient point de raison d'être, on n'en construirait bientôt plus. Sur mer comme sur terre, les affaires gouvernent le monde. Elles commandent au pouvoir politique, aux armées et aux marines dont il dispose.

— Bien dit, cher Monsieur; et c'est pourquoi je ne cesse de vous crier, au nom des intérêts impériaux de la race : Emparez-vous des ports, des flottes marchandes partout, où vous prévoyez un grand développement du trafic. Sur les rivages déserts où afflueront un jour les richesses des continents, ébauchez les cités maritimes de l'avenir; relevez de leurs ruines celles que l'incurie des anciens possesseurs vous abandonne. Quel pavillon flottera sur les cuirassés qui viendront garder vos prises? L'Union Jack? Les Bandes et les Étoiles? Je ne sais; mais je sais que des pavillons anglo-saxons produiront leur force sur toutes les terres et les eaux où vous produirez de la richesse.

— Vous demandez beaucoup à un seul homme. Ne craignez-vous pas d'égarer ses efforts lorsque vous le pressez en outre de détourner une part de son activité sur le lac Tchad et l'Afrique centrale?

— Je lui demande l'effort le plus urgent. Eh quoi? n'auriez-vous pas deviné ma pensée?

— L'affaire est bonne, dit le financier, elle paiera. Des renseignements récents m'en ont convaincu. Déjà les maisons de Philadelphie et de

Cleveland fournissent aux chemins de fer africains des rails, des wagons, des machines. Notre métallurgie ne sait plus où placer sa surproduction; elle trouvera un débouché dans mon nouveau domaine. C'est une question de vie ou de mort pour mes usines. Mais il y a pour moi quelques obscurités dans la lettre que vous m'écriviez à ce sujet.

— Je vous écrivais de la Rhodesia, reprit avec animation le prophétique personnage. J'y voyais naître les États-Unis du vingtième siècle. Une nouvelle nation s'agglomère sur des territoires riches, sains, hospitaliers, six ou sept fois grands comme les Iles Britanniques. Avant dix ans, le Transcontinental du Cap au Caire y fera circuler une vie intense. La Rhodesia, le Rand, immense chaudière de distillation où le sang de toutes les races vient se précipiter dans le sang de notre race. Buluwayo, le village nègre d'hier, prend déjà la figure d'une nouvelle Washington. Vos concitoyens y seront bientôt plus nombreux que les miens. Cette deuxième Amérique sera l'un des points de soudure où s'accomplira la fusion impériale de nos deux familles. Mais, pour que cette nation nouvelle prospère comme a fait la vôtre, il faut qu'elle puisse, comme la vôtre, s'épandre librement sur un continent où nul voisin ne l'inquiétera. Il faut que l'Afrique tout entière devienne un fief anglo-saxon. Il le faut, pour que nous remplissions tout notre devoir envers ses habitants. Nous seuls pouvons vivifier les Indes Noires, y faire régner l'ordre, la justice, la paix anglaise.

— En effet, approuva M. Robinson; et là seulement nous pourrons travailler sans craindre pour le fruit de nos travaux. En Europe, il se peut que

les marchés nous soient fermés par l'hégémonie de l'Allemagne, par sa concurrence industrielle. En Asie, il se peut que le flot russe submerge un jour vos vastes établissements. L'Afrique est notre champ d'expansion le plus sûr, un camp retranché où rien ne menacera de longtemps l'émigrant saxon.

— En êtes-vous bien certain? s'écria M. Jarvis — L'œil presbyte s'éclaira, dilaté par les visions lointaines qui l'emplissaient. La voix se fit plus véhémente pour des vaticinations plus hardies. — Ce domaine privilégié, notre négligence l'a laissé entamer. Le bassin du Congo nous a déjà échappé. Des intérêts mercantiles nous ont retenus sur le Bas-Niger, alors qu'il fallait occuper sans retard nos territoires du Soudan central, planter notre bannière sur les bords du Tchad. D'autres nous ont devancés. Quelques Français aventureux ont contourné la mer intérieure qu'ils voudraient accaparer : ils la relieront à leurs possessions du Congo ; Français et Belges, frères par le sang, se donneront un jour la main sur les deux rives du grand fleuve équatorial. Peu redoutables aujourd'hui, ces pionniers le deviendront plus tard, si je ne me méprends point sur la loi qui régira désormais le destin de la race gauloise. Sous la poussée irrésistible des races septentrionales, l'axe de la puissance franque se déplacera peu à peu vers le Sud ; n des temps qui échappent à nos calculs, nos rrière-neveux verront peut-être cet axe reporté l'Europe en Afrique : la famille gauloise trouvera ur ce continent un abri où se reformer. Pouvez-vous envisager de sang-froid la constitution d'un grand empire franc au centre de l'Afrique? Avec e coin de fer dans notre cœur, plus de sécurité

pour les futurs États-Unis, entre le Cap et le Zambèze; menacée sur tout son flanc, notre route impériale du Nil! Les luttes séculaires qui ont ensanglanté le vieux monde se renouvelleraient fatalement sur le sol africain, entre les mêmes rivaux : on y reverrait peut-être des guerres de Cent ans!

— Dangers bien lointains, fit l'Américain avec une pointe d'ironie dans la voix.

Le monocle de M. Jarvis tomba de son retranchement. Le tic de la mâchoire découvrit les dents jusqu'aux racines. Brusque et sérieux, il reprit :

— Archibald Robinson, êtes-vous allé à Rome?

— Oui, l'an dernier.

— Avez-vous vu le pape de Rome?

— J'eus la curiosité de le voir. Ma demande fut bien accueillie. Si je ne me trompe, le désir de cette entrevue était réciproque.

— Quelle impression vous a-t-il laissée?

— Comment vous dire? Un grand vieil aigle qui planait, passait toujours au-dessus de ma tête, regardait toujours plus loin que le point où ma pensée s'arrêtait. Il m'interrogeait sur le mouvement des idées religieuses dans mon pays, il disait son opinion : à toutes mes objections respectueuses, il répondait en s'élançant par-dessus le fait actuel, comme si le présent était chose négligeable; il allait chercher les conséquences de ce fait dans un lointain avenir. On eût dit qu'il disposait tranquillement de cet avenir. Nous ne pouvions nous entendre; nous n'avions pas, lui et moi, la même mesure du Temps. Imaginez que vous ayez à régler le programme de votre journée de travail, où vous comptez par heures, avec un partenaire qui ne saurait compter que par années, par siècles. J'ai

compris alors l'erreur des jugements portés sur lui par ceux qui font de la politique, tandis qu'il prétend orienter l'histoire, à longue échéance.

— C'est cela, reprit M. Jarvis. — Eh bien ! voilà ce qui nous manque, cher Monsieur, ce qui manque à notre Église civique, d'ailleurs si supérieure à la sienne : un long-voyant, un directeur suprême qui travaille chaque jour pour les siècles futurs. Rhodes l'avait bien senti, lorsqu'il voulait organiser la milice dont je vous ai parlé. Le nouvel empire romain, celui que nous fondons, doit avoir comme l'autre ses augures : des vigies volontaires, qui éclairent à grande distance la marche de la race. Je m'efforce d'en être une.

— A mon sens, dit M. Robinson, un péril plus immédiat devrait vous inquiéter. Vous redoutez une France africaine, dans un avenir hypothétique : la France où nous sommes a cessé de vous préoccuper. Qui vous garantit qu'un flot de vie énergique et formidable n'y reviendra pas avant peu, qu'il ne jaillira pas précisément de ce réservoir africain où l'élite française l'aura puisée?

Le visage du Voyant prit une expression de commisération dédaigneuse.

— Nous n'appréhendons plus rien en Europe de la nation qui se meurt ici. Abattue par une défaite dont elle ne s'est pas relevée, déchirée par ses divisions, enragée de querelles théologiques, elle a perdu le tranchant combatif. A cette heure où un grand tressaillement impérialiste soulève toutes les autres races, elle n'en ressent même pas le contre-coup. Que craindrait-on d'un peuple qui ne sait pas choisir entre l'autorité et la liberté? D'un peuple qui n'a plus d'aptitude pour le commerce maritime, qui laisse périr les derniers débris

de sa marine marchande, de son pouvoir sur la mer? Comme l'a très bien dit cet Allemand, Friedrich List, une nation sans marins, c'est un oiseau sans ailes.

La longue main de l'Américain fit un geste de dénégation.

— J'ai regardé attentivement ce pays, cher Monsieur. Peut-être est-il trop malade pour retrouver la santé au dedans de lui-même, sans une infusion de sang nouveau. Mais une terre étrangère et une tâche nouvelle redonnent parfois à l'homme la vigueur de sa jeunesse. Cette race a des ressources vitales que l'observateur superficiel ne soupçonne pas. Qu'elle se retrempe dans l'action, et vous serez surpris par l'élan qu'elle y reprendra.

M. Jarvis réfléchit un instant. Échauffé par l'idée que son interlocuteur lui suggérait, il repartit :

— Vous pourriez avoir raison. Le siècle dernier nous a montré les singuliers effets de ce choc en retour sur la vie française. Il semble qu'une prédestination ait fait de l'Afrique la terre où la France répare ses forces épuisées. Elle agonisait dans le désordre et l'anarchie, quand l'Afrique lui renvoya le génie de la résolution, sous la figure de Bonaparte; et, avec lui, des vétérans invincibles, de jeunes chefs, le noyau de ces armées qui écrasèrent l'Europe. Nous savons ce qu'il nous en a coûté : quinze ans de luttes où la puissance anglaise faillit sombrer à jamais. — Et vous croyez possible une régénération nouvelle par un nouveau baptême africain?

— Peu nombreux encore sont ceux qui le reçoivent; mais ils deviendront des ferments actifs, les conducteurs de la masse inerte. J'ai pu observer

le près l'un de ces hommes, exemplaire intéres-
sant des vertus et des facultés que l'école africaine
léveloppe. Il n'est pas le seul : qu'ils apprennent
à se connaître, à se serrer les uns contre les autres,
que la fortune serve l'un d'entre eux, et vous n'au-
rez pas trop de toute votre puissance pour défendre
votre prodigieux empire contre les revanches d'un
autre Napoléon.

— Si vous dites vrai, s'écria l'Anglais, raison de
plus pour prévenir cette calamité, pour capter la
source de vie où ils retremperaient leurs armes!

— Je n'ai aucun mauvais dessein contre la
nation française, fit évasivement l'Américain. Je
l'aime ; elle est une parure nécessaire de l'huma-
nité, le foyer d'où rayonnent sur nos races plus
rudes les arts, les élégances raffinées, les feux
charmants de l'esprit.

— Sans doute, sans doute, appuya M. Jarvis,
mais sa part est assez belle ainsi. Il faut la protéger
elle-même, et les autres avec elle, contre son
insupportable turbulence, l'empêcher de redevenir
un épouvantail pour tous ses voisins. N'est-ce pas
pour elle que le prophète Jérémie a dit : « Baby-
lone est une coupe d'or qui a enivré toute la terre ;
toutes les nations ont bu de son vin, et elles en
ont été agitées. » Il faut la maintenir à la place où
nous l'aimons, sous la suprématie mondiale qui
appartient indubitablement à notre race. N'est-ce
pas votre avis, cher Monsieur?

— J'en conviens.

— Chargez-vous donc de la tâche que j'ai rêvée
pour vous. Essayez de regagner l'avance que nous
avons laissé prendre à nos rivaux. Disputez-leur
un des joyaux de l'Afrique, une seconde Rhode-
sia, peut-être : le sol que vous savez assez riche

pour vous payer de vos peines, la mer intérieure où ils veulent installer le centre de leur domination. Savez-vous comment il s'appela d'abord, ce fameux lac Tchad?

— Non.

— Il s'appela le lac Waterloo. Il reçut ce nom de Denham, le compagnon de Clapperton, le premier Européen qui vit ces eaux. Nom prédestiné! Justifiez-le.

M. Robinson sourit.

— Vous oubliez que je ne suis pas un conquérant. La folie de cette sorte d'hommes n'a pas prise sur moi. Je ne suis qu'un capitaine d'industrie, fort de la confiance de ses associés.

— Ce qu'étaient Clive et Warren Hastings, interrompit M. Jarvis. La Compagnie des Indes fut-elle autre chose qu'un *trust* d'affaires comme le vôtre? Elle ne cherchait que de beaux dividendes. Sans y penser, malgré eux, par la force des choses, ces marchands conquirent le vaste empire anglo-indien; ils l'arrachèrent des mains de leurs compétiteurs français. Vous ferez comme eux, si vous le voulez. Ah! pourquoi faut-il que nos rivaux aient au Soudan des droits théoriques, garantis par notre lâche consentement?

— N'est-ce que cela? s'écria M. Robinson. — Ces derniers mots le ramenèrent au sentiment orgueilleux de son pouvoir; et la vue de l'obstacle irrita cette froide frénésie qui était le principal mobile de ses actes, lorsqu'il risquait les plus grosses parties par défi, pour la joie de vaincre une difficulté. — N'est-ce que cela? Ces droits ne m'embarrasseront guère, si je fais charger les soldats nouveaux, mes dollars! Ils coloniseront le bassin du Tchad, mes bons petits soldats! Quand j'y serai

propriétaire des bateaux, du sol, des mines; quand j'y aurai construit le port, les villes, les routes, peu m'importeront les décrets qu'on y enverra de Paris, inutiles chiffons de papier; peu m'importera la couleur du drapeau déployé pour quelque temps sur mon bien, celle des uniformes qui habilleront les pantins dont je ferai mouvoir les ficelles. J'aurai un suzerain lointain, soit; mais les eaux, les terres, les forêts, les marchandises seront miennes : miennes, la langue que parleront mes employés, les idées qu'ils répandront; miens, les indigènes qui vivront sur mes concessions, les sentiments qu'on inculquera à leurs enfants; mien, le Dieu qu'ils apprendront à prier. — Nôtres, devrais-je dire, puisque je travaillerai pour la race, conjointement avec vos concitoyens, mes voisins. Et si l'on prétendait m'évincer des établissements créés par mon argent, me troubler dans mes droits d'honnête commerçant, toute ma nation se lèverait pour me défendre, toute notre race derrière ma nation. — N'est-ce pas ainsi, cher Monsieur, que vous acquérez les pays où l'on a l'imprudence de molester un sujet britannique?

M. Jarvis s'était levé. Son tic redoublait de fréquence. Le monocle, définitivement expulsé, ne voilait plus la flamme qui pétillait dans son œil. Penché sur la table, une main ouverte sur la Bible du *Mayflower*, il s'écria :

— Mon cher Archibald — laissez-moi vous appeler ainsi — je croyais trouver un élève : je rencontre un maître qui me dépasse. Que l'Esprit de la race vous soutienne dans votre noble entreprise! Puissiez-vous y réussir au delà de vos souhaits et des miens!

M Robinson hocha la tête :

— Je ne suis pas certain de réussir. Mes projets sont à la merci d'un homme, le seul à cette heure qui puisse en assurer la réalisation ; le seul qui sache tous les secrets de ces pays inconnus ; l'unique maître devant lequel se courbent les indigènes. Cet homme me résiste : son opposition énergique peut ruiner nos espérances.

— N'avez-vous pas cent moyens de la réduire? L'argent...

— L'argent n'a pas de prise sur lui.

— L'ambition ?...

— La sienne est d'une qualité particulière : désintéressée, chimérique, contenue par des règles étroites comme celles qu'observe un religieux... Je pense à d'autres ressorts. On doit toujours trouver le ressort qui fait mouvoir un homme. La femme...

M. Jarvis fronça le sourcil, récita gravement la sentence du Sage : « Ne donnez pas à la femme pouvoir sur votre âme, de peur qu'elle ne vous enlève votre force et que vous ne soyez confondu. Quiconque s'engage avec elle n'en reviendra point et ne rentrera pas dans les sentiers de la vie. » — Si notre pauvre Rhodes n'a pas achevé ses grands desseins — il regarda le portrait avec componction — c'est qu'il eut le malheur de faiblir devant la femme. Il est mort prématurément, victime des artifices de la femme. Gardez-vous de l'éternelle ennemie, cher Archibald.

L'œil scruta le visage de M. Robinson avec une interrogation inquiète, comme s'il voulait lire au fond de cette âme. L'Américain soutint tranquillement ce regard inquisiteur. Il dit :

— La femme est un instrument dangereux, dont il faut savoir user sans se blesser.

— Adieu, fit solennellement M. Jarvis. Cette heure comptera parmi les plus mémorables : autant que l'heure où Rhodes et Stead se rencontrèrent enfin. Comme nous, ils se cherchaient sans se connaître : l'impérialisme anglo-saxon naquit d'une réciproque effusion de leurs cœurs. A nous de continuer ce qu'ébauchèrent nos précurseurs : une seconde fois l'Idée et l'Action se réunissent pour enfanter des prodiges. Adieu. Je ne sais quand je vous reverrai. Je vais en Russie ; j'y porte à des oreilles préparées les paroles de la paix chrétienne que notre règne doit assurer à la terre. A mon retour, vous serez sans doute reparti pour l'Amérique. Que le Seigneur bénisse vos efforts comme il a béni ceux de Caleb et de Josué !

Ils se serrèrent longuement les mains. Hiram Jarvis redressa son grand corps, rechargea son plaid sur le bras gauche, sortit.

M. Robinson s'assit à son bureau, ouvrit la vieille Bible, lut quelques versets. Soudain, son front se releva, plissé par un souci qui lui revenait en mémoire. Il pressa deux fois un timbre électrique. C'était le signal qui appelait Joë. L'honnête secrétaire montra dans l'embrasure de la porte un visage légèrement bouffi par le premier sommeil.

— Joë, vous n'oubliez pas qu'on vend après-demain mon chemin de fer du Nébraska. Arnold Wilkinson le rachètera, c'est convenu entre nous. Demain, les porteurs d'actions jetteront sur la place de New-York leur papier avili. Je rachète ferme tous les titres offerts à la Bourse. Câblez en conséquence à l'agent, dès ce soir. Ce sera, je pense, une opération très avantageuse. — Allez, mon garçon.

DEUXIÈME PARTIE

X

RENCONTRE DE L'ITALIE ET DE L'AMÉRIQUE CHEZ LES STUARTS

Qui ne connaît les pages où Michelet raconte « la découverte de l'Italie » par les soldats de Charles VIII et de Louis XII? Elle eut, dit l'historien, plus d'effet sur le seizième siècle que la découverte de l'Amérique. L'aube de la Renaissance se lève sur les Alpes, illumine ces demi-barbares : conquérants fascinés par leur conquête, éblouis par la voluptueuse révélation d'art, d'élégance et de beauté, ils reviennent de Florence et de Naples transformés, possédés par la nostalgie de l'enchanteresse, avides de ressusciter chez eux quelque chose de l'enivrant ressouvenir.

Il y a sur notre sol une maison qui témoigne de cette révolution dans l'âme française. Elle pourrait servir d'illustration et de commentaire au chapitre de Michelet. Ceci sera compris par les rares curieux qui ont visité le château de Jossé. Les châteaux

historiques des bords de la Loire sont d'une Renaissance déjà francisée, assimilée et sûre d'elle-même. Jossé, moins somptueux, est l'*ex-voto* d'un soldat qui rentre d'Italie, encore tout pénétré de ce qu'il y a aimé. Relique trop peu connue chez nous; elle se cache, loin des chemins de fer et des routes fréquentées, au cœur d'une de ces vastes forêts du Berri, derniers lambeaux de la vieille forêt gauloise, qui s'étendent au-dessous de la Sologne, entre Orléans et Bourges. Le contraste est d'autant plus saisissant pour le voyageur perdu dans ces bois. Il a cheminé durant des heures sous le couvert obscur des ormes et des chênes : soudain, à un détour de la route, dans une clairière en contre-haut d'un étang, Jossé lui apparaît. Encadrée de tout côté par la forêt puissante et solitaire, la silhouette du château se découpe sur le ciel, se reflète dans l'eau dormante de l'étang, avec la fine précision d'un de ces manoirs qu'on voit sur les enluminures des manuscrits gothiques.

Un porche féodal donne accès dans une cour carrée, ouverte au regard du couchant sur la nappe d'eau qu'elle domine. Deux corps de bâtiments, constructions rustiques du quinzième siècle français, se développent au nord et au levant; l'aile du midi, accotée à la tour qui surplombe l'étang, porte sur une élégante loggia à l'italienne. C'est le brusque rappel d'un autre monde, monde d'art et de grâce; la pensée du visiteur est transportée dans le *cortile* d'un palais de Ferrare ou de Ravenne. Sur les arcades de la loggia, Italie et France marient leurs procédés : les colonnettes et les chapiteaux accusent la main d'un sculpteur berrichon; au-dessus de ces chapiteaux, entre les retombées des arcs franchement italiens, des têtes

de femmes sourient sur des médaillons : figures charmantes dans leur exécution naïve, et qu'on dirait taillées par quelque Donatello provincial. A l'intérieur de la galerie, les fresques, rongées par l'humidité de notre ciel représentent des tournois, des chevauchées de guerre. Ces peintures profanes envahissent la chapelle, couvrent les arceaux du faîtage en charpente qui abrite la nef : profils de césars romains, belles dames et cavaliers vêtus à la mode d'outre-monts. Manifeste est l'ardent désir des hommes pour qui l'on peignait ces images : ils voulaient revivre le rêve de là-bas, fixer dans leur demeure les inoubliables visions Avec la passion de l'art, ces hommes avaient rapporté les façons galantes et raffinées de la péninsule ; ils se plaisaient à écrire sur les murailles, entre les peintures, des *grafitti* qu'on y lit encore : noms et anagrammes, devises et vers, où ils faisaient confidence de leurs sentiments.

Ceux qui tracèrent ces inscriptions étaient des Stuarts de la branche cadette, longtemps propriétaires de la maison où vinrent fusionner, au plus épais de la futaie berrichonne, l'Ecosse, la France et l'Italie. Jean Stuart, comte de Darnley, passa en France l'an 1420, avec plusieurs seigneurs écossais et des troupes, au secours de Charles Dauphin, qui fut depuis le roi Charles VII. Darnley gagna sur les Anglais la bataille de Baugé en Anjou : pour prix de ses bons services, il reçut du roi de Bourges la seigneurie d'Aubigny-sur-Nerre, d'où dépendait le fief de Jossé. Son petit-fils, Béraud Stuart, accompagna Charles VIII au royaume de Naples : ce fut une bonne lance, qui ramassa diligemment les dépouilles des Aragonais, le comté d'Acri, le marquisat de Squillazzo. Fait connétable de Sicile,

chargé de garder Naples après le départ précipité du roi, il eut ensuite la lourde tâche de ramener la petite armée française à travers l'Italie, au lendemain de la journée de Fornoue. Il s'en acquitta vaillamment, nous dit Comines, qui loue en maint endroit de ses Mémoires « le seigneur d'Aubigny, de la nation d'Ecosse, bon chevalier, honorable et sage homme ». Béraud n'avait qu'une fille; il fit venir d'Ecosse son cousin Robert Stuart; ce Robert épousa l'héritière d'Aubigny, continua la lignée de France. Il suivit en Italie les traces de son beau-père, et guerroya pendant quinze ans sous les enseignes de Louis XII. Aux côtés de La Trémoïlle et de La Palice, il se fit connaître entre les meilleurs capitaines, chassa du Piémont les troupes de Prosper Colonna, gagna si grand renom que le jeune roi François Ier le créa maréchal de France au soir de Marignan.

Le sortilège italien opéra sur ces deux rudes Écossais : avec quelle force, leur demeure en fait foi. Ils ornèrent dans le goût transalpin leur sauvage Jossé : l'un d'eux — Béraud ou Robert, on ne sait — bâtit la loggia. Leurs descendants s'y perpétuèrent jusqu'en 1672 : le dernier s'éteignit à cette date. Un fief des Stuarts était vacant en France : l'aubaine fut aussitôt réclamée par la duchesse de Portsmouth, Louise de Kéroualle, qui régnait à ce moment sur le cœur de Charles II d'Angleterre. Louis XIV voulut contenter la petite Bretonne, auxiliaire utile de sa politique : il érigea la seigneurie d'Aubigny en duché-pairie ; il en fit don à Louise, avec survivance au jeune Richmond, le fils qu'elle avait eu de Charles II. Contrainte de quitter Londres en 1685, après la mort de son royal amant, Louise se retira dans ses terres d'Au-

bigny et de Jossé; elle se survécut là durant un demi-siècle, oubliée dans ces halliers moroses. La vieille dame de Jossé mourut en 1734, misérable, abandonnée de tous; qui eût reconnu dans ce dérisoire fantôme, après quarante-neuf ans de pénitence, la célèbre favorite, contemporaine des La Vallière et des Montespan?

Le duché français ne sortit pas de la lignée des Stuarts, les Richmond en demeurèrent possesseurs; ils se dessaisirent de la châtellenie de Jossé, acquise par la maison de Lauvreins vers le milieu du dix-huitième siècle. Un Richmond ayant voulu prendre avantage de son titre pour siéger au banc des pairs dans le Parlement de Paris, Louis XV fut outré de cette prétention ; le marquis de Lauvreins, très bien vu chez Mme de Pompadour, mit à profit l'embarras du roi : il obtint pour lui-même l'érection de Jossé en duché-pairie, expédient qui transportait sur sa tête les droits revendiqués par le duc anglais. Ainsi vint s'accoler au damier des Stuarts, qui timbrait les voussoirs des arcades italiennes, l'écu de Lauvreins avec sa devise ardente sous le laurier et les trois pierres de foudre : *Fulmina si cessant, me tamen urit amor*

Inscriptions galantes des vieux seigneurs, devise des nouveaux, mélancoliques souvenirs de la belle Louise de Kéroualle, ensorcellement des Italiennes peintes et sculptées sur la loggia, — tout fait des pierres de Jossé d'anciennes parleuses d'amour; tout conspire à créer une atmosphère passionnée au cœur de cette froide recluse, sévère d'aspect à l'extérieur, retraite dans la solitude et le recueillement des grands bois. C'est la maison de Phèdre, assise à l'ombre des forêts.

Dans ce lieu voué à tous les contrastes froufrou-

taient les robes tailleur de Peg Gillespie, l'Américaine devenue par son mariage duchesse de Jossé-Lauvreins. Elle avait voulu l'accommodei aux exigences de la vie moderne. Dalilla, cet architecte auquel nous devons tant d'intelligentes restaurations, achevait de construire le corps de logis neuf qui double aujourd'hui l'aile de la galerie. Il avait eu le bon esprit de ne rien changer au caractère forestier du site. Pas un parterre, pas un jardin au pied des austères murailles; la futaie continue de les enserrer; elles baignent au couchant dans la nappe de l'étang. Devant les appartements neufs, la vue s'étend sur une clairière naturelle; paisible perspective de prairies ombreuses, où les vaches de la ferme se groupent sous les bouquets de grands chênes.

Rappelés de la mer par les chasses de septembre, les Lauvreins se réinstallaient au château. Ils y avaient amené de Dinard Mme Fianona. Peg s'était prise d'une vraie amitié pour la jeune femme : la sachant dans une situation de fortune très pré caire, elle lui avait offert l'hospitalité avec ces instances câlines qui se refusent à entendre les scrupules de discrétion.

— Vous serez chez vous, lui avait-elle dit, en un coin d'Italie, parmi vos vieilles sœurs de pierre.

Et Millicent se plaisait, en effet, sous les arcades de cette loggia où elle retrouvait sa patrie, dans le mystère de cette forêt, conseillère et protectrice de ses rêves.

La duchesse hébergeait un hôte qu'on ne s'attendait guère à rencontrer là : Emile Moucheron. Peg était d'un pays et d'un temps où l'on ne jouit qu'à demi des plus belles choses, si le plaisir de cette jouissance n'est pas assaisonné d'un grain de

publicité. Glorieuse de posséder une relique d'histoire, elle eût voulu que la valeur en fût inventoriée, connue et enviée par ses amies de New-York. Ne fallait-il pas que l'*Oceanic Herald* leur apportât une copieuse description de Jossé, le jour où M Robinson y ferait une visite depuis longtemps promise? Mme de Lauvreins cherchait un rédacteur pour la notice flatteuse qu'elle désirait : Moucheron en eut vent; recommandé par Archibald, il avait offert, on avait accepté sa plume alerte. Bonne occasion d'aller faire un de ces « extras en ville », grassement rémunérés, qui le reposaient de son métier de journaliste. Installé dans la bibliothèque, Emile s'échauffa vite sur un sujet qui ouvrait à son imagination d'amusantes perspectives. Tout fier de composer un mémoire où il s'élèverait à la dignité d'historien, il passait ses journées à relever les inscriptions murales, à compulser le père Anselme, Moréri, Thomas de la Thomassière et autres chroniqueurs berrichons.

Le duc réunissait pour l'ouverture quelques chasseurs de la contrée : invités qui venaient de fort loin, car on n'a pas de voisins à Jossé ; dans un rayon de vingt kilomètres, la forêt déserte n'abrite aucune autre habitation. Christian avait déjà convoqué les nemrods provinciaux lorsqu'une dépêche de Londres vint bouleverser tous les plans : M. Robinson se rendait enfin aux instances réitérées de la duchesse; il s'annonçait pour la fin de la semaine. Grand branle-bas au château après la réception du télégramme. On préparait pour le financier l'appartement de François Ier, la chambre historique où le vainqueur de Marignan, revenant d'Italie, avait couché une nuit chez son maréchal Robert Stuart. Mais il fallait encadrer, amuser un

hôte de cette qualité ; et Peg voulait que le passage de son énorme compatriote fit époque dans le pays. Le duc et la duchesse tinrent conseil : les notabilités départementales furent passées en revue ; le choix des châtelains s'arrêta sur le général commandant la division, sur le sénateur Huvier des Fontenelles. Un peu avancé, le sénateur ; mais Christian, qui avait de vagues visées politiques, devait le ménager. On ferait signe aux Banneleuse, toujours disponibles pour jouer les utilités. Mme Fianona, admise au conseil avec voix délibérative, dit négligemment :

— Le duc ne comptait-il pas inviter aux chasses son ancien camarade, M. de Tournoël? Je crois savoir que M. Robinson serait fort aise de rencontrer le capitaine : il tenait beaucoup à le revoir avant de retourner en Amérique.

— Bonne idée, approuva Christian. Ce brave Louis m'avait promis de venir tirer quelques coups de fusil. Il se ronge à Paris, toujours lanterné par ces pleutres. Attirons-le à Jossé, montrons cette autre gloire au département.

Les invitations étaient lancées depuis deux jours, lorsque Peg reçut une lettre scellée d'un large cachet de cire violette, où une colombe s'envolait d'un olivier. Elle y lut ces lignes :

« Madame la Duchesse,

« Une tournée de confirmation m'appellera cette semaine aux portes de votre antique demeure. Je serai heureux d'aller vous rendre mes devoirs, si ma présence à Jossé durant quelques heures ne dérange en rien vos projets. Le bruit court dans notre ville que vous attendez la visite d'un illustre conci-

toyen, comblé des biens terrestres par la divine Providence. La renommée le dit aussi généreux qu'habile, toujours prêt à soulager les misères de son prochain. Votre cœur charitable saura l'intéresser aux souffrances de nos pauvres, si nombreux dans ce diocèse où vous êtes leur mère. Vous connaissez nos embarras dans les temps douloureux que nous traversons, et en particulier l'insuffisance de la subvention qui ne nous permet pas d'achever le nouveau bâtiment de l'hôpital. J'aimerais joindre ma faible voix à la vôtre, certain qu'un fils de la glorieuse Amérique voudra la faire bénir sur notre terre, en y laissant le souvenir d'un de ces bienfaits qu'il a le bonheur de pouvoir répandre. Donnez à votre pasteur cette occasion d'exercer son ministère de charité, et daignez agréer, Madame la Duchesse, les sentiments respectueux avec lesquels je me dis votre serviteur très humble.

« FÉLIX-HIPPOLYTE. »

Peg tendit la lettre à son mari ; Christian éclata de rire.

— Tordant! L'évêque veut s'offrir la tête du nabab, lui aussi, et le taper dans les grands prix. Mais sa chambre, la chambre François Ier, qui est prise! Bah! nous le logerons cette fois dans l'appartement de la tour, la chambre impure de Louise de Kéroualle : pour les pauvres!

La duchesse se faisait gloire d'être une femme très pratique : grâce à ses arrangements savants, tous les invités furent convenablement casés dans les pièces du vieux château qu'elle avait restaurées. Non moins savantes les combinaisons de Christian, lorsqu'il apparia les divers attelages qui devaient

aller chercher ses hôtes à la station si lointaine. Jossé, réveillé de son sommeil séculaire, vit renaître l'animation de ses grands jours; du soir où le roi François Ier y arrivait avec son cortège de Suisses et de chevaliers; de la matinée d'avril 1682 où des équipages à la livrée royale d'Angleterre y portaient Louise de Kéroualle et le petit duc de Richmond. Ce fut encore un roi, un roi des temps modernes, qu'amenèrent dans la cour d'honneur les postiers qui débouchaient de la forêt. Et les personnages des fresques, témoins de tant d'étranges vicissitudes, ne s'étonnèrent pas de ce qui plongeait dans la stupéfaction M. Huvier des Fontenelles. Le digne législateur était de ceux qui croient avoir changé le monde, et se persuadent qu'ils y assistent les premiers à des pièces jouées cent fois sous d'autres costumes.

— Cosmopolitisme effréné! Qu'en auraient pensé nos pères? — dit-il à l'oreille du général Muiron, le soir, quand les hôtes arrivés dans la journée se réunirent autour de la table couverte de roses. Vis-à-vis du duc de Jossé-Lauvreins, continuateur des Stuarts, la duchesse américaine trônait à cette table entre l'évêque et le spéculateur mondial. Un explorateur de l'Afrique centrale s'asseyait à côté d'une femme venue de Buenos-Ayres, Anglaise par son père, Italienne par sa naissance et son mariage. Les indigènes, chasseurs berrichons qui vivaient sous leurs peaux de bique dans la forêt gauloise, écarquillaient les yeux : ils contemplaient l'être surnaturel, le multimilliardaire Robinson, comme leurs pères eussent regardé un alchimiste fabricateur d'or.

Mme Fianona était placée entre Archibald et Tournoël. Repliée sur elle-même depuis deux mois,

apaisée par les influences de la mer et de la forêt, elle avait vécu dans une somnolence intérieure où s'émoussaient les sentiments éveillés à Paris. Tirée de cette torpeur par la présence des deux hommes qui l'intéressaient, son âme s'abandonnait aux agitations renaissantes; le flot de la vie allait la reprendre, délicieux peut-être, et peut-être douloureux; elle en pressentait l'approche avec la joie craintive d'une jeune baigneuse quand vient sur elle la grosse vague qu'elle appelle et appréhende. Qui de nous n'a attendu devant une horloge les premières vibrations du timbre près de sonner une heure décisive? Millicent attendait de même des événements qu'elle devinait inévitables : lesquels? Elle n'eût pu le dire. Elle savait seulement qu'elle allait vivre enfin, sentir, agir, et que c'était fini d'être une morte oubliée par le bonheur. A cette table, entre ses deux voisins, elle retrouvait, plus précise et plus intense, la sensation singulière de deux forces qui se seraient disputé sa personne, sa volonté : elle subissait, comme une secousse physique, ce choc au dedans d'elle-même des deux électricités contraires.

L'invitation des Lauvreins avait touché Tournoël à Paris. Il s'y rongeait, comme le disait Christian. Il hésita d'abord à l'accepter : une espérance souffreteuse le retenait aux portes de ce ministère des Colonies où il guettait toujours un revirement favorable à ses projets; et les plaisirs mondains n'étaient pour lui que de fastidieuses corvées. Le désir secret de revoir Mme Fianona avait vaincu ses hésitations. Il était venu; et ce soir, auprès d'elle, tout comme le premier jour, à l'Opéra, il ne trouvait rien à lui dire. Familier avec l'histoire, sensible à la magie des évocations où elle revit, il

était encore sous le charme auquel nul n'échappe en pénétrant dans la cour de Jossé. Il eût voulu rendre à Mme Fianona l'effet de cette brusque apparition du passé, pleine d'enseignements et de suggestions pour l'esprit : les mots le servaient mal. Le voisinage de M. Robinson ajoutait à la gêne qui glaçait sa parole, d'habitude si nette dans le commandement, dans l'exposition de ses idées. Millicent jouissait de cette gaucherie; comme toutes les femmes, elle préférait à la plus intéressante conversation un embarras qui lui révélait clairement son pouvoir de troubler l'homme.

— Vous allez me rendre très vaine, disait-elle en l'encourageant. Ainsi, votre Michelet nous fait l'honneur de croire que ces Français de la Renaissance, vos farouches ancêtres, ont été apprivoisés par les femmes d'Italie?

— Voici ce qu'il dit, Madame : « Partout où les Français firent un peu de séjour, ils tombèrent inévitablement sous le joug des Italiennes, qui en firent ce qu'elles voulaient. »

— Ce devait être très amusant, dit en riant Millicent. Quel dommage que vous ne soyez plus des barbares!

— Il y en a encore parmi nous, Madame. — Tournoël baissa la voix. — Entrez dans l'âme de votre voisin de droite : vous y retrouverez les sentiments des hommes qui ont bâti ce château. Des conquérants aussi, ses compatriotes et lui : ils passent la mer comme les Français de 1500 passaient les monts; ils envahissent notre vieux monde avec leur or, leur énergie, leur jeune audace, et comme nos ancêtres en Italie, ils subissent la séduction de notre vieille histoire, de nos arts, de nos littératures. Ce n'est plus à coups de lance, c'est à coups

de bank-notes qu'ils enlèvent les merveilles convoitées. Revenus chez eux, ils n'ont plus qu'une idée : copier nos élégances, emplir leurs maisons de nos chefs-d'œuvre ou des contrefaçons qu'ils en font. Eux aussi, ces nostalgiques édifient leur loggia.

— Le rapprochement serait tout à fait juste, si les femmes triomphaient aussi aisément de ces nouveaux barbares. Mais il n'en est rien.

— Je dois vous en croire, Madame. Je m'étais pourtant laissé dire qu'ils ne résistaient pas mieux que nos pères à l'ensorcellement... italien.

— Très résistants, au contraire. Vous êtes mal instruit.

— On redoublera l'attaque, ils se rendront... fit amèrement le jeune homme.

Il laissait percer, dans cette escarmouche, l'aigre soupçon qu'il avait au cœur. Millicent pensa que les hommes sont très bêtes. Et cette pensée lui fut agréable.

M. Robinson parlait peu. Après quelques questions à Mme Fianona sur l'emploi de l'été, questions faites avec ce ton d'affectueuse protection qui lui était habituel, il parut attentif à la conversation générale, répondit posément aux interrogations déférentes qu'on lui adressait. M. Huvier des Fontenelles se lamentait avec le duc sur les progrès du socialisme dans le département. Le sénateur allait être soumis à la réélection, il avait grand besoin des voix dont disposait le châtelain de Jossé.

— Je le dis toujours à mes amis politiques, Monsieur le duc : les points qui nous divisent, vous et nous, sont bien peu de chose devant le péril redoutable qui doit grouper tous les honnêtes gens

pour la défense de l'ordre social. Ce fléau s'attaque à notre chère armée, général; et je suis trop respectueux du Concordat, Monseigneur, pour ne pas déplorer que mes anciens compagnons de la Gauche ouverte se soient associés à certaines violences contre l'idée religieuse. Nous devons tous nous unir, sur le terrain légal, pour une lutte suprême, sous peine de voir sombrer la civilisation dans un cataclysme sans précédent. Toutes les nations européennes sont gangrenées par le même mal : jusque dans la jeune et vigoureuse Amérique, il menace l'admirable essor des grandes entreprises. L'homme éminent qui nous fait l'honneur de visiter notre région en sait quelque chose : très certainement, il se préoccupe comme nous du péril socialiste.

Ainsi mis en cause, M. Robinson repartit froidement :

— Je pense que si le socialisme n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Les convives s'entre-regardèrent, abasourdis.

— Sans doute, continua l'Américain. L'organisation socialiste exerce aujourd'hui sur les masses la compression nécessaire dont les anciens pouvoirs ne sont plus capables. Avec la diffusion actuelle de l'instruction, en un temps où toutes les activités peuvent se donner libre carrière, l'anarchie serait vite intolérable, les affaires deviendraient impossibles, si ces innombrables activités individuelles n'étaient pas contenues par un frein solide. Jadis, le pouvoir monarchique les maintenait sous le joug; et, à son défaut, la puissance de l'Eglise. De nos jours, les souverains des monarchies ne sont plus assez forts pour imposer ce joug; et qui l'imposerait dans nos grandes démocraties? L'organisation socialiste s'en charge. Grâce à elle,

des milliers d'individus remuants rentrent dans le rang. Ceux-là seuls en sortent qui sont vraiment des individus, tout à fait dignes de ce nom, et qui se seraient élevés dans tous les temps. Comme ils sont rares partout, la concurrence reste limitée, il n'y a qu'un nombre raisonnable de joueurs à la partie. Elle serait trop désordonnée si les joueurs se multipliaient à l'infini, gênaient les mouvements, déconcertaient tous les calculs. La discipline socialiste y met bon ordre.

— Mais les revendications socialistes paralysent vos industries! s'écria le sénateur.

— Quelquefois; c'est un inconvénient; moins gênant, en somme, que l'ancien despotisme, quand il remplissait le même office de niveleur. Il faut en prendre son parti, comme on le prend des résistances d'une machine utile. Toute force qui nous sert nous heurte et nous incommode par quelque endroit. Pour ma part, je m'arrangerai toujours avec des gens, si déraisonnables soient-ils, qui attendent de moi leur pain.

— Vous n'ignorez cependant pas, reprit M. Huvier, que ces masses disciplinées s'organisent pour vous écraser.

— Voilà ce dont je ne m'inquiète guère, cher Monsieur. Les masses, c'est un mot. Les individus qui savent les conduire en auront toujours raison. Le monde n'est mené que par des individus.

— Les chefs socialistes qui arment ces masses contre vous ne sont-ils pas des individus?

— S'ils ont vraiment droit à ce titre, ils entrent dans la grande partie. On négocie avec eux, on leur fait leur part, comme il est juste, puisque les talents et la volonté leur assignent une place à la table des forts. Quelques convives de plus, ce n'est

pas une affaire; et ils auront largement payé leur écot en maîtrisant les foules qui leur obéissent. N'a-t-on pas compté de tout temps avec les capitaines d'aventure qui savaient s'attacher des troupes?

— J'admire votre optimisme, conclut sentencieusement M. Huvier. Mais vous ne me persuaderez pas que ce soit un ordre social stable, celui où tous les appétits sont déchaînés par l'envie.

— Je ne sais rien de stable en ce monde, répliqua M. Robinson. Vous mangez en ce moment un excellent perdreau, cher Monsieur; les pauvres diables qui ne mangent que du pain, et pas à leur faim, préféreraient vous prendre votre perdreau. Cela me paraît très naturel; et plus naturel encore qu'ils vous l'enlèvent, si vous n'êtes pas de force à le défendre contre eux.

— Cet Américain est très mal élevé, je m'en étais déjà aperçu! grogna M. Huvier en se penchant vers son voisin.

Ce voisin, le jeune baron de Sacquespée, hobereau très pauvre, royaliste fougueux, et qui avait en horreur le sénateur opportuniste, éclata de rire.

— Il dit brutalement des choses cocasses, mais pas bêtes. Ah! si les rois pensaient et parlaient comme cet usinier, nous n'en serions pas où vous nous avez conduits, Monsieur le sénateur!

La théorie inattendue de l' « usinier », comme l'appelait M. de Sacquespée, avait jeté un froid. Un silence gêné s'en ensuivit. L'évêque se dévoua, dit avec onction :

— Je crois savoir pourquoi Monsieur ne ressent pas toutes nos inquiétudes. Dans son pays, les sentiments chrétiens gardent leurs prises salutaires sur les âmes; ils réfrènent les mauvais instincts.

— Nous leur sommes en effet redevables d'un grand confortable moral, répondit sérieusement M. Robinson. Mais je ne vois pas ce qu'ils ont à faire dans l'espèce. Les sentiments chrétiens ne sont pas des gendarmes. Ils perdraient vite leur empire sur nous, s'ils prétendaient immobiliser à jamais chaque homme dans sa condition. Ils ne défendent pas à un meurt-de-faim de penser que son tour est venu de manger le perdreau de M. le sénateur. Chrétiens ou non, les hommes ne trouvent que dans leur force individuelle la mesure de leur droit à conserver ou à prendre le perdreau.

Conciliant, l'évêque reprit :

— Nous sommes d'accord. Je voulais dire que la religion encourage les hommes à s'élever par le travail honnête. Elle laisse aux intérêts humains leur jeu naturel ; mais son esprit de charité supprime entre eux les pires causes de haine : l'intolérance, par exemple. Un de mes prêtres revient d'une mission aux États-Unis : il a eu l'honneur d'être reçu par le grand archevêque de Saint-Paul ; il m'a fait un rapport bien consolant de la tolérance dont jouissent chez vous nos frères catholiques

M. Robinson sourit, avec une nuance d'étonnement.

— Pardonnez-moi si j'entends mal les nouveautés de votre langue ; mais ce mot de tolérance suppose des idées avec lesquelles nous ne sommes pas familiers. Est-ce une tolérance de laisser le voisin respirer librement l'air du ciel ? Qui songerait à le gêner dans cette fonction naturelle ? Que chacun croie et prie à sa guise, cela nous paraît une chose aussi naturelle que de respirer.

— *Sancta simplicitas!* murmura l'évêque. — A haute voix, en coulant un regard doux vers M. Hu-

vier des Fontenelles, il ajouta : — C'est votre gloire et votre force de ne persécuter aucune conscience.

— Paf! une pierre dans la mare aux caïmans! dit à l'étourdie le jeune de Sacquespée.

Le sourire de M. Robinson s'accentua, comme il répondait :

— Persécuter? Encore un mot qui nous déroute. Si quelque fou s'avisait de persécuter pour affaire de conscience le plus petit groupe de nos concitoyens, ceux qu'on molesterait ainsi feraient sauter la machine publique en moins de rien; et tout le monde leur donnerait raison.

— Heureuse et noble terre! soupira l'évêque.

M. Robinson se pencha vers la duchesse et lui dit rapidement, en anglais :

— Décidément, chère amie, votre pays d'adoption est incompréhensible. Tous ces gens-là se plaignent d'être persécutés; et ils affirment qu'ils forment une grosse majorité dans la nation! Ou bien ils ne croient pas un mot de ce qu'ils disent, ou bien ils sont si faibles que ce n'est pas la peine de s'apitoyer sur eux. Autant s'attendrir sur les lapins que nous fusillerons demain, quand ces petites bêtes peureuses détaleront devant nous.

Peg crut devoir protester, dans sa fierté de nouvelle Française :

— Oh! vous ne savez pas. Chaque pays a ses usages et ses jeux. Ici chacun persécute à son tour; c'est la règle du jeu pour ceux qui tiennent la raquette, pendant le temps qu'ils la tiennent. C'est un sport national, comme notre *foot-ball*. Très excitant aussi, le jeu français.

Le duc fit un louable effort pour ramener la conversation sur des sujets moins brûlants. Depuis

qu'elle effleurait la politique, le général se tenait sur sa réserve, muet et l'air absent. Christian l'interpella :

— Mon général, il faudra que vous alliez voir à Paris les deux petits chevaux que M. Robinson a fait venir des îles Shetland. Des phénomènes : l'un sur l'autre, ils n'atteindraient pas au garrot de *Rob Roy*, mon cheval de chasse. Vous vous souvenez bien de *Rob Roy?*... Ce grand rouan, qui serait sans défauts, s'il n'encensait pas un peu... Je vous le représenterai demain.

Remonté sur son dada, le duc n'arrêtait plus. Le général l'écoutait poliment, répondait par monosyllabes. Son regard réfléchi dévisageait M. Robinson, avec défiance d'abord, avec un intérêt croissant à mesure que l'étranger développait des points de vue si nouveaux pour la plupart des convives.

Un de ceux-ci ne prêtait à l'entretien qu'une attention distraite. Hypnotisé sur la main de sa voisine, sur les veines bleues, sur les ongles roses, Tournoël se laissait envahir par une griserie contre laquelle il ne luttait plus. Longtemps comprimée, toute la faim d'amour de sa jeunesse se réveillait au contact de cette femme. Peu à peu, sa timidité s'évanouissait, la force du désir lui rendait l'audace. Ses phrases brèves, à propos de choses insignifiantes par elles-mêmes, prenaient un sens caché; elles laissaient deviner à Mme Fianona le bouillonnement de ce désir. Soudain, hardiment, il dit :

— Puis-je vous demander, Madame, à quoi se rapportaient les premières paroles que vos lèvres — il appuya sur ce mot, avec un tremblement dans la voix, en regardant les lèvres arquées — que vos lèvres m'ont fait entendre, à l'Opéra?... « Il y

a parfois si peu de différence entre les vivants et les morts... »

— Je pensais à ceux qui ont toujours dormi. Il y a des vivants — et des vivantes — qui dorment depuis leur naissance.

— Peut-être; ceux ou celles qui n'ont jamais aimé.

Millicent se replia devant l'attaque trop directe.

— Avez-vous remarqué, dit-elle en s'adressant à M. Robinson, la ravissante nuance des roses qui couvrent la table? c'est une variété toute nouvelle, m'a dit la duchesse.

— J'en ai déjà demandé la provenance, répondit le financier. Je vais en faire venir pour mes jardins d'Amérique.

— Si j'avais un jardin, fit Tournoël, je n'y planterais que des roses des Alpes. Je les préfère à toutes les autres.

— Vous les aviez bien oubliées! repartit en riant Mme Fianona.

— Elles ont refleuri plus belles... dans le souvenir. Je sais trop qu'elles ne fleuriront jamais dans mon jardin.

— Qu'en savez-vous? dit coquettement Millicent.

— J'ai vu fuir devant moi, toujours, tous les objets de mon désir.

— Vous allez les chercher si loin, Monsieur l'explorateur!

— Pas ce soir. Ils sont tout près; tout près et pourtant insaisissables, comme votre regard.

D'un gracieux mouvement de tête, elle se tourna vers le jeune homme; pour la première fois, il vit attachés sur les siens ces yeux qui regardaient toujours au delà : il les vit graves, pitoyables, tandis qu'elle disait :

— Pourquoi tous ces marivaudages, alors qu'il vaudrait mieux me parler de votre peine? Je sais que vous avez au cœur une peine cuisante. Vous me la direz, n'est-ce pas? Ce sera peut-être mon tour de vous indiquer la source où l'on se désaltère.

Il lui sembla que les deux gouttes d'or liquide coulaient délicieusement au fond de ses veines, et qu'une lumière en sortait qui rayonnait sur un monde tout changé.

— Merci, dit-il seulement; mais il mit dans ce mot dont il prolongea les syllabes une suite infinie de paroles qu'il ne disait pas et qu'elle entendait.

On se levait de table. Au salon, la conversation générale reprit. Les invités de la duchesse ne tarissaient pas en compliments sur l'étrange séduction de Jossé. Leur admiration sincère s'avivait du plaisir qu'éprouve tout voyageur, quand il a découvert une rareté dont aucun Bædeker ne fait mention. Chacun s'étonnait qu'un si précieux joyau d'histoire ne fût pas plus connu, plus vanté.

— Attendez, disait Peg. Quand M. Moucheron aura publié sa notice, notre ermitage deviendra célèbre. Il faudra ouvrir dans le hameau une auberge pour les touristes.

Emile saisit au vol un mot qui lui donnait licence de se produire. Il étouffait dans la retenue que lui imposait sa situation un peu subalterne. Impatient de se soulager par une petite conférence, il la fit avec d'autant plus de liberté que l'évêque venait de se retirer discrètement.

— C'est le château de la Belle au bois dormant, Mesdames; une maison hantée par les plus disparates, les plus aimables revenantes. Je les vois sortir chaque jour des vieux livres, des paperasses

que je compulse. Imaginez, je vous prie, la curieuse société qui se réunissait ici, un soir de l'an 1600, comme la vôtre y est réunie ce soir : une lettre dont j'ai pris connaissance aux archives permet de reconstituer ce tableau de famille. La dame de Jossé était alors Catherine de Balsac d'Entragues, veuve d'Edme Stuart, l'auteur des ducs de Lennox. Cette dame avait auprès d'elle son frère Charles d'Entragues, l'ancien mignon d'Henri III, celui qu'on appelait le *Bel-Entraguet :* vous savez qu'il avait provoqué le comte de Quélus ; il demeurait seul survivant de cette rencontre fameuse où périrent Quélus, Maugiron, Livarot, Ribérac et Schomberg. Un autre frère de Catherine, François de Balsac, avait amené à Jossé sa femme et ses deux filles. Sa femme n'était autre que Marie Touchet, l'ex-maîtresse de Charles IX : honnête personne alors quinquagénaire, et qui donnait beaucoup d'édification. Ses filles en donnaient moins. L'aînée, la jolie Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil, tournait à ce moment la tête d'Henri IV, qui ne pouvait se résoudre à la quitter pour conclure le mariage Médicis. La cadette, Marie, était fille encore, et nonobstant maîtresse du maréchal de Bassompierre, dont elle eut Monsieur l'évêque de Saintes.

— On ne devait pas s'ennuyer à Jossé! interrompit la petite Banneleuse.

Émile retrouvait avec son aplomb un genre déplorable ; il risqua une repartie qu'il croyait du dernier galant :

— C'est ce que diront un jour, Madame, les historiens qui signaleront votre passage au château.

— Cent ans plus tard, en revanche, on s'y ennuyait ferme. Représentez-vous Louise de Kéroualle,

vieille, esseulée, confinée dans cette chahuanterie, comme on disait alors. Beau sujet pour un moraliste. Après un demi-siècle de disgrâce, lorsqu'elle se remémorait le temps où elle avait vu la Cour d'Angleterre à ses pieds, quel pouvait être son état d'âme?

— Très simple, dit avec conviction Mme de Banneleuse; celui de nos vieilles actrices, quand elles rendent le pain bénit dans le village où elles se sont retirées. Un carré de légumes bien venus leur donne autant de joie que leurs anciens triomphes. La vie de la femme, ça se fait d'oublis successifs; autrement, ça ne serait pas supportable.

— Possible; croyons-en Madame, acquiesça poliment Moucheron. — Mieux qu'un phonographe, les murs de cette maison racontent l'histoire de ses habitants : mes vieux Stuarts vous parleront directement, quand j'aurai l'honneur de vous montrer les inscriptions qu'ils griffonnaient dans tous les coins.

— Oh! tout de suite! s'écrièrent les dames; tout de suite, si la duchesse y consent.

Peg fit un signe approbatif. Pressé lui-même de communiquer son enthousiasme, Moucheron se saisit d'un candélabre à plusieurs branches et prit les devants, guidant la société dans les pièces voisines, la galerie, l'escalier de la tour. Sur son passage, les flammes vacillantes des bougies tiraient de l'ombre des figures un instant réveillées : chevaliers et palefrois des peintures murales, profils d'Italiennes au front ceint du bandeau, têtes coloriées sur les poutrelles des plafonds d'où elles regardaient curieusement la compagnie. Émile s'arrêtait devant les *grafitti* d'écritures diverses, quelques-unes très lisibles, d'autres énigmatiques,

caractères du seizième siècle indéchiffrables dans leurs entrelacements.

— Voyez, sur ces colonnes, les plaintes répétées d'Anne de Maumont, la veuve de Béraud, le connétable de Sicile : *Anna ; fortuna inimica.* — *Avant mourir.* — Ici, l'écriture de Robert, le maréchal. O dérision des serments ! Sous le monogramme de Robert et de sa première femme, Anne Stuart, ce mot : *Fidelitas.* Passons dans cette chambre ; lisez, sur le chambranle de la fenêtre : *J'ayme Jacquelyne.* — *Robert Stewart.* Galanterie du maréchal à l'adresse de sa seconde femme, Jacqueline de La Queille. — *Gordon vyt en espérance.* — Quelque cousin d'Écosse, sans doute, qui déclarait là sa flamme. — *Semper tuy memor ero Francoye.* — J'enrage de ne rien trouver sur le ou la signataire de cette promesse, — *Ayze entre nous...* Illisible, hélas ! la suite, et le nom de l'heureux gaillard. Voici le propos d'un philosophe, retour d'Italie :

Cum fueris Rome romano vivito more
Cum fueris alibi vivito more locy

Et ce dicton, est-il d'un philosophe ou d'un amant ? — *Tel fait ce qui ne cuide pas faire.* — Engagez-vous dans l'escalier de la tour, Mesdames ; il nous garde tout un petit roman. Les vers en sont jolis ; je me demande si Jossé n'a pas hébergé par fortune quelque poète de la pléiade, quelque voisin de l'Orléanais ou de l'Anjou, Rémy Belleau, Joachim du Bellay ?

Il montrait les vers qui se laissent lire distinctement sur la paroi de l'escalier :

Cent mylle fois j'ai esté envyeulx
Vous eslongner et fouyr en tous lyeulx

Cuydant ouster ma grant douleur mortelle,
Mays je n'ai pu avoir puissance telle,
Car je vous ay paincte devant mes yeulx.

— Et au-dessous, ces quatre mots désespérants, d'une ferme écriture gothique : *Jesus est amor meus* (Jésus est mon amour). — La réponse de la vertueuse dame, évidemment. — Voilà une réponse qu'on ne trouverait plus dans la petite correspondance de nos journaux. A cette différence près, ces braves Stuarts se servaient de leurs murailles comme nous nous servons aujourd'hui, Messieurs, de la quatrième page de nos quotidiens, obligeants intermédiaires des cœurs sensibles...

— Merci, Monsieur Moucheron, interrompit vivement la duchesse. — Elle voyait venir le moment où l'incorrigible Émile allait s'émanciper plus que de raison. — Nous vous demanderons demain d'achever au grand jour cette exploration ; ce soir, nous vous rendons à vos études : vous en profitez si bien qu'on se fait scrupule de les troubler.

M. Robinson avait suivi attentivement les explications. Ceux qui le connaissaient bien s'étonnèrent de surprendre un accent respectueux, presque timide, dans les questions qu'il posait au journaliste et les compliments qu'il adressait aux propriétaires de Jossé. Cet homme, qui se prononçait avec assurance sur tous les autres sujets, qui traitait de haut toutes les puissances de ce monde, était manifestement impressionné par la puissance qu'il eût payée le plus cher et sur laquelle ses dollars n'avaient pas de prise ; par la majesté du passé, la seule qui lui en imposât, parce qu'elle échappait à son omnipotence.

Tournoël et Mme Fianona s'étaient rapprochés Indifférente aux anecdotes historiques dont les

autres s'amusaient, Millicent écoutait une symphonie sans paroles, composée dans son âme par toutes les résonnances de Jossé : rappels de l'Italie; douceur d'entendre sa chanson lointaine, inspiratrice de ceux qui avaient aimé là ; murmure de ces amours mortes qui se ranimaient au fond des temps ; soupirs de la brise nocturne entre les cimes de la futaie, au delà de l'étang; frissons de l'eau dormante où bougent des vies mystérieuses. Sur la nappe obscure tremblaient des reflets d'étoiles; c'étaient aussi des accords harmoniques, rapides arpèges de lumière, échos fugitifs de la musique des mondes dans l'infini. Cantilènes des revenants de l'histoire, souffles et bruissements de la nature, de la nuit, du ciel, tout semblait à la jeune femme le prélude ineffable de paroles attendues, qui allaient sortir de ce cœur d'homme qu'elle sentait battre près d'elle, ardent et docile, rythmé sur les mouvements de son propre cœur. — Heureux, troublé sans violence, il la devinait émue, penchante vers lui ; comme on entend dans les ténèbres l'approche d'une personne qu'on ne voit pas, il pressentait qu'elle venait se rendre à sa merci, vaincue de volonté. Elle se retourna sur l'escalier de la tour pour y relire les vers, à la lueur d'une lampe fixée au mur. Il s'arrêta sur les degrés inférieurs, il lui répéta le dernier de ces vers :

Car je vous ay paincte devant mes yeulx...

Et s'emparant de la main qui pendait sur la robe, à hauteur de son visage — cette main qu'il avait désirée durant tout le dîner — il y appuya ses lèvres. Elle la retira lentement. Elle fixa sur lui, bien en face, un regard chargé d'interrogation sé-

rieuse; d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, elle dit :

— Demain, je vous parlerai... Je vous ai demandé vos peines. Je vous dirai peut-être les miennes... C'est une preuve d'estime que je n'ai jamais donnée.

D'un pas léger comme un essor d'oiseau qui plane, elle passa devant lui, rejoignit la société dans la galerie, où l'on se séparait en recevant les flambeaux des mains du duc et de la duchesse.

XI

LES PERSUASIONS DE JOSSE

Le lendemain, l'évêque partit à la première heure. Sa messe dite, comme il montait dans le coupé qui était venu le prendre à la porte de la chapelle, Joë s'approcha cérémonieusement, lui remit un pli de la part de M. Robinson. L'enveloppe contenait un chèque de 10,000 francs pour l'hôpital du diocèse. Quand Joë se fut éloigné, chargé de remerciements et de bénédictions, le petit abbé qui accompagnait le prélat hasarda une plaisanterie ecclésiastique :

— Il ne tient qu'à Monseigneur de se croire le grand pape saint Léon : Votre Grandeur emporte le tribut d'Attila.

Un fin sourire plissa la bouche de l'évêque.

— Mon cher fils, savez-vous à quoi pensait ce M. Robinson en nous faisant cette libéralité ? Il pensait, bien à tort, que la pourpre s'égarerait peut-être un jour sur les épaules de votre pauvre évêque ; il achetait d'avance mon vote au conclave en faveur d'un pape américain. Ce sont de grands accapareurs, et qui ont toutes les grandes ambitions. — Mais, ajouta-t-il en se reprenant, il ne faut jamais scruter les intentions cachées des œuvres pies. Que ceci nous soit un gage des consolations

surabondantes que la sainte Église recevra de l'Amérique.

Les hommes s'étaient rendus de bonne heure sur le terrain de chasse, ils s'absentaient pour toute la journée. Mme Fianona vint retrouver Peg dans le cabinet attenant à la chambre de la duchesse. Retraite d'élection pour la rêverie et la lecture, cette lanterne accolée à la tour, au bout de l'aile neuve : trois fenêtres y prennent vue sur trois perspectives différentes, l'étang, les prairies, la forêt. Les deux amies s'isolaient souvent dans cette pièce réservée aux intimités : là s'échangeaient leurs confidences, au cours de ces causeries féminines qui se déroulent, s'enchevêtrent comme les pelotons de laines multicolores dans la corbeille à ouvrage ; elles glissaient des chiffons aux médisances, des affaires de ménage aux affaires de cœur. L'entretien revint sur le dîner de la veille : les invités furent passés en revue, égratignés à tour de rôle.

— Et le beau capitaine? demanda la duchesse : il flambe toujours?

— Oh! fit évasivement Millicent, comme tous les hommes, au dessert!... Il m'a dit des choses désagréables.

— Très bien, cela, décida Peg avec conviction. — Quand ils se sentent devenir tout à fait idiots, ils nous font payer leur humiliation intérieure; après quoi ils demandent pardon : des enfants bien sages qui veulent du bonbon. Je suis sûre qu'à la fin du dîner il vous regardait comme M. Huvier des Fontenelles regardait les truffes.

— Oh! Peg, quelle comparaison!

— C'est vrai, j'oubliais. Vous êtes une romanesque. Vous ne voulez pas aller au fond des choses. Il vous faut des mots roses et bleus qui les

habillent gentiment. Et vous plaît-il, ce glorieux soupirant? Mais quelle question je vous fais, chérie? N'est-ce pas vous qui nous avez demandé de l'attirer ici?

— Pour voir. J'étais curieuse de l'étudier de plus près. Je l'avais à peine entrevu, et j'avoue qu'il ne m'avait pas déplu. Mais ce serait une folie de prendre au sérieux le goût qu'il peut avoir pour moi, quand sa vraie passion lui en laisse le temps. Je parierais qu'en se levant, ce matin, il pensait à son idée, à son Afrique.

— Si c'est une folie, ma petite Millicent la fera. De quoi se plaint-elle? Un homme qui a une idée, ce n'est déjà pas si commun.

— C'est trop dangereux : son idée lui mange le cœur. Si je dois jamais aimer, ce ne sera qu'un homme qui se donnera tout entier, pour qui je serai l'univers.

— Grande enfant! A défaut d'une idée, ils ont tous leurs ambitions, leurs affaires. Mais un moment vient toujours où l'envie qu'ils ont de nous est la plus forte. C'est à ce moment qu'il faut les prendre : après, si l'on n'est pas une dinde, on s'arrange pour gouverner leur marotte.

— Et quand bien même il me plairait... tout à fait, des montagnes nous séparent. Je suis trop fière pour vouloir d'une aventure avec un passant; je ne puis être sa femme, ni celle d'aucun autre, vous le savez bien. Ma misérable situation n'est pas un secret pour vous, chère Peg. Vous avez lu les dernières lettres que j'ai reçues de Buenos-Ayres. Rien ne se débrouille là-bas. En quittant votre toit, je devrai regagner ce maudit pays, y recommencer une vie dont j'ai horreur; et cela, sous peine de mourir de faim. Lui aussi, dit-on, il

est pauvre ; tout son avenir est dans son rêve d'Afrique; ce serait un meurtre de l'attacher à la triste épave que je suis. Si même il y consentait, me pardonnerait-il plus tard le suicide de ses ambitions, les sacrifices qu'il m'aurait faits? Vraiment, je ne crois pas qu'il y ait au monde deux êtres dont la réunion soit plus difficile.

— Il n'y a qu'une chose difficile : ne pas faire ce dont on a bien envie. Vous ai-je jamais conté comment il m'arriva d'épouser Christian? Non? Écoutez. Je traversais Paris avec mon père : nous revenions de Florence, nous devions prendre le bateau de New-York à la fin de la semaine. En passant rue de la Paix, je remarque à la devanture d'un joaillier un diadème éblouissant, saphirs et brillants. Je savais que papa venait de conclure une grosse affaire, le *trust* de la cordonnerie, et qu'il avait beaucoup d'argent en poche. Je lui dis mon envie, une envie furieuse : c'était plus fort que moi. Il entre chez le bijoutier, s'informe du prix, ressort, l'air embarrassé. — C'est donc bien cher? lui dis-je. — Peu importe, répondit-il, la difficulté n'est pas là; mais le marchand me dit que c'est une couronne de duchesse : alors, tu comprends... sur ta tête... ce serait un peu ridicule... — Bien, papa. J'aviserai. — Le soir, je vais à un bal de charité. Un jeune Français avec qui je venais de danser me présente le marquis de Jossé-Lauvreins; par parenthèse, nous n'avons jamais pu retrouver le nom de cet homme providentiel, Christian et moi : nous ne le connaissions ni l'un ni l'autre. Une amie m'avait prévenue que le mariage du futur duc était chose presque faite, avec la fille d'un richissime brasseur flamand, une boulotte lourde, lente, qui bâfrait au buffet. Pre-

mier tour de valse avec le marquis : un boston un peu enveloppant... vous voyez cela. Après, je lui demande à brûle-pourpoint : — Est-ce vrai ce qu'on m'a dit, Monsieur, que vous êtes le plus beau parti de Paris? — Vous n'imaginez pas la tête qu'il fit, chère. — Et à ce souvenir, Peg riait de toutes ses dents, qu'elle avait fort belles. — Il finit par se retrouver, par dire : — Seriez-vous de cet avis, Mademoiselle, si je sollicitais votre main? — Il croyait plaisanter. — Faites, — lui dis-je sérieusement. Second tour de valse, encore plus enveloppant. Il veut que je lui promette le cotillon. — Ah! non, Monsieur. Il est onze heures. Si vous êtes un homme positif, vous irez sur-le-champ demander le consentement de vos parents, avant qu'ils soient endormis. Il faut que je sache demain matin si je dois suspendre mes préparatifs de voyage. — Il part, tout à fait monté, va droit à la chambre de son père, le trouve au lit, lui annonce qu'il est fiancé. Le vieux duc saute à bas du lit, va réveiller la duchesse qui se lève aussi, en camisole. Dans leurs costumes sommaires — Christian se tordait, quand il me redisait cette histoire — ces bonnes gens passèrent toute la nuit à se promener dans le salon de leur vieil hôtel, rue de la Chaise, ahuris, effarés, le duc raisonnant et calculant, la duchesse pleurant : elle croyait que j'avais la peau rouge, des anneaux dans le nez, des plumes sur la tête. Christian était allé se coucher. De mon côté, je dormais tranquillement. Le lendemain matin, le duc vint demander ma main; et le soir, papa m'apportait le diadème. Vous l'avez vu sur moi, à l'Opéra : un amour de bijou, n'est-ce pas?

— Vos beaux-parents ne vous en ont pas voulu? fit en souriant Mme Fianona.

— Pauvres bons vieux, que Dieu ait leurs âmes! Trois semaines après mon mariage, ils ne pouvaient plus vivre sans leur petite sauvagesse de belle-fille. L'oncle Kermaheuc, l'ancien député, fut le plus dur à conquérir. Il faillit suffoquer, un jour, parce qu'une femme de chambre mal stylée vint me dire en sa présence : Le culottier apporte la culotte de cycliste pour Madame la duchesse. — Cher oncle Kermaheuc! C'était le seul qui m'intimidât, et celui que j'aimais le plus : figurez-vous un vieillard clair comme une lame d'épée, beau comme la vieille France; il l'avait tout entière dans le sang, dans chacun de ses mots, chacun de ses gestes. Lui aussi, il avait fini par raffoler de moi : il ne se fâchait même plus quand j'osais le taquiner sur son faible pour Mlle Rose Esther.

Millicent se rapprocha de son amie, risqua timidement cette question :

— Et... vous êtes heureuse avec le duc?

— Très confortable, répondit Mme de Lauvreins d'une voix assurée et sincère. — Christian est excellent pour moi, très sportif, comme moi; nos goûts s'accordent, nous avons les mêmes idées, je veux dire qu'il a les miennes sur les choses essentielles, les gens qu'il faut voir, la tenue de la maison, l'éducation des enfants. Nos deux bébés sont gentils et robustes. Que pourrais-je désirer de plus?

Mme Fianona la dévisagea, d'un regard d'étonnement, d'envie, peut-être; puis, passant par-dessus la tête de Peg, ce regard s'alla perdre aux lointains de la forêt; irréel, songeur, il suivit longtemps le vol d'une hirondelle qui rasait autour de l'étang la cime des frênes, ne se posant sur aucun, fuyant à tire-d'aile dans le miroitement de la lumière sur les eaux.

— Oui, fit-elle comme se parlant à elle-même, vous êtes tous des conquérants pratiques, à la manière de votre Robinson. Vous voulez des choses précises, et vous savez les prendre. Moi, je voudrais toutes les étoiles du ciel, et je ne sais pas les décrocher.

— Puisque vous parlez d'Archibald, dit la duchesse, pourquoi ne le consultez-vous pas dans vos embarras? Il a pour vous de l'estime, de l'affection; et il est de bon conseil. Son bras s'étend partout; il pourrait sans doute vous aider à débrouiller vos affaires de l'Argentine.

Mme Fianona fit un geste de dénégation. Un peu confuse, elle ajouta :

— Il y a une difficulté... Je serais particulièrement gênée avec M. Robinson, s'il pouvait croire que je sollicite de lui une aide matérielle.

— Pourquoi donc?

— Parce que... Comment vous dire? Vous allez vous moquer de moi, chère. Durant notre long voyage sur mer, il était très attentif : un intérêt si soutenu qu'il semblait un peu plus qu'amical... Je me suis imaginé des choses...

Ses yeux interrogeaient avidement les traits de la duchesse, comme pour y lire la confirmation d'un fait sur lequel Peg devait être renseignée. Ces traits n'exprimèrent qu'une légère surprise : un sourire y passa, vite réprimé.

— Et cet intérêt... plus qu'amical, vous l'auriez agréé? De préférence à celui du jeune officier?

— Est-ce que je sais? balbutia Millicent d'une voix étouffée, nerveuse, la voix d'une femme qui va pleurer d'agacement. Dans un mouvement d'une grâce enfantine, elle s'affaissa de toute sa personne entre les bras de son amie; là, les mains

abandonnées sur les genoux de Peg, la tête abattue sur l'épaule où elle cachait sa confusion, elle continua : des mots hachés, honteux d'eux-mêmes, qui s'allaient réfugier précipitamment dans l'oreille toute proche :

— Non. Pas de préférence. Quand je l'écoute, lui, c'est ce que me dit la musique. Un bruit de bonheur qui descend dans l'âme. Je vais être reine du ciel. — Quand M. Robinson me disait des choses bonnes, j'étais fière autrement. Je me sentais forte de toute sa force. J'allais être reine de la terre ; reine des mers qui faisaient leur grande plainte autour de nous ; qui la faisaient pour me porter sur leur trône. — Lui, son regard peut être si doux, le regard qui a commandé aux hommes de mourir il serait mon bien-aimé chéri, si je me laissais aller à l'aimer. Il y a des minutes où tout mon être l'appelle. — Le regard d'Archibald m'effraie, et il m'attire : je sens que s'il m'ordonnait de venir, je ne pourrais pas résister. Il serait mon maître, qui me ferait maîtresse de tous les hommes. Je ne l'aime pas, entendez-vous ; et si je me donnais à l'autre, je regretterais les jours où j'ai cru qu'il allait m'aimer... Romanesque, disiez-vous ? Non, puisque la misère m'épouvante. Je ne suis pas faite pour la misère. J'en ai peur pour moi. J'en aurais horreur pour lui. Est-ce que je l'aime déjà trop, ou que je ne l'aime pas encore assez pour le condamner à la misère avec moi ? Dites, si vous savez. Je ne sais rien, sinon que je suis malheureuse. — J'ai voulu trop, j'ai voulu tout, et je n'aurai rien. Je voulais vivre, enfin, et il faut que je remeure. Méprisez-moi. Je suis un pauvre chiffon, n'est-ce pas, j'ai mal appris à souffrir ?

Les petites mains viriles de Peg s'emparèrent des longues mains diaphanes, ambrées.

— Chère folle! Écoutez-moi. Vous avez intéressé Archibald, certainement : autant qu'il peut être intéressé par une femme. L'auriez-vous troublé? Si cela était, il ne vous l'avouerait pas, il ne se l'avouerait pas à lui-même. Robinson est un boulet de canon qui passe. On ne le prend pas. Si jamais il se remarie, ce sera avec une autre quakeresse. Ce matin, en courant la maison pour donner mes ordres, je m'amusais aux manèges de Louise de Banneleuse. Sous je ne sais quels prétextes, elle croisait dans le corridor, devant la chambre François Ier. Et si vous aviez vu quel peignoir rose! Un peignoir lâche, qui disait : Voilà! Elle en a apporté d'irrésistibles, tout un arsenal, pour faire le siège de son voisin. Peines perdues. Je jurerais que l'homme à qui elle s'offre tout le jour ne pourrait pas seulement dire de quelle couleur sont teints les cheveux de Louison; ni comment sont faits les mollets qu'elle lui exhibe en se balançant dans le *rocking-chair*. Invulnérable, notre ami. Ne pensez pas à lui... avec vos pensées du bateau Allez à votre Othello, ma petite Desdémone. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Il vous aime, et c'est lui que vous aimez, croyez-moi. Avant tout, il faut savoir choisir : le monde est à ceux qui choisissent vite.

— Est-ce qu'on choisit? murmura Millicent. Je sens en moi des forces opposées dont je ne suis pas maîtresse. Si mon triste sort ne m'interdisait pas tout choix, c'est elles qui choisiraient . au hasard, peut-être.

— Voilà ce que je ne comprendrai jamais, dit Peg avec un accent où se déclarait sa foi dans la puissance de la volonté. Pourtant, je me rappelle une de mes amies d'enfance, une créole; elle était comme vous. La veille du jour où elle se fiança, elle

hésitait encore entre deux hommes qui l'avaient demandée, qui lui étaient également sympathiques, disait-elle. Je lui offris en plaisantant de choisir entre deux cartes fermées où j'inscrirais leurs noms. Elle me prit au mot. Le lendemain, elle s'engageait à celui dont elle avait tiré la carte. — Voulez-vous mes cartes? Accepteriez-vous l'arrêt du sort?

Réconfortée par la chaleur des paroles, par la fermeté de l'accent, Millicent avait relevé la tête, s'était reprise. Un sourire reparut sur son visage, un éclair de malice brilla dans les yeux d'or, rayon de soleil qui séchait le velours des cils humides.

— Je veux bien, fit-elle; mais en me réservant la faculté de tricher, au dernier moment.

— Et vous prétendez que votre choix n'est pas fait! Méchante, n'osez plus me dire que vous n'avez rien. Un héros à vos pieds — il est très bien, le capitaine — une amie tendre, qui conspirera pour vous aider avec un ami sûr : Archibald n'est pas autre chose, mais il est cela pour vous. Nous vous ferons heureuse, chérie, en dépit de votre maladresse à l'être. — Mon Dieu! midi, bientôt : et ma lettre au couturier qui n'est pas expédiée! Sauvez-vous. Allez jouer sur votre piano; pas de pleurnicheries, du Mozart, *la ci darem la mano*. Et regardez-vous dans la grande glace, en sortant : vous êtes jolie comme un cœur, ce matin.

Millicent suivit le conseil; d'une voix rieuse, toute changée, elle s'écria :

— La bonne fée a touché Cendrillon! Je ne me reconnais pas : j'ai de l'espérance dans les yeux!

Les chasseurs ne rentrèrent qu'à la nuit. Par suite du départ de l'évêque et d'autres convives, les places à table furent interverties. Séparé de

Mme Fianona, Tournoël ne trouva pas l'occasion de causer seul à seule avec elle. Qu'il fût impatient d'avoir l'entretien promis la veille, ses regards et quelques mots glissés à la dérobée le disaient assez. Le sentiment qui accaparait en lui toutes les forces vives refoulait au second plan ses préoccupations habituelles. Il y avait été ramené par M. Robinson, au cours de la matinée. Visiblement désireux de renouer les conversations de la rue Scribe, le financier l'avait rejoint entre deux battues : à ses ouvertures discrètes — interrogations sur l'état des affaires africaines, allusions voilées à l'inaction où on laissait languir l'officier — celui-ci n'avait répondu que par des généralités évasives. Prévenu à tous égards contre le rival qu'il rencontrait dans toutes ses entreprises, à peine s'il lui avait dissimulé cette défiance hostile.

La douceur du soir invitait à ressortir après le dîner. La compagnie se rassembla sur la pelouse. Sommé par le général de raconter la prise de Kouka, Tournoël s'exécuta. Il parlait pour une seule personne dans l'auditoire, et l'on eût dit qu'il s'animait à conquérir un nouveau royaume ; il parlait avec cette fièvre heureuse qui fait jaillir les idées et briller les mots, quand chacun de ces mots est envoyé, comme un baiser de l'esprit, vers le cœur qu'il veut toucher. La flamme de sa parole s'éteignit subitement : Millicent s'éloignait, emmenée par M. Robinson.

L'Américain avait paru fort absorbé, pendant le repas, par un long aparté avec la duchesse. Il s'approcha de Mme Fianona.

— Chère Madame, dit-il, je voudrais prendre congé de vous. Je dois quitter Jossé demain matin sous peu de jours, je repartirai pour l'Amérique

Donnez-moi quelques instants : il y a si longtemps que nous n'avons eu une bonne causerie de vieux amis.

Il se dirigea vers un banc placé au pied de la tour. Elle suivit délibérément, curieuse de ce qu'il allait dire, brave et prête à tout événement, comme le sont les cœurs mobiles aux heures où un bon vent d'espoir les a remontés. Archibald, fidèle à ses habitudes, aborda franchement son propos.

— Mme de Lauvreins me dit que vous recevez de Buenos-Ayres des nouvelles peu satisfaisantes. Vous me parliez de vos tracas d'affaires, dans nos premiers entretiens, quand vous me racontiez votre vie passée. M'auriez-vous retiré votre confiance, que vous ne m'en dites plus rien?

— N'est-ce pas plutôt vous qui m'auriez retiré votre intérêt? A Jersey, je m'étais promis de vous consulter, quand vous m'avez... plantée là, comme disent nos amis parisiens. Sur mer, vous paraissiez curieux de ma vie, cher Monsieur Robinson; à terre, vous avez d'autres soucis, je le conçois. Mes embarras seraient d'ailleurs un sujet de conversation fort ennuyeux.

— Rien de ce qui vous touche ne me paraît ennuyeux, fit-il sans relever le reproche des premières paroles. Et ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait parler, mais le désir de vous être utile. J'ai à Buenos-Ayres un agent très sûr, très intelligent, rompu à toutes les affaires de ce pays : son intervention pourrait vous être d'un grand secours dans les difficultés où vous vous débattez. Je parierais que vous êtes indignement grugée par des coquins : mon homme y mettrait bon ordre. Voyons, rappelez-moi en quelques mots où en sont les choses : la succession de votre mari est

grevée d'un gros procès, je crois, et l'ex-associé de M. Fianona prétend qu'il le plaide de compte à demi avec vous?

Insistantes, précises, ses questions forçaient Millicent à répondre; sommairement, d'abord, avec des réticences. Elle essayait de se dérober ; cette inquisition froissait chez elle trop de fibres sensibles : pudeur de ses fiertés blessées, velléité d'échapper à une mainmise tyrannique sur sa vie, et aussi confusion d'apparaître ce qu'elle était en réalité, une pauvre créature ignorante de ses propres affaires, incapable de lutter pour les rétablir. Peu à peu, l'interrogatoire serré lui arrachait tout ce qu'elle savait, et ce n'était guère. Assez cependant pour que M. Robinson, avec sa compréhension rapide et sa merveilleuse lucidité de jugement, pût débrouiller l'essentiel de ces affaires litigieuses où la jeune femme se perdait. Il les résumait; elle s'étonnait de voir clair, pour la première fois, dans un chaos que sa pensée écartait d'habitude, comme une fatalité ténébreuse qu'elle s'était lâchement résignée à subir. Mais une autre fatalité s'y substituait : la toute-puissante trinité de l'intelligence, de la volonté, de l'argent. Incarnée dans cet homme, ce protecteur altier, la force attractive s'emparait de sa destinée, morceau par morceau, nécessairement, comme eût fait l'engrenage inexorable d'une machine. Millicent se sentait gagnée par une confiance absolue dans le secours qui lui viendrait de cette force, et en même temps par une irritation sourde contre le despote qui lui imposait, bon gré mal gré, la domination de son pouvoir. A mesure qu'il parlait, elle apercevait d'un même regard la profondeur de l'abîme ouvert sous ses pas, la rude omnipotence de la main qui

seule pouvait l'en retirer. Elle eut une dernière convulsion de résistance, quand il conclut :

— En somme, il vous faudrait immédiatement un petit capital pour libérer la plantation de sa dette et la vendre ensuite plus avantageusement, en dehors des créanciers qui la guettent. Mon homme vous trouvera facilement cette avance.

— Je ne demande rien à personne, fit-elle sèchement.

M. Robinson jouait avec sa montre et la remontait. Il sentit le déclenchement du ressort. — Encore! dit-il à part lui; c'est insupportable; je force le mécanisme de tous mes montres, quand je les remonte. — Puis, revenant à Mme Fianona :

— Pourquoi le prenez-vous ainsi? Je comprendrais vos susceptibilités avec d'autres; avec ces Français du beau monde qui feignent toujours d'ignorer ce à quoi ils pensent sans cesse : le sous-sol de toutes nos existences, la question d'argent. Nous en parlons plus simplement, nous autres : comme de notre santé avec le médecin. L'ami qui vous en parle a été pauvre, il a connu l'angoisse des jours difficiles, il sait que l'on a besoin les uns des autres.

— Je vais retourner là-bas, affirma-t-elle. Je verrai : tout finira par s'arranger.

— Vous ne retournerez pas là-bas : pas avant que les choses ne soient au point, du moins. C'est inutile; vous n'avanceriez rien, vous n'iriez chercher que des chagrins : et tout d'abord celui de quitter un pays où vous retiennent en ce moment des préoccupations d'un autre ordre.

Elle se raidit : le fer du chirurgien descendait plus avant, allait toucher le cœur. Elle essaya de le détourner par une diversion, se leva, dit avec un rire de commande :

— Savez-vous qu'il se fait très tard? Et notre tête-à-tête désespère ma rivale, Mme de Banneleuse. Regardez-la qui se démène et s'impatiente; elle attend sa part de votre temps précieux. Allez la consoler, je vous rends votre liberté.

Archibald haussa les épaules, sans bouger de place.

— Cette jeune femme a dû être fort jolie, autrefois. Elle a tort d'enfreindre la défense que j'ai lue sur un écriteau, à l'entrée du village : « La mendicité est interdite dans la commune de Jossé. » Je pourrais répondre à votre plaisanterie, et ceci n'en serait plus une, que notre conversation impatiente une autre personne, quelqu'un de plus sérieux que Mme Louison.

— Qui voulez-vous dire?

— Je ne me reconnais aucun droit sur vos secrets, même si je les devine.

Elle le regarda en face. Avec un élan de bravade :

— Faites-vous allusion à M. de Tournoël? Je serais très flattée qu'il me recherchât. J'ai pour lui beaucoup d'estime.

— Pas plus que moi. Souvenez-vous. Je n'ai pas attendu cette heure pour vous dire que nul homme n'est plus digne de votre estime. Et si vous permettiez à un ami d'insister, j'ajouterais aujourd'hui : nul ne mériterait mieux que vous recommenciez votre vie à son bras.

Mme Fianona s'était rassise, comme malgré elle. Dominée, frémissante de l'effort où il la contraignait, elle dit :

— Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter? Je viens de vous découvrir tout ce qui enchaîne ma liberté Vous connaissez maintenant ma triste posi-

tion : et vous semblez bien connaître la sienne. Vous savez donc que tout projet où je le mettrais de moitié serait insensé.

— Nullement. Pour lui comme pour vous, s'il voulait m'écouter, l'horizon s'éclaircirait vite. Mais il ne recevra plus de ma bouche les conseils de sagesse. Il ne les accepterait que d'une autre. Vous a-t-il parlé de ce qui s'est passé entre nous?

— Il ne m'a parlé de rien : quelques mots seulement de ses ambitions, de ses espérances ; ce qu'il en disait tout à l'heure devant nous tous.

— Alors, laissez-moi vous exposer ses vues, les miennes, et soyez juge.

M. Robinson rapporta son premier entretien avec le capitaine. Le résumé qu'il en fit fut exact, véridique. Il n'atténua aucune des objections de l'officier. Millicent l'écoutait avec une attention concentrée.

— Mais c'est très noble, tout ce qu'il vous disait!

— Et très chimérique. Comme toute sa conception de la vie, du patriotisme, des moyens à employer pour réussir dans son grand dessein. Entendez-moi bien, chère Madame. Je ne voudrais pour rien au monde fausser une conscience droite; je voudrais redresser un esprit vigoureux qui raisonne à faux, et lui faciliter sa belle tâche, dont il voit mal les conditions nécessaires. M. de Tournoël est un homme du plus grand mérite; mais c'est un militaire; chez les meilleurs d'entre eux, autant que j'ai pu observer, l'habitude d'agir toujours par ordre a brisé les ressorts audacieux de la volonté. C'est de plus un Français; et les Français vivent dans leurs songes; ils peuplent l'univers de fantômes qu'ils prennent pour des réalités. M. de Tournoël a trouvé le bloc de marbre d'où sortira une belle

statue, il est capable de la sculpter, mais il ne veut attaquer ce bloc qu'avec un vieux ciseau émoussé. Je lui offre de meilleurs outils; il ne les acceptera pas de ma main : il me considère comme un traître de mélodrame ; il me prête l'intention de lui voler sa trouvaille, alors que je voudrais créer la statue en collaboration avec lui.

— Et vous comptez sur moi, interrompit Millicent, pour vaincre ses scrupules, pour l'amener à servir vos intérêts?

— Je ne fais aucune différence entre les siens et les miens; ils m'apparaissent étroitement liés, je vous l'affirme. Et je vous affirme qu'à sa place j'agirais comme je lui conseille d'agir.

L'accent de sincérité qu'il mit dans cette déclaration frappa Mme Fianona. Sincère, M. Robinson l'était à cette minute; ceux qui ont étudié de près cet homme remarquable n'en douteront pas. Les suggestions d'Hiram Jarvis le faisaient sortir par moment de son naturel, les flatteries du prophète déchaînaient en lui des accès de mégalomanie; il se ruait alors contre l'obstacle dans une ivresse d'énergie, il imaginait des combinaisons machiavéliques pour triompher de cet obstacle. Le naturel positif reprenait vite le dessus. C'était le cas dans l'affaire africaine. Archibald la croyait bonne, il avait besoin de Tournoël pour la mettre sur pied; et il estimait que Tournoël n'y pouvait rien sans lui. Pourquoi ne pas s'entendre pratiquement, loyalement? A tout prix, il fallait amener l'officier à cette entente. Les résistances de son patriotisme ombrageux? Étroitesse de vue, enfantillage incompréhensible pour l'Américain. Le nouvel empire appartiendrait un jour à la race la plus forte; que ce dût être l'anglo-saxonne, un fou pouvait seul en douter.

Arrêter une belle et grande affaire par crainte de cette fin inéluctable, c'était, dans la pensée de ce remueur de mondes, un acte déraisonnable, antihumain : la sottise superstitieuse d'un sauvage qui hésiterait à lancer sa pirogue sur le fleuve, parce que le fleuve ira nécessairement se perdre dans la mer.

— Croyez-moi, continua-t-il : j'ai voulu servir, en même temps qu'une œuvre où mon activité trouve satisfaction, l'homme indispensable à cette œuvre ; un homme dont je fais grand cas, parce qu'il travaille comme moi à l'élargissement, à la transformation de notre vieux globe. Il me plairait de l'avoir pour partenaire dans une des parties que je joue avec ce gros ballon. Vous paraissez disposée à unir votre sort au sien : nouvelle et très forte raison pour que je sois encore plus porté à servir cet homme. S'il s'obstine dans ses préjugés, ce sera, sachez-le bien, aux dépens de ses ambitions, de son bonheur, du vôtre. Comme vous le disiez tout à l'heure, tout vous sépare du pauvre officier qui court après une ombre insaisissable, qui ne peut vous offrir ce qu'il n'a point lui-même : l'indépendance, le nécessaire, la sécurité de la vie. Qu'il écoute mes propositions raisonnables, et tous les obstacles sont aussitôt aplanis : riche, libre, certain de vous apporter un empire, il n'aura plus qu'à solliciter de vous le mot qui le fera pleinement heureux.

Blessée et demandant grâce, avec le geste instinctif de repousser une main qui l'eût prise à la gorge, Millicent s'écria :

— De quel droit le préjugez-vous, ce mot? Vous parlez comme si Dieu vous avait fait l'arbitre de nos destinées : vous qui ne m'êtes rien,... qui n'avez rien voulu être pour moi!

Ce fut lui qui se leva, cette fois : debout dans la clarté que projetaient sur sa personne les lampes du salon voisin, il attacha sur elle un regard aigu, énigmatique : un regard dont elle eut peur, et qu'elle devait se rappeler plus tard. Il laissa tomber ces mots, scandés lentement :

— Arbitre de votre destinée... C'est bien ce que je veux être.

Et s'éloignant, de son pas tranquille et mesuré, il rejoignit la compagnie.

Tournoël manœuvra aussitôt pour se rapprocher de Mme Fianona; elle ne se sentit pas le courage d'affronter de nouvelles agitations; alléguant une fatigue de tête qu'elle éprouvait réellement, elle se retira dans sa chambre.

Longtemps, le sommeil lui refusa l'apaisement et l'oubli. Les paroles d'Archibald tintaient à ses oreilles; elle les creusait, elle y accoutumait son esprit; comme il arrivait toujours à ceux qui venaient de discuter avec cet homme, elle lui donnait raison après coup, tout en sentant qu'il froissait les plus chères habitudes, les plus fines délicatesses de son âme. Elle s'endormit enfin; d'un sommeil pénible, bientôt troublé par un cauchemar. Elle se promenait dans un jardin charmant, empli d'oiseaux qui chantaient et de fleurs magnifiques; la plus belle de ces fleurs l'attirait; une éclatante rose de France, au bout d'une allée de myrtes et de lauriers. Et voilà qu'un grand mur d'argent rugueux sortait de terre, se dressait tout autour du jardin, interceptait l'horizon; les oiseaux s'enfuyaient avec des cris d'effroi, passaient pardessus le mur circulaire; il se rapprochait, elle s'y heurtait, elle s'y meurtrissait les mains en voulant cueillir la rose. Dans le cercle qui se resserrait,

elle tournait, inquiète; le mur d'argent broyait les fleurs, avançait sur elle, l'enfermait dans l'étroit espace, qui devenait un puits noir, profond, où elle étouffait... Son cri d'épouvante l'éveilla en sursaut.

XII

SUR L'ÉTANG

Moucheron était en train d'amarrer la barque à l'anneau scellé dans une pierre, sur la berge de l'étang, au pied de la tour. Vêtu d'une vareuse et coiffé d'un paillasson qu'il jugeait irrésistible, Emile venait de faire à Mme de Banneleuse les honneurs de la pièce d'eau. Louison secouait ses jupes mouillées.

— Merci, Monsieur Moucheron. Délicieuse promenade. Mais je dois à la vérité de dire que vous ramez très mal. Voyez comme vous avez aspergé ma pauvre robe! Et mes bas : des fontaines!

— Si l'on peut dire! On voit bien que vous ne fréquentez pas Bougival, Madame : mes talents y sont notoires; même que les camarades du lycée m'avaient surnommé Palinure, depuis le jour où ils me poussèrent à l'eau tandis que je dormais en tenant la barre du canot.

— Qui est celui-là? Un canotier fameux à la Grenouillère?

— Non; un canotier classique, un personnage de pensum; celui qui barrait sur la galère d'Enée le Troyen.

— Eh bien ! Palinure, vous avez volé votre réputation; ou il faut croire que ces dames de Bougival vous inspiraient mieux que moi.

— Vous voulez dire qu'elles m'intimidaient

moins, Madame. Aujourd'hui, mes mains tremblaient!

— Je m'en aperçois trop. Je suis toute trempée! Je cours me changer.

— Et vous ne savez même pas ranger les avirons! s'écria Mme de Lauvreins, qui assistait du bord à ce colloque. Elle sauta dans la barque; d'une main experte à toutes les choses du sport, elle assujettit les rames à leur place réglementaire. En se relevant, elle aperçut Mme Fianona qui la regardait faire, d'une fenêtre de la tour.

— Belle rêveuse, descendez, lui cria Peg, venez promener votre rêverie sur l'eau; la soirée est idéale, et M. Moucheron est infatigable : Louison l'a calomnié, il veut se réhabiliter.

— Certainement; tout aux ordres de Madame, dit galamment Emile.

Sa situation au château grandissait chaque jour. Toléré d'abord sur le pied d'un secrétaire chargé d'une tâche, traité avec cette politesse mesurée qui conseille à un subalterne l'effacement convenable, il s'était vite émancipé, il avait regagné ses distances en se rendant indispensable partout et à tous. Les châtelains lui savaient gré de ses trouvailles flatteuses dans leur chartrier. Il s'était chargé de faire aboutir, par l'intermédiaire d'un camarade de la presse radicale, une demande de l'évêque à la direction des Cultes, une réclamation du général aux bureaux de l'Intendance. Le duc ayant tué la veille un milan de la grosse espèce, Moucheron lui avait dit : Je vais vous naturaliser ce rapace. — Et il empaillait l'oiseau fort proprement. Christian lui avait témoigné sa satisfaction en l'armant d'un fusil pour la deuxième journée de chasse : amabilité dont il se repentit, d'ailleurs,

quand Emile logea son premier grain de plomb dans le mollet d'un rabatteur. Bibliothécaire, archiviste, empailleur, marinier et surtout boute-en-train, il devenait grand favori ; et l'on a vu qu'il en était déjà aux familiarités avec la petite Banneleuse, laquelle ne détestait point de s'encanailler un peu.

Mme Fianona descendit sur la berge. Le duc et Tournoël sortaient au même instant des écuries voisines. L'officier venait de subir pour la seconde fois l'historique de chaque queue de cheval, la généalogie des poulains, les conférences de son hôte sur la supériorité d'un mobilier hippique où tout était irréprochable : stalles pavées en mosaïque, panneaux des box luisants comme des miroirs, mangeoires de faïence sans rivales dans le département.

— M. de Tournoël embarque-t-il avec nous? demanda Millicent.

Elle s'installait dans le bateau, avec cette grâce lente et chaste qui caractérisait tous ses mouvements. Louis s'empressa de déférer à l'invitation indirecte.

— Bon voyage ! leur cria Mme de Lauvreins : je ne vous accompagne pas, je me dois à mes hôtes. — Et se ravisant soudain :

— Monsieur Moucheron, vous avez expédié le compte rendu pour l'*Oceanic Herald?*

— Non, Madame, mais il est prêt.

— Malheureux ! vous oubliez que le facteur ne passe pas deux fois dans notre désert. Il est temps encore : j'envoie le cocher au bourg. Allez vite chercher votre article.

Emile fut sur le point de dire que le pli était préparé, sur la table du vestibule ; mais le subtil

garçon devina l'intention de la duchesse, sortit de l'embarcation, disparut et ne revint pas.

— Je suis sûre que M. de Tournoël est excellent marin, fit Peg; — un explorateur du grand lac africain! Il saura bien vous piloter sur notre petit Tchad.

Elle décocha un regard d'intelligence, espiègle et provocateur, à l'amie qui réprimait un sourire en la foudroyant de ses yeux fâchés. Tournoël ne se fit pas répéter l'ordre : il engagea les avirons dans les tolets, poussa vivement au large.

Il dirigeait la barque vers la rive opposée. La forêt y dévale du sommet des collines en masses profondes; les chênes et les trembles font une large barre d'ombre sur l'eau qui baigne leurs pieds. Près de descendre dans cette mer de verdure, le soleil la nimbait d'une lumière cuivrée; ses rayons obliques rasaient les cimes des arbres, filtraient entre les dernières branches, allumaient des flammes roses sur la nappe où glissait le bateau. Il n'y avait ni vent ni haleine dans l'air léger, encore chaud à cette fin de jour; la nacre éparse dans l'atmosphère de septembre estompait en douceur toutes les lignes du paysage, arêtes brillantes de l'ardoise sur la silhouette grise du château, lointains boisés qui bleuissaient à l'horizon, nuages colorés de pourpre sur le pâle outremer du ciel. Quelques taches rousses annonçaient l'arrière-saison, dans le feuillage des arbustes où elle choisit ses premières victimes. On était à cette limite indécise des beaux jours qui change de nom avec les dispositions de chacun : l'été encore, pour les natures exubérantes, sourdes aux pas furtifs du temps; déjà l'automne pour les complexions intui-

tives, sensibles aux nuances des choses qui déclinent et finissent. Il en est de nous comme des arbres de la forêt : tous ne sentent pas à la même heure l'éveil du printemps, l'alanguissement de l'automne; les espèces plus délicates devancent la saison des autres.

Millicent appartenait à cette famille hâtive : âme de passage, elle avait les intuitions des oiseaux migrateurs. Elle s'absorbait dans la contemplation des jeux de lumière sur le miroir irisé; son corsage de gaze blanche y mettait un reflet d'aile de cygne. Tournoël ramait et la regardait. Les quelques phrases banales échangées au départ moururent vite sur leurs lèvres : après les mots sur lesquels ils s'étaient séparés l'avant-veille, la conversation ne pouvait reprendre entre eux que pour une réciproque ouverture des cœurs. Elle l'attendait, ramassée dans un silence qui était déjà un encouragement à parler. Il laissa tomber les rames; la barque avait traversé tout le découvert de l'étang, elle entrait dans la zone ombreuse que protégeait la voûte des chênes; des roseaux l'arrêtèrent, au fond d'une petite anse où s'égouttaient les sources forestières. Un tapis de plantes aquatiques prolongeait la végétation de la berge sur ces eaux sombres et fraîches. Quelques fleurs attardées, nénuphars et boutons jaunes du souci d'eau, perçaient le réseau flottant où s'emmêlaient la renouée, le plantain, la lysimaque; les fuseaux lancéolés de la massette et de la sagittaire frôlaient le flanc du bateau. Millicent se pencha sur le bordage, ramena la longue tige d'un nénuphar blanc. Elle voulut la redresser : les gouttes d'eau qui tombaient du calice sur sa main l'obligèrent à relever sa manche; les perles liquides roulèrent sur l'attache du bras,

y retrouvèrent la blancheur mate de la corolle d'où elles sortaient.

Gênée par le regard que le jeune homme attachait sur ce bras nu, elle dit, pour rompre un silence devenu trop lourd :

— Aimez-vous ce lis des étangs, si pâle, qui pleure toujours en ployant sur sa tige? Pour moi, c'est un souvenir d'enfance. Nous habitions près de Padoue une maison entourée de fossés : les *ninfées,* comme nous les appelons, y venaient en abondance ; j'allais en cueillir des brassées et je m'en faisais des couronnes.

— Je sais, dit-il, une autre fleur d'eau que vous aimeriez; une plante vagabonde que j'ai souvent poursuivie, sur les bords marécageux du Tchad, entre les lotus et les papyrus. Le botaniste de la mission l'affublait d'un nom savant, la *pistia stratiotis ;* mes noirs la nommaient dans leur langage « l'herbe sans patrie », parce qu'elle flotte sur les eaux, toujours errante. Elle me plaisait, la plante fugitive.

— Oui, fit-elle, je crois que je l'aimerais, votre herbe sans patrie. Quel meilleur emblème de ma vie?

Il se pencha vers elle, avec des yeux de prière.

— Comme vous dites cela tristement! Avant-hier, vous m'aviez fait espérer que vous me parleriez de vos peines. Hier, vous n'en avez pas trouvé l'occasion. On vous accapare, dans cette maison. Le soir, pas moyen de vous dire un mot : vous étiez en puissance de milliardaire.

— Toujours ces allusions! Un soupçon rancunier empoisonne chacune de vos paroles. Expliquez-vous franchement : vous me croyez en coquetterie avec M. Robinson?

— Qu'en sais-je? N'est-il pas toujours occupé de vous?

— Bien moins que vous ne pensez. Il est parti ce matin, il prenait congé de moi hier soir : rien là que de très naturel.

— On ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il exerce sur vous une sorte de fascination. Je l'ai observé : ses yeux de faucon vous guettent comme une proie assurée.

— Merci pour le compliment, dit-elle en riant. Ils vous déplaisent donc bien, ces yeux américains? Moi, j'aime les yeux couleur de mer. Ne suis-je pas libre?

Elle le vit si malheureux qu'elle ajouta aussitôt, en le regardant avec bonté :

— Mais j'aime aussi les yeux couleur de ciel.

Elle releva la tête, avec une expression de curiosité enfantine, comme pour vérifier la similitude de nuance entre les prunelles du jeune homme et le bleu de là-haut. Elle reprit, sérieuse :

— Le hasard m'a rapprochée de M. Robinson. Il n'a eu pour moi que de bons procédés. Il ne m'a jamais adressé un mot de galanterie. Si vous le connaissiez mieux, vous sauriez que cette force maîtresse d'elle-même ne s'amuse pas aux amourettes.

— Il le fait accroire. C'est très habile. Et c'es par là que sa force dédaigneuse vous attire, vou pique au jeu. Autrement, je ne m'expliquerais pa qu'une nature comme la vôtre, faite de toutes le délicatesses, ne se détournât point avec dégoût d l'unique source de cette force, de la vile supériori de l'argent.

— Vous vous trompez. Sa supériorité lui vie des énergies de sa pensée, de sa volonté, bien pl que de son argent.

— Je n'en crois rien. Il sert un maître dont on est toujours l'esclave. Son argent est une force indépendante de lui, qui le mène et le précipite où elle veut.

— Vous êtes injuste, je vous assure. M. Robinson est un homme de valeur; un type intéressant de l'homme de l'avenir.

Apre et passionnée, la voix de l'officier éclata, comme répondant à un défi :

— Et je suis l'homme du passé, n'est-ce pas? Un pauvre homme! — L'homme de toujours, sachez-le bien, tel qu'il fut et sera éternellement; aussi longtemps qu'on le tirera des entrailles douloureuses de la femme, pour aimer, souffrir, rêver l'impossible, et mourir de n'avoir pu l'étreindre.

— Parlez-m'en donc, de ces rêves qui vous occupent ; et laissons là votre bête noire, cet Américain auquel je ne pensais plus. Parlez-moi de vos grands projets. Êtes-vous si découragé que vous n'aperceviez aucune chance de réussite?

— Oh ! ce n'est pas seulement à ces projets que se rapportaient mes paroles !

— Vraiment? Je les croyais votre unique et constant souci. Je serais très fière si vous me mettiez de moitié, comme une amie très sûre, dans les préoccupations qui sont le plus cher intérêt de votre vie.

— Je ne vous en apprendrais rien que vous ne sachiez. Je me suis assigné une tâche, j'y rencontre des difficultés, je dois vaincre des résistances, je les vaincrai. C'est mon métier d'homme. Et je serai d'autant plus satisfait en touchant le but que j'aurai quelque peu peiné sur la route. Non, ce n'est point là le rêve impossible.

— Eh quoi ! Quand vous aurez atteint ce

but, ne serez-vous pas parfaitement heureux?

— Je le croyais... jusqu'à ces derniers temps. Maintenant, j'en doute. Ces retards que je maudissais, il y a des jours où j'ai peur et honte de m'en consoler, puisqu'ils m'ont permis de vous connaître... Mais ils ne voient donc rien, ces beaux yeux absents, ils ne lisent pas dans les cœurs qu'ils prennent?

Il saisit la main de Millicent, la retint entre les siennes; avec des mots ardents, toute son âme déborda. Il dit à la jeune femme ce qu'elle savait, ce qu'elle voulait entendre : son premier émoi, le soir de l'Opéra; ses troubles, ses luttes, l'obsession grandissante de jour en jour, l'irrésistible besoin de la revoir qui l'avait conduit à Jossé. Il dit les paroles primordiales et toujours inouïes, toujours réinventées par les jeunes cœurs lorsqu'ils en découvrent au fond d'eux-mêmes le trésor caché : fleurs du Verbe, qui partagent avec les fleurs du printemps le don magique d'un perpétuel renouveau; premières-nées sur les lèvres des premiers hommes, éternellement neuves pour tous ceux qu'elles ont créés; neuves comme le baiser qu'elles appellent, comme l'inépuisable vouloir d'y transmettre la vie transmise.

Elle le laissa tout dire. Puis, avec effort, en se raidissant contre un enchantement, elle répondit :

— Je veux vous croire. Vous ne parlez pas à une indifférente. Mais vous êtes-vous demandé où vous alliez? Vous a-t-on dit qui je suis? Si vous ne le savez pas, c'est le moment de vous en instruire.

Simplement, sans réticences, elle lui fit un tableau succinct de sa vie passée; elle rappela les longues années sans joies, la solitude de son âme expatriée, l'attente vague d'un jour meilleur qui

ne venait jamais; elle s'expliqua sur sa condition présente : libre en apparence, esclave en réalité de sa détresse matérielle, elle allait repartir, comme partent les pauvres émigrants de son pays, pour chercher par delà l'Océan un pain douteux; plus désespérée que ces misérables, qui ont du moins devant eux le mirage de l'inconnu; tandis qu'elle retournait s'ensevelir sous les ruines d'une vie trop connue. Mme Fianona conclut sur ces mots :

— Vous aussi, vous repartirez pour un autre monde, à l'aventure, mais avec une confiance dans votre destinée que je ne puis avoir dans la mienne. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous m'avez choisie comme un passe-temps agréable, entre deux voyages. Je pense, — je pense avec beaucoup de douceur, — que vous avez pu songer un instant à moi comme à une compagne qui vous aurait aimé, suivi, soutenu dans vos nobles entreprises. Cela ne peut pas être. Oh! ne protestez pas, ne faites pas de serments! Nous ne sommes plus des enfants. Pour vaincre ces difficultés dont vous me parliez, vous n'aurez pas trop de toutes vos forces, de toute votre indépendance. Je n'attacherai pas à vos pieds mon triste poids de misère. Votre vie ne s'abîmera pas dans l'effondrement de la mienne. Jamais. Décidez maintenant si c'est l'indifférence qui me dicte cette résolution.

Il se taisait. Comme un voyageur pressé s'arrête la nuit sur la route, aux clartés de la lanterne qui lui signale une barrière, son esprit s'arrêtait sur des perspectives qu'il n'avait pas envisagées. Une tendre sympathie d'âme et l'ivresse d'un violent désir l'avaient entraîné vers la jeune veuve : ce que serait leur amour, si elle cédait à ce désir, il ne se l'était pas demandé. L'instant d'avant, alors

qu'il la suppliait du regard et de la parole, sans dessein prémédité, tout à l'emportement de la passion, il se fût indigné si une voix lui eût dit qu'il voulait se jouer de cette femme, étonné si cette voix l'eût averti qu'il engageait toute sa vie sur quelques mots. Il ne savait pas, il ne réfléchissait pas : homme, il désirait. Elle venait de l'éclairer. La voyant si sérieuse, si touchante, Tournoël comprit qu'elle attendait de lui le don irrévocable qu'elle jugeait ce don impossible, et qu'il l'était en effet.

Perdu dans ses pensées, il en cherchait une où se reprendre. Leurs yeux s'étaient quittés. Ils écoutaient tous deux, machinalement, le faible sanglot de la source qui pleurait dans l'étang. Le saut brusque d'un barbeau sur la mare, près de la barque, réveilla leur attention anéantie. De nouveau leurs regards se rencontrèrent, émus, incertains.

— Vous voyez bien, fit-elle, que vous n'avez rien à me répondre. Rentrons, puisque nous nous sommes tout dit.

— Non, s'écria-t-il avec une exaltation renaissante, laissez-moi vous garder encore. Mais nous causerons mieux en marchant. Venez faire quelques pas dans la forêt, sur ce sentier solitaire qui monte entre les chênes : qu'il y ait au moins ce soir d'humbles créatures heureuses, ces mousses où vos pieds se seront posés.

Il poussa la barque à terre, sauta sur la berge, tendit les mains à Millicent. Elle le suivit docilement. Il lui prit le bras et se serra contre elle, dans l'étroite sente où l'on avait peine à marcher deux de front entre les ronces.

— Parlez-moi encore de vous, dit-il, de votre passé. J'en veux tout savoir.

— Et moi je ne sais rien du vôtre. Ne voulez-vous pas le faire revivre et me le donner un peu?

Homme d'action, de ceux qui regardent en avant, Tournoël s'attardait rarement à la remembrance des jours révolus. Il obéit pourtant aux sollicitations de la douce voix qui le pressait de rappeler ces jours. Elle voulut qu'il racontât ses années d'enfance, partagées entre la maison familiale et le lycée de Clermont. Louis n'avait pas connu son père, un jeune capitaine tué à Frœschwiller, six mois après la naissance du garçon. Sa mère l'avait élevé dans un âpre repli des monts d'Auvergne, non loin du manoir pittoresque dont il portait le nom. Les Tournoël, dépossédés depuis longtemps de ce château seigneurial, avaient été réduits par la fortune adverse à quelques hectares de mauvaise terre, autour d'une bicoque tapie dans la coulée de lave qui forme le ravin d'Enval : le *Bout du monde*, comme on l'appelle dans le pays. De l'extrémité supérieure de cette gorge, par une échancrure de la roche basaltique, le regard plonge sur la plaine riante de la Limagne. Pour l'enfant qui gîtait entre les dures pierres noires, ces vallées aperçues de loin étaient un monde merveilleux, le vaste univers où s'échappaient ses rêves. Fils d'un pauvre officier, il avait suivi par goût autant que par nécessité la carrière paternelle, comme la seule où il pût vivre noblement. Boursier de Saint-Cyr, il était sorti de l'école sans autre capital que sa volonté d'arriver.

— Et voilà, disait-il à Millicent, comment je suis devenu le petit lieutenant qui eut sa première bonne fortune à Sospel, avec votre premier sourire. Depuis, j'ai langui dans l'obscurité : l'aventure africaine m'en a tiré. Comme jadis ma plaine

de Limagne, l'Afrique m'a ouvert les larges horizons dont je ne puis plus me passer. Les joies de vouloir, d'agir, d'espérer, je ne les ai vraiment connues que du jour où je me suis tâté dans cette épreuve de moi-même.

Elle ne se tint pas pour satisfaite de ces généralités; elle le pressa de questions plus intimes, avec une curiosité féminine de le confesser sur sa vie sentimentale, sur ce qu'il en avait pu donner à d'autres avant qu'elle en reçût l'offrande. Il retournait ces questions à la jeune femme; et tous deux se complaisaient à découvrir des affinités entre les circonstances de leur jeunesse, entre leurs premières émotions devant la nature et parmi les hommes. Ils reformaient sur un même modèle ces commencements d'existence qu'ils voulaient se figurer semblables, déjà marqués d'un sceau de prédestination. Besoin instinctif de deux âmes qui s'unissent, et s'étonnent naïvement qu'en un même univers elles aient pu vivre si longtemps indépendantes, ignorantes l'une de l'autre. Elles vont se rechercher dans le passé, comme pour ajouter au temps de l'amour — à la pauvre petite minute dont on pressent qu'elle sera brève — tout ce que l'on eut de vie consciente avant de renaître à une vie nouvelle. Cette communion rétrospective, Louis et Millicent en étaient d'autant plus avides qu'il leur était défendu d'espérer une communion dans l'avenir.

L'avenir! Chacune des paroles qu'ils échangeaient le leur montrait plus difficile, et chacune de ces paroles les liait davantage. Tout ce qu'ils s'apprenaient mutuellement de leurs destinées en faisait apparaître l'incompatibilité; et chaque pas dans l'étroit sentier rapprochait un peu plus leurs per-

sonnes, chaque contact déchaînait en elles des puissances aimantes qui s'entr'appelaient éperdument. Leur raison n'apercevait que barrières et séparations, tandis que se rivaient entre eux les anneaux d'amour, forgés avec toutes les fibres secrètes par les petites mains futures de ce qui veut être.

Autour d'eux, la forêt se recueillait dans la paix du soir. Les coulées de lumière se faisaient plus rares à travers le feuillage obscurci. Tout au bout du chemin, dans une clairière, un lambeau de ciel apparaissait; l'or du couchant y poudroyait encore. Les dernières flèches du soleil partaient de ce foyer, venaient frapper au hasard des troncs qu'elles incendiaient : un pin sanglant dans la pourpre de son écorce, un bouleau dont le fût argenté se teintait de rose. L'un après l'autre ces incendies s'éteignirent. La nuit qui tombe du ciel sur les plaines semblait monter du sol dans la forêt, sortir des racines et ramper jusqu'au faîte des arbres rembrunis. On eût dit que se libéraient les masses d'ombre emprisonnées tout le jour au fond des halliers, et qu'elles reconquéraient leur empire, s'y répandaient comme un flot noir sur ses digues rompues. La futaie prenait sa figure crépusculaire. Atelier de travail durant le jour, on y perçoit le sourd labeur de ces grands êtres pour végéter, s'accroître, transformer les éléments dans leur substance. On y entend les mille bruits du monde animal, pullulant sous leur abri protecteur. Le travail cessait au départ de l'ouvrière qui l'active, la lumière. Les bruits diurnes s'évanouissaient. L'immense laboratoire de vie redevenait le temple aux nefs profondes, gardiennes d'un divin mystère. Les arbres s'immobilisaient dans leurs atti-

tudes de vieux hommes en prière, leurs branches s'inclinaient comme des bras chargés de bénédictions.

— Regardez, disait Millicent, chacun d'eux a sa physionomie, son âme douce ou tragique.

Et sortant d'elle-même à l'appel de ces harmonies visibles, elle oubliait un instant ses agitations intérieures; elle peignait d'un mot divinateur les sentiments que traduisait à ses yeux le geste auguste d'un chêne, d'un ormeau. Louis l'admirait, subjugué par le sens subtil des apparences qu'elle lui révélait. Elle le confondait par la richesse et la mobilité de sa nature, cette enfant qu'il avait vue à certaines minutes si enfant, candide ou coquette, et qui se découvrait maintenant maîtresse des grands secrets de la forêt, sœur et contemporaine des arbres séculaires, interprète inspirée de leur sagesse. Prosterné au fond de son cœur devant celle que chaque mot lui faisait adorer plus humblement, il ne résista pas, il obéit sans murmure à l'ordre muet, quand elle pesa sur son bras pour le ramener vers l'étang ; craintive, il le devinait, défiante de lui, d'elle-même, à l'approche de la nuit énervante dans ce lieu solitaire.

Au bord de l'eau, elle s'arrêta, se retourna vers la forêt, jeta un long regard sur le sentier qui s'effaçait dans l'ombre.

— Je n'oublierai jamais cette promenade, dit-elle tristement, je la regretterai toujours.

— Madame... Millicent ! Ne me quittez pas ainsi ! Ne dites pas de mots irrévocables. Il est impossible que vous condamniez à jamais un amour que votre cœur n'a pas repoussé. Les obstacles, nous les surmonterons. Un homme qui aime triomphe de tout !

— Pas de la fatalité. Elle pèse sur nous. Repartez, allez à votre but glorieux. Du fond de ma retraite lointaine, je n'aurai de pensées et de vœux que pour votre succès. Je le voudrais si grand! Oubliez-moi... Pas tout à fait. Quand vous naviguerez sur votre grand lac, maître et souverain comme vous le désirez, souvenez-vous quelquefois de cette promenade sur le petit étang de Jossé.

— Mais il n'est pas question de mon départ! Le plus probable est qu'ils ne me renverront jamais là-bas!

— Ils sont donc bien méchants, ou bien aveugles, ces hommes qui n'ont pas confiance en vous! Ils vous écouteront, j'en suis sûre. Comment ne verraient-ils pas ce que vous valez, ce que vous pouvez? M. Robinson l'a bien vu, lui qui se dit tout prêt à vous assister dans votre œuvre...

— Encore cet homme! fit Tournoël d'une voix redevenue dure. Et son regard se détourna, se fixa obstinément à terre. — Ah! il vous a dit comment il voulait me prendre à son piège!

— Ne soyez pas mauvais, et dur pour moi, à cette minute. Je vous le répète, votre prévention vous égare. Quand il disait cela, j'avais la conviction intime qu'il vous appréciait à votre valeur, qu'il désirait vous faire du bien.

— Du bien! Et vous a-t-il dit qu'il entendait faire de moi l'instrument de ses brigandages? Vous a-t-il dit ce qu'il me demandait en échange de son assistance? — Ma fierté de soldat, mon avenir de chef, mon honneur, et peut-être la trahison des intérêts de mon pays, par-dessus le marché!

— Est-ce possible? Vous exagérez, mon ami : de son point de vue, il n'apercevait certainement pas les choses ainsi. Mais vous êtes seul juge. Vos rai-

sons doivent être bonnes, nobles, comme tout ce que vous faites. Je ne sais pas, moi, j'ignore tout de ces affaires compliquées. Je sais seulement que je veux votre triomphe, à n'importe quel prix; et j'écoutais avec bonheur l'homme qui paraissait si sûr de vous faciliter tout... *tout!*

— Et qui voulait me rendre indigne de vous, Millicent!

— Oh! pour cela, je suis tranquille. Vous ne serez jamais indigne de moi : aussi vrai que vous ne serez jamais à moi, puisque votre conscience vous défend de saisir cette dernière branche de salut!

L'accent de souffrance qui gémissait dans ces mots bouleversa le cœur de Louis. Son regard se reporta sur le cher visage : une grosse larme y perlait au bord des cils. Il ne se maîtrisa plus; ses lèvres s'avancèrent, impatientes de sécher cette larme dans un baiser. D'un geste rapide et tendre, Millicent le prévint, saisit des deux mains la tête du jeune homme, l'appuya contre son sein.

— Cher, cher ami, prenez là, dans mon cœur, tout ce que j'ai de force : faites votre grandeur avec mon sacrifice; tout ce que vous ferez sera bien.

Il l'enveloppa d'une étreinte passionnée, voulut l'attirer tout entière sur sa bouche, sur sa poitrine. Elle se dégagea doucement.

— Non... je vous supplie... La nuit vient, on nous attend... Que je n'emporte pas de cette heure bénie un regret amer, une honte... Gardez-moi digne de vous, moi aussi!

Elle se laissa glisser dans la barque, s'affaissa sur le banc, toute brisée de son effort et de son émotion. Il reprit les rames, démarra lentement entre

les herbes. Sous le ciel libre, ils retrouvèrent la clarté du crépuscule ; une brume montait des eaux immobiles de l'étang : grand disque d'argent taciturne dans son écrin noir de forêts, il ne s'animait plus d'aucune vie, d'aucun reflet. Fuyante sur ce disque dans le voile de brouillard, la barque semblait porter des ombres. Leur traversée fut silencieuse au retour comme à l'aller ; mais ce n'était plus le silence de tout à l'heure, chargé d'attente et palpitant de promesses : c'était le silence déchiré de ceux qui n'ont plus rien à se dire, leur cœur s'étant vidé de ses espérances. Au pied de la tour, Millicent débarqua la première, tandis que Louis maintenait le bateau. Elle se retourna vers lui.

— Merci, dit-elle ; merci pour tout. — Du bout des doigts qu'elle portait à sa bouche, elle fit le geste de lui envoyer un baiser.

— Oh! s'écria-t-il, un mot encore, un dernier mot, de grâce ; un mot d'espoir !

— Je ne sais pas espérer. Il faut avoir appris toute jeune. Je n'ai jamais appris.

— Dites au moins que vous attendrez des jours meilleurs. Ils viendront, je vous le jure. Millicent, dites que vous m'aimerez!

— Faites comme si je l'avais dit... en ajoutant : Toujours.

Elle disparut sous les arcades italiennes de la loggia, parmi ses pâles sœurs des médaillons, comme une de ces délicates figures de marbre qui s'en fût retournée dans son pays.

XIII

VIEUX ET JEUNES CŒURS

— C'est toi, Louis? Déjà levé! Ça se trouve bien ; je te réquisitionne : service d'état-major.

Du seuil de l'écurie où il donnait un coup d'œil au pansage, Christian de Lauvreins interpellait le promeneur qu'il venait d'apercevoir au bord de l'étang. Le soleil matinal émergeait de la feuillée, sur la crête du coteau : les rayons plongeants réveillaient gaîment l'ardoise miroitante des combles, endiamantaient la soie grise des eaux assoupies. Tournoël s'était levé au petit jour : à peine si le sommeil lui avait fermé les yeux. Ils restaient ouverts sur des images intérieures : scènes remémorées de la journée précédente, visions que son imagination créait dans la nuit. Elles lui représentaient une autre insomnie, dans une chambre voisine ; un oreiller où tombaient peut-être des larmes — il lui était doux de croire à une peine qui le désolait — et, sur cet oreiller, le sombre déroulement des tresses que ses lèvres appelaient. Les visions prenaient ensuite toutes les formes possibles de l'obscur avenir : horizon barré partout, ténébreux comme le cœur du jeune homme, ce cœur où sa passion et sa raison luttaient, en face d'obstacles qu'il voyait et n'acceptait pas. Sorti dès

l'aube, il s'était dirigé machinalement vers l'étang, pour redemander à ces eaux le poignant souvenir des choses qu'elles avaient reflétées la veille. L'appel de Christian le tira de ses méditations : il remonta du côté des écuries.

— Oui, répéta le duc, je te réquisitionne. Tu sais que le général nous quitte : il va prendre le train de neuf heures; son ordonnance a déjà filé avec le bagage, sur la charrette anglaise. Figure-toi qu'il m'a demandé de lui faire seller un cheval; il a envie de trotter jusqu'à la gare, pour se dérouiller, dit-il, et pour reconnaître la forêt. Je ne peux pas l'accompagner : j'ai promis à mes boscards berrichons de leur servir un lièvre au chien courant, ce matin. Tu serais bien gentil de te mettre à la disposition du grand chef : il n'en a jamais assez de tes palabres. Je vais te donner *Rob Roy*, parce que c'est toi; tu verras quelles actions! Tu m'en diras des nouvelles. Pour le général... hum! je ne suis pas très sûr de lui : ce n'est qu'un fantassin, après tout! Si nous le campions sur *Joinville*, le cob irlandais? Qu'en penses-tu? Le dernier cheval de chasse du duc d'Aumale, mon cher : je l'ai acheté à Chantilly. Très sage, et du train, pourtant. Bouche sensible, le tenir sur le filet. Rappelle ma recommandation à ce brave Muiron, si tu lui vois la main dure avec ma bête. Le cocher prendra vos chevaux à la station : tu reviendras avec la charrette anglaise.

Tournoël accepta volontiers la proposition. Une longue traite à cheval, un bon bain d'air sylvestre, remèdes souverains, pensait-il, pour lui détendre les nerfs et le remettre d'aplomb. Le général descendit de sa chambre, botté, sanglé dans sa petite tenue, souriant à la perspective d'une chevauchée

sous bois dans le joli matin; il fit ses adieux au duc, se mit en selle avec une aisance qui démentait les soupçons injurieux de Christian. Les deux cavaliers prirent une allée traversière, s'enfoncèrent dans la futaie, entre les troncs zébrés de lumières, les massifs de feuillage lustrés sous l'averse des rayons.

« Le Romain », c'est le sobriquet familier dont se servent entre eux les jeunes officiers, lorsqu'ils veulent désigner, en jouant sur son prénom, le général Romain Muiron. Ils y mettent toute l'affectueuse estime que notre armée professe pour cet insigne serviteur; et le mot évoque dans leurs esprits, avec les lignes sévères du masque olivâtre qu'on dirait moulé sur un buste antique, la physionomie morale du soldat stoïque, actif et méditatif, qui vit comme un sage dans un temps où l'occasion ne lui fut pas donnée de mourir comme un héros. Issu d'une famille de pauvres artisans, Romain Muiron s'est élevé par son mérite. Il concentra de bonne heure ses rares facultés sur les devoirs d'un état qu'il embrassait comme une religion. Une intelligence réfléchie, appliquée à toutes les parties de l'art militaire, a fait du grand travailleur l'un des rénovateurs de cet art; chargé de l'enseigner dans les écoles spéciales et à l'école de guerre, il a formé l'élite de nos officiers. Ses envieux ont tourné contre lui des louanges perfides : Très fort, disent-ils; mais un professeur, une manière de savant, plutôt qu'un vrai soldat. — Ils feignent d'ignorer l'homme d'action qui étouffe dans le savant et se désespère de ne pouvoir donner sa mesure. Modeste à l'excès, négligent de la réclame, Muiron ne sut jamais étaler ses services et s'en faire payer le prix. Sa fière indépendance ne courtise ni les idées à l

mode ni les ministres en crédit; sa liberté d'opinions est également suspecte à ceux de droite, à ceux de gauche. Aussi finit-il oublié dans le commandement d'une division provinciale, à la veille d'atteindre la limite d'âge. Quand ses amis s'en indignent, il leur répond avec une simplicité convaincue : « Mettre une division sur un bon pied, n'est-ce pas une tâche assez lourde, assez belle pour satisfaire les plus hautes ambitions? » — Un chef et un père, disent ses subordonnés, qui savent comment l'austérité native de cette âme est tempérée par l'expérience de la vie, par la souriante bonté d'un large sentiment humain.

Étroitement lié, au début de sa carrière, avec Tournoël le père, Muiron avait connu Louis tout enfant; sa sollicitude paternelle veillait de loin sur le fils du frère d'armes tombé à l'ennemi. Le jeune capitaine payait d'un vif attachement cette protection dont il avait maintes fois éprouvé les effets.

— Vous me faites un grand plaisir en me donnant cette matinée, mon cher Louis, dit le général qui remettait sa bête au pas, après un premier temps de galop. — A Jossé, vous apparteniez aux belles dames; c'est de votre âge. Enfin! on va pouvoir causer un peu entre vieux camarades.

— Vous êtes toujours le même, mon général; si bon pour moi que vous me feriez oublier les distances.

— Laissez donc! Vous faites encore le salut militaire aux anciens, par habitude; et, dans le fond du cœur... Je vous connais, jeunes conquérants coloniaux! Tous les mêmes : à vos yeux, nous ne sommes plus qu'une garde nationale, nous autres pauvres brisquarts des troupes métropolitaines; l'active, la seule digne de ce nom, c'est

votre petite phalange d'outre-mer! Bah! Nous pensions de même dans ma jeunesse, quand je débutais en Afrique; mais le bout du monde, alors, c'était Géryville, ou Biskra. Maintenant, vous inventez des pays, vous allez décrocher vos grades sous l'équateur. Où n'irait-on pas, quand la rage de l'avancement nous tient!

— Ce n'est pas elle seule qui m'a conduit au Soudan.

— Et quoi donc?

— Comment vous dire, mon général? Le besoin de donner un sens au métier que je fais; l'impatience d'un ouvrier qu'on paierait pour chômer, et qui va demander du travail dans l'atelier où il y en a...

— Et qui s'ennuie, et qui en vient à douter de la vertu de son outil! Je vous comprends, mon cher enfant; si j'avais votre âge, je ferais de même.

— Alors, vous n'y teniez plus, quand vous m'avez écrit pour me prier de faciliter votre passage au Soudan? Il y avait dans votre lettre une exaltation chagrine qui m'a inquiété.

— Le fait est que je ne me possédais plus, à ce moment-là.

— Peines de cœur? Déboires de carrière?

— Ne me pressez pas de parler, mon général. Si je disais la vérité, je craindrais de vous fâcher.

— Vous ne pouvez me fâcher que par un manque de confiance, Louis; vous le savez bien.

Tournoël lut un encouragement dans le regard affectueux de Muiron; l'observateur sagace voyait le cœur du jeune homme combattu entre la crainte de blesser un chef et le besoin de s'épancher avec un vieil ami. A tout autre moment, l'instinct de prudence l'eût peut-être emporté dans ce cœur;

mais il vibrait encore de son ébranlement de la veille : les grands coups de passion tendent à l'unisson toutes les cordes de la sensibilité ; la frénésie de l'amour se communique aux autres sentiments, elle met l'âme qu'elle électrise dans un état héroïque où toutes les audaces lui sont faciles, parce que toutes les diversions violentes la soulagent.

— Vous voulez que je parle en toute franchise, mon général ? J'obéirai. — Vous rappelez-vous la date de la lettre où je vous suppliais de me faire permuter dans un emploi colonial ?

— Parfaitement.

— Vous savez donc qu'elle fut écrite au plus fort de l'angoisse qui oppressait tous les cœurs, dans notre pays coupé en deux tronçons ; alors que la France s'agitait convulsivement, en proie au paroxysme de cette fièvre chaude dont elle est à peine convalescente, je n'ose dire guérie. Le fléau sévissait sur mes camarades du bataillon comme sur tous les corps d'officiers. Inutile, n'est-ce pas, de vous décrire le milieu, l'état des esprits dans notre garnison ; vous l'avez connu, tout pareil autour de vous, ce délire silencieux d'une armée folle de rage et de douleur. La colère ne laissait plus de place à la raison, à la lucidité des jugements. Exaspérés, chauffés à blanc par les journaux qui attisent les feux dont ils vivent, mes camarades s'excitaient les uns les autres. Je partageais leurs justes indignations : mais j'eus bientôt le sentiment très vif du danger où nous courions. On nous tendait un panneau pour nous faire culbuter : nous y donnions en plein. Pourquoi nous solidariser avec les querelles de bureau de certains officiers, avec leurs fautes et leurs maladresses, avec les sottes exagérations des politiciens, et, pour tout dire,

avec les mensonges des quelques malheureux qui ont si chèrement payé leurs égarements? De rares camarades s'effrayaient comme moi de ce manque de mesure: dans leurs yeux attristés, je devinais ma propre inquiétude; mais on n'osait pas se l'avouer. Comment se résoudre à blesser des cœurs fraternels, ulcérés par tant d'insultes, de menaces, de basses haines? J'en ressentais comme eux l'injure; je voulais garder quand même mon discernement, et les propos de mes meilleurs amis me devenaient chaque jour plus intolérables. Il me semblait voir tous ces braves gens se ruer au suicide et m'y entraîner avec eux. Une image hantait sans cesse mon esprit, avec la force et la précision d'un cauchemar. Je naviguais sur un beau bâtiment, qui portait mes frères, ma fortune, tout ce que j'aimais; des corsaires l'attaquaient, des pirates acharnés à le détruire : nous étions en force, bien armés pour les repousser; et voici qu'un timonier donnait un faux coup de barre : le navire penchait, présentait le flanc aux assaillants; aveuglé sur le péril, notre équipage se précipitait aux agrès, secondait la fausse manœuvre; chacun de nos mouvements facilitait l'attaque de nos ennemis; et ce navire, c'était la France, c'était l'armée... Je devenais fou dans le sentiment de mon impuissance; fou de tristesse, d'épouvante. A ce moment, je reçus une lettre de Madagascar, d'un camarade de l'infanterie de marine; elle respirait le contentement de l'homme actif, équilibré; à peine s'il y était fait allusion à nos agitations, pour s'en moquer un peu : comme rit sur la berge un passant qui voit des gamins se battre dans un marais. Je compris où était le salut. Je vous écrivis, je sollicitai tous les chefs qui me voulaient quelque bien, les

conjurant de me caser n'importe où, aux colonies. Vous avez trouvé le biais qui rendait la chose possible, je ne vous en aurai jamais assez de reconnaissance... Et je la prouve en vous contristant, mon général! Pardon : je vous ai fâché; vous ne dites rien...

En prononçant ces derniers mots, Louis avait arrêté court son cheval : tourné de trois quarts sur la selle, il regardait Muiron avec une interrogation suppliante dans les yeux. Le général retint sa monture; son visage, souriant au début de l'entretien, empreint depuis quelques instants d'une gravité triste, trahissait une souffrance intime. Les lèvres contractées se desserrèrent avec un effort visible :

— Laissons ces choses, déjà anciennes, grâce à Dieu. Quand nous jugeons l'armée, capitaine, rappelons-nous les fils de Noé. Ils jetèrent un manteau sur leur père pris de vertige : que n'auraient-ils pas fait, si la victime de l'égarement eût été leur mère!

Il dit, et, laissant tomber sur l'encolure les rênes assemblées dans sa main droite, il tendit lentement cette main vers Tournoël, prit celle du jeune homme, la serra longuement. Puis, d'un coup de genou nerveux, il mit son cheval à une vive allure, il la soutint jusqu'à la crête d'un talus. Obligé de ralentir sur la pente opposée, il reprit, d'une voix soulagée, rassérénée :

— Et ensuite, au Soudan, vous avez été heureux?

— Ah! mon général, la délivrance! Je tombais dans un autre monde, occupé d'autres intérêts, d'autres sentiments. Lorsque j'essayais, tout frémissant encore, de dépeindre à mes nouveaux camarades le tourbillon furieux d'où je sortais, ils avaient peine à me suivre; s'ils en parlaient, c'était comme nous parlons d'une épidémie de peste à

Batavia. Quand les journaux de France nous arrivaient, enfiévrés de l'interminable bataille, apportant les cris de haine et de vengeance des deux partis, on lisait avec étonnement leurs diatribes, leurs exagérations en sens contraires : comme vous lisez, je suppose, les comptes rendus des disputes parlementaires ; d'un œil distrait, indifférent à ces querelles de scorpions qui s'entre-dévorent dans leur bocal. On n'était plus au diapason. Bientôt. l'optique de mes nouveaux compagnons devint la mienne. Toutes ces agitations nous paraissaient vaines, lointaines. Nous avions notre tâche, urgente, bien définie, antidote souverain contre les démences qui guettent les oisifs. Avoir une tâche, une activité salutaire, la croire utile et l'aimer, tout est là. Et, du jour où je fus chargé de conduire ma mission au Ouadaï, je perdis jusqu'au souvenir de l'Affaire : j'avais mon affaire, à moi, unique objet de toutes mes pensées.

— Tant mieux, mon cher Louis, fit le général ; tant mieux. Mais laissez-moi vous adresser une question : au cours de ces trois années, tandis que vous poursuiviez vos conquêtes africaines, combien de fois avez-vous pensé aux provinces perdues ? Pas une fois, peut-être ? Répondez-moi franchement.

Une surprise se marqua sur les traits du jeune officier. Il se consulta un instant :

— Mais, mon général... rarement, je vous l'avoue... J'avais une autre tâche : ne vous ai-je pas dit qu'elle m'absorbait tout entier ?

— Oui, vous venez de dire le mot. On est si absorbé par le superflu qu'on en oublie le nécessaire. Ainsi, ces sables africains valent seuls, à votre estime, l'effort que vous ne voulez plus faire pour reprendre la terre où votre père est tombé ?

— Oh! mon général! Pouvez-vous croire que je le pense?

— Vous agissez comme si vous le pensiez. — Entendez-moi bien, mon bon Louis : ce n'est pas vous que j'incrimine. Je songe à la génération militaire que vous me représentez; et je me fais l'effet d'une vieille poule qui a couvé des canards. Vous souvient-il des leçons que j'allais donner à Saint-Cyr? J'étais si persuadé que je vous formais, jeunes gens, pour réparer nos fautes et nos malheurs, pour rapporter les lambeaux arrachés à la tunique sans couture!

— Je vais encore vous chagriner, mon général; mais je crois deviner ce que vous exigez de moi avant tout : le courage de voir clair dans ma propre conscience. — Est-ce notre faute si le monde a craqué, s'il s'est élargi autour de nous? La partie que les diplomates jouaient naguère sur la Méditerranée, sur le Bosphore, se transporte et les transporte aujourd'hui dans les mers de Chine, au Niger, au Congo. Un commerçant qui veut prospérer doit aller conquérir aux antipodes les marchés qu'il lui suffisait jadis de chercher à nos portes. Le soldat, serviteur de ces intérêts nouveaux, les suit fatalement dans leurs lointains exodes. Voudriez-vous qu'il le fît en rechignant, les regards toujours tournés en arrière? Grâce au ciel, nous sommes épris de la mission nouvelle que les conditions de notre temps nous assignent. Les grands États de l'Europe se partagent les autres continents, l'Afrique, l'Asie, comme ils se partageaient autrefois une Italie, une Pologne. Quelque jugement qu'en puissent porter les philosophes, cette vaste curée est une nécessité. Qui s'en abstient déchoit, se condamne à la ruine économique dans un prochain avenir. L'équilibre

européen d'hier s'appelle aujourd'hui l'équilibre mondial, il reste soumis aux mêmes lois, il impose à qui ne veut pas diminuer les mêmes agrandissements, corrélatifs à ceux des rivaux. Nous croyons qu'en assurant à notre pays sa part dans cette expansion planétaire, nous faisons, nous autres soldats, une œuvre aussi nécessaire, aussi méritoire que celle de nos aînés, lorsqu'ils payaient de leur sang des acquisitions sur nos frontières historiques. Nous n'avons pas le choix, d'ailleurs. Si nos énergies ne s'employaient pas à la seule besogne qui leur soit offerte, elles s'useraient dans l'oisiveté, dans le dégoût d'une vaine gesticulation dont l'hypocrisie n'est plus supportable, à la fin... Mon général, personne ne nous entend, dans ce coin de forêt; nous pouvons bien le dire, entre nous : notre démocratie ne veut plus ce qu'elle feint d'espérer. Elle geint par habitude sur un mal qu'elle ne ressent plus. Elle commémore des anniversaires, elle applaudit les orateurs qui lui promettent la réparation au dessert d'un banquet; elle ne pardonnerait pas à l'homme qui voudrait faire de ce rêve agréable une dure réalité. La nation nous permet de la servir au loin, parce que nous ne lui demandons que de minimes sacrifices. Vous ne me démentirez pas, vous qui nous avez appris à lire les leçons du présent dans l'histoire.

— Oui, répliqua Muiron ; et sa parole, d'abord calme et froide, s'anima progressivement; — oui, mon ami, j'ai pratiqué cette science cruelle; et savez-vous à qui je pensais en vous écoutant? A ce vieux pape Innocent VIII qui prêchait encore la croisade, à la fin du quinzième siècle; aux vieux hommes qui la voulaient comme lui; il y en avait : Colomb n'a-t-il pas mis à la voile pour ouvrir une

route meilleure vers le Saint-Sépulcre? Un monde nouveau surgissait sur cette route; les peuples s'y précipitaient, oublieux de l'ancien idéal, attirés par la riche proie où ils trouvaient des satisfactions d'un autre ordre. Il y eut sans doute alors un duel tragique dans la conscience de la chrétienté, une scission douloureuse entre ceux qui continuaient d'appeler au tombeau du Christ et ceux qui se ruaient à la conquête de l'or. Ainsi chez nous. Un pays ne change pas l'orientation de ses espérances sans broyer beaucoup de cœurs. Le mien se refuse à vous suivre. Ah! quand vous m'apporteriez tous les empires de l'Asie et l'Afrique, ils ne vaudraient pas pour moi un arpent de cette terre où j'ai combattu, lorsqu'elle était nôtre, d'où je suis sorti vaincu, mutilé dans mon âme, soutenu par un espoir tenace. Vous ne pouvez pas comprendre, vous autres! Vous regrettez décemment une morte : moi, je pleure une absente, qui m'attend, qui m'appelle. Vous voyez avec peine une zone autrement teintée sur la carte; moi, j'y revois depuis trente ans les lieux où mon souvenir demeure : le village qu'on évacuait entre les femmes qui sanglotaient sur nos mains, la haie que ma compagnie défendait, le labour bossué de tertres où des camarades sont ensevelis; je revois, aussi présent que ce taillis de chênes sur notre droite, le bois où votre père m'a dit adieu, en me recommandant son petit Louis; vous, mon enfant... Ne prenez pas ceci pour un reproche. Vous faites votre devoir, tel que votre temps vous le prescrit. Je ne blâme pas. Je comprends. Un veuf inconsolable qui empêcherait les autres de se marier, ce serait ridicule, puisque la souffrance elle-même peut être ridicule. Mais ne me demandez pas de changer, d'épouser vos enthou-

siasmes exotiques ; laissez-moi mourir dans l'inutile volonté qui m'a fait vivre. Et vous, n'oubliez pas tout à fait; surtout, ne calomniez pas la nation. Elle n'a plus confiance en nous qui n'avons pas su la relever, elle n'a plus confiance en elle-même ; mais qu'un de vous la réveille et l'appelle, jeunes hommes, vous verrez comme elle suivra!

Gagné par l'émotion qui vibrait dans ces derniers mots, Tournoël repartit vivement :

— Et d'où croyez-vous qu'il puisse venir, cet élu du destin, sinon de la terre où tout le prépare? Nous y apprenons ce qu'on désapprend dans la mère patrie : d'abord, la pratique de notre métier de soldats; et surtout l'initiative, l'audace dans le commandement, l'emploi joyeux des énergies restaurées. Nous y reforgeons nos propres cœurs, c'est l'essentiel: nous y reformons le cadre qu'on est en train de briser chez vous...

— Qu'on n'y brise pas assez vite, interrompit sentencieusement le général.

— Comment? Qu'entendez-vous par là?

— Que je mets tout mon espoir dans ce qui désespère nos amis. Mon cher Louis, je ne sais quels sont les plus aveugles, de ceux qui nous attaquent ou de ceux qui nous défendent. Les premiers s'imaginent qu'ils vont détruire l'objet de leurs haines et de leurs craintes, l'esprit militaire, par une forte infusion de sang jacobin dans nos cadres. Ils n'ont pas lu l'histoire. Ils ignorent qu'une vertu mystique et contagieuse réside dans l'épée. Nous serons sacrifiés, nous, les suspects de qui l'on redoute ce que nous ne sommes plus capables d'exécuter : c'est entendu. Mais qu'importe le sacrifice d'une vieille garde, si la bataille doit être gagnée à ce prix? Les nouveaux officiers jacobins auront vite

fait de museler ceux qui les créent et comptent sur eux. Nous étions radicalement impropres à cette besogne, nous, les officiers de l'ancienne formation, avec nos délicatesses, nos scrupules, notre religion de la discipline et de la légalité. D'ailleurs, nous sommes nés les reins cassés, nous tous qui datons moralement de la guerre malheureuse ; pendant trente ans de paix, nous avons vu diminuer notre rôle ; notre soumission chagrine s'est habituée à tout accepter, déchéances au dehors, déchéances au dedans. Les officiers jacobins ne s'embarrasseront pas de tous les scrupules qui compriment nos mécontentements. Dès qu'ils se sentiront en nombre, maîtres de l'institution militaire, gagnés par son esprit, ils n'auront qu'une idée : substituer leur pouvoir, l'éternel pouvoir de la force, à l'omnipotence fragile de ce parlement qui croit reformer avec eux une armée à son image. Ils seront joyeusement parricides, comme leurs aînés d'il y a cent ans. Je vous le répète : l'indéfectible vertu de l'épée, du commandement, de la discipline militaire ; la grâce efficace du sacrement qu'ils reçoivent opérera vite sur ces hommes. Ils voudront faire de l'ordre avec le désordre d'où ils sortent ; ils voudront ensuite purifier, illustrer leurs origines, avec les exploits qui donnèrent la gloire aux officiers jacobins et patriotes du Directoire. Ils vont nous évincer ; je les salue : ce sont nos vengeurs. Sans doute, ils meurtriront d'abord nos idées, nos traditions, nos plus chers sentiments ; ils y reviendront bientôt, d'un mouvement naturel. Qui est plus jaloux de sa couronne qu'un révolutionnaire devenu roi? Rappelez-vous mes paroles, cher ami : ces intrus qui devaient tuer la vieille armée, qui l'envahissent peut-être avec ce dessein,

ils seront avant peu les restaurateurs de tout ce qu'on leur donne à détruire : restaurateurs de l'armée, de la discipline, de l'ordre au dedans; et de la victoire au dehors, je l'espère, je le souhaite à ceux qui vont m'étrangler.

— Je voudrais vous croire, mon général; mais où retrouveront-ils la matière première d'une armée? Vous ne l'attendez pas, je suppose, de ces pseudo-soldats qu'on vous prêtera pour deux ans, puis pour un an, peut-être pour quelques mois; de ces hommes dont beaucoup vous arrivent déjà révoltés, prévenus contre l'institution militaire, encouragés de partout à la mépriser.

— Pauvres enfants, s'écria Muiron, il faut les plaindre, et non les blâmer! Quel homme ferait volontiers une corvée qu'il juge inutile, dont il ne voit plus que les non-sens? Oui, on nous envoie des demi-savants, fermement persuadés qu'il n'y aura plus jamais de guerre, et qu'ils sont dans nos casernes les victimes d'un préjugé suranné. Ah! l'on devrait graver sur les portes de toutes ces casernes cette vérité lapidaire, tombée de la plume d'un écrivain perspicace : « La propagande de la paix entre les peuples n'est poursuivie que pour favoriser la guerre entre les classes. » — A ce propos, avez-vous remarqué les mots dont se servait l'Américain, avant-hier, dans une discussion avec ce vieux nigaud d'Huvier? Notre humanitaire rabâchait son antienne, la paix perpétuelle entre les peuples. — Oui, répondait l'Anglo-Saxon, il faut établir la paix sur les peuples. — Ils pensent et disent tous ainsi. *Entre*, *sur;* deux petits mots où se décèlent deux conceptions politiques séparées par des abîmes : la première, sottise irréalisable; la seconde, fier et noble idéal, vraiment humain : celui de Rome.

— Vous conviendrez, mon général, que vous n'avez pas su découvrir la formule de l'armée nouvelle, avec votre service obligatoire, universel; vos soldats intellectuels, ironiques dans leur obéissance forcée à des pratiques qu'ils estiment stupides. Vous leur imposez à la fois le caporalisme, les exigences tatillonnes de l'armée de jadis, et les lourds devoirs de nos armées scientifiques. Vous ne savez plus vous-mêmes ce qu'il faut leur demander, ni comment il faut traiter ces recrues si différentes des anciennes : en enfants que l'on continue de mener à la baguette, ou en citoyens qui s'acquittent librement d'un contrat de service.

— Vous dites vrai, Louis. Nous n'avons pas su trouver la formule. Nos successeurs dans le commandement — ceux dont je vous parlais — la trouveront certainement, puisqu'elle est un besoin primordial de toute société. Le besoin recréera l'organe.

— Nous l'avons trouvée, nous! s'écria Tournoël. L'organe, nous le créons là-bas! Cette armée de l'avenir, que vous cherchez ici en tâtonnant, à travers des expériences décevantes, nous en avons la matière dans un inépuisable réservoir de populations belliqueuses. Nous dressons, nous encadrons des auxiliaires, chaque jour plus nombreux, recrutés dans les races neuves, barbares. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que l'histoire se recommence éternellement? Les grands peuples de l'antiquité, lorsqu'ils étaient trop usés par la civilisation, jouaient leurs grosses parties avec des auxiliaires. Avec quoi l'Angleterre tient-elle le monde? A cet égard encore, elle nous remet sous les yeux la leçon de Rome. L'outil qui vous manque, il est là-bas, mon général : dans ces soldats dociles,

dans ces jeunes chefs qui leur inspirent une confiance aveugle et la ressentent eux-mêmes par contre-coup. Armés de cet admirable instrument, propre à toutes les besognes, même en Europe, nous réaliserons un jour la chère pensée de toute votre vie; c'est bien à tort, je vous le jure, que vous la dites abolie dans nos cœurs!

Muiron sourit, hocha la tête :

— Seriez-vous assez naïf pour croire qu'on vous permettra de fabriquer tranquillement votre poudre noire, et de charger avec cet explosif le canon qui ne laisserait plus un instant de sommeil à nos maîtres? Ne les avons-nous pas vus effarés, parce qu'un de vos camarades avait amené cent quatre-vingt-dix moricauds dans Paris? Et n'êtes-vous pas la preuve vivante du peu de goût qu'on éprouve en haut lieu pour les dresseurs d'auxiliaires? Leur instinct de conservation vous a déjà désarmé, mon pauvre ami.

— Hélas! mon général, vous rouvrez ma plaie. Mais je ne veux pas revenir sur des doléances dont je ne vous ai que trop fatigué. On me retranche de notre œuvre africaine. Certes, je conserve la foi qu'elle m'inspirait, quand je croyais tenir dans mes mains toutes ces promesses d'un avenir réparateur. D'autres se chargeront de justifier notre foi commune. Quant à moi, il y a des heures où je me demande si je ne ferais pas mieux de renoncer pour mon compte à une lutte inégale, et d'écouter les suggestions de cet Américain. N'offre-t-il pas à l'homme libéré un moyen pratique de réaliser le beau rêve qu'on interdit au soldat soumis?

— Que voulez-vous dire?

— J'oubliais; vous n'êtes pas au courant. — Tournoël fit connaître à son compagnon les propo-

sitions de M. Robinson; il en expliqua les côtés séduisants ; il dit le soupçon qu'elles avaient fait naître en lui, les alternatives d'attrait et de répulsion par lesquelles il passait, quand il y repensait.

— Louis, s'écria impérieusement le général, vous n'écouterez pas le tentateur ! Tout cela est louche. D'ailleurs, vous devez rester dans le rang, mon cher soldat, et vous y élever par les voies régulières. Les hommes comme vous n'ont pas le droit de déserter. Que deviendrons-nous, si ceux-là nous quittent !

— Soyez sans crainte, mon général; je grogne, mais je marche toujours. — Et pourtant, vous ne savez pas ce que je sacrifie en repoussant les offres de ce diable d'homme. Il semble que son or ait pouvoir de tout donner, même le bonheur !

— Qu'y a-t-il encore dans ce sous-entendu?

— Vous êtes mon second père : pourquoi ne vous dirais-je pas tout ce que j'eusse dit à l'autre?

Engagé par ses premières confidences, pressé d'un irrésistible besoin de s'ouvrir et de communiquer sa peine, le cœur du jeune homme la déversa dans le cœur du vieil ami. En quelques mots discrets, il s'avoua vaincu par la passion qui l'envahissait tout entier, désolé par les obstacles insurmontables qui se dressaient en travers, prêt à désespérer de tout dans une détresse intime où il ne pouvait plus se ressaisir.

— J'aurais dû deviner, fit tristement le général. Dans vos idées, dans vos paroles, je percevais tout à l'heure je ne sais quoi d'inquiet et de nouveau : ce levain de révolte contre la règle où se trahit l'odeur de la femme. Prenez garde, mon enfant. Quand la femme s'insinue dans notre devoir militaire, elle le désagrège insensiblement, elle en

change bientôt les aspects habituels; nous en arrivons vite à ne plus les reconnaître; nous sommes mûrs alors pour toutes les capitulations.

Louis se disait intérieurement qu'il y avait une part de vérité dans l'observation de son chef. Oui, ses idées étaient pénétrées et comme enveloppées par le sentiment qui amollissait toutes les fibres de son être pensant. Au cours de sa conversation avec le général, tandis qu'il s'échauffait par habitude sur les sujets qui l'avaient toujours passionné, des fuites fréquentes le ramenaient à l'obsession nouvelle. Il songeait : qu'en penserait-elle? Approuverait-elle cette opinion? Aimerait-elle s'associer à cette forme d'action? — Tous ses anciens désirs revenaient par quelque détour au désir plus impérieux dont son âme était déjà prisonnière. A l'avertissement amical de Muiron, il fit la réponse qu'attendait cet homme d'expérience :

— Oh! mon général, vous ne la connaissez pas! Il suffit de causer une heure avec elle pour deviner l'élévation de son cœur. Elle, une conseillère de lâcheté! L'homme qu'elle encouragera sera sûr de ne jamais déchoir.

— Ah! mon cher Louis, en amour, deux forces ne font qu'une faiblesse! — Je suis d'ailleurs heureux de vous dire que cette personne a produit sur moi la meilleure impression. Je souhaite qu'elle soit réellement ce qu'elle paraît : digne d'inspirer un attachement sérieux à un galant homme. Le vôtre est contrarié par les circonstances? Courage! Que diable, un gaillard comme vous doit conquérir de haute lutte la femme qu'il aime, en allant droit son chemin, sans biais misérables, sans compromissions équivoques avec ces gens de trafic. Mais, quoi qu'il arrive, promettez-moi de ne jamais

déserter. Le vieux soldat que je suis a mis sur votre tête ses plus hautes espérances : ne les trompez pas, Louis. Ne quittez jamais, ne faussez jamais cette épée déjà glorieuse : vous ne vous en consoleriez point.

— A quoi me servira-t-elle? soupira le jeune homme; puisqu'on me condamne à la remettre au fourreau : pour longtemps, pour toujours, sans doute!

— Qu'en savez-vous? Qui de nous connaît le secret de demain? J'ai peut-être le droit de vous dire : Suivez mon exemple. Je n'ai plus rien à attendre, sinon quelques bons plats de couleuvres. Mais, dût-on m'abreuver de dégoûts, je resterai, jusqu'au jour peu éloigné où l'on me fendra l'oreille ; jusqu'au bout, je tiendrai fermement ce drapeau qui m'a été confié. Selon toute vraisemblance, je ne vivrai plus assez pour le voir flotter où j'avais espéré : je vous le lêguerai avec ma foi, jeunes gens; heureux si j'ai communiqué cette foi à quelques-uns d'entre vous. Qu'en ferez-vous? Du principe que je maintiens sortiront des conséquences que j'ignore, que je n'aurais pas aimées, peut-être, et qui seront bonnes pour un autre temps, si l'esprit du drapeau les suscite. Mon drapeau en sait plus long que moi; je passe, il demeure. Quand ces vieux seigneurs de Jossé guerroyaient en Italie, ils étaient soutenus dans les pires disgrâces par le cri qu'un de leurs compagnons a gravé sur la porte du baptistère de Ravenne : *En espoir Dieu!* — La devise n'est plus à la mode du jour; gardons-la quand même, vous verrez qu'elle tient le cœur chaud.

— Mon général, dit Louis, je la garderai fidèlement. — Et aussitôt, sa pensée l'appliqua au cher objet dont elle ne pouvait se déprendre.

En devisant ainsi, les deux cavaliers avaient fait les douze kilomètres qui séparent le château de la station. Ils mirent pied à terre dans la cour de la gare. Un quart d'heure après, sur le marchepied du train qui s'ébranlait, Tournoël serrait une dernière fois la main du général. Romain Muiron enveloppait son pupille d'un regard où se laissait deviner une de ces longues séries d'images qui relient les affections du présent à celles du passé. La tête grise se penchait à la portière, jetait encore ces mots :

— Je retourne à mon devoir : allez au vôtre, Louis. Bonne chance, mon cher enfant. En espoir Dieu ! mais, heureux ou malheureux, restez ce que vous êtes né, un soldat !

XIV

UNE IDÉE DE PÉLUSSIN

L'année vieillissante grelottait sous les brumes de novembre. Maussades et tardifs, les yeux gris du matin ne promettaient plus de joie aux pauvres hommes qui rouvrent les leurs en redemandant la vie. Les sempiternels troupeaux de nuages paissaient la froide humidité de la terre. Dans l'ennui du ciel bas, elles roulaient innombrablement, les nuées voyageuses; tantôt lentes et lourdes dans leurs toisons noires, tantôt galopantes sous l'aigre fouet du vent; gonflées, semblait-il, des soucis et des chagrins qu'elles avaient aspirés sur les toits des villes, qu'elles allaient répandre au loin sur la communauté souffrante des créatures.

Les semeuses de mélancolie séjournaient au-dessus de Jossé; elles coiffaient d'un voile perpétuel la recluse forestière, silencieuse maintenant, réengourdie dans sa torpeur hibernale. L'énergie de Peg ne parvenait plus à réveiller la maison des Stuarts : il y fallait lutter contre l'assoupissement d'un trop long passé. La duchesse ne réussissait pas mieux à ranimer sa dolente amie. Mme Fianona traînait sa blessure dans la longue avenue des jours dont on n'attend rien. Qu'elle était loin, cette semaine de septembre où s'était fait entendre, toute proche et caressante sur des lèvres qui cher-

chaient les siennes, la voix enfin reconnue du bonheur toujours rêvé! Le bonheur s'était montré, mais pour dire ironiquement : On ne me saisit pas! Il était reparti comme un de ces invités de passage, venus à Jossé pour y tuer quelque biche de la forêt. Les convenances avaient limité la visite du jeune officier à un petit nombre de jours. Durant ces jours trop courts, Millicent avait éprouvé le triomphal agrandissement de l'âme qui se sent devenir l'univers pour une autre âme. Entre elle et Louis, les confidences échangées sur l'étang s'étaient complétées; le tendre lien s'était resserré à chacune de leurs rencontres. Ces entretiens leur avaient fait voir davantage qu'ils pouvaient s'enchanter réciproquement, qu'ils ne pouvaient pas s'appartenir, puisque l'amour naissant dans le cœur de la fière jeune femme luttait encore contre lui-même et ne se permettait qu'une seule forme d'espérance : l'engagement solennel où il signifie au ciel et au monde sa volonté de se perpétuer, de s'accomplir en d'autres vies continuatrices.

Retombée dans sa solitude, Mme Fianona se reprochait presque l'orgueil de ses résistances. N'avait-elle pas désespéré l'homme qu'elle eût voulu combler? Parfois, elle était tentée de reprocher à cet homme une résignation trop prompte. S'il l'eût aimée autant qu'il le disait, n'aurait-il pas accepté bravement la lutte avec la misère, refusé le sacrifice où elle s'immolait à d'égoïstes ambitions? N'était-il pas bien absolu dans sa défense contre les offres obligeantes de Robinson, dans sa répugnance à cet arrangement qui eût tout concilié, les grands intérêts de son avenir et les chers intérêts de leur amour?

Millicent agitait ces pensées; et bientôt elle

souriait amèrement de sa folie romanesque : le courrier de Buenos-Ayres la rappelait aux implacables réalités de la vie. Procès perdus, créanciers ignorés qui se déclaraient et revendiquaient la maigre succession de son mari, saisies des revenus, impossibilité de vendre le fonds, — toutes les nouvelles rendaient évidente, même à des yeux inexpérimentés comme les siens, l'imminence d'une ruine totale. Du petit crédit ouvert à son nom dans une banque de Paris, il lui restait à peine de quoi subvenir aux frais du voyage de retour : voyage qui la ramènerait à son odieuse, nécessaire et unique attache; sur cette plantation où la pitié des associés de Fianona donnerait à la veuve les moyens de subsister misérablement. Avant d'aimer, il fallait songer à vivre; à vivre dans la détresse, sans espoir, sans autre but que de manger pour ne pas mourir. Elle se répétait ces vérités, plates et bêtes comme l'énoncé qu'on en fait, et pourtant plus tragiques dans leur banalité que toutes les horreurs imaginées par les dramaturges.

Un jour, dans une belle réaction de vaillance qui succédait à une crise d'accablement, elle courut au petit salon de son amie et dit à Mme de Lauvreins qu'elle avait pris un parti : elle priait la duchesse de l'aider à trouver des leçons de musique. Peg dut se retenir pour ne pas sourire; elle détailla d'un regard la candeur des grands yeux de rêve, l'innocence enfantine du doux visage, l'élégante nonchalance de tout ce corps charmant.

— Chérie, fit-elle, vous n'y pensez pas! Il me semble voir une libellule de notre étang qui voudrait disputer leur grain aux fourmis. Vous jouez, vous chantez comme un ange; et vous ne sauriez ni donner, ni surtout solliciter des leçons. La nature

vous a faite bijou de luxe : on ne se refait pas.

Agacée, Millicent frappa le parquet du pied ; et Peg sourit encore à l'idée que ce petit pied, sculpté dans la mule de satin pour les baisers de l'amour, voulait chausser les socques boueux, transir dans la neige aux longues attentes des omnibus. La pauvrette insista :

— Ne parliez-vous pas l'autre jour de cette femme de chez vous, belle, délicate, élevée dans le luxe, qui allait éprouver son énergie aux usines, qui s'y chargeait des travaux les plus rebutants et montrait l'endurance des ouvrières professionnelles ?

— Elle est de chez nous, dit l'Américaine, d'un ton péremptoire où se trahissait l'orgueil conscient de la race. — Mais pourquoi, ajouta-t-elle, cet entêtement à ne pas recourir aux services indirects d'Archibald ? Tout lui est facile ; et c'est vous qui l'obligeriez en lui donnant occasion de vous être utile.

— Je ne veux plus l'obliger ! fit avec impatience Mme Fianona. Une pudeur d'âme l'empêcha de s'expliquer sur les nuances complexes, obscures pour elle-même, des appréhensions et des révoltes que cet ordre d'idées lui inspirait.

Peg s'efforça de consoler son amie, avec les paroles vagues dont on berce les enfants : tout s'arrangerait ; mais elle devait promettre d'attendre, de ne pas quitter avant une embellie la maison où elle se savait aimée, où son départ ferait un vide cruel pour tous. Millicent promit ; et elle alla s'entretenir une fois de plus avec ses confidents habituels, les hêtres et les chênes de la forêt. Elle leur savait gré d'avoir changé comme elle, depuis le jour où leurs bras ombreux versaient les bénédictions indulgentes, abritaient l'éclosion de la fleur

d'amour; bras farouches, maintenant, dans leur noire nudité; emmêlés sur le ciel crépusculaire, avec des contorsions de vieux magiciens qui conjurent les esprits des ténèbres; reflétés dans l'eau de l'étang comme des racines spectrales, absurdement accrochées aux nuages dont cette eau réfléchissait les convois moroses.

Ils continuaient de rouler sur la terre de France. D'aucuns allaient se briser aux dômes des monts d'Auvergne; ils y laissaient tomber dans un autre cœur inquiet les tristesses recueillies à Jossé. — Tournoël avait touché barre à Paris, pour y constater de nouveau le vif désir qu'on éprouvait de ne plus entendre parler de lui. Ne sachant que faire de sa liberté oisive, restreinte d'ailleurs par l'exiguïté de ses ressources, il était revenu au logis familial; terré depuis deux mois dans sa gorge d'Enval, il y tuait le temps auprès d'une vieille parente, seule habitante de cet ermitage. Il dépensait là sa jeune force en courses solitaires. Lorsqu'il avait poursuivi tout le jour quelque lièvre dans les châtaigneraies de la montagne, le chasseur d'empires raillait intérieurement sa déchéance : voilà ce qu'elles étaient devenues, les randonnées conquérantes où il capturait des peuples ignorés! Et, se comparant à ces cratères des puys où il marchait sur les laves refroidies : « Un vieux volcan éteint, comme ceux-ci », se disait-il avec mépris.

La flamme y couvait, alimentée par les souvenirs de Jossé. L'Afrique occupait encore son esprit : il eût protesté si on lui eût dit que la ruine de ses grands projets n'était plus son principal chagrin; mais un nouveau rêve s'interposait entre son ancien but et sa volonté séduite. Il s'y complaisait, il avait peine à s'en arracher pour revenir à l'autre. Telles,

il s'en souvenait, les lâchetés physiques de certaines heures, après la marche dans la brousse; les oublis de soi-même à l'ombre d'un arbre, ou dans l'eau délicieuse de la rivière Komadougou, alors qu'il ne pouvait se résoudre à en sortir, à reprendre la dure route... Pour la première fois de sa vie, un sentiment exclusif dominait sa pensée. Les entraînements légers de sa jeunesse n'avaient eu rien de comparable à l'adoration que lui inspirait Mme Fianona, depuis qu'elle s'était fait mieux connaître, dans la douce intimité de Jossé. Autant que Millicent, il repoussait maintenant toute idée d'une aventure vulgaire; il s'accoutumait à ne disposer de son avenir que par rapport à elle, comme d'un bien dont elle serait à jamais la maîtresse.

Les longues lettres passionnées qu'il écrivait d'Enval redisaient ces assurances. Fidèle à sa promesse, Mme Fianona y répondait : quelques billets brefs, où les phrases avaient comme son regard des fuites soudaines. Créature de songe, habituée à traduire tous les sentiments dans le riche et vague langage de la musique, Millicent éprouvait une gêne invincible à les fixer sur le papier, avec les limitations précises et la rigidité des mots écrits. Ces billets laissaient deviner la situation chaque jour plus précaire, l'infortune plus irrémédiable. Généreusement, elle suppliait qu'on l'oubliât. Louis se révoltait contre cette demande; et il était contraint de s'avouer que les chances de rapprochement entre eux diminuaient, allaient s'évanouir dans les projets fous qu'un amoureux fait sans y croire. Arrêté de toute part, enfermé dans cette impasse de sa vie comme l'était au creux de la ravine pierreuse sa maison du *Bout du monde*, le jeune homme avait dans l'âme, lui aussi, le

deuil de ces nuages livides qui cheminaient sans fin au bas d'un ciel sans clarté : nomades pareils aux Touareg qui l'avaient parfois entouré de leurs *litzams*, les funèbres voiles noirs dont ces caravaniers du désert masquent leurs visages.

Vers la fin de novembre, son journal lui apporta la nouvelle d'une crise ministérielle. Les Chambres venaient de rentrer; les députés se faisaient la main, ils avaient culbuté leurs souffre-douleur du dernier semestre. Tournoël lut ce fait divers en haussant les épaules : d'autres figurants allaient reprendre les mêmes rôles, rien ne changerait dans le système; rien à attendre pour l'avancement de son affaire. Huit jours plus tard, le journal donnait la liste du nouveau cabinet; un nom retint l'attention de l'officier : le portefeuille des Colonies était échu à Pélussin, l'ancien sous-secrétaire d'Etat, l'homme qui l'avait accablé d'offres de service et de protestations d'amitié. L'imagination de Louis commença de travailler fiévreusement. Le surlendemain, un ami lui écrivait : « Arrive, c'est le moment; le nouveau ministre a déjà parlé de toi, il désire te voir ; j'ai tout lieu de croire que celui-ci veut enfin *agir*. »

Cet avis acheva de troubler un cœur partagé entre le scepticisme et la confiance; d'autant plus perplexe qu'il n'osait pas rechercher au fond de lui-même le secret de ses désirs contradictoires. Voir se réaliser tout ce qu'il avait ardemment souhaité, recouvrer sa liberté d'action, repartir? Mais le souhaitait-il encore aussi vivement? Repartir, s'éloigner d'elle, pour jamais, sans doute? Avant d'avoir assuré de quelque façon l'avenir de cet amour qu'il jugeait impossible, et qu'il voulait qui fût possible, qui le serait malgré tout, sans

quoi rien ne lui serait plus de rien!... Il prit dix résolutions différentes; le soir venu, confus de se retrouver si peu semblable à soi-même, il redevint l'homme de rapide décision qu'il avait toujours été dans les circonstances difficiles. Tout était préférable à la stagnation mortelle où il languissait, toute réaction énergique serait la bienvenue. Le lendemain, il montait à Riom dans le train de Paris; deux heures après son arrivée, il se faisait annoncer chez le ministre.

Pélussin vint à lui les mains tendues, avec un sourire mielleux sur sa face rougeaude, luisante. Ce ministre était un Toulousain gras. Cette face respirait une bonhomie surveillée par le regard faux des yeux finauds : deux traquenards enterrés dans un champ de pommes d'amour.

— Enfin, fit-il avec cet accent qu'ils exagèrent pour donner confiance, — ce cher capitaine! Je l'attendais! Penser qu'ils laissaient pourrir une telle force! Mon bon Tournoël, si nous voulons réparer leurs sottises, nous n'avons pas une minute à perdre. Ont-ils assez gâché nos affaires! Jugez-en : que je vous conte ce qu'ils ont fait de mon œuvre africaine. Eh! je peux bien dire aussi de la vôtre : vous aviez si bien compris mes idées!

Cette désinvolte interversion des rôles provoqua chez l'auditeur un léger haut-le-corps de surprise; mais il laissa couler le torrent. Longuement, violemment, l'homme d'Etat instruisit le procès des « gâcheurs » qu'il remplaçait : ignorance, pusillanimité, abandon de l'expansion coloniale...

— Conclusion, dit avec entrain l'officier, vous voulez reprendre la politique d'action, Monsieur le ministre? reprendre mes plans, tout ce pro-

gramme que vous approuviez chaleureusement, il y a quatre mois.

— Si je le veux! s'écria Pélussin. Mais allons droit au fait. Vous me connaissez. Je suis expéditif. Hélas! ils nous ont mis dans un tel pétrin qu'il faudra d'abord des tempéraments, de la prudence. Tout est à recommencer. La première phase de notre action devra être une habile préparation du terrain...

— Alors, interrompit Tournoël d'une voix où le souffle court révélait un battement de cœur, — alors, vous n'estimez pas que je puisse repartir sur-le-champ?

— Non, et j'en enrage! Il faut préparer le terrain, vous dis-je. Heureusement, j'ai une idée. Elle m'est venue en lisant les rapports de notre agent à Tripoli, de nos informateurs dans l'extrême Sud. Ils nous mandent qu'on leur signale des mouvements bizarres au Ouadaï, au Darfour, dans toute la zone entre le Tchad et le Nil; il se mijote quelque chose; plusieurs des grands cheikhs Senoussis, tous personnages considérables — voici la liste de leurs noms, ils vous sont familiers — ont quitté récemment le Soudan pour se rendre au Caire. Sur les mobiles de ce voyage concerté, nous en sommes réduits aux conjectures; les Senoussis accréditent le bruit qu'ils vont consulter à l'université d'El-Azhar un des leurs, un uléma dont les décisions font autorité. Manigances louches ; mais nous pouvons tirer parti de cette réunion. J'ai décidé de vous dépêcher en mission au Caire; mission secrète, bien entendu, confidentielle : pour tout le monde, les médecins vous envoient cet hiver rétablir votre santé en Egypte. Vous vous aboucherez avec les Senoussis; ils vous connaissent,

vous estiment; vous les reprendrez en main, vous saurez ce qu'ils ont dans le ventre, vous préparerez avec eux votre rentrée au Ouadaï. J'organiserai dans l'ombre de mon cabinet votre future expédition. Que dites-vous de mon idée, hein?

Les yeux futés du Gascon fixèrent sur Tournoël un regard innocent et rosse, ce regard à peine hypocrite de ses pareils, quand ils vous baillent une bonne *galéjade;* on y lisait : « Vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis; moi non plus, d'ailleurs; et je vous sers un méchant plat; mais il est si bien présenté! Avalez-le, vous me ferez plaisir; cela ne vaut-il pas mieux que de se fâcher, puisque vous n'aurez pas autre chose de moi? »

Suffoqué d'abord, le capitaine avait vite compris : à la manière brutale, celui-ci substituait la manière joviale; les deux avaient même objet, se débarrasser d'un fâcheux. — Il dévisagea son homme, répondit sèchement :

— Monsieur le ministre, je n'insisterai pas sur ce qu'il y aurait de délicat, étant qui je suis, à m'avancer sur ce terrain brûlant de l'Egypte, à m'y faire surprendre en flagrant délit d'intrigue. Pourquoi? Pour des palabres oiseux avec quelques Senoussis fanatiques, nos ennemis nés. Voyons leurs noms : — il prit la liste, — des mendiants sans conséquence, la plupart! Je les connais et ils me connaissent; mais ils ne me reconnaîtront que le jour où ils me verront chez eux, à la tête d'une colonne. Ce sont aussi — il appuya sur *aussi* — des temporisateurs : traîtres toujours, souples devant la force, hautains et fermés devant la faiblesse; et ce serait une faiblesse que j'irais leur montrer, dans cet étrange rôle de touriste négociateur. Inutile de me déranger : je puis vous rap-

porter dès maintenant chacune des paroles menteuses que me diraient ces hommes.

— Mauvaise tête! reprit Pélussin, toujours souriant. — Vous n'avez pas bien saisi mon idée ; vous y réfléchirez, vous en apercevrez les côtés pratiques. Que diable! Je fais pour vous tout le possible en ce moment. Voyons, ne suis-je pas un ami qui veut vous servir? Je vous tire de l'inaction, je vous emploie où je puis. On ne lésinera pas sur les frais de mission, et j'imagine que la chose a pour vous quelque importance. Croyez-moi, ne laissez pas l'aubaine à un autre; partez, et prenez là-bas votre temps : avec les Orientaux, il faut savoir perdre du temps.

— A ce compte, il y a beaucoup d'Orientaux en France, dit hardiment l'officier. Et, pour marquer nettement son intention de couper court, il ajouta quelques phrases banales, se leva, prit congé. Il sortit du cabinet ministériel irrité contre lui-même, plus encore que contre Pélussin; irrité d'avoir cru un instant qu'il pourrait tirer de ce personnage autre chose qu'une pantalonnade.

Sur le seuil du pavillon de Flore, entre les pacifiques lions de Cain qui gardent l'accès des Colonies, Tournoël trouva Moucheron : prévenu de l'arrivée du capitaine, Emile s'était mis aussitôt à la recherche de son héros. Il paraissait aussi radieux que Louis était sombre. Ce dernier lui en fit la remarque après les premières effusions.

— Vous avez la mine d'un gagnant de gros lot, Moucheron. On dirait qu'il vous est tombé une fortune.

— On dirait bien! claironna joyeusement le journaliste.

— Et d'où cela, bon Dieu!

— D'où voulez-vous qu'une fortune tombe, sinon des poches de Robinson?

Emile avait le bonheur très communicatif; il continua, sans l'ombre d'une gêne :

— Imaginez qu'il y a quinze jours je ne savais plus où donner de la tête. Je puis bien vous conter tout, mon capitaine : vous connaissez mes tribulations intimes, vous y avez pris part en véritable ami. Un matin, je reçois une lettre pressante de Célestine : la petite m'appelait là-bas, à l'Observatoire. J'y cours, résigné à subir une scène; ce fut pire : j'ai dû subir les caresses absurdes de Mme Moucheron. Oh! oh! pensais-je, il y a du dégât! Je ne me trompais pas. Elle m'avoue une grosse dette, la vente des meubles, tout un patatras! Trois années de mon travail n'auraient pas suffi à boucher le trou; et — ajouta-t-il en baissant la voix — j'avais ailleurs, au même moment, des charges imprévues. Je me donnais au diable; c'est la Providence qui est venue : d'Amérique, sous la figure du Maître de la Mer. Il arrivait à sa manière, comme un obus; on ne l'attendait pas. Vous savez qu'il est à Paris depuis huit jours?

— Ah! fit Tournoël, M. Robinson est ici?

— Oui; et il nous revenait d'excellente humeur, après son dernier exploit.

— Quel exploit?

— On ne lit donc rien, en Auvergne? Cette grève monstre qu'il a apaisée; les 125 000 ouvriers de leur trust de l'acier qui faisaient rage, tenaient en échec les forces fédérales; on désespérait de les réduire, quand Robinson est entré en scène comme un Jupiter tonnant; il s'est substitué aux pouvoirs publics, il a fait accepter un arbitrage, il a rétabli l'ordre en un clin d'œil : 125 000 hommes, que

sa volonté souveraine arme ou désarme en se jouant! N'ai-je pas raison de dire qu'il est l'Alexandre moderne, le Napoléon, avec d'autres armées et un même pouvoir de remuer le monde? — Mais je reviens à mon affaire. Il m'avait vu à l'œuvre, au château, il avait lu ma notice... Sans me vanter, un diplômé de l'École des Chartes ne ferait pas mieux; je la présente pour un concours, à l'Académie des Sciences morales... Robinson a compris enfin ce dont je suis capable; puis, la bonne duchesse lui a dit de moi tant de bien... Bref, il s'est décidé à me confier l'organisation et la direction de son journal français, *la Voix de l'Océan*. Un traitement d'ambassadeur! et, avant peu, une nfluence, vous verrez! Naturellement, je la mets toute à votre service, cher capitaine.

— Grand merci; et compliments, mon cher Émile.

— Comme vous dites cela froidement! Vrai, j'ai le cœur gros de vous voir toujours obnubilé, quand je suis si gai. Croyez-moi, mon capitaine, tout s'arrange pour tous. Il me prend des envies de crier cette douce vérité à tous ces passants que nous croisons, qui s'en vont avec des museaux soucieux, embesognés... Oui, j'ai pitié d'eux tous, je voudrais leur dire : Vous ne savez pas, frères, on se tire toujours d'affaire; faites donc bon visage à la bonne vie. — Et nos sœurs, qui trottent menu sur l'asphalte, regardez : elles sont toutes jolies, ce matin, n'est-il pas vrai? Que leur faut-il de plus? Je voudrais faire un grand plaisir à chacune d'elles — Emile cligna de l'œil — et leur dire aussi : Vous verrez, petites sœurs, ça ira mieux après, et vous rirez à la vie, jolie comme vous! — Tenez, il

n'y a pas jusqu'à celui-là — il montra du doigt un corbillard qui coupait leur route, chargé de son triste fardeau — à qui je crierais volontiers, s'il m'entendait : Frère mort, ne te chagrine pas ; être mort, après tout, c'est un état comme un autre, et il y a de la ressource dans tous les états ; ce n'est qu'une habitude à prendre, frère, et qui sait ? on a peut-être de bons moments !

Tournoël regardait avec admiration son compagnon ; et il se demandait pourquoi cet autre Gascon, aussi fertile, aussi loquace que Pélussin, ne gouvernait pas les hommes, comme le député toulousain. Louis conclut que le brave Emile manquait de cette industrie dans les moyens de nuire où les hommes reconnaissent leurs maîtres naturels.

— Pour mes débuts, reprit Moucheron, M. Robinson m'emmène avec lui en Égypte.

— Robinson... va en Égypte ? fit l'officier.

— Plus loin encore, dans le bas de la mer Rouge, sur les côtes du Yémen ; il doit y inspecter les îlots des Farsan, choisir un de ces rochers pour y installer un dépôt de charbon, à l'usage des bâtiments de l'U. S. T. On lui en propose un ; la vente est consentie en principe à Constantinople ; mais Robinson ne se décide qu'après avoir vu ; c'est pourquoi il revient en Europe et va se transporter en Afrique. Entre nous, je le crois attiré là-bas par de plus vastes projets : cette régularisation des eaux du Nil, depuis les sources du fleuve, depuis les grands lacs, ce travail gigantesque dont on parle, et qui doit mettre en valeur tout le Soudan ; j'ai idée que Robinson n'en veut laisser à nul autre la gloire et le profit.

— Il aurait donc abandonné ses vues sur le Tchad, sur le Ouadaï ?

— Pas que je sache, au contraire : tout cela se tient. — Le front d'Emile se rembrunit un instant.
— Ah! mon capitaine, quel malheur que vous ne vouliez pas vous entendre avec lui!

— Vous savez bien que je ne le peux pas, mon bon Moucheron Votre Robinson veut me déguiser en commis de l'U. S. T., et nous subtiliser notre bien.

— Le diable n'est pas si noir que vous le faites, quand l'autre ne l'aguiche pas; l'autre, le borgne, son grand toqué d'ami. Je ne le connais pas, mais j'ai fait causer le candide Joë... en le grisant un peu! Il y a de par le monde une espèce d'Anglais visionnaire, qui circonvient Robinson, lui écrit sans cesse, le suggestionne; au dire de Joë, c'est le seul homme qui ait su prendre de l'influence sur le Maître de la Mer, qui le fasse parfois déraisonner. Laissé à sa propre jugeotte, le patron est équitable, je vous assure, il ne veut de mal à personne; il ne veut que gagner de l'argent, beaucoup d'argent; comme nous tous, mon Dieu; et il faut bien le gagner aux dépens de quelqu'un.

— Pas aux dépens de mon droit et de ma dignité, dit Tournoël.

— Vous êtes peut-être trop scrupuleux, mon capitaine. Vous étiez si bien faits pour vous entendre, tous deux! Et tout finit par s'arranger, je vous dis. Ah! quel dommage! D'autant plus que Robinson se lasse d'attendre; je crains qu'il n'ait déjà fait choix d'un autre instrument pour exécuter ses projets: un ancien officier de la Légion étrangère..., son nom ne me revient pas... un olibrius qui a couru le monde, tâté de tous les métiers, même de l'exploration. Je l'ai entrevu dans l'antichambre du patron; il marque mal, un gaillard à qui je ne me fierais pas, mais point sot, paraît-il,

bon à toutes les besognes : je sais qu'il viendra nous rejoindre en Egypte : pour l'îlot de la mer Rouge, ou pour organiser quelque chose au Ouadaï?

— Je suis préparé à toutes les surprises désagréables, fit stoïquement l'officier; je n'attends plus autre chose de mon Afrique. — Et quand partez-vous?

— Demain; aussi étais-je pressé de vous voir. Après-demain, nous avons tous rendez-vous à Marseille, sur le *Neptune*.

— Qui, tous?

— Mais, les invités de Robinson! La bonne duchesse, ses amies... Vous ne savez donc rien? Il leur offre galamment cette croisière sur son yacht. Elles passeront quelques semaines au Caire, tandis qu'il ira reconnaître les îlots de la mer Rouge et s'occupera de ses affaires.

— La duchesse de Lauvreins, dites-vous? ses amies?... et... Tournoël se mordit les lèvres, retint la question, le nom qui allaient s'en échapper. Il souhaita un bon voyage à l'heureux Moucheron et regagna son hôtel. Toutes ces nouvelles qu'il venait d'apprendre se classaient mal dans son cerveau; elles y tournoyaient en désordre, comme un vol de corneilles annonciatrices de malheur.

Il trouva sur sa table une lettre renvoyée d'Enval; de celles dont le cœur devine la provenance avant même que les yeux n'en aient vu l'écriture. Il l'ouvrit précipitamment et lut :

« Que dira mon ami de ce qui m'arrive? J'ai peur, vous allez m'en vouloir. On vient de recevoir ici une invitation pressante de M. Robinson. — Oh! ce nom vous irrite... Je vous vois vos yeux sévères, vos yeux de fâcherie. — Il offre à Peg de

l'emmener sur son yacht, en Égypte, pour quelques semaines, elle et tout son monde : les Banneleuse, moi. On a décidé sur l'heure d'accepter la proposition ; on part dans trois jours ; cela s'est fait si vite, à l'américaine. On s'ennuyait ici, dans ces bois où j'ai toute ma vie. Des oiseaux d'automne y passent, ceux dont parle mon poète, *cantando lor lai, facendo in aer di sè lunga riga.* Ils doivent venir de chez vous, leur lai triste me redit votre nom. Pourquoi s'en vont-ils si rapides, comme vous?

« Je voulais rester ; j'ai supplié Peg de me laisser. Elle dit que ce serait insensé, que je me consumerais de chagrin, seule ici. Croit-elle donc que ce compagnon ne me suivra pas? Il ne me quittera pas plus que votre souvenir, puisqu'il en est l'ombre! Je voulais me défendre avec ma pauvreté ; je n'ai pas de quoi voyager ; je n'ai plus que les petites robes toutes simples, celles qui vous plaisaient, parce que j'y suis plus moi, disaient vos yeux qui les aimaient. On m'a fermé la bouche : nous sommes invitées sur ce bateau, nos logements sont déjà retenus là-bas, tout est prévu, tout nous est offert. L'indiscrétion serait de rester : Jossé ne sera plus habitable, on envoie tout le personnel à Paris, on ferme le château.

« Que pouvais-je faire? Je suis la chose des autres, une dame de compagnie sous le nom d'amie ; on m'emmène où l'on va. On m'emmène, mais je suis gardée par vous. Sur la mer, les vagues bleues, miroirs déserts, ne reflètent que les images du ciel : je n'y verrai que votre image. J'y regretterai notre petit lac, vous me l'aviez fait Océan. Voit-on déjà d'autres étoiles, sous le ciel où je vais? Je ne veux pas les voir, si elles vous sont cachées. Ayez foi en moi, ne m'en veuillez pas, ne soyez pas dur. C'est

assez cruel d'aller sans vous dans votre Afrique, votre autre aimée, la mieux aimée, peut-être. Oh! si je pouvais vous y retrouver, vous, son maître et le mien! Je voudrais vous la donner tout entière. Je voudrais vous donner tout entière chaque chose que vous aimez. M'entendez-vous, ami?

« Votre Millicent. »

Ce que fut dans l'âme de Tournoël le travail de cette journée, on le devine sans peine. Que signifiait cette conjuration mystérieuse de forces contraires, et qui le tiraient pourtant dans le même sens, qui l'appelaient là où tous le poussaient? Qu'un Pélussin lui eût fait, ce même jour, sa proposition dérisoire; qu'elle devînt providentielle pour des raisons ignorées de ce mauvais plaisant, n'était-ce pas le signe d'une claire volonté du destin? L'idée jugée si ridicule, le matin, Louis s'efforçait maintenant d'y trouver des justifications spécieuses. Honteux de ce subterfuge, il y renonça bientôt. Qu'avait-il besoin de se donner des prétextes? Provoqué sur un nouveau terrain de combat, il devait y aller lutter contre des menées obliques, et pour son amour. On lui en offrait les moyens, il les fallait saisir. Trop d'angoisses l'étreignaient à la fois, après les révélations de Moucheron, après la lecture de cette lettre. Le plus vaillant marin ne gouverne pas contre un cyclone: il tâche de se tenir au centre, et se laisse emporter.

Le lendemain, de bonne heure, Tournoël était de nouveau chez le ministre. Introduit dans le cabinet, il dit froidement, du seuil de la pièce :

— J'ai réfléchi. J'accepte la mission que vous me confiez. Puisqu'il y a urgence, veuillez me faire délivrer sans retard mes instructions, et je pars.

C'était maintenant Pélussin qui ne comprenait

plus. Son regard incertain ne chercha même pas à cacher une surprise inquiète : surprise d'un oiseleur qui verrait une alouette lui rapporter son appeau. Méfiant, il se demandait si son piège ne se retournait pas contre lui, et de quelle façon. Il retrouva bientôt sa faconde, feignit le contentement :

— Eh! je savais bien que vous goûteriez mon idée! Elles ne sont pas si mauvaises, mes idées! Allons, je vais faire ordonnancer votre crédit et libeller vos instructions. Mais au fait, pas d'instructions écrites! Mission secrète; et que vous en dirais-je de plus? Vous m'avez compris; vous savez mieux que personne comment il faut manier ces gens-là, ce que nous voulons tirer d'eux. Surtout, prenez votre temps. J'écris à la Guerre pour régulariser votre situation. Ah! voilà une bonne affaire!

— Et un bon débarras, murmura-t-il à mi-voix, tandis que ce héros incommode sortait du cabinet.

Le jeudi suivant, Tournoël embarquait sur le courrier d'Alexandrie. En traversant les docks des Messageries maritimes, il avisa un vieux garde du port :

— N'aviez-vous pas ces jours derniers un grand yacht américain, le *Neptune?* Il a déjà pris la mer, n'est-ce pas?

— S'il l'a prise, bonne Vierge! Il l'a dévorée! Il n'avait pas doublé Pomègue qu'il filait déjà ses vingt nœuds. C'est un bateau! Depuis quatre jours qu'il court, je vous réponds qu'il est loin!

Louis monta sur le pont du paquebot. — On ne part donc pas? répétait-il. — Et ses yeux interrogeaient le large, comme s'ils espéraient y découvrir une vision disparue, descendue sous l'orbe horizontal de la mer.

XV

FUITES EN ÉGYPTE

Le *Neptune* achevait de franchir le détroit de Messine. Douce aux gens qui venaient du nord, subite caresse de mai sur leur décembre, l'atmosphère les enveloppait d'un délice de tiédeur et de lumière. A la prière des passagères enchantées, le navire avait ralenti sa marche sur la mer de Sicile. Dans le charmant archipel des Lipari, il avait rangé de près les jardins d'orangers de Panaria, le cône fumant du Stromboli ; il avait paressé tout le matin entre les îles Éoliennes, dans les bassins de lait bleui qui rosissaient aux premiers rayons du soleil ; puis, entre les écueils des Sirènes, avant de s'engager dans le Phare ; et devant Messine, pour une courte visite aux vieilles églises. Le soir tombait avec d'autres prestiges, repliant le drapeau de lumière qui avait flotté tout le jour sur les terres et les eaux ; le soir diluait de ses mains violettes les trois couleurs tranchées de ce drapeau, blanc du ciel éclatant comme un bouclier d'argent, or des roches nues de la côte calabraise, bleu sombre de cette coupe de lapis-lazuli qui se creusait sous l'étrave du bateau. Elle se veinait maintenant d'améthyste et de sanguine ; des moires carminées y frissonnaient, tandis que le soleil, déclinant der-

rière la croupe de l'Etna, laissait traîner des écharpes roses sur la chape de neige du volcan ; à ses pieds, sous un voile d'un lilas mourant, s'évanouissait la blancheur lointaine des marbres de Taormina.

Sur le pont du *Neptune*, le plaisir de mer régnait; cette allégresse vivace des fuites maritimes sous les beaux cieux, entre gens qu'elles arrachent à leurs soucis coutumiers. Stimulés par l'air salin, baignés dans la clarté, leurs esprits vitaux s'exaltent; respirent la joie qui tombe d'un ciel indulgent, qui émane des belles lignes colorées; chacune des visions lumineuses insinue une volupté dans les yeux : fête des sens, des pensées qui s'envolent, grisées, légères comme les atomes dansants dans la poudre dorée d'un rayon solaire. Dès le second jour, la franc-maçonnerie du bord s'était établie entre les invités de M. Robinson. Elle rapproche dans un échange de sensations communes et de gaîté contagieuse la famille de hasard qui se crée sur un pont de vaisseau. Des intimités s'y forment en quelques heures, les événements et les sentiments datent du départ ; on nomme des choses neuves dans un langage nouveau, compris de tous ces initiés.

Les robes de toile blanche, joyeuses d'être sorties des malles, se miraient dans les armatures de cuivre : rivalité d'élégances entre Mme de Lauvreins, Mme de Banneleuse et une jeune Américaine invitée sur le yacht. M. Robinson emmenait deux hommes mêlés à ses affaires. L'un était un Yankee du vieux type, carré, commun de charpente et de façons, tête de planteur toisonnée d'une crinière rousse, puant l'argent, la force, l'assurance flegmatique. L'autre, correct, fluet, visage enfantin et d'apparence timide, devait quitter le *Neptune* à

Port-Saïd : cet éphèbe allait organiser les Philippines, y apprendre son fier métier de proconsul républicain. Archibald avait engagé pour la croisière un jeune médecin français, le docteur Julien Revaz, élève et suppléant habituel de notre célèbre Ferroz. Le sagace praticien avait dit au financier, en lui recommandant son protégé : « Prenez Revaz, un garçon de grand avenir; il possède la qualité qui prime toutes les autres dans notre art : le don de persuader aux femmes qu'elles ne peuvent guérir qu'entre ses mains. Elles reçoivent de cette illusion bienfaisante le seul soulagement que nous puissions apporter à la plupart de leurs maux, imaginaires ou incurables. »

Moucheron était le lien, l'animateur de cette société ; orné d'une casquette de yachtsman singulière par ses galons et par ses ancres, Émile exultait; il envoyait aux rochers de la Grande-Grèce des tirades de Chénier et de Lamartine; il y glissait ses propres rimes; — quelques perles extraites de *la Silve vierge,* disait-il complaisamment aux dames. Renversées dans les fauteuils de bambou d'où elles avaient laissé tomber le roman à la mode, ces dames s'entr'appelaient avec des cris admiratifs, à chaque apparition gracieuse que le cinématographe des deux rives faisait passer devant leurs yeux. Entre temps, Louise de Banneleuse opérait; elle donnait des assignations pour ses flirts de la soirée : au jeune docteur sur la passerelle, au timide proconsul dans le salon. Les Américains, retranchés derrière un rempart de sodas et de cocktails, combinaient pour se rafraîchir des breuvages incendiaires. Lauvreins et Banneleuse étudiaient avec application les deux automobiles arrimées sur l'avant, machines neuves dont Archibald avait voulu se munir.

Le maître de ce palais flottant n'apparaissait qu'à de rares intervalles : retiré dans son bureau, il y travaillait avec Joë. D'ordinaire, les traversées étaient pour M. Robinson des moments de détente, de repos absolu. Son secrétaire s'étonnait de le voir cette fois concentré, taciturne, violemment tendu, semblait-il, pour une lutte contre les hommes, ou contre lui-même. A peine s'il adressait quelques paroles à Mme Fianona. Elle s'expliquait mal cette réserve. Son premier mouvement fut de s'en féliciter; le second, de répondre par un peu d'humeur à une attitude qui humiliait son amour-propre. N'était-elle donc plus qu'une accompagnatrice de la duchesse, n'avait-elle plus droit aux attentions qu'un maître de maison doit à ses hôtes?

Millicent se laissait gagner par la molle douceur ambiante. Au départ de France, on l'avait vue indifférente à tout, absente de pensée; et plus navrée encore quand le *Neptune*, à la hauteur du cap Corse, fit rencontre d'un grand transport italien chargé d'émigrants pour la Plata. Ce rappel de son propre sort avait assombri longtemps le regard qu'elle attachait sur la chaîne infinie des vagues. Peu à peu, dans les eaux siciliennes, sa tristesse s'était allégée aux spectacles de beauté. Son Italie si proche lui reprenait le cœur; pour la première fois depuis tant d'années, ce pauvre cœur ne se sentait plus dépaysé. Les autres s'émerveillaient; elle avait le sourire tranquille d'une qui rentre chez sa mère. Elle eût voulu qu'on l'oubliât sur cette terre fuyante, dans un de ces paisibles villages de la côte où s'allumaient, à la nuit venue, les pâles feux des antiques lampes de fer. Mais une force étrangère l'emportait. Jamais elle n'avait perçu aussi nettement les contrastes entre cette force

nouvelle et le monde des choses familières où l'expatriée retrouvait un chez-soi.

Ces matelots américains sur ce robuste navire, ces hommes d'affaires et leur jeu de grands intérêts brutaux, leur façon de passer comme une trombe dans la paix délicate du vieux cimetière d'histoire et de poésie, tout autour d'elle était dissonant : tout, et surtout le propulseur de cette trombe, le maître qui déployait sur ces mers sa puissance intruse. Millicent en avait été moins vivement frappée sur l'Atlantique, alors qu'elle le rencontrait dans une sphère d'action où il était à sa place; ici, cette puissance du conquérant, du broyeur des choses anciennes, éclatait d'autant plus manifeste qu'on l'attendait moins. A plusieurs reprises, dans les Bouches de Bonifacio, dans le détroit de Messine, le *Neptune* avait croisé des bâtiments qui arboraient le pavillon de l'U. S. T. : transports de l'*American Asiatic Steamship,* vapeurs de nationalités diverses, accaparés par le trust; tous ces vassaux saluaient au passage l'enseigne de leur seigneur; quelques-uns lui envoyaient des bordées de hurrahs. En rade de Messine, où l'on avait stoppé un instant, les autorités maritimes étaient venues complimenter le souverain commercial avec une obséquiosité significative. A la table du yacht, ce même soir, la conversation de Robinson et de ses associés était celle d'un état-major en pays conquis; les beaux rivages côtoyés, ces hommes les estimaient en calculant ce qu'ils rapporteraient à une exploitation intensive, ce qu'ils pourraient « payer ». Leurs paroles remuaient des projets d'entreprises colossales; dans ces projets repassaient les noms illustres et vénérables de toutes les terres que baigne notre mer familiale, la Mer Intérieure de nos aïeux

latins; et aussi les noms des contrées fabuleuses qui grimacent ou sourient dans nos songes, jaunes empires de l'Extrême-Asie, îles des mers australes. Si bien que Louise de Banneleuse ne put se tenir d'interpeller, d'un ton gamin, l'apprenti proconsul :

— Cessez donc de faire tourner ainsi votre globe dans vos mains! Nous en aurions plus vite le mal de mer, au moindre mouvement du bateau!

— Ma chère, laissez-les faire, ils ne nous demanderont pas notre permission, — lui dit Christian de Lauvreins, avec le scepticisme consentant d'un tributaire de grande race. — Ce sont nos nouveaux maîtres; et les fondateurs d'une aristocratie nouvelle. Avez-vous vu leur *Peerage?*

Il prit sur la table du fumoir l'almanach de New-York, le *World*, et l'ouvrit aux pages où s'étalait orgueilleusement cette rubrique : *Les multimillionnaires américains.* C'était bien une imitation voulue du *Peerage* et du *Gotha :* les arbres généalogiques d'un certain nombre de familles — arbres aux branches encore très courtes, deux ou trois générations — avec les noms et prénoms, les alliances, la descendance de ces personnages fastueux.

— J'y suis, — ajouta le duc, en montrant son nom dans les alliances des Gillespie. Il le dit avec une ironie amusée, où il y avait de l'étonnement de la résignation, de la satisfaction.

Mme Fianona, qui l'écoutait, se souvint d'un propos que Mme de Lauvreins lui avait conté. Peg était allée voir à Londres une compatriote, une amie d'enfance, qui portait une des plus belles couronnes ducales des Trois Royaumes. Comme l'Américaine de Paris demandait à celle de Londres si elle n'avait pas été un peu éblouie, les premiers

temps, par la vieille cour de Windsor, par le rang où elle-même y brillait, la pairesse d'Angleterre avait répondu : « Tout cela ne compte plus, ma petite Peg; il n'y a plus que nous autres, les Américains... et les Américaines! J'ai appris ici et j'y justifie une parole prophétique de lord Palmerston : « Avant la fin du siècle, les habiles et jolies filles « de New-York tireront les ficelles de la moitié des « chancelleries européennes. » — Le siècle dont parlait le vieux Palm est fini : que ne dirait-il pas de celui qui commence? »

Millicent rêvait à ces choses, sur le pont du *Neptune*, sous les vieilles étoiles qui guidèrent les trafiquants hellènes, porteurs des flambeaux de l'humanité. Dans le ciel où descendait une lune à son premier quartier, ces étoiles ouvraient faiblement leurs yeux qui clignotaient; d'étonnement peut-être, si elles peuvent encore s'étonner, elles qui ont vu passer, au carrefour des mers siciliennes, les aventureux de toutes les races, les maitres de tous les temps; elles croyaient y avoir connu tous les fils de la terre, elles y découvrent les hardis précurseurs d'un monde nouveau-né.

La soirée était si engageante que l'on se sépara fort tard. Seul, M. Robinson s'était excusé; il était allé s'enfermer dans le réduit où il travaillait d'habitude, la chambre du compas, sur la passerelle. Rentrée dans sa cabine, Millicent n'y put trouver le sommeil. Le visage collé au hublot, elle cherchait à discerner les contours décroissants, les derniers feux de sa terre d'Italie. Le quartier de lune allait plonger sous l'horizon; il jetait encore sur la mer une mince frange d'argent pailletée d'or, qui venait mourir au pied de la petite fenêtre : tremblant chemin de lumière, fait pour la fuite des

âmes. Celle de la jeune femme s'en allait sur cette traînée de topazes, vers la patrie évanouie, et plus loin, aux froides brumes laissées dans un autre pays, vers l'homme de qui chaque tour de l'hélice la séparait un peu plus, pour jamais, peut-être. L'astre disparut, retira le chemin de lumière; il semblait à Millicent que des cordes se brisaient dans son cœur avec ce fil de vermeil. Elle se souvint que les rêves avaient une autre voie où s'échapper, la voie dont les siens étaient coutumiers : elle éprouva l'irrésistible besoin d'y recourir, à cette minute. Elle sortit, gagna le salon, s'assura qu'il était désert, ouvrit le piano. Aussi doucement que possible, dans sa crainte de troubler le silence et d'appeler l'attention, elle se joua en sourdine quelques airs préférés. Enhardie peu à peu par l'absence de tout bruit à l'arrière du bateau, elle se chanta, d'une voix étouffée, la romance qui avait eu la vogue durant cette saison; des vers du poète Heilbronn, mis en musique sur une mélodie de Tosti :

Si c'est pour ne laisser qu'une ombre
Sur mon chemin où vous passez,
Pourquoi l'ajoutez-vous au nombre
Des vains fantômes effacés?

Si c'est pour ne me faire entendre
Qu'un vague écho dans les forêts,
Pourquoi parler, et me rapprendre
Que le silence est lourd après?

Elle s'interrompit, croyant entendre un bruit au-dessus de sa tête, sur le pont. Elle y voulut remonter un instant, pour jeter encore un regard sur le ciel, sur la mer. Arrivée au sommet de l'escalier, elle s'arrêta, saisie : un homme, qui ne

l'avait pas vue monter, était accoudé sur la claire-voie superposée au salon; le front dans les mains, il écoutait, attendant une reprise de la musique. Après un moment d'inutile attente, il releva lentement la tête, aperçut la forme blanche de la jeune femme. D'un mouvement brusque et sans lui adresser la parole, l'homme tourna sur soi-même, s'éloigna, regagna la chambre de la passerelle. Au pied du mât, sa silhouette s'éclaira dans le rayon rouge d'un fanal; Millicent n'avait pas besoin de ce supplément de clarté : du premier coup d'œil, dans l'ombre, elle l'avait reconnu. — Elle redescendit en hâte dans sa cabine, le cœur oppressé, en proie à un malaise moral fait d'épouvante, de tristesse, de la honte qu'elle éprouvait à s'avouer un irrépressible sursaut d'orgueil.

Le surlendemain, veille de l'arrivée en Égypte, à cette même heure tardive, Mme Fianona eut la tentation de revenir au piano : elle y céda, et ensuite à la curiosité de remonter sur le pont. Elle était femme... De nouveau, l'homme écoutait, penché sur la claire-voie; de nouveau, il s'éloigna silencieusement.

La mer changeante, la mer traîtresse, colère sous les menaces d'un ciel d'orage, roulait des lames glauques et bavait l'écume au débouché du Phare de Messine; à cette même place où, jolie et voluptueuse, quatre jours avant, elle caressait les flancs ensoleillés du *Neptune*. Au large, par le travers du cap Spartivento, des vagues démontées se ruaient du nord-est. — C'est la *bourre* de l'Adriatique, — disait le maître timonier du *Péluse*, sans se douter que ce mot continuait sur ses lèvres, à travers d'innombrables générations de marins, la

prière propitiatoire au redoutable dieu Borée. Le *Péluse* luttait contre le vent et la vague ; ruisselant des paquets de mer embarqués sur son avant, craquant de toute sa membrure, le paquebot prenait son élan, avec de grands gestes fous de tous ses mâts ; il bondissait sur les hautes barres de houle, replongeait dans les abîmes creusés entre elles, remontait sur les crêtes qui s'écroulaient sous sa quille. Ridiculement petit entre ces masses liquides, secoué comme un brin d'algue par les énormes forces hurlantes, le vaisseau avançait quand même, sans dévier de sa route ; avec la certitude d'un esprit, sûr de vaincre les fureurs aveugles de la matière, parce qu'il va où il sait et veut aller.

— Une leçon de volonté, se disait Tournoël : elle m'est donnée par cette intelligente et courageuse machine.

Il arpentait le pont en comptant les jours, les heures de l'ennuyeuse traversée. Peu de monde à bord, et du monde souffrant qu'on ne voyait pas, la mer étant mauvaise depuis Marseille. Ce soir-là, pourtant, au cours de sa monotone promenade sur les planches, il croisa un voyageur qui se hasardait à sortir de sa cabine ; Louis ne l'avait pas encore remarqué. Enveloppé d'un caban usé qui le protégeait mal contre les embruns, cet homme livrait sa tête aux rafales comme à de vieilles connaissances : une tête osseuse, aux traits énergiques, mufle mâtiné de loup et de renard, avec des stigmates de fatigue et d'ancienne misère. Tournoël eût été fort embarrassé de mettre un âge, une profession, une nationalité définie sur ce visage de type composite : quelque négociant levantin, pensa-t-il. A chacune de leurs rencontres sur le promenoir, l'homme au caban le dévisageait

attentivement; se décidant enfin à aborder l'officier, il dit :

— Vous ne me reconnaissez sûrement pas, mon capitaine! J'ai eu l'honneur de vous être présenté à Dakar, lorsque je revenais du Dahomey avec mon bataillon : Joseph Yabeç, ancien lieutenant au titre étranger à la Légion.

Louis ne retrouva dans sa mémoire qu'un très vague souvenir de la circonstance; un souvenir un peu plus net quant au nom : il avait entendu ce nom passer, avec des histoires, dans les conversations des camarades d'Afrique. Yabeç, un Syrien, un Maronite, laissait-il entendre; un moine défroqué des couvents coptes de la basse Thébaïde, prétendaient les imaginatifs; plus simplement un juif de la Cyrénaïque, disaient les philologues, ceux qui avaient pris garde au nom. Sait-on jamais, avec ces étranges oiseaux migrateurs qui se posent un instant sous le drapeau de la Légion? On savait de celui-là qu'il avait servi plusieurs années chez nous, venant des milices rouméliotes, et qu'il avait gagné son grade par une réelle intelligence du service colonial; puis, il s'en était dégoûté, à moins qu'il n'y eût eu quelque accroc... D'où sortait-il avant, qu'avait-il fait après, on ne savait pas. Nul ne sait plus les recoupements de ces vies intéressantes, depuis que Maxime Du Camp est mort : ce curieux était le seul à les connaître toutes. Louis ne songeait guère à s'en enquérir ; une question plus passionnante pour lui venait de surgir dans son esprit : ne serait-ce pas là le personnage dont parlait Moucheron, l'aventurier sur lequel Robinson aurait des vues? Les soupçons se précisèrent et devinrent presque une certitude lorsqu'il se vit pressé par Yabeç, ce soir-là et les jours suivants.

d'interrogations multiples sur les problèmes relatifs aux régions du Soudan. Il essaya, sans succès, de faire subir à l'ex-légionnaire un contre-interrogatoire ; dès qu'on le tâtait sur ses petites affaires, sur l'objet de son voyage, l'homme se dérobait adroitement : il allait en Égypte, tout le monde va en Égypte, on aime à voir du pays. Mis en défiance et ne doutant plus d'avoir bien deviné, Tournoël se tint sur la réserve ; jusqu'au terme de la traversée, il manœuvra pour éviter, autant que possible, ce compagnon désagréable qui le recherchait.

Il préférait aller causer sur l'avant du paquebot avec un passager de deuxième classe ; un religieux qui, portant la robe des Pères blancs, retournait en Afrique à ses missions de l'Ouganda. Louis avait rencontré le Père Abel au Niger ; le jeune missionnaire lui avait laissé l'impression d'un homme rare : intelligence libre et séduisante, au service d'un admirable cœur d'apôtre.

Sa prévention favorable d'autrefois devint une chaude sympathie quand les longues causeries de ce voyage en mer lui eurent fait mieux connaître le Père Abel. Au soir de cette rencontre avec Yabeç, qui ne le disposait pas à l'optimisme, Tournoël amena l'entretien sur l'expansion américaine, et plus généralement sur l'absorption du monde par la puissante race anglo-saxonne. Il ne dissimula pas au religieux son découragement.

— Je vous admire, mon Père ; mais que peuvent vos efforts, et les nôtres, contre ce nouveau déluge? Il va submerger la face du globe, et jusqu'aux empreintes glorieuses que notre race y avait laissées ; comme dans cette Égypte où nous allons.

— Déluge, dites-vous? Alors, il y a toujours l'Ararat, fit en souriant le missionnaire ; on y gare

son arche, et l'on attend que les eaux aient décru. Je vais construire ma petite arche, là-bas.

— Je vous dis que rien ne leur résiste, j'en sais quelque chose. Ils sont si formidablement armés ; des deux armes qui viennent à bout de tout : la volonté, l'argent.

— Je ne vois pas pourquoi vous nous déshéritez de la volonté. La nôtre a besoin de se retremper, peut-être; mais le métal en est bon, une assez longue histoire l'atteste. Quant à l'argent, détrompez-vous sur sa vertu; il détruit plus qu'il ne fonde. Apparence, son pouvoir, presque toujours funeste à celui qui en dispose. Je veux bien que l'argent soit un engrais utile pour l'arbre qu'on plante : mais cet arbre ne peut sortir que d'une graine, l'idée; et quand l'idée s'appelle une foi, il n'y a pas de limites à la croissance de l'arbre.

— Ils ont leur idée, eux aussi, et même leur foi. Ils croient fermement à la supériorité, à l'avenir de leur race : comme nos aînés croyaient à la primauté de la nôtre. Un Américain, le fameux Robinson, contait récemment devant moi un trait de Cecil Rhodes qu'il disait tenir de bonne source : le Napoléon du Cap voulait fonder un ordre religieux sur le modèle des Jésuites, pour propager par toute la terre l'idée anglo-saxonne; et cette congrégation de missionnaires se serait recrutée parmi leurs multimillionnaires.

— Missionnaires! Millionnaires! s'écria en riant le Père Abel : voilà des mots qui riment peut-être fort bien, mais qui hurlent d'être accouplés! Ah! le pauvre homme! Il ne savait donc pas que toute la force d'un ordre religieux est dans le renoncement de ses membres? Que veulent les apôtres?

Gagner des âmes. On ne gagne les âmes que par le désintéressement.

— N'est-il pas dit pourtant dans un des livres sacrés : *Pecuniæ obediunt omnia*, tout obéit à l'argent?

— Oh! fit le Père blanc avec sa gaie liberté de parole, oh! c'est ce vieux sceptique d'Ecclésiaste qui a dit cela! Un livre qui s'est glissé dans la Bible, peut-être, afin que votre Renan ne s'ennuyât pas trop en la traduisant! Le livre d'un désabusé, d'un moraliste fatigué, qui avait sept cents femmes : méfions-nous de ce moraliste, en dépit de sa réputation de sagesse. — Tenez, il y a mieux dans notre littérature.

Le Père Abel tira de la poche de sa robe un petit volume du Nouveau Testament.

— Vous avez lu les Actes des Apôtres?

— Mon Dieu, il y a déjà quelque temps, répondit l'officier.

— Relisez-les : ce devrait être le manuel de l'explorateur, du colonisateur, de quiconque prétend fonder quelque chose. L'empire romain à son apogée valait bien, j'imagine, l'empire mondial que vos Anglo-Saxons rêvent d'édifier. Le monde accessible était plus petit, alors, mais Rome le tenait tout entier; on ne fera pas mieux, comme établissement solide sur la terre. Les sesterces reluisaient tout autant que les dollars ou les guinées; et rien ne résistait au choc des légions. Cependant quelques pêcheurs, quelques artisans ont démoli cette puissance unique, pour y substituer la leur. Vous savez s'ils étaient pauvres; vous vous rappelez : « ni bâton, ni sacoche, ni pain, ni monnaie, ni deux tuniques... » Mais ils portaient ce qu'il y a de plus riche, de plus fort, de plus invincible : une

idée ; la plus grande idée : notre foi. Demandez à ces flots qui ont vu l'Apôtre à l'œuvre, sur tout le pourtour de leurs rivages : ils vous diront comment Paul leur a désappris le nom de César, pour leur apprendre le nom de son Christ; comment il a donné à ce Christ ces terres et ces eaux. Ce que Paul a fait, chacun de nous peut le recommencer, contre tous les empires qui recommenceront Rome. Il n'y faut qu'une foi, et un peu de patience. Ah ! je vous accorde qu'il ne faut pas trop brusquer le temps, l'allié sans lequel on ne fonde rien !

— Le temps ! s'écria Tournoël, c'est ce qui nous manque, à nous autres fondateurs humains ! Si l'on m'avait laissé le temps ! Mon œuvre défierait déjà ceux qui veulent la ruiner !

— Pour moi, dit le religieux, qu'on me le laisse ou qu'on me le prenne, je suis bien tranquille. Nous qui le regardons couler du haut de la Croix, nous savons qu'il tourne autour d'elle, pour y revenir après qu'il a paru s'en éloigner.

Le temps ! Il ne fuyait pas assez vite, ni non plus assez vite le vaisseau qui les portait, au gré de l'impatient jeune homme, et nonobstant l'intérêt qu'il prenait à ces entretiens avec le Père Abel. Le dernier jour, assis à l'avant sur la chaîne d'ancre, Louis ne pouvait plus dominer sa fièvre d'attente ; il fouillait du regard l'horizon, cherchant anxieusement la terre d'Égypte. Il la vit enfin apparaître : une côte basse, qui émergeait à peine au-dessus de la ligne d'eau. Mirage? Non : de maigres dattiers la jalonnaient, et le phare d'Alexandrie y dressait sa tour. L'Afrique ! Le continent qui l'appelait d'une voix mystérieuse ! Il allait y entrer par le jardin perdu; perdu comme le serait bientôt, sans doute, celui qu'il avait rêvé de tracer ailleurs !

L'Afrique! Et Millicent y était! Dans quelques heures, il la reverrait, il serait près d'elle, au Caire...

Il y fut dans la soirée et se fit conduire aussitôt à l'hôtel Shepheard, où il savait que ces dames étaient descendues. Sur la terrasse, entre les familles étrangères et les élégants du beau monde indigène qui se réunissent là, Louis aperçut Mme de Banneleuse. Assise à une table sous les palmiers, elle coquetait avec de gros jeunes gens : fort appréciée, semblait-il, par ces jeunes Turcs d'une civilisation avancée. Irréprochables dans leurs *smokings*, sous leurs plastrons où brillaient de gros diamants, ils ne se distinguaient des Anglais que par le tarbouch au gland de soie. — A la vue de Tournoël qui descendait de voiture, Louise se leva, courut le recevoir au haut des degrés avec des effusions joyeuses.

— Quelle bonne surprise! Le capitaine, notre héros! Vous ici? Vous venez nous rejoindre?

Louis s'inclina, ne répondit pas aux questions dont elle le pressait, s'enquit de Mme de Lauvreins, de leurs amis communs.

— Tous bien, dans l'ivresse de ce paradis. Regardez ma robe d'été : une toilette de soirée à Puteaux, pendant la canicule; en décembre, à dix heures du soir, dehors! Vous reverrez les Lauvreins après-demain; ils vous ont croisé, ils viennent de partir pour Alexandrie : on y donne demain une course de chevaux; Christian n'a pas pu résister.

— Mme Fianona les accompagne, sans doute?

Louise feignit un instant d'hésiter à répondre; elle baissa les yeux, se composa un visage et un ton

où elle mit de l'embarras, de la tristesse compatissante, un rien d'ironie :

— Millicent... nous a faussé compagnie à Suez, comme nous quittions le *Neptune*. C'est une aventureuse, vous la connaissez ; elle aura voulu faire bravement la tournée d'exploration, jusqu'à ces îles... Quel courage! Dans cette infernale mer Rouge où l'on cuit! Il faut croire que M. Robinson aura vivement insisté pour la garder : il est si tyrannique lorsqu'il veut quelque chose! Enfin, nous sommes venus de Suez au Caire sans elle, avant-hier, toute la bande. Mais ils seront certainement ici dans quelques jours, lui et elle ; s'ils ne poussent pas jusqu'à Ceylan : on en a parlé, un projet en l'air...

Elle releva timidement les yeux, contempla son ouvrage, satisfaite ; en une minute, la petite rosse s'était payée, avec usure, d'une longue inattention à ses agaceries : crime dont l'officier se rendait coupable depuis des mois.

Il prit congé d'un mot, salua, s'éloigna derrière le gérant qui le conduisait à l'ascenseur. Louise le vit faire ces quelques mètres tête baissée, bras ballants, du pas automatique d'un homme qui marcherait encore, avec une balle dans le cœur.

TROISIÈME PARTIE

XVI

LE VENIN DES PAROLES

« Taïpi, pallacide d'Ammon, prie Harmakis, dieu « grand, seigneur de Toser, qu'il accorde à son « frère affectionné la respiration agréable du vent « du Nord et la vue quotidienne du lever du soleil. » — Cette prière, gravée sur une stèle funéraire, dit bien le vœu primordial des hommes d'Égypte : la joie nécessaire qu'ils ont toujours souhaitée avant toute autre, pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils aimaient : voir se relever chaque matin, dans sa gloire exacte et sa bonté créatrice, le Père de toute vie. Son retour au ciel d'Égypte a la régularité d'une loi d'amour ; son bienfait y est si ponctuel, si visiblement efficient pour tous les besoins de ses créatures, qu'elles adorèrent en lui le Dieu Unique ; ses rares défaillances les troublent comme un désordre cosmique, une trahison de la confiance que les enfants ont mise dans ce père.

Ironie du sourire des choses ! Le dieu réjouis-

sant montait sur son trône du Mokattam; la première caresse de sa lumière vivifiante inondait tous les êtres de cette volupté sereine, indicible, qu'on ne saurait faire comprendre à ceux qui ne l'ont point sentie là; Louis de Tournoël en recevait le baptême au balcon de sa chambre; il respirait pour la première fois cet air subtil, où se combinent la sécheresse du désert et la douceur du Nil : air si pur qu'il semble que les miasmes du chagrin n'y puissent pas subsister; et ces bénédictions du matin d'Egypte qui transportent l'étranger dans une vie supérieure, qui lui font croire qu'il n'a pas vécu avant de les avoir connues, le jeune homme les accueillait avec des malédictions.

Son cœur n'était que nuit et orage. Il n'avait pas songé une minute à révoquer en doute les paroles de Mme de Banneleuse, à contrôler ces révélations accablantes : elles répondaient trop bien à ses pressentiments. Cela devait arriver. La fascination exercée par cet homme devait vaincre la volonté de Millicent. Par instants, Louis acceptait l'écroulement comme une fatalité prévue, à peine étonnante; puis revenaient les élancements de la douleur et de la colère, l'épouvante du cœur devant sa chère habitude tuée, l'horreur du vide soudain dans une vie où il n'y a plus rien; et aussi les révoltes furieuses de l'amour-propre. Elle ne lui avait donc résisté que pour se livrer sans lutte à cet odieux manieur d'argent! La créature idéale qu'il avait placée si haut, dont il avait respecté les divines pudeurs avec une adoration attendrie, elle tombait comme la plus vile, sur un tas d'or! Menteuses, ses paroles; menteuses, ses lettres, cette dernière lettre hypocrite, où elle s'excusait de répondre à un appel dont elle ne pouvait ignorer

les suites! Il cherchait et ne trouvait pas les mots, les reproches qui eussent soulagé tout l'homme blessé, meurtri dans chaque fibre de sa chair. Stupidement, à haute voix, comme un enfant qu'on frappe, il répétait : Lâche! lâche! lâche!... Instinctive et première injure que l'homme désarme jette à la femme qui le fait souffrir, comme un aveu de sa propre faiblesse, un hommage encore au pouvoir de cette femme. Il cherchait mieux, un pire outrage, pour traduire le mépris, la haine ; et dans sa gorge serrée râlait l'invective monotone, humiliante pour lui-même, encore chargée de honteux amour : Lâche! lâche!

Le globe d'or montait, doucement, dans le ciel tissé de roses délicates. Il disait : Paix des éternités heureuses sur la vallée nourrie par le fleuve ; joie de la souple vie qui recommence ses mouvements harmonieux. — Sous les palmes immobiles, lustrées par la chaude affusion des rayons, le jardin de l'hôtel s'animait. Des calèches se rangeaient devant le perron de la terrasse ; les larges bouffants de gaze blanche au bras des saïs mettaient comme un battement d'ailes autour de ces voitures. Plus loin, les petits fellahs en chemise bleue ameutaient leurs bourricots, criaient, se disputaient les touristes fidèles à l'ancien mode de locomotion. Les figures de bronze clair s'illuminaient d'un fin sourire : figures qu'on retrouve identiques sur les images de bois et de pierre peinte où sourient de même leurs ancêtres six fois millénaires. Avec des grâces câlines de petits singes, ils s'emparaient des étrangers qui sortaient de l'hôtel : bourgeois septentrionaux, éblouis comme les spectateurs d'une féerie de théâtre ; jeunes couples voyageurs, encore attendris de leur nuit ; misses en légères toilettes

estivales, le plaisir aux yeux, le rire aux lèvres. Et le babil de tout ce monde disait : Vite dehors, dans la lumière, les corps et les âmes; allégresse pour tous, oubli des soucis; vite au plaisir, les heureux, aux enchantements des yeux et de l'esprit dans la ville des génies! — Mme de Banneleuse traversa le jardin, suivie de ses tarbouchs, escorte galante qui l'emmenait déjeuner aux Pyramides.

Louis eût voulu qu'on lui redît l'atroce vérité; qu'on lui en fît subir longuement le martyre, avec le raffinement des moindres circonstances. Mais à qui se fût-il adressé? Mme de Lauvreins était absente; Moucheron naviguait dans la mer Rouge avec son « patron », — avec celle qu'ils enlevaient! Sauf l'évaporée qui disparaissait au tournant de l'Ezbekîyé, personne au Caire ne pouvait le renseigner. — A quoi bon? concluait-il en manière de consolation : la Banneleuse ne m'a-t-elle pas tout dit en deux mots? Partie avec lui, morte pour moi. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage? — Après les premières heures de torture et de prostration, il se leva du divan où il gisait inerte; il se ressaisit, il fit son sacrifice, — il crut qu'il le faisait. Un seul remède à sa peine : se reprendre plus fortement que jamais à la passion intellectuelle dont cette lamentable folie l'avait diverti; se reprendre au devoir immédiat, refuge habituel des esprits disciplinés par la règle militaire. Pour l'instant, il n'avait devant lui que la caricature d'un devoir : la mission ridicule qu'un ministre lui avait donnée sans y croire. Louis n'en attendait rien de sérieux; n'importe, il fallait s'en occuper sur l'heure, voir si d'aventure elle rendrait quelque chose. Il sortit, se fit conduire à la mosquée El-Azhar.

L'impression qu'il reçut en entrant dans la grande cour fut assez forte pour réveiller son attention. L'officier avait sous les yeux un microcosme de ce monde musulman, objet de son étude et de ses réflexions depuis plusieurs années. Il pénétrait dans le cerveau de cet Islam dont le cœur est à la Mecque. On sait qu'El-Azhar, fille et dernière héritière des grandes écoles de Bagdad, de Cordoue, de Samarkande, demeure pour l'Islam ce que fut pour la chrétienté du moyen âge notre Sorbonne : l'université type, vénérable et fameuse entre toutes. Le fait seul d'avoir étudié dans ce foyer des connaissances humaines confère à un docteur mahométan, dans tous les pays soumis au Croissant, un prestige qui le désigne pour les plus hautes fonctions cléricales ou judiciaires. Des croyants de tous les rites y viennent de toutes les terres islamiques, des capitales et du désert; ils y vivent comme vivaient nos étudiants de la rue du Fouarre, sordidement, libres et privilégiés sous la juridiction universitaire; ils y reçoivent la même pâture corporelle et spirituelle que recevaient nos clercs, à cette seule différence près que l'enseignement scolastique a sa source dans le Koran au lieu de l'avoir dans les Saintes Ecritures : théologie, droit canon et droit civil, grammaire, rhétorique, mathématiques. Sept à huit mille étudiants de tout âge et de toute condition, pauvres hères pour la plupart, grouillent sous les arcades de la *kebla*, sur le parvis de marbre de la grande cour intérieure : Arabes, Turcs, Persans, Maugrabins, Algériens, Circassiens au front pâle, Hindous au teint brûlé, Nubiens cuivrés, nègres du Soudan; échantillons de toutes les races qui font les cinq prières, de Tiflis à Zanzibar, du Maroc jusqu'à la Chine.

Tournoël les voyait circuler dans le costume uniforme du séminariste musulman, robe noire et turban blanc. Les sombres silhouettes se détachaient en vigueur sur le dallage de mosaïque, dans la cour inondée d'une lumière crue. Les uns faisaient leurs ablutions à la fontaine; d'autres, sous la voûte du porche, livraient leurs crânes tondus aux rasoirs des barbiers; ils se rassemblaient ensuite dans les travées de la *kebla*, cette partie couverte de la mosquée où les arcs persans reposent sur une forêt de colonnes antiques : ils s'y joignaient aux divers cercles, auditoires composés de vingt, trente, cinquante disciples, accroupis en rond autour de la chaire où un professeur renommé lisait d'une voix nasillarde le texte de sa leçon. Quelques-uns tiraient de l'écritoire de cuivre passée à leur ceinture le calame de roseau; ils écrivaient sur le rouleau de papier soutenu par la paume de la main gauche; la plupart suivaient la leçon sur leurs exemplaires calligraphiés, avec un balancement rythmique de la tête et du corps. Inséparable pour le musulman de l'état d'oraison ou de l'application à une étude, cette oscillation perpétuelle les faisait ressembler à de jeunes cyprès agités par le vent.

Aussi machinal était le mouvement de la pensée, dans ce cerveau de l'Islam jadis fertile, maintenant ossifié, uniquement empli de formules littérales : vivace encore dans sa décrépitude, Tournoël le savait par expérience. Il regardait la houle blanche des têtes enturbannées, dans la pénombre des arcs de marbre; il écoutait la cadence monotone des paroles figées; de cette poussière de mots puissants une étincelle pouvait encore jaillir, déchaîner au loin l'incendie, balayer sur tout le continent

africain le frêle édifice de notre civilisation. Il songeait qu'il avait sous les yeux, exactement reproduit dans les moindres détails, le premier laboratoire où elle naquit, notre civilisation chrétienne : la figure ressuscitée de l'université du moyen âge. Personnel, coutumes, genres d'études, médiocres besoins du corps et de l'esprit satisfaits de même, tout ce qui fut la vie de nos aïeux sur la montagne Sainte-Geneviève continue, semblable et immuable, chez cette sœur aînée d'Orient.

Des quartiers spéciaux sont affectés dans la mosquée El-Azhar aux diverses nations; nos clercs vivaient de même, séparés par provinces, par « langues ». On y reçoit et on y héberge de pieux voyageurs, passants qui ne figurent pas sur les contrôles universitaires. Tournoël n'eut pas de peine à découvrir le collège des Soudanais — *ès Soudanîyn* — dans une chambre surélevée en manière de tribune, à l'angle méridional de la *kebla*. Il y trouva quelques personnages accroupis sur des nattes, à l'écart des étudiants, dont ils se distinguaient par l'âge et le costume : c'étaient les pèlerins Senoussis. Quelques-uns venaient de Djarboub, l'ancienne résidence de Si Mohammed el Mahdi; d'autres de l'oasis de Koufra, où le cheikh a transporté le siège de sa puissante confrérie. Ces Tripolitains étaient sortis du quartier de leur nation pour aller entretenir leurs affiliés soudanais. Parmi ces derniers, l'officier reconnut trois ou quatre figures, des gens du Ouadaï avec lesquels il avait pris contact à Abecher. Il s'approcha, les salua, lia conversation avec eux : durant ses deux années de séjour dans leur pays, il avait acquis la pratique du mauvais arabe qu'ils parlent. Ces hommes l'accueillirent avec la grave politesse de leur race; leurs

visages impassibles ne marquèrent pas plus de surprise que s'il les eût quittés la veille, en leur donnant rendez-vous à cette place. Mais, tandis que sortaient de leurs bouches les formules civiles des souhaits, leurs regards disaient : « Si tu reviens chez nous avec tes fusils qui portent la mort plus loin que les nôtres, nous nous courberons de nouveau devant toi, puisque ce sera la volonté d'Allah ; ici, seul et désarmé, tu n'es qu'un chien maudit, trop heureux qu'on ne te mette pas en pièces sur le sol sacré que tes pieds souillent. »

Tournoël essaya de les faire parler sur l'objet de leur voyage, de leur réunion; les uns se renfermèrent dans leur mutisme habituel, d'autres lui débitèrent des fables dont il ne fut pas dupe. Ses prévisions se vérifiaient dès la première tentative : il ne tirerait rien de ces prétendus amis, dans un milieu où ils ne reconnaissaient plus son ascendant ; il ne pourrait nouer avec eux aucune négociation utile. Un vieillard, qui paraissait jouir d'une autorité particulière dans le cercle des Soudanais, laissa tomber cette parole :

— On nous disait tout à l'heure que tu ne reviendrais plus sur notre terre.

— Je m'apprête à y retourner, fit vivement l'officier. Qui a pu vous conter pareilles histoires?

— L'*effendi* qui cause là avec un de nos frères

Louis se retourna, regarda dans la direction indiquée par le vieillard : il aperçut derrière un pilier, en conversation avec l'un des moqaddem, son compagnon de traversée sur le *Péluse*, Joseph Yabeç. L'ex-légionnaire paraissait fort à son aise dans la société des Arabes et dans l'usage de leur langue. Il ramena son interlocuteur vers le groupe ; embarrassé à la vue de Tournoël, il s'arrêta, hési-

tant à l'aborder. Louis salua froidement, prit congé des Soudanais, s'éloigna. Le seul bénéfice qu'il emportât de sa visite à El-Azhar était d'avoir appris qu'on travaillait là contre lui.

Lorsqu'il se retrouva seul, perdu dans le lacis des rues arabes, la brûlure des plaies du cœur et l'affreux sentiment du vide lui furent de nouveau insupportables. Il se souvint alors qu'il y avait quelque part, dans cette ville inconnue, une âme de secours, une main qui serrerait la sienne avec une chaude sympathie; il appela l'un des petits âniers qui le poursuivaient de leurs offres de service, enfourcha le baudet, jeta au garçonnet le nom de la modeste auberge où il savait que le Père blanc avait pris gîte.

Le religieux vaquait à ses apprêts de départ. Il accueillit Tournoël avec un sourire de bienvenue :

— Eh bien! vous avez déjà couru tout le Caire? C'est aimable à vous de sacrifier la visite d'une mosquée pour venir me dire adieu.

Louis dit comment il était allé tout droit à El-Azhar et ce qu'il y avait vu de peu encourageant. A l'air du visage, au ton des paroles, le missionnaire comprit qu'il avait devant lui un affligé; l'amertume et l'irritation qui se trahirent dans quelques phrases générales, échappées au jeune homme, permirent au Père Abel de sonder la profondeur de cette affliction. Il se rappela ce qu'il avait observé à bord du *Péluse :* le contraste significatif entre le scepticisme de l'officier sur le but politique de son voyage, et l'ardente impatience, la joie passionnée qui lui gonflaient le cœur en vue de la terre d'Égypte. Le changement subit de ce cœur désolé ne provenait certes pas de la déception très prévue qu'il était allé chercher à El-Azhar; son

chagrin avait une autre cause, d'autre nature. Le religieux ne sollicita pas des confidences qui se refusaient; mais il était prêtre, et, comme tous ceux de son état, lucide médecin d'âmes, expert au diagnostic rapide de toutes nos misères. Mieux et plus vite que tout autre, le prêtre sent l'odeur empoisonnée de ces passions qu'il n'a pas souffertes. Après un quart d'heure de causerie, le Père Abel était fixé. — « Sauvez-moi de moi-même! » — C'était le service qu'attendait, sans le demander, ce blessé qui venait à lui.

— Cher capitaine — s'écria-t-il inopinément, comme frappé par une idée — si je vous faisais une proposition? Tout occupé comme vous l'êtes de votre grand dessein, contrarié comme je vous vois de perdre ici votre temps, vous ne me paraissez guère en train d'étudier l'architecture des Fatimites, ni de vous divertir aux amusements du Caire. Si je vous emmenais pour quelques jours là où vous pourriez peut-être avancer vos affaires? —Je vous ai dit mon programme : je pars tout à l'heure, je vais d'abord à Khartoum; j'y porte des consolations spirituelles à quelques-unes de mes ouailles, transplantées sur le haut Nil : des chrétiens de nos missions de l'Ouganda, engagés l'an dernier dans les services auxiliaires des troupes anglaises, et qui sont venus s'échouer à Khartoum. Plusieurs d'entre eux s'y sont fixés à l'expiration de leur contrat de louage; la ville renaît de ses ruines, ils espèrent y faire prospérer de petits commerces. Deux de mes chrétiens sont allés s'établir à El-Obéid, au Kordofan : deux de nos meilleurs sujets, intelligents, actifs; entrepositaires de marchandises de traite. ils sont en relations avec les trafiquants du Darfour, du Ouadaï, avec tous les caravaniers de l'intérieur.

Je les ferai venir à Khartoum : je veux réorganiser en passant l'essaim de ma ruche, resserrer entre mes néophytes le lien religieux ; il se relâcherait, si je n'y veillais pas. Ce devoir accompli, je gagnerai Lado, d'où je rejoindrai à l'Ouganda ma chère mission de Notre-Dame du Bon Conseil. Vous causerez à Khartoum avec les noirs de ma petite Église ; ils nous sont dévoués ; ceux d'El-Obéid, ou d'autres, pourront peut-être vous fournir des renseignements utiles sur l'intérieur, porter des paroles, vous servir en quelque manière. Qui sait? En Afrique comme partout, on ramasse parfois la clef que l'on cherche à l'endroit dont on ne s'avisait pas, les plus humbles mains la détiennent. Vous pousserez des reconnaissances sur un des fronts d'attaque de votre objectif. Qu'en dites-vous? Je vous enlève?

— Pourquoi pas? dit résolument Tournoël.

Le Père Abel lui offrait un moyen de tromper le chagrin, de fuir la douloureuse solitude, de rester quelques jours près du compagnon dont la parole opérait comme un cordial salutaire ; et, peut-être, d'élucider un problème qui l'avait souvent occupé, les approches du Ouadaï par l'est ; de s'employer ainsi à la tâche où il voulait plus que jamais s'absorber. — Il décida brusquement de partir, sans même attendre le retour des Lauvreins et le supplément d'informations qu'il pourrait tirer d'eux.

On ne s'en étonnera point, ni non plus de la facile créance qu'il accordait aux propos de Mme de Banneleuse, si l'on songe à l'obsession qui était née, qui avait grandi avec son amour. Malgré tout, le nom et l'image de Mme Fianona s'associaient, dans le souvenir qu'il gardait de leur première rencontre, à l'accusation catégorique portée par Olivier

de Félines, à ce mot méchant qui l'avait prévenu, le soir même où il allait faire la connaissance de Millicent. Certains mots travaillent ainsi dans le fond du cœur, ruinent tout ce qu'on y édifie au-dessus d'eux; d'autres les corroborent plus tard, font lever la graine d'où sortiront les fruits vénéneux qu'elle contenait en germe. — Les paroles indiscrètes de Mme de Banneleuse avaient achevé le travail commencé par Félines.

XVII

CHEZ LES DIEUX... LA OU VONT LES MORTS

— Accepté? fit gaiement le Père : Tope-là! Allez boucler vos valises; bagage de soldat, bagage de missionnaire, les deux se ressemblent : légers et vite prêts. Je vous prends dans une heure à votre hôtel, et nous filons sur la gare de la Haute-Égypte. — A moins que vous ne préfériez me rattraper demain matin à la station de Bédréchein; il faut que je m'arrête vingt-quatre heures à Saqqarah, pour y revoir un vieux et cher camarade, Jérôme Cruas, l'égyptologue. Vous a-t-on dit qu'il est ici en mission temporaire? Installé depuis trois semaines à Saqqarah, il y fait des fouilles dans la nécropole; il éventre les tombeaux, en retire ces malheureux citoyens de Memphis qu'on ne laisse plus dormir en paix. J'ai formellement promis de lui donner quelques heures à mon passage, avant d'aller me replonger au cœur de l'Afrique. Nous avons fait toutes nos classes ensemble; nous sommes restés grands amis, dans des voies bien différentes. Ivre de sa science, il a rejeté la foi dont je vis; les petits flambeaux qu'il rallume dans les ténèbres du passé l'ont ébloui; ses pauvres yeux ne voient plus la clarté du vrai soleil. Je le plains, je continue de l'aimer, il me le rend. — Accompa-

gnez-moi, si rien ne vous retient ici : Cruas sera heureux de vous recevoir, et nous ne perdrons pas notre temps avec lui.

— Je ne vous quitte plus, dit simplement Tournoël ; je vais chercher mes effets, je pars avec vous.

Il était pris comme d'une rage de fuir plus vite cette ville qui avait si cruellement trompé son attente. Une heure après, il roulait aux côtés du Père Abel dans le train à destination de la Haute-Égypte ; et ce qu'il vit durant le court trajet du Caire à Bédréchein lui fut tout d'abord salutaire.

Cette année-là, l'inondation du Nil avait été très abondante ; les eaux, retenues artificiellement par les barrages, ne s'étaient pas complètement retirées ; des deux côtés de la voie, elles couvraient encore les champs, sur les lisières et dans les enclaves de la grande forêt de palmiers ; elles emplissaient tous les bas-fonds de cette forêt. Le paysage n'était à perte de vue qu'un immense lac, d'où s'élançaient en gerbes les hauts fûts des dattiers, où replongeaient les branches des sycomores engloutis jusqu'à mi-tronc. Les flots allaient mourir au pied des falaises sablonneuses du désert libyque ; le tremblement de l'air chaud sur le feu de ces sables, lignes incertaines et noyées dans les lointains, créait des mirages qui prolongeaient à l'infini cette mer d'où surgissaient des palmes. Ainsi transformés, les horizons de la vallée du Nil perdaient leur figure habituelle de jardin cultivé, discipliné par le labeur humain ; ils reprenaient l'apparence lacustre qu'ils eurent sans doute aux premiers âges, redevenaient un grand lac équatorial, avec sa végétation luxuriante jaillie du sein des eaux : paysage primitif du centre africain, tout pareil à ceux qu'on voit sur les illustrations des récits d'explorateurs.

Les deux hommes, le missionnaire et l'officier, qui avaient vu sur place les aspects de nature qu'une illusion leur remontrait à l'improviste, n'en revenaient pas de la similitude.

— En vérité, dit le Père Abel, vos yeux ne cherchent-ils pas instinctivement, comme les miens, les troupeaux d'éléphants et d'hippopotames qui vont venir s'abreuver sur ces bords?

— Oui, répondit Tournoël; je suis très loin, c'est bon. — Sa pensée avait franchi les grands espaces; il se retrouvait au pays de ses désirs, roi, heureux, libéré des souffrances du nouveau rêve par cette réalisation fantastique de l'ancien. Ce fut la première minute d'allégement.

Elle se continua lorsqu'ils descendirent de wagon à Bédréchein, lorsqu'ils s'enfoncèrent sous la haute voûte de palmes, vert linceul étendu sur les décombres limoneux qui furent Memphis. Les flots, ridés et chantants sous la brise du Nil, venaient battre les deux talus de la digue où serpente le chemin de Saqqarah; entre les monticules de débris, ils formaient des bassins tranquilles, des détroits où s'engageaient quelques barques de fellahs : les mâts se mouvaient parmi les troncs immobiles; les longues ailes blanches des voiles pointaient entre les panaches des palmiers, apparaissaient et disparaissaient dans le feuillage d'un sycomore. La palpitation lumineuse de l'éther sur ces masses d'eau, sur l'assemblage paradoxal des choses qu'elles avaient fortuitement réunies, donnait aux silhouettes des couleurs, des légèretés, des grâces d'irréel qui transportaient Louis toujours plus loin, hors du monde certain où la douleur est certaine. Son compagnon le retint quelques instants devant le colosse de Sésostris, couché dans

son lit de vase sur les ruines de sa capitale : le Pharaon s'y est défendu jusqu'à ce jour contre les ravisseurs; tous leurs efforts pour tirer de sa forêt le géant de pierre ont échoué. Ces pygmées se vengent en se promenant sur l'auguste face. Elle était alors aux trois quarts immergée : les petites vagues venaient caresser, avec un bruit très doux, les grosses lèvres de granit rose.

A l'orée des bois et des eaux, la digue de terre noire fit place au chemin rocheux qui grimpe sur la falaise. Les infatigables baudets gravirent rapidement la pente; en quelques minutes, sur le rebord de la crête qu'ils avaient atteinte, le Père Abel et Louis entrèrent dans un autre monde : là commence avec le désert l'empire de la mort. Autre mer, aux grandes vagues de sable figé; dans la jaune nudité de l'horizon, les dunes sépulcrales, perforées d'excavations, moutonnent indéfiniment autour des pyramides à degrés : ces pyramides de Saqqarah, aïeules de leurs énormes plagiaires de Gîzé, premiers monuments que la main de l'homme ait élevés sur la terre; son orgueil les a consacrés à son néant. Le peuple de Memphis venait reposer sur ce plateau, sous la garde de ses princes; il y continuait en un songe éternel le labeur agricole qui avait occupé ses jours terrestres, dans les riantes campagnes de la vallée inférieure. Les moindres scènes de sa vie rurale, peintes et sculptées en d'innombrables tableaux, emplissent les hypogées où dort ce peuple de laboureurs. Il y entrait deux fois dans la mort, car la vie de la nature cessait brusquement avec celle de l'homme sur la crête libyque : au delà, pour elle comme pour lui, rien n'est plus, rien n'existe sur des milliers de lieues, dans le vide des solitudes sahariennes.

Une seule maison s'est aventurée dans la ville des tombeaux : l'humble palais du roi des temps, la maison de Mariette. Ces pauvres chambres en pisé sont peut-être l'un des lieux de l'univers où l'on a le plus pensé, durant le dernier demi-siècle. Un grand nombre d'hommes de science et de méditation sont venus s'y abîmer dans le problème des origines et des destinées, auprès de celui qui en avait éclairé quelques données, auprès de ses continuateurs quand il n'y fut plus. De la petite terrasse en terre battue, les yeux charmés ont une dernière échappée sur le pays des vivants : il leur apparaît enchanteur comme le plus doux des regrets. Encadrée dans l'or des sables du premier plan, lointaine fuit l'oasis verte et bleue de la vallée, avec le large ruban moiré de son fleuve, jusqu'aux pointes roses des grandes Pyramides, jusqu'à la pelote d'aiguilles des minarets de la Citadelle, qui se hérissent au-dessus des dômes et des mosquées, sur la tache blanche des maisons du Caire. Le Mokattam, les montagnes d'Hélouan ferment le cirque de verdure et de blancheur, éblouissant au soleil de midi, transfiguré dans les décolorations changeantes du soir, quand les lignes de l'apparition et les profondeurs du ciel s'éthérisent en des tons mauves, lilas, fleur-de-lin, atmosphère d'un paradis terrestre aperçu du haut des retraites de la mort.

Un jeune homme en blouse de travail guettait les arrivants sur le seuil de la maison; il se précipita au-devant du Père Abel, lui prit cordialement les mains; il se dit fort honoré de recevoir le capitaine de Tournoël.

— Ce sera fête aujourd'hui dans mon vieux cimetière ! fit-il joyeusement.

Jérôme Cruas passe dans le monde savant pour

l'un des plus brillants élèves de M. Maspéro; appelé à continuer, avec l'œuvre glorieuse de ce maître, la lignée des illustres devanciers, les Champollion, les Letronne, les Rougé, les Mariette. Il appartient à ce petit groupe d'hommes qui sortirent de Louis-le-Grand, il y a quelque quinze ans, enfiévrés d'ambitions intellectuelles et politiques, impatients de se partager ces hauts domaines de la vie française où quelques-uns ont déjà marqué, où d'autres trouvèrent prématurément une fin tragique. Contemporain et camarade du Père Abel, de Jacques Andarran, du malheureux Elzéar Bayonne, Cruas fut mordu de bonne heure par la plus tyrannique des passions de l'esprit : celle qui donne à la pensée des ivresses où elle frôle la folie en planant sur les gouffres du temps : la passion de l'égyptologie. Dans sa conservation du Louvre et dans ses diverses missions, il s'est montré le savant intuitif qu'il faut être pour rapporter la vérité de ces abîmes. Il venait vérifier à Saqqarah une de ces hypothèses de l'intelligence qui sont, chez les archéologues de son ordre, comme une seconde vue du fait enseveli dans les entrailles de la terre.

Il fit visiter à ses hôtes le Sérapéum, le *mastaba* de Ti, les autres tombes célèbres. A la lueur des bougies promenées dans les hypogées par les petits fellahs, si ressemblants à leurs ancêtres des peintures qu'on les eût pris pour des revenants évoqués hors de leurs sarcophages, il expliqua les scènes où est représentée toute la vie du peuple agricole, pacifique et athée de l'ancien Empire.

— Admirez, disait Cruas, le réalisme de ces figures, de ces animaux, de ces plantes. Il est si consciencieux qu'il semble que la Vie, ou du moins son *double*, suivant la croyance de ces Egyptiens, se

soit réfugiée dans leurs caveaux mortuaires; tandis que la Mort règne seule à la surface, sous la pure lumière inutile que nous allons revoir.

C'était bien l'impression que retrouvaient les deux voyageurs, lorsqu'ils remontaient des galeries souterraines dans le morne éblouissement du désert. Nulle autre trace de vie que le réseau de rayures laissé sur le sable fin par des milliers de scarabées ; mais ces insectes , emblèmes de la renaissance future, n'étaient-ils pas eux-mêmes de petites âmes, sorties des puits funéraires? — Cruas conduisit ensuite ses compatriotes aux tombes nouvellement découvertes qu'il était en train de fouiller.

— Nous en rapporterons, fit-il plaisamment, la pièce de résistance du dîner frugal que je vous offrirai tout à l'heure : une jeune femme qu'on a tirée de sa gaine ce matin, et dont je vous ferai les honneurs au dessert, si cette invitée d'outre-tombe ne scandalise pas mon pieux ami Abel. — Oh! ajouta-t-il à la sortie, en répondant aux compliments qu'il recevait sur les beaux résultats de ses recherches, — ce n'est encore rien; j'ai tout lieu de prévoir des trouvailles de plus grande conséquence, dans ce quartier inexploré de la nécropole que je viens d'attaquer; grâce, je dois le dire, aux libéralités de cet Américain, Archibald Robinson. Ma bonne étoile a voulu que je le rencontrasse à Paris, chez le professeur Ferroz : il a paru prendre intérêt à mes histoires de revenants royaux; royale aussi, la somme dont il s'est fendu sur l'heure, pour cette souscription de journal qui devait faciliter ma mission, et qui atteignait à grand'peine un misérable chiffre avant que l'Américain ne l'eût arrondi.

Au nom de Robinson, Tournoël ne put réprimer un haut-le-corps : un pli de colère contracta ses traits. Eh quoi! jusque dans le désert, jusqu'au fond des tombeaux, il retrouvait cette puissance abhorrée; partout elle tenait sous sa dépendance les vivants; elle troublait même dans leur sommeil les anciens morts de Memphis.

— Et ce ne sont probablement que des arrhes, poursuivit Cruas. M. Robinson vient en Egypte, il m'a promis sa visite à Saqqarah : c'est ici qu'il recevra le coup de la grâce. Ce sera bien le diable si le richard n'est pas piqué par la tarentule à laquelle n'échappe nul homme intelligent — et celui-là en est un — lorsqu'il entre dans l'ombre du peuple qui fait prendre en pitié tous les autres. Je suis convaincu qu'il me donnera, sans compter, les moyens de défoncer tous les sépulcres inviolés du plateau. Ah! l'argent de ces Américains a du bon!

— Ils en ont fait une arme redoutable, dit Tournoël avec une moue de dégoût.

— Et très secourable en certains cas, repartit l'égyptologue. J'ai mes idées sur l'argent; puisque, comme dit l'autre, il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner. On prétend, et je veux le croire, que notre pays est très riche; mais si l'argent y est souvent charitable — accordons-lui cette vertu — il y est paresseux et poltron. Un lièvre. Les Américains ont l'argent audacieux, joyeux, risque-tout. Sur terre et sur mer, le leur cherche les aventures dont le nôtre a horreur, depuis qu'on abêtit notre peuple avec cette imbécile glorification de l'épargne. C'est déjà là une façon d'ennoblir le vil métal : ils en ont une plus haute, ils le font volontiers serviteur de l'esprit.

Leur argent est intelligent, le nôtre est stupide. Trouvez-en donc chez nous — je veux dire les grosses sommes qu'il faudrait au budget de l'esprit — pour subventionner les tentatives hardies du savant, du littérateur, de l'artiste! On recueille quelques pauvres sous. Ces Yankees que nous traitons légèrement de sauvages, ils ont du moins le louable fétichisme des sauvages quand ils s'approchent de la grande reine, la science : ils lui offrent des millions pour qu'elle étende son empire. A peine si l'on a gratté le sol de cette Egypte; il conserve les secrets dont la découverte nous importe plus que toute autre conquête, puisqu'elle permettrait à l'homme de voir clair dans ses origines. La révélation totale du plus ancien monde! J'ai idée que ce magnifique présent sera fait à l'humanité par les milliardaires du nouveau.

— Blasphémateur! interrompit le Père Abel. — Qui donc le lui a fait jusqu'à ce jour, sinon le génie désintéressé des fils de notre race? Oublies-tu en quel lieu tu parles? — Ils étaient revenus s'attabler sur la terrasse de la maison de Mariette; on avait sacrifié pour leur repas quelques-uns des pigeons qui volettent entre les piliers du toit. — Oublies-tu, poursuivit le Père, les récits que je tiens de ta propre bouche? Dans cette maison a vécu pendant trois années, soutenu par sa foi dans son idée, le grand homme qui ne savait pas la veille comment il mangerait le lendemain; il s'en moquait; mais il pleurait la désertion de ses ouvriers impayés, l'abandon des pioches dans la galerie qui devait aboutir à l'introuvable Sérapéum, chimérique pour tous, visible pour son seul esprit. Ne m'as-tu pas conté le miracle? Ce vieux Memphite découvert dans sa tombe inviolée, entre les quatre

canopes où ses entrailles et son cœur étaient renfermés dans quelques feuilles d'or; et comment, avec cette pincée d'or, aumône du mort à celui qui ressuscitait son histoire, Mariette put enfin pousser le pic jusqu'au seuil du temple enseveli? Toi-même, Jérôme, tu n'es qu'un pauvre diable; mais tu sais bien, et tu en es justement fier, que tout l'or du Klondike ne ferait pas sortir de ce sable les ombres révélatrices qui n'en surgiront qu'à l'appel de ta voix. Malheureux! C'est sur la terre d'Egypte que tu oses dénier la puissance souveraine au génie français, même indigent, à la volonté française, même contrecarrée par la plus riche des nations! Tu as débarqué sur cette terre à Port-Saïd, me disais-tu. Qui as-tu vu d'abord sur le môle? Un Français qui vint en Egypte aussi dénué de ressources que Mariette, avec une foi au cœur, comme Mariette; il a lutté vingt ans pour cette foi, elle a triomphé. Ah! le Maître de la Mer, comme on l'appelle, peut faire passer sous cet homme de bronze tous les navires des deux hémisphères : le vrai Maître de la Mer, c'est le Français qui la violenta, qui en réunit les flots séparés et leur commanda de porter ces vaisseaux. — Et combien d'autres t'en nommerais-je, de ces Français qui ont créé sur le sol égyptien, à coups de volonté, tout ce qui en fait l'opulence et la parure! Regarde à côté de toi — nous pouvons bien le dire devant lui — voici un Français qui nous conquiert un empire, avec son seul dévouement à son idée, avec les quelques milliers de francs que notre avare budget lui marchande. Tes banquiers auront beau faire, mon bon Jérôme, c'est nous qui sommes les rois du monde, avec les inépuisables richesses de notre esprit et de notre cœur!

— Ainsi soit-il, mon Père, dit en riant le savant ; mais tu m'accorderas que notre gueuse de royauté a diantrement besoin de ces intendants généreux, quand elle veut régner effectivement !

— Je t'accorde que tu es devenu un affreux positiviste, à fréquenter les morts de cette Chine que fut ta vieille Egypte : des gens qui n'ont même pas une représentation religieuse dans leurs plus anciens tombeaux !

— Ni une représentation militaire, ajouta l'officier.

— Et quand les dieux apparaissent enfin, reprit le missionnaire, ce sont des oiseaux, des chats, des bœufs !

— Halte-là ! fit vivement Cruas, comme si l'on eût touché à ses plus chères croyances. — Je ne voudrais pas contrister une fois de plus mon vieux copain ; mais tu connais mes idées : tous les problèmes que vous embrouillez à plaisir deviennent merveilleusement simples et clairs, quand on fréquente ces morts, comme tu dis. A l'origine, l'expérience quotidienne leur révèle qu'ils sont les créatures et les obligés d'un fleuve et d'un soleil ; ils n'en demandent pas davantage. Ils travaillent, jouissent des biens de la terre, sans troubles métaphysiques, sans folies guerrières ; ils règlent leur vie sur les lois constantes de la nature ; le jeu en est visible dans cette Egypte comme la marche des étoiles, comme le mécanisme d'une montre dont le boitier serait toujours ouvert. Au soir de la vie, ils s'endorment dans la contemplation de leur travail, figuré sur leurs tombeaux pour les rêves où ils se flattent vaguement de le continuer. Plus tard, ils inventent la métaphysique ; il faut bien s'amuser ! Ils spiritualisent le soleil créateur ; leur pensée se

hausse à la conception d'un dieu unique, universel. Tu n'as pas honte de me servir encore les ibis et les chats, comme ton Bossuet, quand son fanatisme égare l'homme qui a pourtant le mieux parlé de l'Egypte alors qu'on ne la connaissait pas? Tu n'ignores pas, toi, que ces petites bêtes étaient les ex-voto de la superstition d'alors, les équivalents des cierges et de la bimbeloterie dévote qui amusent les bonnes femmes d'aujourd'hui. Les initiés nous ont laissé quelques formules de haute philosophie religieuse auxquelles vous n'avez rien ajouté. Certes, ils ne les livraient pas au vulgaire. Est-ce que le vulgaire comprend? Regarde — et Cruas tira de son portefeuille une note au crayon — regarde l'inscription que j'ai relevée dans la chapelle funéraire de Ptah-Mer, grand pontife de Memphis : «... Il connaissait les dispositions de la terre et de l'enfer, d'Héliopolis et de Memphis; il avait pénétré les mystères de tout sanctuaire, rien ne lui était caché. Il adorait Dieu et le glorifiait dans ses desseins. Il couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu. » — Est-ce beau! Est-ce sage, ce voile sur le flanc de la vérité!

— Notre Maître a dit mieux, répliqua le Père Abel. Notre Maître a dit : « Ne mettez pas la lumière sous le boisseau. » Étant le Dieu de charité, il a voulu qu'on fût charitable même et surtout de la vérité, du premier bien qu'implorent tous les hommes.

— Et qu'ils ne peuvent pas supporter, reprit le savant. Toutes nos morales, toutes nos théologies nous viennent des Egyptiens; et même tous vos dogmes, tous vos symboles. Trinité, incarnation, rédemption, il n'en est pas un qu'on ne retrouve dans les inventions de ce peuple. Lis le mémoire

de Mariette sur la *Mère d'Apis*, sa *Préface* aux études sur le temple de Dendérah... Moïse ou tout autre — un prêtre égyptien, nous dit Strabon, initié aux mystères, qui les livra à son peuple et s'enfuit avec lui — révéla les hautes doctrines de Memphis et de Thèbes à la petite tribu juive; elle les emporta au désert dans le temps où ces doctrines se corrompaient en Egypte. La Judée les conserve intactes, jusqu'au moment où l'esprit hellénique souffle sur l'ancien monde, le dissout, réagit sur la doctrine judéo-égyptienne, et en fait sortir le christianisme, qui s'approprie aux besoins d'un monde nouveau. Forme dépassée maintenant par les progrès de l'esprit humain : libéré des chimères, instruit par la science, cet esprit entre dans la phase raisonnable; et la raison le ramène aux conceptions des premiers Egyptiens, à leur observation tranquille des lois naturelles, à la sagesse pacifique et laborieuse de ces bons travailleurs, de ces contemporains positivistes d'un Ti, d'un Ptah-Hotep.

— Mon pauvre ami, fit tristement le Père, tu crois voir le foyer partout où tu en aperçois de vagues reflets. Le foyer de vérité, c'est notre Christ; et sa marque divine est la charité. Où trouves-tu la charité, dans les cœurs qui se racontent sur les murs de tes tombeaux?

— Mais bien avant l'exode de Moïse, sur cent inscriptions de ces tombeaux. Écoute celle-ci : « J'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu... »

— Oh! dit le religieux, des préceptes de bienfaisance, comme en ont édicté tous les peuples; et encore celui qui les observa ferait-il mieux de ne

pas s'en vanter sur son monument. La charité, c'est autre chose. Je vois bien sur les bas-reliefs de tes sculpteurs, à l'époque où leur nation devient guerrière, des conquérants qui ramènent des populations captives; je n'y vois nulle part un pauvre missionnaire comme moi, qui s'en va au fond de l'Afrique — et tu sais que je n'y ai nul mérite, puisque j'obéis au Maître qui me commande — chez des sauvages qu'il ne connaît pas, uniquement pour gagner leurs âmes au bienfait que leur apporta un Dieu de charité. Cela, on ne l'a pas vu avant Lui; on ne le verra pas en dehors de Lui.

— Regarde cet homme, dit Cruas; — et il indiqua du geste un Bédouin, employé aux fouilles, qui fumait accroupi sur le plateau, au-dessus de la tranchée où débouchent les galeries du Sérapéum. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon des sables. L'homme se leva, déploya un méchant lambeau de tapis, s'orienta tant bien que mal vers la Mecque; et sur les caveaux des Apis où se réincarne Osiris, gardé par tous les dieux du Rituel funéraire, l'Arabe se prosterna en répétant l'invocation à Allah, qui seul est Dieu.

Ce mendiant qui nous méprise cordialement, toi et moi, prie aussi le Dieu un, universel, celui qu'aucune superstition n'a défiguré dans le culte que l'Arabe lui rend. — Mon Bédouin te répondrait que le prosélytisme de ses pères a conquis à ce Dieu autant de fidèles qu'en a le tien.

— A coups de cimeterre, répliqua le religieux. Nos pères ont gagné les âmes en s'offrant eux-mêmes en holocauste, pour le rachat de ces âmes. Le Christ seul pouvait ordonner cette sublime folie. Égyptiens, Arabes ou autres, tous ces croyants de l'erreur furent peut-être de fort honnêtes gens;

mais, je te le répète avec l'Apôtre, ils n'avaient pas la charité, la vertu divine dont le nom déborde toutes les définitions qu'en peuvent donner les langues humaines; elle est le signe de la vérité, de la divinité de mon Maître.

— A quoi bon discuter? conclut le savant. Ta foi dans l'absolu ne convaincra pas ma claire vision du relatif. Tu ne me prouveras qu'une chose, et je la sais depuis longtemps : c'est que tu es un très brave homme. Prêtre d'Osiris ou iman de Mahomet, tu l'aurais été de même. — Demandons plutôt à cette vieille jeune dame, qui les sait peut-être, ces secrets que nul ne saura jamais avant d'être descendu dans la demeure d'où je l'ai extraite.

La nuit tombait. Cruas alluma les flambeaux sur la table, attira le paquet informe qu'il y avait déposé.

— Je vous présente à Mirit, princesse royale et prêtresse d'Hator. Cela était dit sur sa gaine, et aussi qu'elle fut agréable aux dieux. — Voilà ses bijoux.

Il prit dans la sacoche où il les avait jetés les colliers d'émaux, les chaînettes d'or, le miroir de bronze, et ces cornes où sont gravées les figures magiques qui doivent conjurer les mauvais rêves de la momie. Puis, saisissant un couteau sur la table, avec l'insouciance d'un carabin qui dissèque un cadavre à l'amphithéâtre, il trancha les premières bandelettes. Longuement, il déroula les innombrables tours de ces linges jaunis par l'huile de cèdre, encore solides; à mesure qu'il les enlevait, le paquet prenait une vague forme humaine. Les dernières bandelettes cédèrent, non sans résistance, sous les efforts violents des trois hommes qui les tailladaient de leurs couteaux, les déchi-

raient de leurs ongles : la morte apparut nue dans sa chemise de bitume et de natron ; un corps de jeune femme, aux lignes graciles, amincies par le rétrécissement du tombeau. Ses petites mains dorées, croisées sur son cœur, y retenaient un scarabée de pierre azurine, symbole de l'âme et garant qu'elle rouvrirait comme lui ses ailes. Louis fut frappé de la ressemblance qu'il observa entre cette face noircie et le masque du sphinx Apriès, accroupi comme un chien de garde à l'angle de la terrasse : même sourire mystérieux, moqueur et sensuel ; le sourire de toute la race. Oui, aux lueurs des bougies dont le vent du désert agitait la flamme, l'ombre d'un sourire errait sur le visage de Mirit ; et ses yeux durcis, qui tenaient encore dans les orbites, semblaient regarder tour à tour, pendant qu'on la chavirait en tous sens, les étoiles reconnues, les dunes funéraires où dormaient les siens, le grand jardin bleu qui sombrait au fond de la vallée dans la gaze argentée des brumes du Nil, la confuse blancheur du Caire à l'horizon, mirage d'une ville qui avait surgi par delà le fleuve, loin de la place où la fille de Memphis cherchait sa ville anéantie. Mirit souriait à tout et à tous : aux plaines éternellement jeunes et fécondes où elle avait aimé la vie, aux figures mêmes de ses profanateurs brutaux ; d'un sourire résigné qui disait : Si ma chair desséchée refleurissait sur mes os, vous n'y toucheriez qu'à genoux, pauvres hommes que vous êtes, avec le tremblement dans toutes vos veines de mon pouvoir sur vos désirs. — Et ce fut la pensée que Cruas résuma dans cette exclamation :

— Dire qu'on a aimé cela ! Que des hommes ont peut-être perdu le sens, maudit la vie et risqué la mort pour ce bloc de bitume !

— Et qu'elle les a sans doute trahis ! ajouta durement Tournoël.

Le Père Abel lui jeta un regard d'indulgente commisération.

— Son bouquet de fiançailles avec la Mort! s'écria l'égyptologue : il nous avait échappé!

Quelques brins de mimosa avaient glissé sur la table, du sein de la momie où ils étaient placés. Feuilles et fleurs séchées, décolorées, mais intactes, conservées comme si elles n'avaient passé que quelques jours dans un herbier.

— Mon capitaine, dit Cruas, je vous en fais présent : je gage que vous n'êtes pas embarrassé d'offrir le bouquet de Mirit à quelque belle dame, avec prière de le garder aussi longtemps sur son cœur.

— Merci, fit l'officier. Des fleurs de morte, cela me revient.

Il en voulait à son hôte de le ramener à des idées dont il commençait à se libérer. Depuis qu'il avait quitté le Caire, tout le tirait hors de lui-même ; tous les mouvements de son esprit apaisaient ceux du cœur. Il lui semblait qu'il avait franchi depuis le matin des centaines de lieues, des milliers d'années. Son imagination s'envolait si loin dans l'espace, dans le temps ! Aux portes du désert, tout la sollicitait vers les régions africaines qu'elle habitait en désir, et qu'elle pouvait se figurer si proches, en un point de ce vide que rien ne barrait, là-bas, sous l'horizon : il croyait en sentir l'odeur dans le vent qui en venait. — Au fond des tombeaux, le présent n'était plus : images vues et paroles entendues, tout emportait sa pensée dans la paix des siècles très anciens, dans l'innombrable océan des pensées et des émotions abolies. Le ver-

tige égyptien s'emparait de lui : ce sentiment de tomber dans le gouffre de l'immémorial où les agitations de nos minutes nous apparaissaient ridicules. L'influence modératrice des lois constantes dont parlait Cruas opérait sur sa raison; comme le reproche d'un miroir limpide au convulsionnaire qui prend honte des grimaces qu'il s'y voit faire. Insensiblement, au cours de cette soirée, dans le calme absolu de la nuit sur les solitudes funéraires, près de ces deux hommes qui l'entretenaient des plus hauts intérêts de l'intelligence, sa douleur s'était assoupie, immatérialisée en quelque sorte ; il la sentait encore autour de son cœur, mais comme ces vaines figurations qui continuaient les réalités de la vie autour des cœurs défunts, dans le silence des hypogées.

Distrait d'abord et absent de la conversation, il s'y mêla à son tour, s'y passionna, la prolongea longuement avec le savant et le missionnaire. Une fois de plus, les murs de la maison de Mariette entendirent des hommes faire l'aveu de leur impuissance, devant les sphinx gardiens qui provoquent les hôtes de cette maison aux efforts de pensée enivrants et inutiles.

Lorsqu'ils se séparèrent, à une heure avancée, Tournoël pria Cruas de lui donner du papier et de l'encre. Resté seul sur la terrasse, il écarta les bandelettes qui encombraient la table, repoussa le corps de Mirit. Elle continuait de sourire à côté de lui, le regardait faire ; il crut surprendre, dans l'insaisissable regard de ces prunelles vitrifiées, une similitude fugitive avec un autre regard, celui des yeux solitaires qui le regardaient sans le voir, un soir, à l'Opéra... Louis prit une feuille de papier ; au moment de mettre en tête, sous le quantième, le

nom du lieu d'où il datait, il se ravisa, il y mit ces mots :

Chez les dieux... là où vont les morts.

Il écrivit longtemps, jusqu'aux dernières lueurs des bougies consumées, s'interrompant parfois pour aller revoir les étoiles, le désert, les sombres masses des pyramides de Saqqarah et de Dachour. Lorsqu'il eut achevé, il introduisit entre deux pages les brins de mimosa, s'assura qu'ils ne se brisaient pas dans l'enveloppe, traça sur cette enveloppe la suscription :

Madame Fianona
Aux bons soins de la Duchesse de Jossé-Lauvreins
Au Caire

Il alla dormir, comme un homme très las d'avoir traversé dans sa journée de grands pays. Le lendemain matin, Jérôme Cruas reconduisit ses hôtes à Bédréchein. Tournoël jeta sa lettre au train en partance pour le Caire; il monta avec le Père Abel dans celui de la Haute-Égypte, qui emporta directement les deux voyageurs à Khartoum.

XVIII

JUGEMENTS TÉMÉRAIRES

— Notre lâcheuse! La transfuge qui revient! Oui, c'est bien elle, qui descend de l'omnibus de l'hôtel! Bonjour, chère, bonjour! Nous ne vous attendions plus, nous vous croyions noyée dans la mer Rouge! Pourquoi n'avez-vous pas télégraphié? Quelques minutes de plus et vous ne trouviez personne : nous allons tous à l'Opéra italien. Vous dînerez vite, vous nous rejoindrez!

Ces appels joyeux partaient avec des rires de la terrasse de l'hôtel Shepheard; Mme de Lauvreins, le duc, les Banneleuse, la jeune Américaine du *Neptune,* toute la compagnie quittait la table où elle prenait le café après dîner, se portait à la rencontre de Mme Fianona, qui descendait de voiture et gravissait les marches du perron; légère et les yeux clairs, d'une clarté rayonnante qu'on n'était plus accoutumé d'y voir.

— Excusez-moi, dit-elle à la duchesse; mon amie m'a retenue jusqu'à ce matin, un jour de plus que je ne projetais; je me suis laissé faire; c'était si bon de revivre près d'elle ma vie d'enfant!

En débarquant à Suez, Mme Fianona était tombée dans les bras d'une personne qu'elle ne

s'attendait pas à y retrouver : la femme d'un Italien établi en Égypte, ingénieur chargé par le gouvernement khédivial de la rectification du vieux port; une Vénitienne, élevée avec Millicent, sa plus intime amie jusqu'au jour où leurs mariages respectifs avaient séparé les deux compagnes d'enfance. La femme de l'ingénieur avait aussitôt supplié la voyageuse de rester deux ou trois jours auprès d'elle, avant de rejoindre au Caire la société qui s'y rendait en quittant le *Neptune*. Toute heureuse de la rencontre, heureuse de la prolonger et d'oublier le dur présent dans le doux passé, Mme Fianona avait cédé volontiers à ces instances; d'autant plus volontiers que les Lauvreins annonçaient leur intention d'aller d'abord aux courses d'Alexandrie. Gênée de se sentir à la charge de la duchesse, la pauvre Millicent évitait, autant que possible, des déplacements dont elle ne pouvait plus faire les frais; et elle se souciait peu de rester seule au Caire avec Louise de Banneleuse : les deux femmes éprouvaient, l'une à l'égard de l'autre, une antipathie que Millicent ne savait pas dissimuler, comme Louise, sous la caresse des compliments. L'Italienne, désireuse d'amuser sa compagne, avait décidé de la conduire dès le premier jour aux Fontaines de Moïse; l'excursion obligatoire, à une petite distance de Suez. Le yacht facilitait la chose : M. Robinson, qui appareillait pour continuer son voyage, offrait obligeamment à ces dames de les déposer en passant sur la plage d'où l'on gagne les Fontaines. Millicent était remontée sur le *Neptune*, avec son amie, pour une couple d'heures.

A cet incident très simple se bornait le roman que Mme de Banneleuse avait servi, ou plutôt sug-

géré au capitaine de Tournoël. — Mme Fianona rembarquée après leur départ sur le yacht de Robinson, le yacht l'emmenant en mer Rouge : Louison n'avait voulu se souvenir que de ce fait ; elle y avait ajouté en imagination des conséquences possibles, probables et naturelles selon la madrée coquette, qui se mettait à la place de Millicent et savait bien le parti qu'elle aurait tiré d'une pareille aubaine. Dans sa pensée, l'amie italienne dont elle n'avait pas soufflé mot ne pouvait être qu'un paravent.

— Et vous ne m'aviez rien dit de la surprise, cachottière ! murmura Peg à Millicent, en la tirant un instant à l'écart, après que la jeune femme eut subi le premier feu des exclamations sur tout ce qu'on avait fait de mémorable en son absence.

— Quelle surprise ?

— Ne faites pas l'ignorante : l'arrivée du capitaine, en coup de vent...

— Le cap... M. de Tournoël... est en Égypte ? Ici ?

— Et vous oserez me dire que vous n'en saviez rien ?

— Rien, je vous le jure. — Millicent, enjouée l'instant d'avant, redevint grave, toute troublée. — Ici ? Depuis quand ? Pour longtemps ? Où ? A quelle heure l'attendez-vous ?

— Je ne l'attends pas ; je ne comprends rien au récit de Louise ; elle est la seule qui l'ait vu. — Louise ! Venez, expliquez-vous enfin sur cette mystérieuse apparition du capitaine.

— Mais je vous ai dit tout ce que j'en sais, fit la Banneleuse avec une nuance de gêne. — M. de Tournoël est tombé avant-hier soir à l'hôtel, comme une bombe ; son air habituel, préoccupé, le front

chargé d'empires qui ne se rendent pas; il n'a daigné faire aucune réponse à mes questions; je lui ai dit que vous étiez absente, Mme Fianona également, que vous reviendriez bientôt. Le lendemain, hier, comme je rentrais des Pyramides, j'ai appris à l'hôtel qu'il avait déménagé précipitamment, avec un religieux tout de blanc vêtu, qu'ils étaient partis pour la gare de la Haute-Egypte. Un attaché de l'Agence de France, que j'ai rencontré dans la soirée, n'en savait pas plus long que moi, ou ne voulait pas dire ce qu'il savait; il paraissait croire à une mission coloniale, il demande qu'on n'ébruite pas le passage du capitaine; selon lui, M. de Tournoël doit être en route pour le haut Nil et les environs, à la recherche de quelque désert inédit pour rejoindre son Tchad... Il avait en effet la mine d'un chevalier errant qui va tenter une grande aventure!

Louise de Banneleuse n'était pas née méchante. Elle ne se refusait certes pas, à l'occasion, une petite vengeance d'amour-propre, le plaisir de jouer un bon tour à une rivale ; elle n'eût pas fait sciemment un grand mal inutile. Mais elle était devenue jusqu'aux moelles une mondaine; la mondaine par excellence, incurablement légère. Le monde lui avait inculqué le tour d'esprit qu'il donne à ceux qui ne vivent que pour y paraître : voir toutes choses, de très petites choses, comme des amusettes; en parler avec l'ironie détachée qui ne cherche dans tout événement, fût-ce l'incendie d'une ville, que l'étincelle plaisante qu'on en pourra faire jaillir. Chez elle, comme chez un Félines, le laminoir du monde avait complètement usé cette faculté, la réflexion, qui nous découvre tout ce qu'un incident minuscule, un propos en

l'air, peuvent renfermer de sérieux, parfois de tragique. De plus, l'habitude de composer dans le mensonge ce chef-d'œuvre artificiel, sa vie de pauvresse luxueuse, avait créé une incompatibilité radicale entre la cervelle de Louison et la droite vue d'un fait, entre sa langue et la relation véridique de ce fait. En causant, elle brodait sur la vérité comme sur son métier à ouvrage, machinalement. Ce soir-là, elle eut le sentiment, et presque un remords, d'avoir été trop loin, d'avoir fait « de la casse », comme elle se disait. Mais « ça y était » ; il fallait soutenir son personnage, ne pas avouer, ne pas se couper. — Bah! pensait-elle, j'ai un peu blagué... Qu'ils se débrouillent, c'est leur affaire!

Une question brûlait les lèvres de Millicent : Ne s'est-il donc pas informé de moi? Il est impossible qu'il ne m'ait pas demandée! — Honte de se trahir devant Mme de Banneleuse ou méfiance de ce que répondrait cette femme, elle ne questionna pas. Elle cherchait à deviner l'énigme, elle se perdait en conjectures; d'autant moins lucide que l'émotion soudaine paralysait sa pensée. Comment n'avait-il pas écrit? Il avait dû recevoir la dernière lettre à Enval. Quelles décisions lui avait suggérées cette lettre? Sans doute, il avait cédé à un mouvement irrésistible; il avait voulu venir la rejoindre en Egypte, l'y surprendre. Mais alors, pourquoi ce passage au Caire comme un météore, sans y attendre un jour le retour des Lauvreins, sans donner signe de vie avant de repartir? Pour où? Pour son Ouadaï? Était-il possible qu'on le renvoyât là-bas? Mais il l'eût fait savoir! A moins que, désespéré, résolu à tout oublier dans sa tâche reprise... non, c'eût été trop cruel!

— N'y a-t-il pas de lettres pour moi? demanda-

t-elle vivement au valet de chambre des Lauvreins, qui apportait dans le hall le courrier du soir.

— Il en est arrivé une à l'instant, sous le couvert de Madame la duchesse. Je ne savais pas Madame de retour : je l'ai déposée dans l'appartement de Madame.

Elle courut à sa chambre. Sur sa table, deux lettres l'attendaient : l'une au timbre de Buenos-Ayres; l'autre... elle n'en regarda pas le timbre, elle vit l'écriture, ouvrit et lut.

« *Ce 13 décembre. — Chez les dieux... là où vont les morts.*

« Ce furent les premiers mots que j'entendis sur vos lèvres, Madame, le soir où je vous revis, sept ans après Sospel; à pareil jour, il y a six mois. Je ne les compris pas alors, je les comprends aujourd'hui. Ils me présageaient étrangement le lieu d'où je vous adresserais les derniers mots que vous recevrez de moi. Vous aviez raison : *la Walkyrie* m'y a emmené; et ce que vous ajoutiez, sur le peu de différence qu'il y a parfois entre les vivants et les morts, s'appliquait bien à l'homme que je suis maintenant. Je vous écris du fond des siècles; du seuil de ce grand désert africain d'où je n'aurais jamais dû revenir; je vous écris d'une maison où l'on voit toutes choses à leur point, où l'on n'en souffre presque plus. Ces paroles deviendront claires pour vous, lorsque vous passerez à Saqqarah; vous aurez sans doute la curiosité d'y aller, si l'on vous ramène au Caire.

« Ce matin, je vous aurais écrit des choses injustes, indignes de vous et de moi. On est mauvais, sous le premier coup de la souffrance. Cette nuit, l'apaisement du lieu est sur mon âme. Je ne

vous ferai pas de reproches, je n'en ai nul droit. Je n'avais pas le droit de vous condamner à une existence misérable, alors qu'on vous en offrait ailleurs une brillante. Tout nous séparait, vous me l'avez dit dès mon premier aveu. Vous ne m'avez jamais laissé d'illusion, sinon celle que vous pourriez, quand même, sans me donner d'espoir, m'aimer un peu. Ce qui devait être a été. Votre sentiment, sincère, je veux le croire, a capitulé devant une fascination méthodique : vous avez écouté celui qui pouvait combler de toutes les satisfactions votre vie détruite, acculée aux pires difficultés, sans avenir avec le pauvre officier. C'est bien, c'est mieux; pour vous, et pour moi. Je n'aurai pas le remords d'avoir empêché ce que le monde appellera votre bonheur, ce que je souhaite que vous puissiez appeler ainsi; et j'échappe au danger de me laisser surprendre, à mon tour, par cette fascination implacable, qui semble se faire un jeu d'avilir tous les cœurs.

« Elle guettait le mien, elle croyait s'en rendre maîtresse par ce qu'il avait de plus cher et de plus sacré. J'aurais peut-être succombé : à certaines heures je me sentais faiblir; la tentation était trop forte de consentir à un marché qui m'eût donné, en échange de ma conscience et de mes fiertés vaincues, les objets de mes plus ardents désirs; vous, d'abord. Naguère encore, tandis que la voix respectée de mon vieux chef me rappelait à mon devoir de soldat, je l'écoutais avec une âme pleine de confusion et de révoltes, prête à chercher l'accommodement qui me permettrait d'être infidèle à ce devoir, fidèle à mon amour pour vous. Ce soir, dans cette maison bonne conseillère où je m'examine et me ressaisis, je sens combien j'étais près

d'une abdication que vous auriez peut-être fini par me demander; car vous ne pouviez pas vous rendre compte de tout ce que j'aurais renoncé. Elle ne paraîtrait à beaucoup de gens qu'un choix raisonnable; pour comprendre le dégoût de moi-même qu'elle m'eût donné, il faudrait entrer dans les sentiments des hommes de mon état, dans les miens, savoir quel idéal de vie je me suis fait; savoir aussi tout ce que je sais, deviner tout ce que je devine du but qu'on se proposait, quand on m'offrait la facilité de continuer mon œuvre, pour d'autres, avec des chaînes d'or aux mains, et d'y chercher mon propre avantage au détriment des intérêts de mon pays. Je voyais clairement où l'on voulait me mener; et j'y serais peut-être allé, dans une minute d'égarement passionné, tant je vous aimais!

« Cela non plus, Madame, vous ne pouviez pas vous en rendre compte. Il eût fallu imaginer, — et qui peut imaginer la vie intérieure d'un autre? — ce qu'a été ma jeunesse, sa solitude de cœur, la longue compression de ma sensibilité, l'austère tension d'esprit et de volonté qui sauvegarda ce cœur des gaspillages vulgaires. D'avance et sans vous connaître, il accumulait pour vous toutes ses énergies d'amour. Oui, je vous ai été fidèle avant de vous connaître. Qu'eussé-je fait, vous connaissant? Enfin, vous êtes venue : la même qu'attendaient mes rêves, et autre, créatrice de rêves encore plus beaux. Vous m'êtes apparue comme m'apparurent, quand je les vis pour la première fois, l'Océan, le désert, ces images terrestres de l'infini qui comblent et dépassent la grande attente qu'avait l'enfant. D'autres pourront vous aimer, Madame; nul œil humain ne vous verra telle que je vous ai vue durant ces derniers mois. Vous étiez plus que

l'univers, vous en étiez la loi harmonieuse, la raison d'être, la source de tout ce qu'il a d'admirable, l'excuse de tout ce qu'il a de mauvais. Depuis que je vous ai vue, et bien sue — devinée, tout au moins, là ou vous étiez si haut que mon regard n'y pouvait atteindre — depuis que devant moi vous avez marché, de votre démarche, à vous; parlé, de votre parole, à vous; depuis que vous m'avez regardé, de votre regard où sont toutes les âmes que Dieu créera quand il fera des mondes meilleurs, je n'ai jamais douté une minute que vous ne fussiez le beau absolu; j'étais certain que les plus hautes aspirations des hommes, aussi longtemps qu'il y aura des hommes, n'iraient jamais plus loin que vous, qu'elles trouveraient en vous leur limite et leur satisfaction totale.

« A cette heure encore, je pense, en revenant à ce papier — je pensais : je suis ressorti un instant, pour revoir la montagne des tombeaux — je pensais que les myriades d'hommes qui dorment dans cette montagne, depuis les premiers dont on se souvienne, n'ont vécu que pour préparer votre être unique; pour le former du plus divin de leur substance, avec tout ce qu'il y avait, chez les meilleurs d'entre eux, de beau, de bon, de grand, d'innomable par les mots de nos langues qui adorent ce qu'ils ne savent pas dire; je pensais que toute la beauté de cette immense Mort, avec toute la splendeur de cette inépuisable nuit, ne pouvaient tomber sur le désert que de la lourde forêt adorable de vos cheveux; je pensais que de ces hypogées tous les anciens peuples surgiraient; qu'ils sortiraient tous de leur éternité, heureuse ou malheureuse, pour baiser sur ce sable la trace de vos pieds... s'ils passaient; les pieds qui ne passeront plus, devant

celui qui les aurait suivis au bout du monde...

« Ils courent à d'autres baisers. Très vite, n'est-ce pas? En ce moment, sous ces mêmes étoiles, dans cette même haleine tiède de la nuit; tandis que j'écris, seul, dévasté, dépouillé de tout ce qui fut moi. Pourquoi se sont-ils fait attendre, puisqu'il était certain qu'ils iraient là? Pourquoi m'avoir retenu sur leur route? Pour donner plus de prix à ce qu'on porterait à l'autre, avec cette parure, des lambeaux de moi? Je voudrais savoir que vous rirez, en lisant ceci, dans ses bras; et je voudrais croire qu'un Dieu juste fera le compte, à cette minute, de ce qu'une de ses créatures peut faire souffrir à une autre. De quel droit m'arrachez-vous ma foi? Vous perdre, vous, ce n'est rien; mais ma foi en vous, le reflet menteur du ciel que vous étiez pour moi, il ne vous appartenait pas, il était à moi, qui l'avais créé, pauvre fou! Est-ce que vous avez, en lui parlant, cette note grave de votre voix claire, qui faisait frissonner toute l'âme? Mais dites au moins que vous l'aimez, ce sera un soulagement, je vous le jure; dites ce qui vous a séduite en lui, et que vous n'êtes pas allée uniquement à l'or, bassement à l'or! Trahissez-moi, mais ne trahissez pas mon idéal, ne descendez pas!... Non; c'est pour vivre, n'est-ce pas? Vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer!

« Si : vous avez dit qu'il était, qu'il est l'homme de l'avenir. Nous verrons. Je suis bien peu de chose à côté de lui; et vous m'avez ravi mon courage. J'en retrouverai. Je saurai me faire grand, vous donner l'amer regret d'avoir pris le mensonge de la grandeur pour sa vérité. Le vaincu d'aujourd'hui confondra votre mépris. Dans cette idée, dans l'espoir de vous faire pleurer votre erreur, je trouve des forces que

je ne m'étais jamais senties. Je repars. Je ferai mon œuvre, maintenant, j'en suis sûr. Je serai fort comme le sacrifice : vous verrez quelles belles œuvres il fait, s'il vous reste un sens pour les comprendre. Vous verrez, pauvre aveugle, que l'avenir c'était moi. Vous le verrez, avec ces yeux...

« Oh! non! Pour eux, pas d'injure! Ni pour rien de vous. Pardon. C'était un moment : je me suis retrouvé homme, si malheureux! Oubliez. Les dieux et les morts m'en ont déjà fait honte. Si vous pouviez voir : j'ai là, tout près de moi, une de ces mortes d'au delà les âges ; elle sourit, je vous assure ; presque de votre sourire. Elle n'est plus femme ; elle est sacrée dans le très lointain des choses transformées, abolies, qui ne font plus jamais mal. Vous aussi. Elle avait ces quelques fleurs, conservées sur sa poitrine. Je les mets ici, je vous les donne. Ce sont les seules que je puisse désormais vous offrir : on n'en sera pas jaloux! Fleurs mortes, pas plus mortes, pas plus anciennes que celles qui fleurissaient dans les bois de Jossé, l'été qui fut Qu'elles vous portent bonheur! Je souhaite sincèrement que vous soyez heureuse, comme vous avez voulu l'être. Je vous remercie pour ce qui a été, je ne vous en veux pas de ce qui est. Tout est bien, cela ne pouvait pas être autrement.

« Adieu. Je ne vous reverrai plus. Ne me cherchez pas, si vous en aviez la pensée : je ne sais où je serai dans quelques jours, à la poursuite de mon but. Mais je sais qu'après ces premières heures de trouble pénible il restera dans ma vie quelque chose de très bon, que la souffrance venue de vous y aura mis. Et si je suis jamais un de ceux dont le monde dit qu'ils sont grands, je proclamerai que c'est par vous, quand même. Je serai heureux de vous

marquer ainsi, Madame, le très respectueux dévouement que je mets encore, une dernière fois, à vos pieds.

« Louis DE TOURNOEL. »

Millicent avait laissé tomber la lettre sur le parquet. Des larmes perlaient aux pointes de ses longs cils bruns. Un moment, elle demeura sans pensée, dans la stupeur du blessé qui se réveillerait sous les décombres de sa maison, détruite par un tremblement de terre. Puis, elle fit un effort pour sortir de ce chaos inintelligible, pour retrouver de la lumière, de l'air respirable. Qui donc était subitement devenu fou? Lui ou elle? Que signifiaient ces accusations démentes, monstrueuses? Quels rapports lui avait-on faits? Et qui? Elle se rappela les mines apprêtées, le ton gêné de Louise de Banneleuse... Mais non, ce n'était pas possible : nul être humain ne serait capable d'une pareille noirceur. Et si même un propos mondain avait donné l'éveil à la jalousie de Louis, il n'y aurait plus ajouté foi, à la réflexion; il n'aurait pas écrit pour si peu avec cette certitude, avec cette cruauté!

Comme les innocents qu'on accuse brusquement d'un crime invraisemblable, elle se demanda un instant si elle n'était pas coupable, à son insu, en quelque façon; elle s'examina sévèrement. Oui, aux derniers jours du voyage, cette révélation soudaine, cet hommage muet de Robinson qu'elle avait surpris — plus qu'un hommage, presque un aveu involontaire — elle y avait pensé avec complaisance; elle en avait été touchée, un peu vaine; elle avait fait ce qu'il fallait pour en provoquer la répétition... Et la pauvre âme délicate grossissait son petit péché, le remords qu'elle en avait eu

Mais c'était tout; pas une parole n'avait été échangée, entre elle et Robinson, qui pût préciser les choses devinées dans ces instants fugitifs; et lors même que, par un impossible miracle, Louis aurait eu connaissance du léger émoi qu'elle avait ressenti dans le secret du cœur, il n'y eût rien trouvé qui lui permît d'écrire cette atroce lettre.

Mais, s'il n'était pas fou, que voulait-il? Un prétexte, peut-être, pour s'évader d'un amour sans joie, sans espoir, qui lui pesait déjà, qui entravait sa liberté. Son voyage inexplicable avait un but; et puisque ce but n'était pas elle, ce devait être la reprise de ses projets ambitieux; on lui avait ouvert quelque voie nouvelle où il espérait les réaliser, il allait tenter quelque aventure; avant de s'y donner tout entier, il avait voulu rompre ce lien platonique où il ne trouvait qu'une gêne sans compensations. Il la rejetait à Robinson; et, prenant les devants, il supposait ce qui le dégageait commodément. — Cependant, l'accent de souffrance paraissait sincère, dans quelques-unes de ces lignes; et s'il n'eût cherché qu'à reprendre sa liberté, il n'aurait pas souffleté d'une odieuse calomnie celle qu'il savait prête à se sacrifier. — Que croire? Et comment s'éclairer? Oh! ne pas savoir où le joindre, où lui demander un mot d'explication; rester ainsi dans la nuit et l'abandon, sans recours auprès de qui que ce fût! Elle eut la pensée de porter la lettre à Peg; une pudeur la retint; pour lui, plus que pour elle-même, elle ne voulait mettre personne dans la confidence de cet acte furieux, de ces outrages gratuits.

Elle resta longtemps écroulée, en larmes, renonçant à chercher. Elle ne maudissait pas, elle n'accusait pas, elle recevait ce malheur en victime

coutumière de la fatalité. Lorsqu'elle se fut un peu reprise, son regard rencontra la lettre de Buenos-Ayres. Elle l'ouvrit distraitement, y lut comme en un rêve des mots qu'elle n'essaya pas de comprendre, tout d'abord.

Cette lettre était un long rapport où son mandataire exposait l'état des affaires : une licitation ; une vente par autorité de justice des propriétés indivises interviendrait dans les trois mois ; à moins qu'il ne se présentât un riche acquéreur pour la totalité des biens, éventualité que rien ne permettait d'espérer, le rachat serait effectué par des intéressés qui s'étaient d'ores et déjà entendus : à vil prix, dans des conditions telles que le passif de la succession Fianona resterait supérieur à l'actif. Bien loin qu'il pût promettre à la veuve l'envoi de fonds qu'elle avait demandé, son mandataire l'engageait à se mettre en mesure de satisfaire, si possible, aux reprises qu'on exercerait contre elle.

De ce grimoire de procédure, des chiffres qui dansaient en désordre sous ses yeux mouillés de pleurs, Millicent ne retint que ceux-ci : elle n'avait plus rien au monde. Y penser lui fut presque une diversion bienfaisante, à cette minute. La lettre tomba sur l'autre aux pieds de la jeune femme, comme tombent d'une ruine les débris qui s'amoncellent au bas du mur. Elle se courba un peu plus sous la fatalité, dit ses prières de petite fille, repensa aux entretiens qu'elle venait d'avoir avec l'amie de son enfance. — Ce soir-là, Mme Fianona n'alla pas rejoindre à l'Opéra italien la brillante société qui l'y attendait.

Les jours suivants, elle dut se plier aux servitudes du genre de vie que lui imposait sa situation dépendante. Vie bruyante et dissipée. Les hôte-

liers du Caire font dater de cette saison hivernale une ère plus mémorable pour eux que celle de l'hégire : l'ère de la conquête de l'Égypte par les Américains. A l'exemple des riches Anglais, on les vit cette année-là déserter Nice et Cannes, passer la mer, venir chercher aux bords du Nil l'oubli total des frimas, la fête ininterrompue de lumière que ne donne pas notre Corniche. Les plus belles maisons du quartier neuf d'Ismaïliyé avaient été retenues par les multimillionnaires de New-York; comme s'ils se fussent donné le mot, elles réunissaient dans les grands jardins contigus la plupart des familles haut cotées sur le *World*, cet almanach qui suggérait à Christian des vues philosophiques dont le jeune duc n'était pas prodigue. Mme de Lauvreins se retrouvait dans son élément, avec son ancienne société de Newport. Pour elle et pour ses compatriotes, les journées se passaient dans un entraînement perpétuel de sport et de plaisir : parties de tennis à Gézîré, courses à dromadaire dans le désert; excursions en bande aux Pyramides, à Hélouan, à Matariyé : dîners entre soi ou chez les agents diplomatiques, fêtes arabes offertes par des pachas fastueux et hospitaliers... — Va-t-il pleuvoir de l'or comme au temps du khédive Ismaïl? disaient sans y croire les vieux résidents qui avaient connu les jours, ou plutôt les mille et une nuits d'il y a trente ans; cette joyeuse sarabande des milliards empruntés qui fit alors de la vie au Caire une féerie mi-orientale, mi-parisienne, telle qu'on ne reverra jamais la pareille dans le monde assagi, dans l'Orient appauvri. Les Américains ne pouvaient rivaliser avec les souvenirs laissés par les exploiteurs et les créatures du moderne Haroun-al-Raschid; ils faisaient de leur

mieux ; on devinait chez eux le secret désir d'éclipser les maîtres anglais, un peu offusqués par ces brillantes comètes qui les reléguaient au second plan dans l'estime intéressée des indigènes ; les Américains projetaient de faire mieux encore pour fêter l'arrivée du plus représentatif de leurs concitoyens, du Maître de la Mer incessamment attendu.

Emportée dans ce tourbillon, Peg s'occupait moins de sa malheureuse amie. La duchesse n'avait plus, comme à Jossé, le loisir d'observer et d'interroger ce cœur difficile à ouvrir. On parlait fort peu de Tournoël. Dans la petite société française, le mot d'ordre venu de bon lieu était de se taire, de ne pas questionner, pour ne point rendre plus épineuse encore la situation très délicate d'un officier qui s'aventurait au Soudan : aventure regrettable à tous égards, soit que le capitaine y fût en mission secrète, soit qu'il eût pris sous son képi la fâcheuse inspiration d'aller faire un coup de tête dans ces régions, d'y « créer des difficultés », comme le disaient avec humeur les personnages de poids, politiques et financiers, près de qui Mme Fianona essayait timidement de se renseigner, lorsqu'elle les avait pour voisins de table. Dans les sociétés étrangères, nul ne pensait plus à l'homme qui avait occupé l'opinion européenne, au commencement de cette même année; son nom, un instant en vedette, s'était effacé des mémoires depuis que les journaux, y compris le plus lu de tous, l'*Oceanic Herald,* avaient cessé de rappeler ce nom à des esprits distraits par tant d'autres sujets. Quelquefois, en changeant de toilette à la hâte entre deux parties, Peg demandait à Millicent :

— Ne savez-vous rien de Tournoël, de sa disparition bizarre?

— Rien, répondait Mme Fianona, ce qui était trop vrai. — Sans doute, ajoutait-elle, le capitaine retournait au centre de l'Afrique par une voie nouvelle; sans doute aussi, il avait fait comme les hommes de sa sorte lorsqu'ils rentrent dans l'action : il avait oublié l'intermède sentimental dont il s'était amusé en France; et le mieux était de l'oublier comme lui.

Ce qu'elle disait à Mme de Lauvreins, l'unique personne qui fût un peu dans son secret, Millicent commençait à s'en persuader elle-même. Plus elle y songeait, plus cette explication lui apparaissait comme la seule plausible et naturelle. Un travail inconscient se poursuivait dans son imagination, y modifiait peu à peu la physionomie de la lettre de Saqqarah, cette lettre dont elle n'avait pas su d'abord s'il y fallait voir une effusion passionnée, ou un congé donné sous d'absurdes prétextes; la dernière opinion avait fini par prévaloir. Révoltée par l'injustice, blessée par l'outrage de l'incompréhensible missive, elle en oubliait les parties qui l'avaient profondément émue; elle ne se souvenait plus que de certaines phrases, justificatives de son interprétation. Ces phrases lui faisaient voir un homme repris tout entier par la fièvre de l'ambition, et plus que jamais obsédé par la crainte d'une forfaiture où il pensait que son amour l'entraînerait fatalement. Millicent avait toujours eu quelque peine à entrer dans cet ordre d'idées, à discerner les motifs de ce duel politique entre Louis et Archibald dont elle était la victime. Les préventions furieuses du capitaine, dès qu'il s'agissait de Robinson et des opérations du financier en Afrique, cela ressemblait fort, pensait-elle, au délire de la persécution; mais ce délire était plus

fort que celui de l'amour dans le cœur de l'ombrageux officier, elle le savait par expérience. Il avait pris le parti de sacrifier l'amour. Il n'avait plus écrit; sa résolution d'oublier et de se faire oublier était donc irrévocable.

Mme Fianona se confirmait chaque jour un peu plus dans ce sentiment, durant les heures de songerie qu'elle pouvait dérober aux divertissements dont on l'accablait, quand elle sortait seule pour s'aller réfugier dans ses deux asiles de prédilection, le matin à la mosquée El Mouaïyad, le soir à l'île de Rôda.

Elle avait découvert par hasard, au cœur de la vieille ville sarrazine, cet enclos béni d'El Mouaïyad qui n'est plus qu'un souvenir, depuis que les architectes ont pompeusement restauré, autant dire détruit et profané, la ruine charmante où travaillait avant eux la nature. La mosquée, du beau temps des Mameluks, était alors une relique un peu croulante, désertée par les hommes, donnée par le dieu qu'ils oubliaient aux arbres et aux oiseaux. Les moulures dorées, les élégantes arabesques des plafonds s'effritaient, pendaient par places aux caissons de bois délicatement enluminés; les pierres multicolores et les carreaux d'émail aux grandes fleurs tombaient des revêtements de la muraille entre les colonnes de marbre antique. Mais un bois triomphant, un bois sacré de palmiers, de figuiers, de sycomores, avait grandi entre les dalles déchaussées de la cour : ces arbres ombrageaient la fontaine aux ablutions, se prosternaient sous le vent comme les anciens fidèles, avançaient leurs têtes entre les arcades, au secours des piliers ruineux. La fontaine servait d'abreuvoir à une nuée de tourterelles, aux hirondelles et aux mésanges

qui nichaient dans les alvéoles des pendentifs, entre les grandes lettres koufiques des frises. Ces oiseaux roucoulaient, chantaient, voletaient des palmiers aux colonnes, de la végétation de bois à celle de pierre. Nul ne venait troubler leurs ébats, le bruit de la rue expirait au portail de bronze, le silence était tutélaire et pacifique dans cette fraîche oasis. Seul, un mendiant raccommodait ses loques près du puits; un homme très vieux, ruine vivante comme la mosquée.

La jeune femme le retrouvait là au soleil du matin, à l'heure délicieuse d'El Mouaïyad; quand les rayons pénétraient discrètement sous le berceau de feuillage et dans la pénombre du sanctuaire où ils réveillaient les vieux ors éteints; quand montaient du bassin, le long des grêles colonnettes et sous la calotte en stuc blanc du petit dôme, les reflets dansants des zébrures de l'eau coupés par les ombres mobiles des palmes et des ailes de tourterelles. Millicent ne se souvenait d'aucun lieu où la grâce et la paix des choses lui eussent été plus sensibles; d'aucun où elle eût eu si douce cette impression d'ancienne prière endormie, continuée par les oiseaux et les plantes, par les murmures et les mouvements légers d'une nature qui demandait pardon d'être là en fraude; qui se faisait plus aimable, plus filiale, pour réparer la ruine de son dieu, pour le consoler de la désertion des hommes. Mme Fianona revenait toujours de ce pèlerinage rassérénée, plus riche de rêves.

Au baisser du jour, elle suivait la longue rue qui mène au Vieux-Caire, jusqu'au bac du passeur de Rôda, sur le petit bras du Nil. Elle gagnait la berge, dans la procession des femmes fellahs qui rechargeaient sur leurs têtes les jarres pleines · statues

en marche, droites et souples comme les fûts des palmiers, drapées comme ils le sont dans les voiles bleus du soir. Elle se faisait passer dans l'île, allait se perdre dans les jardins de la pointe, près du Nilomètre. Ces parterres d'orangers aux allées droites, bordées de roses ; ces kiosques de marbre blanc; la *pergola* festonnée de vigne au bord de l'eau ; le noble délabrement de ces choses anciennes, tout lui était ressouvenir émouvant de son Italie; lieu d'une sobre grâce florentine, encadré dans la majesté du fleuve égyptien. Millicent ne se lassait pas de voir venir à elle, du fond de l'horizon, et glisser à ses pieds les fuseaux blancs des longues voiles aiguës, sous lesquelles des hommes chantaient la mélopée arabe qu'elle aimait. Elle se lassait moins encore de son ravissement quotidien : la mort glorieuse et chaque soir variée des journées qui tombent dans le Nil, comme des perles irisées, en jouant avec la lumière qu'elles emportent; lumière attardée au prisme de ces eaux où il semble qu'elle ait été tout d'abord créée, tant elle y est jeune, pure, hardie dans ses jeux audacieux.

Là aussi, dans les jardins d'orangers suspendus sur le fleuve, Millicent trouvait paix et solitude; solitude rarement troublée par les touristes, cet Eden ne leur étant pas « recommandé » . Une manière de petit diablotin tout noir, avec des yeux vifs et curieux, tournait souvent autour d'elle; l'étrangère lisait dans ces yeux une admiration gloutonne, elle s'en amusait. L'indigène s'enhardit à lui adresser la parole : il avait attrapé quelques bribes de français en montrant son Nilomètre aux visiteurs. Un jour qu'elle lui demandait s'il habitait la vieille maison lézardée qui surplombe le Nil, l'homme répondit dans son baragouin :

— Si, avant; moi partir bientôt, quand île plus nôtre... Américain beaucoup riche acheter Rôda... beaucoup argent, millions... — Il compta sur ses doigts jusqu'au chiffre douze. — Autant millions acheter Rôda... bâtir palais dans île Américain... milord Robinson!

Mme Fianona comprit : il avait été question en sa présence de ce projet d'acquisition. Mais, à l'évocation inattendue, entre les buissons de roses du calme jardin assombri dans le crépuscule, un souvenir traversa son esprit, avec un frisson de malaise : le rêve de Jossé ; le grand mur d'argent qui se dressait partout; qui surgissait autour d'un jardin tout pareil, l'enserrait, interceptait le ciel, et la perspective du Nil, fuyante là-bas, très loin, jusqu'aux régions mystérieuses où d'autres yeux regardaient peut-être la descente de ces mêmes eaux...

Dans la matinée de ce jour, le *Neptune*, revenant de la mer Rouge, s'était amarré à un corps mort de Port-Thewfik. Ordre avait été donné d'expédier vivement les formalités à l'entrée du canal et de continuer sur Port-Saïd : une affaire urgente y appelait M. Robinson. Depuis qu'on était en vue de Suez, l'Américain arpentait le pont de son navire, d'un pas nerveux qui ne lui était point habituel. Brusquement, il s'arrêta sous la passerelle, se consulta un instant, héla son capitaine :

— Vous pouvez prendre votre temps. Vous continuerez sans moi et m'attendrez à Port-Saïd. Je débarque. — Et s'adressant à Joë, qui causait près de lui avec Moucheron et le docteur : — J'ai changé d'idée, Joë. Allez dire à la gare qu'on fasse chauffer une machine pour me conduire au Caire : le train doit être parti. — S'il vous plaît de m'y

accompagner, Messieurs, faites à votre convenance; rien ne vous retient plus à bord.

Il descendit dans sa chambre. Joë fixa sur le jeune médecin ses yeux inquiets de fidèle chien de garde :

— Ainsi, Monsieur, vous pensez que j'avais tort de m'alarmer, et que le malaise, la surexcitation anormale dont M. Robinson souffre certainement, bien qu'il refuse d'en convenir, ne provient pas d'une de ces terribles insolations de la mer Rouge?

— Je crois pouvoir vous rassurer. J'ai examiné M. Robinson : ni fièvre, ni céphalalgie; un peu de fatigue; rien dont il faille s'inquiéter.

Comme Joë s'éloignait, Moucheron frappa sur l'épaule du docteur Revaz. La sociabilité d'Emile, n'ayant pas le choix pour se dépenser durant le voyage aux îles Farsan, s'était rejetée sur le médecin, qu'il tenait déjà pour le meilleur de ses amis; qu'il avait conquis en l'aidant à naturaliser des spécimens de la faune marine, pêchés dans la mer Rouge; ces merveilleux poissons, aux colorations éclatantes ou tendres, qui semblent échappés de la palette et du rêve d'un Gustave Moreau : le pagelle rose à plumes blanches, l'holocentre rayé d'or et de rouge vif, l'épinéphèle tacheté de blanc sur sa cuirasse de pourpre sombre, les girelles vert-brun, une variété particulière de scare bleu, turquoise vivante, et cette espèce de labre qui porte une étoile d'or sur ses écailles de lapis-lazuli.

— Cher docteur, fit-il, je n'ai pas pratiqué le patron aussi longtemps que son jobard de *famulus;* mais je vous jure que Robinson n'est plus le même homme depuis notre retour de ces îlots du diable; il faut bien croire que son solide crâne a été lésé par l'astre exaspéré qui sévissait sur cette rôtissoire

d'enfer. Ouf! J'en transpire encore, rien que d'y penser. La Providence a eu grand tort de ne pas multiplier les homards sous ces rochers des Farsan : on les y ramasserait tout cuits.

Julien Revaz, un enfant du Faucigny pris en particulière affection par son illustre compatriote Ferroz, avait acquis sous la direction de ce maître une expérience précoce des troubles cérébraux et des obscurs phénomènes de la psycho-physiologie. Il réfléchit quelques instants avant de répondre à Moucheron :

— Si peu que je connaisse M. Robinson, j'ai observé avec curiosité ce rare exemplaire du genre *homo*. Je vois bien que, depuis quelques jours, il est pour ainsi dire hors de son type. Mais le soleil n'est pour rien dans l'affaire, ou pour peu de chose; une cause seconde, tout au plus. A mon avis, nous sommes en présence d'un désordre imputable à l'auto-suggestion provoquée par une femme : ce que vous appelez l'amour, vous autres littérateurs; d'un amour qui veut sortir, qu'on renfonce, et qui se venge sur le cerveau. Mon cher Moucheron — et il plongea dans les yeux d'Émile un de ces regards communs aux juges d'instruction et aux médecins — répondez-moi franchement : y a-t-il quelque chose entre M. Robinson et cette jeune dame que nous avons amenée de France, rembarquée à Suez, et laissée aux Fontaines de Moïse?

— Vous voulez rire, fit Émile. Robinson! Plus indifférent sur le chapitre des femmes que son collègue le financier Joseph, celui qui faisait ici le trust des céréales il y a quatre mille ans. Et il ne regarde même pas cette Mme Fianona, que j'ai des raisons de croire occupée ailleurs.

— Il la regarde peu, mais bien, reprit le docteur

Revaz. J'observais notre Américain à la dérobée, quand elle a disparu sur la plage des Fontaines : il la suivait d'un regard singulier, qui m'en remettait un autre en mémoire. — J'ai été requis une fois par un de mes amis; il était appelé sur le terrain par un homme d'âge, qu'il avait gravement offensé, et qu'il savait n'avoir jamais touché une épée. Mon ami, le plus brave, le plus généreux, le plus volontaire des hommes, était de première force aux armes. Avant de s'aligner, il me dit : — Crois-moi si tu veux; je me demande à cette minute si je vais assassiner ce malheureux, ou me laisser embrocher par lui. — La chose finit heureusement avec une égratignure; mais j'ai noté l'expression des yeux de mon ami, pendant la seconde où il regardait son adversaire, en balançant s'il le tuerait ou se laisserait tuer par lui. J'ai reconnu cette même expression dans les yeux de votre patron, au moment où ils perdaient de vue Mme Fianona.

— Docteur, vous cumulez, dit en riant Moucheron; médecin et poète tragique!

Les deux hommes rejoignirent M. Robinson dans la yole qu'il venait de faire armer; ils quittèrent le bord avec lui, prirent place dans le train spécial qu'on avait préparé sur sa demande.

L'Américain en fit presser la marche. Moins de six heures après son départ de Suez, il était au Caire, à l'hôtel Shepheard, interrogeant le personnel de service. Mme de Lauvreins, lui dit-on, devait se trouver avec ses amies au tennis-club de Gézîré; quant à Mme Fianona, elle n'avait pas accompagné ces dames; on croyait qu'elle s'était dirigée vers l'île de Rôda, sa promenade habituelle à la fin de la journée. Archibald se fit conduire au bac.

Il entra dans les jardins, y découvrit la personne

qu'il cherchait. Elle tournait le dos à l'allée par où il arrivait, elle causait avec l'indigène. Celui-ci vit le promeneur qui approchait : un rire sardonique dilata la petite face noiraude, releva les lèvres sur les dents luisantes ; avec de grands signes des mains à la dame européenne, il s'écria :

— Hé! Hé! Voilà lui... milord américain!...

Elle se retourna. L'homme que l'Arabe lui montrait n'était plus qu'à quelques pas. Mme Fianona reconnut Archibald Robinson.

XIX

LA MAITRESSE DE LA MER

Toute surprise d'abord, et muette un instant, Millicent ne put s'empêcher de sourire quand son esprit rassembla ces coïncidences bizarres : le propos de l'Arabe, le cours qu'avaient pris ses propres pensées, l'apparition inopinée de Robinson. Ces avertissements d'une approche, si fréquents qu'ils doivent être explicables par l'action de quelque fluide encore ignoré des physiciens, amusent comme un tour de magie blanche notre goût du merveilleux. De là le sourire dont s'accompagnèrent les premières paroles de Mme Fianona.

— Vous avez fait bon voyage? On ne vous attendait pas au Caire avant demain soir! — Est-ce assez étrange? A la minute même où vous arriviez, cet homme prononçait votre nom et me faisait penser à vous.

— Moi aussi, dit Archibald, je pensais à vous. C'est pourquoi je suis venu.

Sa voix était grave. La tranquillité voulue du débit contrastait avec l'effort pénible de certains mots, qui semblaient s'arracher à regret de sa bouche; ainsi jaillit sous une forte pression la source expulsée du réservoir souterrain.

— En vérité, continua-t-il, je ne croyais pas que

je serais dans la nécessité de vous dire... ce que je suis venu vous dire. Mais, puisqu'il faut que je parle, — il appuya avec un accent presque colère sur ce mot : *il faut* — je dirai simplement, comme je sais, en homme qui n'a aucune habitude de ces sortes de conversations.

Il fit une pause; après une longue aspiration d'air, comme s'il allait plonger dans une eau très profonde, il reprit :

— Vous connaissez mes idées, mes principes. Celui qui nous choisit pour instruments de ses œuvres sans nous consulter m'a imposé de lourds fardeaux. Les choses qu'il a voulues de moi et où j'ai réussi m'ont contraint à tendre violemment tous les ressorts de mon activité. Dans les grosses tâches qui m'occupent, il y en a qui sont pour mon amusement, je pense, et que j'aime comme un sport très récréatif; d'autres sont utiles, autant que j'en puisse juger : profitables à une grande communauté plus encore qu'à moi-même. La constante application qu'elles exigent a suffi longtemps à me satisfaire. Elle m'a soutenu dans une circonstance très affligeante, la perte de mistress Robinson, malheur qui m'a laissé plus seul qu'il ne convient dans la société des hommes. Le cœur y est quelquefois serré, quand on ne peut dire à une personne : Je m'endormirai sur votre épaule avec une confiance absolue, Mary. — Mistress Robinson s'appelait de son nom Mary. — Je n'ai plus cela. Mon grand entraînement de travail m'a protégé, avec la grâce de notre gardien à tous, contre cette vilenie, la débauche, et ces bêtises, les flirts. Je ne suis plus très jeune. J'étais convaincu que les femmes, dont j'apprécie beaucoup l'aimable compagnie, ne seraient désormais pour moi que des

agréments inoffensifs, comme mes tableaux, mes fleurs. L'homme occupé qui se laisse détourner de son but par leurs artifices n'est bientôt plus bon qu'à filer la quenouille, n'est-il pas vrai?

— Ce terrible danger ne vous menace pas, dit d'un ton enjoué Mme Fianona. — Elle écoutait avec attention, avec le soulagement de voir qu'il n'y avait rien de trop gênant dans le tour que prenait l'entretien; ces confidences, elle les avait déjà entendues, au cours des causeries où il s'abandonnait volontiers, dans la bonne camaraderie de leur premier voyage, sur l'Océan.

Elle regretta vite l'imprudent défi de sa plaisanterie. Archibald se rapprocha d'elle. Du fond des orbites caves, les claires prunelles dardèrent un regard où Millicent retrouva le magnétisme inquiétant qu'elle y avait vu, un soir, dans la clarté des lampes, au pied de la tour de Jossé. D'un mouvement brusque et autoritaire, il prit le bras de la jeune femme, l'entraîna dans l'allée.

— Vous m'avez fait penser différemment, chère Madame. J'ai goûté tout d'abord auprès de vous un très vif plaisir. Vos malheurs m'ont intéressé. J'aurais voulu vous être utile, agréable. J'éprouvais, en vous regardant, le sentiment que m'inspirent certains beaux pays abandonnés dont j'ai assumé l'exploitation; je les prends en affection; je me persuade que j'ai charge de les mettre en valeur, que j'en suis responsable. Ainsi de vous. Je vous l'ai dit un jour, j'aurais voulu être l'arbitre de votre destinée. Je croyais avoir trouvé un très bon arrangement, avec cet homme qui avait de réelles qualités, qui paraissait vous plaire. Et quand vous vous y êtes prêtée, j'ai vu aussitôt que cela ne pouvait pas aller.

— Pourquoi? interrompit-elle, d'une voix redevenue sérieuse.

— Mais, d'abord, parce que cet homme ne veut pas entendre son intérêt, ni le vôtre. Et le voilà qui a disparu, me dit-on, qui renonce à vous.

— Qu'en savez-vous?

— Moucheron a reçu quelques mots de lui, à Suez; des lignes datées de Khartoum, et faites pour m'être montrées, si j'ai bien deviné. C'était d'abord un défi qu'il me portait, sur le terrain où nos intérêts auraient pu, auraient dû s'allier; et il ajoutait à peu près ceci : « Je suis plein d'entrain, tout à mon affaire; je laisse à d'autres les sottes distractions où j'ai failli m'oublier : je souhaite qu'ils trouvent grand plaisir à voyager en compagnie galante; je ne le leur disputerai pas. Peut-être ne me reverrez-vous pas de longtemps, mon cher; en ce cas... » Suivaient des commissions dont il le chargeait pour diverses personnes à Paris.

— Ah! fit Millicent, pensive.

— D'ailleurs, ne m'avez-vous pas déclaré que votre situation si précaire, et son obstination à ne pas améliorer la sienne, rendaient tout projet d'avenir impossible entre vous et lui?

— On ne renonce pas toujours à l'impossible! soupira-t-elle.

— Non, je vous le répète, j'ai vite vu que cela ne pouvait pas aller; même s'il avait eu le bon sens d'accepter mes offres obligeantes; des offres que je ne lui referais plus, aujourd'hui.

— Vraiment? Pourquoi?

— Parce qu'il ne m'est pas indispensable pour la besogne dont il fait fi : j'ai sous la main un instrument plus commode... Et surtout parce que... — Elle sentit un frémissement du bras d'Archibald

sur le sien. La voix se fit rauque, et l'effort pour parler plus visible. — Parce que... j'ai compris que je donnais mon bien, qui m'était très nécessaire, à moi ; que je serais trop malheureux, si vous étiez heureuse avec cet homme. J'ai durement travaillé, j'ai peut-être le droit d'essayer d'être heureux, moi aussi! J'ai compris que je vous aimais beaucoup, chère Madame. Cela est devenu tout à fait évident pour moi durant ce voyage. J'aime regarder la grande mer, ma chose; et quand vous étiez à mon bord, je vous regardais de préférence, elle me faisait moins de plaisir que vous. Quand vous avez quitté ce bord, je ne voyais plus la mer, je voyais la place où vous aviez été. Il y a dans votre faiblesse un charme contre lequel toute la force qu'on m'accorde est sans défense. Sachez que j'ai lutté, courageusement, je crois, avant de m'avouer vaincu : lutté plus encore, avant de me décider à vous parler. Je me suis fait de toute ma volonté un bâillon, pour ne pas me trahir, le soir où vous m'avez surpris écoutant votre chant. Mais un être raisonnable doit connaître la limite de ses forces. Il m'est apparu clairement que je ne vaudrais plus mon sel, que je serais incapable de tout travail utile, si je continuais à me torturer dans cette contrainte. En mer Rouge, ces imbéciles me croyaient malade, tant j'étais au-dessous de mon niveau habituel. Des affaires m'appelaient ailleurs : je n'ai pu dominer mon impatience; il fallait en finir. J'ai tout laissé, je suis accouru, pour vous dire ceci : Je vous aime et je voudrais unir nos deux vies, chère amie. Ce que je viens vous dire, votre fierté peut l'entendre. Voulez-vous prendre chez Archibald Robinson la place de Mary a laissée vide? Voulez-vous que je pose avec confiance ma

tête sur votre épaule? Je pense que je serai pour vous un compagnon très sûr, très fidèle. Je crois que je vous ferai une vie très confortable. En vérité, je vous aime, et Celui qui châtie les paroles menteuses sait que vous êtes la seule à qui j'aie dit cela. — Oh! c'est mieux, maintenant, bien mieux! Il fallait que je vous dise ces choses.

Il respira, soulagé, la regarda en face : les yeux n'étaient plus durs; volontaires encore, mais comme ceux de l'enfant habitué à ce qu'on ne lui résiste pas, et qui attend ce qu'il a demandé, ce qu'il désire violemment.

— Je suis très honorée, très touchée, répondit Mme Fianona, avec une absence d'embarras dont elle s'étonnait intérieurement; — mais votre proposition flatteuse est bien imprévue; et elle vient trop tard. Quand le hasard nous a réunis, cher Monsieur, quand nous avons fait la paix après notre petit duel du début, j'ai pris un vif intérêt à nos entretiens; je me sentais attirée vers vous par une vraie sympathie. Vous y avez répondu en me donnant à entendre que vous me sauriez gré d'apprivoiser ce jeune officier. Permettez-moi de ne pas changer d'idée aussi vite que vous.

— Ne vous moquez pas. Je vous ai dit combien j'ai lutté contre moi-même.

— Continuez, puisqu'il est trop tard.

— Mais dès lors qu'il ne peut plus être question de ce garçon! fit-il avec un accent et un geste d'impatience.

— Pour vous, peut-être. En ce qui me touche, ce sont là choses dont vous me permettrez de rester le seul juge.

— L'évidence vous contraindra bientôt à en juger comme moi.

— Alors, je vous répondrai que la solitude ne me pèse pas.

— Attendons ; ce n'est pas votre dernier mot, dit-il en maîtrisant d'assez mauvaise grâce l'humeur que lui donnait cette défense ironique. — Il faut s'habituer à une idée. Je ne vous presserai pas davantage aujourd'hui. Je vous demande seulement la permission de vous répéter ce que je vous ai dit ici, lorsque vous serez mieux disposée à m'écouter. J'espère vous y disposer en saisissant toutes les occasions de vous prouver mon dévouement.

Il y avait de la soumission, de l'humilité dans ces derniers mots ; il n'y en avait point dans le ton de celui qui les prononçait. Millicent crut y sentir une arrogance de volonté, une certitude tranquille de vaincre dont elle fut froissée. — « Mon bien », avait-il dit ; il parlait en propriétaire qui remet la main sur son bien.

— Je crains que ce ne soit inutile, répliqua-t-elle. — Mais, puisque vous voilà raisonnable, causons de bonne amitié, comme naguère ; revenons à des sujets moins personnels, à ceux sur lesquels j'ai toujours plaisir à vous entendre. Vous ne voudriez pas me gâter cette belle soirée ! Voyez comme le Nil est ravissant aux dernières clartés du jour !

C'était le moment où il semble que les grandes voiles emportent la lumière mourante dans le linceul où ces blancs fantômes la roulent silencieusement.

— Très beau fleuve, en effet, dit Archibald ; mais irrégulier et mal gouverné. Vous verrez bientôt tout ce que nous lui ferons rendre. Je suis très occupé de ce grand travail que je voudrais prendre

en main, la canalisation du Nil depuis ses sources. Connaissez-vous le projet Willcocks? Admirable : il ferait du Nil un long boyau d'arrosage de sept mille kilomètres; on tournerait un robinet aux grands lacs, et des millions d'arpents mis en valeur nourriraient le monde entier de leur riz, l'habilleraient de leur coton. Le fleuve vaudra dix fois plus, quand son lit aura été régularisé par l'ingénieur.

— Vraiment? fit sans conviction Millicent J'espère que vous ne détruirez pas ma chère île de Rôda, comme on fait celle de Philæ.

— Non, certes; et je suis content que vous aimiez cette île, puisque j'aurai le plaisir de vous l'offrir. J'en négocie présentement l'acquisition. On pourrait y bâtir une demeure splendide, ce qu'il y aurait de mieux au Caire. J'ai déjà mon plan : raser toutes ces vieilles baraques; faire disparaître ces jardinets, les remplacer dans toute la largeur de l'île par de grandes pelouses, comme celles du *gulf* de Gézîré. Ce sera très élégant, n'est-ce pas? Et, pour l'habitation, je voudrais rivaliser avec cette incomparable maison de la Résidence française : aimeriez-vous un palais arabe authentique, pareil à celui que l'on a recréé dans la maison de France? Aujourd'hui ce ne sera plus aussi facile : les mosquées ne sont plus au pillage, comme jadis. Heureusement, on m'en a signalé une, très richement ornée, avec des plafonds peints et sculptés, des portes de bronze ciselé, des faïences émaillées à foison, des marbres de couleur, des lampes précieuses : on y trouverait l'équivalent des merveilles accumulées par le collectionneur qui a cédé sa maison à la France. C'est la mosquée El Mouaïyad : elle est en très mauvais état, elle

menace ruine, et l'on balance, paraît-il, entre deux partis : l'abattre, ou la restaurer. Avec une somme convenable, j'espère faire tourner les choses de façon que tous ces beaux bibelots viennent orner mon... votre futur palais de Rôda, chère amie.

Mme Fianona frémit intérieurement. Tout ce qu'elle entendait révoltait les délicatesses du goût inné chez l'Italienne, son sens héréditaire des harmonies d'art, son pieux amour des reliques du passé. D'un seul coup, ce profanateur qui voulait lui plaire trouvait moyen de saccager les deux joyaux de nature et d'art qu'elle aimait le plus dans cette ville. Il lui sembla qu'on la dépouillait de ses bijoux pour les refondre et les lui rendre transformés en un stupide lingot. Le mur.., songea-t-elle, sur Rôda, sur El Mouaïyad...

— Mais vous préférerez peut-être un palais dans votre Venise? reprit galamment Archibald. Nous en ferons restaurer un à votre choix.

Elle eut la vision rapide d'une hideuse façade neuve, sur un *Canal Grande* qu'elle n'aimerait plus, tant on le lui aurait dépoétisé; et l'intuition d'un abîme que le pauvre milliardaire creusait entre elle et lui, d'autant plus profondément qu'il y jetait d'horribles largesses.

— Voici la nuit, dit-elle; allons rejoindre nos amis.

L'arrivée de M. Robinson ramenant Mme Fianone fit sensation sur la terrasse de l'hôtel. La première, Louise de Banneleuse flaira du nouveau; très vexée, elle dit à son mari :

— Voyez-vous cette petite sainte nitouche, qui accapare déjà notre nabab! Ah! elle a bien caché son jeu sur le *Neptune :* ils faisaient tous deux ceux qui ne se connaissent pas; ils se rattrapaient après

l'extinction des feux; je l'ai entendue une fois
très tard, la poulette, qui chantait pour appele
son coq.

Banneleuse approuva silencieusement. Il approu
vait toujours les dires et les actes de sa femme
Louise pensa : Eh bien? je ne m'avançais guère
j'anticipais seulement un peu, quand je disais l
bonne aventure à ce nigaud de Tournoël.

Le soir, en repensant aux péripéties de l
journée, Millicent fut étonnée de ne pas l'êtr
davantage. L'événement qu'elle pressentait depui
six mois s'était produit : autrement qu'elle n
l'avait imaginé; d'une façon un peu déconcertante
rassurante, en somme; pluie d'orage où se déchar
geait la nuée menaçante, longtemps suspendue su
sa tête, et qui avait enfin crevé, sans grêle, san
éclats de foudre. Elle se sentait libérée d'un
attente angoissante, et presque déçue. Eh quoi
cette force prestigieuse qui naguère l'attirait e
l'effrayait, ce n'était que cela! Elle ne la craignai
plus; enhardie comme l'enfant, quand le gro
chien de mine féroce qui aboyait au bout de s
chaîne est détaché, quand il vient se coucher tran
quillement aux pieds du gamin. D'autres senti
ments se modifiaient en elle. Cette puissance qu
lui plaisait de loin, lorsqu'elle en voyait le poid
retomber sur les autres, Millicent en faisait moin
de cas maintenant qu'on essayait gauchement d
l'exercer sur ses inclinations. Elle n'en ressentai
plus la séduction, si forte auparavant, alors qu'ell
disait à Mme de Lauvreins : Il serait mon maître
il me ferait reine de la terre. — Même à ce prix
elle ne voulait plus de maître; pas de celui-là, d
moins. L'intelligence de Robinson l'avait intéressé
comme un livre étranger qu'elle lisait avec curio

té; elle n'y trouvait plus d'attrait, bien au con-
'aire, aussitôt qu'on la voulait contraindre à
ıettre en pratique les maximes de ce livre.

— Maladroit, concluait-elle; le plus inhabile
es hommes à deviner mes goûts, mes idées; tou-
ıurs celui qui m'envoyait une cargaison de fleurs,
ır le paquebot, après qu'il m'avait blessée au vif.
ais brave homme, au fond; il a dit certaines
ıoses touchantes, avec leur accent de vérité,
honnêteté, et qui m'auraient plu, dites par un
ıtre.

Ces impressions se précisèrent et s'affermirent
s jours suivants, dans les conversations où elle
enait un malicieux plaisir à provoquer Archibald
ıx gaucheries dont elle s'amusait, et même à cer-
ines brutalités de nature qui ne l'épouvantaient
us, sûre qu'elle était de son pouvoir sur le
onstre. Comme la première fois, à bord du bateau
ımbourgeois, la repentance qu'il montrait après
s saillies d'une violence native touchait et flattait
illicent. Dans la politique mondaine du financier,
ıns ses appréciations sur les hommes et les
faires, elle avait rarement surpris une faute de
ct : il semblait qu'il les gardât toutes pour son
le mal appris d'amoureux. Elle lui sut gré pour-
nt de la réserve où il se tenait sur deux points
licats : il ne fut plus question entre eux de Tour-
oël ; et Robinson ne fit aucune allusion aux cruels
nbarras pécuniaires de la jeune veuve

Leurs entretiens n'avaient rien de confidentiel;
rchibald en saisissait comme il pouvait l'occasion,
ıns le tourbillon de parties et de fêtes où ses com-
ıtriotes l'emprisonnèrent durant ces quelques
urs. Il y marqua dès le premier moment son atti-
de de soupirant déclaré auprès de Mme Fianona;

il n'eut d'attentions que pour elle. Sa préférence avouée donna vite le ton. Jusqu'alors, cette société luxueuse avait accueilli négligemment et traité sans beaucoup d'égards l'amie pauvre de la duchesse. Millicent n'avait pas ce genre de beauté triomphante qui tient lieu de fortune, d'esprit, de naissance; qui confère la royauté mondaine à certaines femmes riches de ce seul bien. Son charme, fait de grâce discrète, irrésistible sur les hommes qui l'avaient une fois découvert et subi, s'insinuait doucement, ne s'imposait point aux inattentifs. Une politesse indifférente, c'était tout ce qu'on lui avait accordé; elle en souffrait un peu. Trois jours après l'arrivée de Robinson, l'opinion était fixée dans la colonie américaine, dans les autres : le maître du trafic mondial ne faisait pas mystère de ses intentions; il allait convoler avec l'heureuse veuve; elle serait prochainement la plus riche personne du globe. En un clin d'œil, elle eut une cour. Ce fut autour d'elle un assaut de prévenances, d'adulations, un accord tacite pour lui assigner la préséance dans toutes les réunions. Plaisir si nouveau qu'elle s'y complut avec une légère griserie, tout en souriant *in petto* du pronostic erroné dont elle bénéficiait.

Elle se défendit mal de cette complaisance secrète, la première fois qu'elle surprit dans un chuchotement le titre qu'on accolait de confiance à son nom : la Maîtresse de la Mer. — C'était à Saqqarah. Mobilisée au grand complet, la bande américaine faisait cette excursion en compagnie de Robinson, qui allait examiner avec Jérôme Cruas le théâtre des fouilles. Un lunch copieux, envoyé du Caire, attendait les touristes dans la maison de Mariette : l'austère laboratoire de la science s'emplit

d'un gai babil, on y vida des coupes de vin de Champagne à la résurrection des Pharaons. Mme Fiamona, songeuse, accueillait plus durement que d'habitude les empressements d'Archibald. Elle pensait que, sur cette même table, quelques jours avant, le cruel absent avait écrit la lettre douloureuse...

— N'avez-vous pas eu dernièrement la visite du capitaine de Tournoël? demanda-t-elle à Cruas.

— Oui, répondit l'égyptologue; et j'ai pu m'assurer que cet officier distingué méritait sa réputation. Bien peu, parmi les visiteurs qui défilent ici, ont compris comme lui du premier coup l'intérêt et la grandeur du vieux peuple que j'exhibe aux passants. Le capitaine paraissait cependant très absorbé : sans doute dans la méditation de l'aventure qu'il allait tenter, avec le secours de mon ami, le Père Abel; mais il n'avait pas l'air d'un homme qui marche à la victoire. Quand il m'a demandé de quoi écrire, j'aurais juré que c'était pour rédiger son testament. Ce doit être un triste.

— On m'a conté que vous aviez exhumé ce soir là une momie, et qu'elle gardait sous ses bandelettes des fleurs de mimosa. Peut-on la voir?

— Ah! la princesse Mirit! Je regrette, Madame; mais elle est déjà au magasin du Musée, dans un tas d'autres.

— C'est juste, fit Millicent; elle a retrouvé sur terre le sort de toutes les femmes : mortes ou vivantes, on ne s'amuse d'elles qu'un moment.

Cruas fixa sur la personne qui lui tenait ce propos son regard analytique de savant. L'instant d'après, il disait à Mme de Lauvreins :

— Qui est cette jeune femme? Intéressante. Il y a du mystère des miennes dans son sourire; elle serait digne d'être Égyptienne. Je lui vois une

vague ressemblance avec Amnéritis, la fine rei
d'albâtre que vous aurez admirée au Musée ; cel
dont la grâce chaste avait séduit le bon maît
Mariette, au dire de nos anciens.

M. Robinson écoutait attentivement les explic
tions de l'égyptologue. Cruas insistait, avec ur
passion qu'il espérait rendre contagieuse, sur
qu'il y avait selon lui de plus captivant dans s
trouvailles : révélation d'un art accompli, clart
répandues sur l'histoire générale, inductions phil
sophiques d'une haute portée. Le financier, tr
neuf à cet ordre de connaissances, paraissait pe
sensible aux émotions de l'esprit qu'on essayait d
lui suggérer ; tout au plus laissait-il percer sa con
voitise avide de ces choses très anciennes, enviable
parce qu'elles étaient riches de passé, du seul lux
qu'il ne pût pas créer d'un coup de sa baguett
d'or. Mais Cruas ayant dit adroitement qu'il y avai
là « un monde à prendre », le grand accapareu
saisit le mot au vol et commença de regarder c
plateau désert comme une valeur, un vaste cham
d'exploitation qui devait lui revenir. Son intelli
gence lucide et pratique suivait, devançait le savan
pour tout ce qui était travail technique des fouilles
divination des points qu'il fallait attaquer, emplo
judicieux des ressources afin d'obtenir le meilleu
rendement. Les deux hommes convinrent sur le
lieux d'un plan d'ensemble que l'égyptologue sou
mettrait au capitaliste ; celui-ci s'engageait à fair
les frais de l'exploration sur un périmètre déte
miné. Il ajoutait :

— A la condition que l'on aille sur mon empla
cement au plus profond ; plus loin que l'on n'es
jamais allé sur les autres.

Millicent observait M. Robinson ; là, comme pa

tout, il lui apparaissait supérieur par certaines facultés de l'esprit; elle en eût préféré d'autres, elle l'eût voulu exempt d'un travers qui gâtait d'intelligentes générosités : cette ostentation vaniteuse qui semblait être le principal mobile de l'homme, alors même qu'il prenait un réel intérêt aux choses où il l'étalait. Comme la compagnie pénétrait dans la pyramide d'Ounas, il interrogea son guide :

— Pensez-vous qu'il serait possible de démolir une de ces pyramides, d'en transporter les matériaux, et de la reconstruire telle quelle en un autre lieu?

— Je l'aurais parié, souffla Louise de Banneleuse à Moucheron : le mastodonte pense à l'énorme tombeau d'où il étonnerait le monde après sa mort ; il voudrait s'offrir une pyramide d'Égypte dans un cimetière de New-York.

— Et quand cela serait! repartit Émile; les Pharaons n'avaient pas de plus grand souci, leur vie durant; c'étaient des monarques très convenables, à ce que dit M. Cruas. — Ah! nous voici dans la chambre funéraire de la pharaonne. Parfait! Si le Maître de la Mer déménage une pyramide pour son usage, ce sera la chambre de la Maîtresse de la Mer, puisque nous allons en avoir une.

Ces mots parvinrent aux oreilles de Millicent, qui débouchait du couloir d'accès. Elle se les répéta mentalement, amusée.

Moucheron plaisantait sur un sujet où il trouvait pourtant quelques motifs d'affliction. M. Robinson était amoureux, sur le point d'épouser Mme Fianona : phénomènes notoires à tous les yeux et qu'il fallait bien admettre, si déconcertants qu'ils fussent pour la psychologie du financier

qu'Émile s'était faite. Il se souvenait, d'autre part, de ce qu'il avait vu à Jossé : Tournoël ne serait pas content, on lui dérobait son bien. Or, le brave garçon se sentait une vive inclination pour le capitaine; il eût voulu que tout s'arrangeât, que son patron et son héros fussent heureux : le bonheur de l'un allait se faire au détriment de l'autre. — Aussi, pourquoi diable Tournoël avait-il disparu, au lieu de veiller sur sa belle? — Enfin, il ne s'agissait que d'une femme; pour une de perdue, deux de retrouvées. Émile n'avait jamais pris au tragique les histoires de cotillons; il se disait que l'officier se consolerait vite de ce petit ennui, ou qu'il en rappellerait, aux dépens du mari Robinson.

Il était d'ailleurs enchanté de la société américaine; il y jouissait d'une situation des plus flatteuses, à la suite de ses démêlés avec un citoyen de cette nation. Le duel de Moucheron et du dentiste est resté légendaire en Égypte. Éprouvé dans une de ses molaires, Émile avait eu recours à un praticien de Philadelphie, qui opérait aux environs de l'Ezbekîyé. Cet homme expéditif et brutal décida d'extraire la dent, malgré l'avis contraire de l'intéressé. Celui-ci protesta, risqua le mot de charlatan, reprit son chapeau pour s'en aller. L'irascible Américain se fâcha tout rouge, et, la querelle s'envenimant, il tomba sur son patient à coups de poing. Agile, entraîné à la boxe, le Français eut le dessus; il sortit du cabinet en y laissant, au lieu de la molaire menacée, un dentiste roué de coups, à demi assommé. Instruits de ce haut fait, quelques jeunes hommes du clan américain se prirent d'une chaude admiration pour le boxeur français; ils l'adoptèrent, le présentèrent à leurs sœurs. Émile leur apparut comme un parangon

d'esprit parisien; un garçon très drôle, et bon à ménager si l'on voulait obtenir des mentions élogieuses dans les comptes rendus des fêtes du Caire adressés aux journaux de Robinson. Les Américains lui avaient emprunté cette appellation de Maître de la Mer, qui flattait leur patriotisme en exaltant la puissance de leur grand concitoyen; lorsqu'il s'avisa de féminiser le titre, à l'usage de la future mistress Robinson, le mot fit aussitôt fortune dans la coterie élégante d'Ismaïliyé.

Un soir, en revenant du théâtre, où Archibald avait fait d'une façon significative les honneurs de sa loge à Mme Fianona, la duchesse entra dans la chambre de son amie, le sourire aux lèvres :

— Eh bien! chérie, vous aviez raison, vous aviez vu mieux que moi; c'était bien un intérêt... plus qu'amical, comme vous disiez à Jossé. Mes compliments! Moucheron vous a déjà surnommée la Maîtresse de la Mer. Quel dénouement de conte de fées, et que vous méritiez si bien, après ces épreuves gentiment supportées! Venez que je vous embrasse; et pressons les choses, il ne faut pas faire attendre le bonheur. Je suis si heureuse pour vous!

— Il n'y a pas de quoi, dit en riant Millicent; et je n'accepte pas les compliments.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne songe pas le moins du monde à couronner la flamme de M. Robinson.

— Vous êtes folle?

Et Peg, n'en croyant pas ses oreilles, confessa, chapitra sa déraisonnable amie. Devant la résistance qu'elle rencontrait, Mme de Lauvreins eut un langage presque sévère; elle remit sous les yeux de Millicent toute l'horreur de la situation où la pauvre femme allait se débattre, après leur

retour à Paris. Elle lui ferma la bouche, dès qu'il fut question de Tournoël : il avait plongé, on ne savait où ; il était mort pour celle qui s'obstinait à l'attendre.

— Mais, insistait Millicent, ne me disiez-vous pas l'été dernier que nous étions faits l'un pour l'autre? Vous m'encouragiez alors à espérer, à persévérer, en dépit de tous les obstacles.

— Pouvais-je prévoir le coup de foudre d'Archibald, et le revirement du capitaine? Voyons, que vous a-t-il écrit?

Peg la força de s'expliquer sur l'unique lettre qu'il eût écrite; elle en prit argument pour dire que tout était bien fini avec cet homme oublieux, injustement prévenu. Elle quitta Millicent en la priant sérieusement d'y réfléchir, en refusant d'admettre qu'une créature douée de raison pût sacrifier à « ses lubies » un avenir qui aurait comblé les vœux de toutes les femmes.

Jusqu'à ce jour, la bergère qui refusait une couronne avait pris assez gaiement son rôle de fiancée récalcitrante, jouissant de l'envie qu'elle excitait chez toutes ses rivales, avec une certitude intime de ne la justifier jamais. Elle redevint triste, après cette conversation qui lui ouvrait les yeux. Elle se rendit compte de la formidable pression qu'allaient exercer sur elle les gens, les circonstances. Elle sonda l'abîme de misère d'où aucun secours humain ne la retirerait, si elle mécontentait Mme de Lauvreins, son unique appui. Peg ne lui avait dit que des choses très raisonnables, ce qu'aurait dit tout être sensé. Tournoël ne donnait plus signe de vie. Qu'il fût mort pour elle, Millicent n'en voulait pas faire à d'autres l'aveu; mais nul n'en était plus persuadé qu'elle-même.

A partir de ce moment, des idées de résignation s'insinuèrent dans son esprit; timides d'abord, et repoussées avec colère; bientôt plus tenaces, et plus lâchement combattues. Elle n'était pas une jeune fille, elle avait l'expérience d'un premier mariage de raison. En somme, que lui proposait-on? De recommencer la vie qu'elle avait toujours vécue, sans grandes joies et sans grandes souffrances : avec la gêne domestique en moins, cette fois; avec toutes les satisfactions matérielles et extérieures qu'elle n'avait jamais connues; avec l'orgueil d'être une des premières dans le monde et le pouvoir d'y soulager beaucoup de maux. Elle avait fait un rêve, très doux, très court; il était allé où vont les rêves. Restait la vie, telle qu'elle est; médiocre pour l'âme qui voudrait plus; désormais brillante à tous autres égards, comme l'est rarement une vie. Pas mauvaise : il ne serait pas mauvais. On le ferait même très bon, elle en était sûre, en adoucissant ses rudesses avec l'atmosphère d'affection qui lui manquait. Il ne serait qu'étranger, de cœur et d'esprit, dans le trésor secret où elle sentait qu'il ne pénétrerait jamais. Toutes les femmes ne sont pas faites pour le bonheur; c'est déjà beaucoup d'être assurée contre les calamités qui accablent tant de misérables; — qui m'ont accablée jusqu'ici, pensait-elle, quelques jours après son entretien avec Peg, en se dirigeant vers le piano, dans le salon de l'hôtel. Sa main erra sur les touches, sa voix murmura le dernier couplet de la romance d'Heilbronn :

Il avait rêvé d'être vôtre,
Ce pauvre cœur irrésolu;
Vous aurez ouvert pour un autre
Le livre où vous n'avez pas lu.

Archibald entra, des télégrammes à la main :

— A mon grand regret, chère Madame, je suis obligé de m'absenter. J'ai remis plusieurs fois, je ne peux plus différer les rendez-vous d'affaires qui exigent ma présence à Alexandrie, à Port-Saïd ; et je veux pousser une pointe dans le golfe d'Alexandrette, reconnaître l'emplacement du port que mes bateaux desserviront, au jour prochain où une ligne asiatique y viendra déboucher. Je serai de retour au Caire dans la huitaine, prêt à vous ramener en France avec la duchesse. Je n'ai pas voulu vous importuner de mes instances ; elles ont été mal reçues ; mais laissez-moi espérer qu'avant de quitter l'Égypte vous me direz quelque chose de plus encourageant.

— Je vous redirai que j'ai une sincère affection pour vous.

— Et vous ne m'en donnerez jamais une preuve? Vous ne direz jamais le mot que j'attends, qui me rendrait très heureux, oh ! vraiment très heureux, chère amie !

Il y avait dans son regard, dans sa voix, une émotion qu'il maîtrisait, avec un effort sur soi-même dont elle lui sut gré.

— Je voudrais ne jamais rien dire qui vous fît de la peine, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Il la prit, la retint un instant, s'inclina sur le bout des doigts. Elle le laissa faire, passive. Lorsqu'il fut parti, cette main retomba, dans un geste de lassitude résignée, le geste du vaincu fatigué d'un combat inutile

XX

UN REVENANT

Un petit vapeur qui remontait le Nil Blanc stoppait sur la rive orientale du fleuve, à quelques heures de marche en amont de Khartoum, devant les huttes en roseaux tressés d'un village soudanais. Louis de Tournoël faisait ses adieux au Père Abel ; il s'était joint aux chrétiens noirs qui accompagnaient leur père spirituel jusqu'à la première escale du vapeur. Le missionnaire avait passé une quinzaine de jours à Khartoum et à Omdourman, groupant les émigrés du Victoria Nyanza, prodiguant à ses ouailles dispersées les instructions religieuses, les conseils temporels qu'elles recevaient avec une docilité touchante. Il avait dû prolonger son séjour pour attendre le départ du bateau qui fait un service bi-mensuel sur le Nil Blanc, entre Khartoum et Fachoda ; il comptait trouver au delà de ce dernier point les moyens de gagner Lado, d'où il repartirait pour visiter sur sa longue route les chrétientés du nord de l'Ouganda.

Durant cette quinzaine, le Père avait mis Louis en rapport avec ses néophytes. L'officier — il eût été fort contrarié de s'entendre donner cette qualité dans les parages où il s'appliquait à la faire

oublier, sachant combien on l'y surveillait — tira de ces noirs quelques renseignements utiles sur les itinéraires du Soudan oriental, sur les mouvements qui s'étaient produits aux alentours du Ouadaï et dans le sultanat de ce nom, depuis qu'il l'avait quitté. Sous couleur d'une excursion de chasse, il poussa une reconnaissance à mi-chemin d'El-Obeïd, pour rejoindre une caravane de Djellaba qui allait chercher le minerai aux célèbres mines de cuivre du Dar Rounga. Quelques-uns de ces trafiquants avaient connu l'explorateur français à Abecher, alors qu'ils y portaient le cuivre de Rounga ; ils se chargèrent des messages que Tournoël voulait faire tenir aux chefs avec lesquels il avait traité. Se rappeler à ces chefs et aux populations, leur donner l'impression qu'il allait reparaître au Ouadaï, — c'était sans doute quelque chose ; quelque chose aussi d'avoir élucidé certains problèmes géographiques ; mais Louis ne se faisait pas illusion sur ces maigres résultats de son voyage. Il réunissait à Khartoum les éléments d'une bonne conférence ; qu'il y avait loin de là aux conquêtes rêvées ! Son imagination, échauffée par la proximité relative du théâtre où il avait joué un tout autre rôle, lui suggéra plus d'une fois des projets téméraires ; la réflexion lui en montrait aussitôt la vanité. Un instant, il eut la pensée de suivre la caravane des Djellaba jusqu'au Rounga, pour remonter de là vers Abecher, seul avec ces marchands.

Il s'encourageait à ces idées folles en relisant son livre de chevet, la relation des voyages accomplis par l'un de ses précurseurs, Heinrich Barth. Il avait toujours aimé l'âme ingénue et brave qui se découvre dans les récits de l'honnête docteur; il y

aimait la sérénité religieuse, l'inlassable patience dans le malheur, la scrupuleuse véracité, toutes les qualités attachantes qui firent de ce grand Allemand un héros ignorant de son héroïsme, et du modeste journal de route qu'il rédigeait un chef-d'œuvre de sobre éloquence. Mais les temps étaient bien changés depuis Barth; changement dû pour une bonne part à l'officier qui avait conduit une colonne militaire au cœur du Ouadaï. Ce précédent lui défendait d'y retourner en pèlerin isolé, sous peine de s'y faire très certainement massacrer; et, avant de gagner les régions indépendantes, comment tromper la surveillance jalouse qui s'exerçait sur lui à son point de départ? Les maîtres du Soudan égyptien guettaient les allées et venues du chasseur suspect; ils ne lui auraient pas délivré les passeports nécessaires pour franchir leurs avant-gardes.

Malgré ces difficultés, Louis avait été bien près de tenter son étoile et de s'enfoncer dans l'intérieur avec ces louches compagnons. Il faillit risquer la partie le jour où il apprit qu'un individu, dont le signalement répondait de tous points à celui de Joseph Yabeç, embauchait au-dessous de Khartoum des Dongolais, préparait ouvertement une expédition qui avait pour objectif, d'après ce que l'on racontait sur le marché de la ville, ces mêmes mines du Dar Rounga. Les autorités locales, si vigilantes sur les faits et gestes du voyageur français, paraissaient favorables aux projets que l'on prêtait à ce personnage. Yabeç — Tournoël ne pouvait plus douter que ce ne fût lui — était venu prendre langue dans le pays; il s'en retournait au Caire, disant qu'il y allait chercher des instructions et des fonds, qu'il reviendrait prochai-

nement pour gagner les régions de l'Ouest avec la bande recrutée à cette fin.

L'idée qu'une expédition dont il devinait le promoteur allait le devancer sur des territoires qu'il considérait comme siens avait mis le capitaine hors de lui. Ce fut à ce moment qu'il écrivit à Moucheron, pour charger le journaliste de quelques démarches relatives à ses affaires de famille en France; Louis devait les régler avant de se lancer dans la périlleuse aventure. Il traversait une de ces crises où les imaginatifs se laissent égarer par leur faculté maîtresse. Il souffrait surtout d'un autre mal qu'il ne voulait pas s'avouer, qu'il croyait dompté. Quand sa pensée revenait à l'événement intime qui avait motivé son brusque départ du Caire, il se demandait s'il n'avait pas jugé bien vite; son cœur flottait alors entre des sentiments opposés, retours de colère contre la trahison, regrets, doutes, espoir et remords d'une erreur qui l'aurait fait agir inconsidérément : ces angoisses contribuaient à déséquilibrer son esprit, à l'enhardir aux résolutions désespérées.

Il s'y fût abandonné s'il n'eût eu près de lui la sauvegarde du Père Abel. Avec l'autorité qu'il puisait dans sa longue expérience des choses africaines, le missionnaire supplia son compagnon de renoncer à des projets insensés; il lui représenta fortement toutes les raisons qui l'en devaient détourner : impossibilité de réussir, alors même que le capitaine parviendrait à sortir de la zone anglo-égyptienne; embarras qu'il créerait à son pays; carrière à jamais brisée par un coup de tête inexcusable chez un officier. Tournoël se rendit enfin à ces sages instances; il promit de suivre les conseils du Père, de retourner au plus tôt en

France, d'y faire valoir les renseignements qu'il rapportait ; peut-être se déciderait-on à agir avec vigueur et promptitude, pour déjouer les menées qu'il venait d'éventer et dont il dénoncerait à Paris le danger imminent.

C'était le sujet de son dernier entretien avec le religieux, sur la berge du Nil, à l'heure où les deux hommes se séparaient après ces semaines de vie commune. Le partant serrait avec émotion les mains de celui qui allait revoir la France.

— C'est vous que j'envie, disait l'officier. Que ne puis-je changer ma destinée contre la vôtre!

— Ayez confiance dans celle que vous avez choisie, répliquait le Père. Ayez confiance dans la vitalité de votre idée. Le monde est à ceux qui portent une idée.

— Il n'y paraît guère, si j'en juge par mon cas.

— Cœur impatient! Vous n'avez pas regardé assez longtemps.

— Et mon idée n'était peut-être qu'un rêve, impuissant contre les dures réalités qui s'acharnent à le combattre ; avec une force dont chaque jour m'apporte de nouvelles démonstrations.

— Il y a aussi une grande puissance dans un rêve, lorsqu'on y croit assez fermement pour communiquer sa foi aux autres. D'ailleurs, vous n'avez pas le choix, cher capitaine. Vous êtes, nous sommes d'une race qui a mené le monde avec des rêves. Comment s'en passerait-il? Mon ami Cruas et ses savants confrères ont beau allumer leurs petites lampes dans nos ténèbres, le monde est toujours dans la nuit. Il en souffre, étant fait pour la lumière. Nous sommes les enchanteurs de sa nuit. Depuis que nous méprisons nos vieux rêves, le monde ne nous reconnaît plus. Il ne sait où

demander ce qu'il recevait de nous. Je vous ai détourné, Dieu merci, d'une inutile folie ; puissé-je vous encourager dans cette sage folie : croire quand même à votre rêve, y persévérer ! J'ai le pressentiment qu'il se réalisera plus tôt que vous ne pensez.

— Le ciel vous entende ! Quoi qu'il advienne, cher Père, vous aurez été pour moi un homme de bon secours. Ah ! s'il y avait chez nous beaucoup de cœurs vibrants comme le vôtre !

— Il y en a plus que vous ne croyez. Rappelez-vous le tressaillement fraternel de notre peuple, quand il acclamait votre gloire blessée. Tout vous paraissait facile, alors. Cette allégresse vous reviendra. La vie est faite d'ondes alternées, qui tantôt nous brisent et tantôt nous portent. Vous aurez forgé votre succès au feu de l'épreuve, vous l'en aimerez mieux, ami ; c'est ainsi qu'on les fait solides et durables. Croyez-en l'oracle de la Sibylle libyenne. Un de mes plus vifs souvenirs d'Italie. Ma vocation s'était déjà déclarée ; je revenais de Rome avec notre vénéré fondateur, le cardinal Lavigerie. Nous fîmes un détour pour visiter Sienne. — Voyez, me dit-il dans le Dôme, quelqu'un vous appelle, dans la première chapelle de la nef de gauche. — En effet, la Sibylle africaine m'appelait, avec ce regard pénétrant que lui a donné le peintre. Elle tient un livre ouvert ; on y lit : *Colaphos accipiens tacebit; dabit in verbera innocens dorsum.*

— C'est bien cela ! interrompit Tournoël. Votre Sibylle nous prédit notre sort, à nous autres Africains : recevoir des soufflets, se taire, tendre l'échine.

— Non ! vous n'ignorez pas qu'elle prédit un triomphe après une Passion : le triomphe de Celui

que je vais annoncer à ces peuples de l'Afrique. — Adieu, dit-il en donnant l'accolade à l'officier; — au revoir, peut-être, sur les bords du Tchad : je souhaite que l'on m'ordonne un jour d'y aller évangéliser vos sujets, sous notre drapeau!

Il regagna le vapeur, envoya du pont une dernière bénédiction à ses noirs agenouillés sur la berge, les larmes aux yeux. Louis vit l'ample robe blanche se fondre dans les choses lumineuses, en remontant au fil du fleuve, sous les feux du soleil à son zénith. Une singulière association d'idées ramena sa pensée à un petit homme vêtu de blanc : ce jeune garçon pâtissier qui lui renvoyait en langage faubourien l'écho de la sympathie populaire, le jour où de peu s'en était fallu que l'officier ne se fît écraser, au sortir du Pavillon de Flore, par l'automobile de Robinson.

— Le Père Abel a raison, se dit-il ; à tous les degrés de l'échelle sociale, les cœurs sont en attente, chez nous, prêts à se donner : il ne s'agit que de les prendre.

Le lendemain, il quittait Khartoum. Il fit presque d'une traite le long trajet entre cette ville et le Caire ; très courts furent les arrêts qu'il s'accorda : le temps de jeter un coup d'œil rapide sur les temples de Nubie, l'île de Philæ, la plaine de Thèbes. Il télégraphia de Louqsor à Jérôme Cruas pour le prévenir qu'il déposerait à Bédréchein un envoi du Père Abel à son ami : des papyrus trouvés à peu de distance de Khartoum, et qui auraient peut-être quelque intérêt pour l'égyptologue. Cruas vint attendre le voyageur à la station.

— Laissez filer votre bagage, lui dit-il, et remontons ensemble à Saqqarah. Je rentre ce soir au

Caire, par le désert et les grandes Pyramides ; j'ai là-haut deux bons chevaux : vous verrez quelle agréable promenade, si vous voulez bien la faire avec moi.

Tournoël accepta l'invitation, désireux qu'il était de revoir les lieux et la maison où des heures inoubliables avaient marqué une date dans sa vie intime. Dès que le soleil baissa sur l'horizon, Cruas fit seller les chevaux : deux petits arabes qui ne payaient pas de mine.

— En moins d'une heure et demie, ils nous porteront à Gîzé, de leur train du désert, un train d'enfer. Mais, avant de leur lâcher la bride, il faut que je vous fasse les honneurs de mon champ de fouilles.

Il y conduisit son hôte, expliqua les travaux qu'il venait d'entreprendre, termina sur ces mots :

— C'est le chantier Robinson. J'ai eu la visite de mon Mécène; comme je le prévoyais, il m'a donné carte blanche. Décidément très généreux, l'Américain; il mérite tous ses bonheurs. Vous ignorez sans doute le dernier, le plus enviable : on ne parle au Caire que de son prochain mariage avec une femme charmante ; une jeune veuve qui l'accompagnait, le jour où il vint me voir. Créature toute de grâce et d'intelligence; c'est du moins l'impression qu'elle m'a laissée, durant ces instants trop courts à mon gré. La connaissez-vous?

Pour toute réponse, Louis cravacha sa bête et piqua droit devant lui.

— Inutile de la presser! cria le jeune savant en s'élançant pour rejoindre. — Vous ne l'arrêterez plus! Ces animaux sont pris de folie sur le parcours que nous allons faire : le vent du désert les cingle comme une cravache d'acier, le vide les grise, ils

s'emballent au départ, on ne les maîtrise qu'au pied des Pyramides.

Cruas n'exagérait pas, son compagnon put aussitôt s'en convaincre. Tantôt dans le sable sourd, tantôt sur la table de roche sonore, les chevaux galopaient éperdument, en droite ligne, orientés sur les trois cônes vaporeux qui étaient le seul repère visible dans l'étendue. Les sabots broyaient les minuscules fleurettes jaunes, à peine distinctes du sable où perce par endroits ce timide rappel de la vie végétale. Un petit vent frais soufflait du nord, pur enfant de l'espace, haleine vierge qui mettait aux lèvres le goût salin des mers lointaines. Comme ce vent, les profusions de lumière répandues dans le vide ne semblaient prodiguées que pour baigner et réjouir les deux silhouettes fuyantes, qui seules faisaient courir des ombres sur l'éblouissante aridité du sol. Les cavaliers se sentaient gagnés par l'ivresse de leurs montures ; la volupté de cette allure folle dans l'air limpide, presque un vol en plein ciel, dilatait les cœurs, les poumons, les yeux. Après la secousse qu'il avait reçue des paroles de Cruas, Louis s'abandonnait aux réactions d'un organisme heureux de son effort violent ; il nageait dans l'orgueil animal de ces minutes où le sang fouetté gonfle les veines, décuple les puissances physiques, exalte le cœur contre d'invisibles ennemis : bien-être altier qui triomphe momentanément de toute dépression morale. Les chevaux forçaient le train, ralentissaient à peine pour souffler sur les crêtes ; ils allaient, plongeant au creux des ravines, gravissant les pentes caillouteuses, dévorant l'un après l'autre les vallonnements du plateau, vagues sèches qui fuyaient sous leurs pieds comme celles de la mer sous un battement préci-

pité d'avirons. Parfois, à main droite, une de ces ravines ouvrait sur une brèche à pic de la falaise : large baie où s'encadraient d'aimables tableaux, un morceau de la vallée du Nil, un panorama du Caire; visions instantanées, colorées de toutes les nuances délicieuses du soir, fleurs de lumière mêlées sur une palette de rêve. Le rideau de sable se refermait brusquement sur l'irréel paysage; les coureurs n'apercevaient plus que le cercle uniforme, aux tons de safran, bientôt cendre grise, et ensuite tapis violet qui s'assombrissait, jusqu'aux trois cônes roses grandissant dans le ciel.

Les énormes bases se dévoilèrent, les hautes masses s'accrurent; ceux qui arrivaient sur elles à toute vitesse les virent monter, rapides, et se dresser au-dessus de leurs têtes. Très belles quand on les aborde de ce côté, les pyramides de Gisé fermèrent subitement l'horizon. Les chevaux se calmèrent, comme désenchantés de ne plus sentir le défi de l'espace qui les avait aspirés jusqu'à cette barrière.

Lorsqu'ils eurent contourné l'angle sud-est des assises de Chéops, Tournoël engagea sa monture sur les éboulis de la pente, descendit dans l'excavation où le Sphinx bâille son ennui de vieux phénomène, dévisagé du matin au soir par tous les badauds de la planète. Il avait pour contemplateur, à cette minute, un homme coiffé d'un casque colonial : les bras croisés sur la poitrine, planté devant la face camuse du colosse, cet homme scandait à haute voix des hémistiches dont il paraissait satisfait. Il releva la tête au bruit des pas du cheval, poussa une exclamation de surprise :

— Est-il possible? Le capitaine! Vous ici? D'où sortez-vous? Du ventre de cette bête ridicule?

— Pas précisément, mon cher Moucheron. Et que vous disait-il, le Sphinx?

— Peuh! Très surfait. Il n'a su me dicter que quatre vers. Mais il s'agit bien de cet animal encombrant! Racontez : d'où venez-vous, qu'avez-vous fait? On ne tombe pas comme cela du haut de la pyramide de Chéops sans crier gare! Nous vous croyions disparu dans le fin fond du Soudan; et votre lettre me donnait à penser...

— Racontez d'abord vous-même, Moucheron Donnez-moi des nouvelles de nos amis : je ne sais plus rien du monde civilisé.

A cette question, au lieu de l'Émile exubérant et joyeux dont il attendait l'explosion en un flux de paroles, Tournoël vit un homme soucieux, gêné, fuyant son regard, balbutiant quelques phrases sans suite. Le journaliste n'eût pas fait plus piteuse contenance s'il eût dû répondre à une question sortie tout à coup de la formidable bouche de granit. L'officier comprit vite les raisons de cet embarras, de ce mutisme. Emile savait ce qu'ignorait Cruas : son silence gauche confirmait les paroles du savant mal averti.

— Ces dames? Comment vont-elles? continua-t-il avec une nuance d'impatience dans la voix.

— Ces dames..., fit précipitamment Emile, heureux de la tangente par où il pouvait se dérober, — vous allez trouver ces dames à deux pas d'ici. Nous sommes venus en partie, elles prennent le thé à l'hôtel des Pyramides. Faut-il vous y conduire?

— Ici! pensa Tournoël : tout de suite! Que faire et que dire? — Il n'y avait pas à reculer; il fallait rassembler tout son courage, toute sa fierté, affronter délibérément la redoutable rencontre. Moucheron

le guida vers un hôtel flanqué d'un bar : deux conséquences fatales du tramway qui a poussé sa tête de ligne au pied de la pyramide. Rien n'a été épargné pour rendre banal et forain ce lieu d'histoire, où la solitude était naguère hospitalière à ceux qui venaient y chercher des émotions à jamais envolées. Mme de Lauvreins goûtait à une table de la terrasse, en compagnie de personnes que Tournoël ne connaissait pas. Il eut un soupir de soulagement quand il se fut assuré d'un regard que le visage cherché, redouté, ne se trouvait pas dans le cercle. La duchesse l'accueillit avec un étonnement moins maladroit que celui de Moucheron, avec une froideur plus marquée et plus significative. Sous la courtoisie des formes mondaines, Louis vit percer dès les premiers mots un sentiment sur lequel il ne pouvait se méprendre : — Pourquoi ce fâcheux nous revient-il si hors de propos? — Piqué au jeu, pressé de tout savoir et déterminé à tout entendre, il allait poser des questions précises au sujet de Mme Fianona, quand une des Américaines interpella vivement Mme de Lauvreins :

— Chère Peg, un conseil! Daisy me dit qu'elle a déjà trouvé son cadeau de fiançailles pour notre gentille Millicent : et moi, je ne trouve rien! Vous qui avez exploré tous les bazars du Caire, dites, je vous en supplie, où je dois aller demain matin pour dénicher un bibelot original.

— Moi, j'ai eu la main heureuse, s'écria une voisine : au Khan Khalil, des turquoises gravées dans une vieille monture italienne; idéales!

— Je pense, dit une autre, que la Maîtresse de la Mer ne mérite pas que nous nous cassions la tête pour elle. A-t-on idée de nous abandonner comme elle fait? Pourquoi n'est-elle pas venue ce

soir? Depuis deux jours qu'Archibald est parti, Millicent s'enferme comme les dames turques en l'absence de leur seigneur.

— Mais non! fit la première qui avait parlé; elle va voir l'emplacement de son futur palais, à l'île de Rôda : un rêve, d'après ce que m'en a dit Robinson.

Tournoël entendait l'anglais. Il fixa sur la duchesse un regard impérieusement interrogatif; et ce regard disait : Est-ce donc vrai? — Peg le soutint avec des yeux résolus, qui répondaient : Oui. Vous êtes instruit. Vous savez ce qui vous reste à faire.

Il se leva, prit congé de Mme de Lauvreins, en s'excusant pour le cas où il ne pourrait pas la joindre chez elle : rappelé en France, dit-il, et ne faisant que traverser le Caire, il comptait s'embarquer à Alexandrie le surlendemain.

Ce fut en effet le parti auquel il s'arrêta ce même soir, en rentrant au Caire. Un moment, il faillit succomber à la tentation d'aller demander à Mme Fianona le lâche contentement des amours malheureux : une de ces explications pénibles où l'on apporte le secret espoir, à défaut d'autre, de faire encore un peu de mal à l'infidèle, en s'en faisant beaucoup à soi-même. Il trouva dans le sentiment de sa dignité la force de s'interdire cette inutile humiliation. Bien décidé à éviter la société de l'hôtel Shepheard, il prit gîte, pour vingt-quatre heures, dans l'hôtellerie tranquille où le Père Abel l'avait reçu.

Il voulut tromper sa pensée en reprenant avec la vie universelle un contact depuis longtemps perdu. Il demanda des journaux. On lui apporta l'*Oceanic Herald*, la nouvelle *Voix de l'Océan*, les grandes feuilles anglaises, les gazettes françaises

d'Égypte. Sur toutes les pages qu'il parcourait, ses yeux rencontraient le nom obsédant : M. Robinson traitait avec une compagnie maritime de Trieste; M. Robinson venait d'acquérir des docks dans le port de Salonique; il organisait un nouveau trust à New-York; son yacht était signalé sur la côte de Syrie. Les affaires de l'U. S. T. avaient suscité de vifs débats à la Chambre des Communes, aux Parlements de Paris, de Rome. L'*Oceanic* annonçait à ses lecteurs une exploration très intéressante, qui attirerait prochainement l'attention du monde savant, du monde commercial : une expédition s'organisait pour aller reconnaître les mines de cuivre du Dar Rounga, et remonter peut-être de ce point dans les régions indépendantes du Soudan central ; au dire du rédacteur de l'article, la civilisation allait faire de nouvelles conquêtes dans les ténèbres de l'Afrique, elle les devrait à l'initiative du grand citoyen américain. Les feuilles égyptiennes décrivaient avec force détails les fêtes qu'on avait données au Caire en l'honneur de M. Robinson. Dans l'un de ces journaux, un entrefilet discret faisait prévoir « l'événement mondain et mondial dont on s'entretient dans la société *select* d'Ismaïliyé, événement qui fera du plus célèbre des financiers l'heureux époux d'une femme charmante, particulièrement remarquée parmi nos visiteuses étrangères de cet hiver... »

Ainsi, l'ombre fantomatique continuait de se projeter sur toute la surface du globe. Tous les échos de l'univers renvoyaient un nom qui le remplissait. Louis repoussa sur la table le paquet de feuilles imprimées, murmura à part lui :

— Partout. Il a tout. Je n'ai plus rien. Seul. — Où trouver aide et secours?

XXI

AUX TOMBEAUX DES KHALIFES

Le lendemain matin, il projetait en s'éveillant de prendre le premier train pour Alexandrie. Le courrier de France ne partait que le jour suivant; mais Louis avait hâte de fuir le Caire; il redoutait quelque lâche faiblesse, une rencontre possible, et qu'il chercherait peut-être malgré lui...

— Enfantillage! pensa-t-il une fois levé : j'aurais traversé à deux reprises, presque sans la voir, une ville intéressante entre toutes; je dispose de vingt-quatre heures pour m'en former au moins quelque idée; ce serait trop bête de perdre cette occasion, et d'aller me ronger dans Alexandrie jusqu'à demain soir. Restons.

Il parcourut les quartiers arabes, visita des mosquées, s'efforçant de réagir contre l'accablement moral et physique d'une journée de *khamsîn*. Ce mortel vent du sud, fléau du beau climat d'Egypte, sévit ce jour-là depuis le matin. L'atmosphère était bouleversée par la vieille lutte mythique de Typhon contre Osiris : l'haleine embrasée du monstre voilait la gloire sereine du dieu solaire, embrumait d'une poussière de sable un ciel qu'elle faisait opaque et pesant; elle charriait du désert et soufflait sur le Caire cette cendre de fournaise;

des aiguilles de feu pénétraient dans les poumons, dans les cerveaux étreints par un bandeau de plomb brûlant; toutes les créatures souffraient la passion de leur dieu, flagellé par le démon méridien.

Le soir rendit à l'air obscurci la douceur coutumière, aux hommes oppressés l'allégement de la respirer. La pleine lune monta dans le ciel purifié. Tournoël ressortit, par une nuit plus claire que n'avait été le jour. Il traversa les palmeraies du jardin de l'Ezbékîyé, s'engagea dans la grande artère du Mouskî. Toute flamboyante aux lumières du gaz et des lanternes, la rue franque s'emplissait du grouillement de ce peuple enfantin : passants bigarrés, de toute race et de tout costume; *effendis* aux élégances prétentieuses, vieillards drapés dans les robes de soie multicolores, femmes empaquetées dans leurs voiles hermétiques d'étoffes noires. Heurté à chaque instant par les ânes, les chameaux, les outres des porteurs d'eau, l'officier suivait à l'aventure les remous de la foule gesticulante et bourdonnante, où les appels gutturaux de la langue arabe se mêlaient au pépiement des syllabes romaïques; il musait avec les promeneurs devant les échoppes indigènes, les magasins de clinquant européen, les cuisines en plein vent des rôtisseurs de mouton et des pâtissiers turcs. De guerre lasse, il finit par céder aux instances d'un jeune ânier qui le persécutait : il se laissa hisser sur le bât à bossages rouges d'un bel âne blanc, et suivit l'enfant qui courait devant son baudet en criant à tue-tête, pour faire ranger la foule indifférente à ses injonctions. Plus clairsemées à mesure qu'ils avançaient, la cohue et les lumières disparurent bientôt derrière eux : à l'extrémité de la longue

rue, des maisons basses dormaient dans le silence et la solitude, sous la clarté lunaire.

Lorsqu'il eut dépassé la dernière de ces maisons, Tournoël ne vit plus devant lui qu'un chaos de monticules pelés; des fondrières, des amas de décombres et d'immondices, la mort subite de la ville dans le désert qui l'enserre de ce côté. Quelques moulins à vent couronnaient les premières crêtes de ces ondulations sablonneuses, qui allaient se rattacher plus haut aux contreforts du Mokattam. Dans le jour, des vols de gypaètes tournoient sur le domaine où ils trouvent leurs répugnantes pâtures; à cette heure de nuit, nulle forme n'y bougeait. Au sortir du vivant et populeux Mouskî, l'officier pouvait se croire transporté sur les confins d'un Sahara. L'ânier se mit en devoir de faire tourner sa bête : Louis lui enjoignit de continuer; ce paysage désolé convenait aux pensées qu'il y voulait promener librement. Le petit fellah crut deviner l'intention du monsieur européen : il fit un signe d'intelligence, repartit, gravit les lacets des sentiers qui zigzaguaient sur les pentes. Perdu dans une songerie vague et triste comme les lieux où il la portait, Tournoël trottinait au hasard derrière son guide. Un cri de l'enfant lui fit relever la tête : ils avaient atteint l'arête d'un plateau qui formait une sorte de col entre deux vallées; l'ânier étendait la main vers celle qui venait de se découvrir au-dessous d'eux, il disait en riant : — Tombeaux Khalifes! *Very good!*

Étrange et belle à miracle, une apparition surgissait à leurs pieds; si belle dans son recueillement nocturne, si parfaitement autre que les lieux d'où il sortait — le Mouskî grouillant et bruyant de tapage humain, la morne steppe de décombres

qu'il venait de traverser — si fantastique et si soudaine qu'il fallut à Tournoël quelques instants pour comprendre où il était, ce qu'il voyait. Le mot de l'enfant l'éclaira : c'étaient les Tombeaux des Khalifes.

Assemblage unique des plus gracieux bijoux de pierre que des architectes joailliers aient jamais ciselés. Egrenés sur la plaine, ils sortaient de l'écrin de sable dont ils ont la teinte de grisaille jaunâtre, au point qu'on les pourrait croire modelés par le vent du désert avec la poussière ambiante. Mieux que le plein jour, la lumière de la lune découpait chaque relief des mosquées funéraires : coupoles en forme de mitres, dômes cannelés, minarets où une dentelle d'arabesques s'enroule sous les balcons ajourés. Les deux coupoles conjuguées de Sultan Barkouk et le minaret élancé de Kaït bey dominaient la cité des tombes charmantes. Délabrées et croulantes pour la plupart, ces merveilles ont la séduction des choses frêles, trop fines pour vivre longtemps, et qu'il faut admirer vite parce qu'on les sent qui meurent. Un enchantement de rêve, c'était le seul sentiment qu'éprouvât Tournoël. Devant les sépultures sarrasines, il ne retrouvait aucune des impressions que lui avait laissées sa soirée à Saqqarah ; l'immémoriale et sérieuse nécropole de Memphis lui avait parlé d'éternité ; ici, tout était songe d'ombres légères, jeux des génies aériens, roses effeuillées, dentelles déchirées dans un bal de la Mort, chez les princes élégants des Mille et une Nuits. Ces mausolées n'avaient de triste que leur abandon dans le désert et le regret qu'ils donnaient de leur fin prochaine ; des rayons de lune filtraient entre les grandes lézardes, plongeaient dans les plaies béantes des dômes ; sur les carcasses des plus mutilés, on

découvrait à peine quelques vestiges des anciennes rosaces; de la face des vieux squelettes le plâtre était tombé comme un fard.

Louis descendit dans le vallon, mit pied à terre devant le premier turbé. Comme le petit fellah l'importunait d'un babil qui voulait être explicatif, il lui intima l'ordre de rester à cette place avec son âne, et d'y attendre qu'il vînt les rechercher. Un peu plus loin, deux chameliers dormaient contre un pan de mur de Sitti Khaouand. Au delà de ce point, il n'y avait plus trace d'êtres vivants, jusqu'aux coupoles de Sultan Barkouk, la grande mosquée située à l'avant-garde du campement funéraire des Mameluks. Tournoël alla regarder l'un après l'autre ces édifices harmonieusement dissemblables, et dont quelques-uns atteignent la grandeur à force de noblesse dans la fantaisie. A cette heure, ils avaient le langage expressif des monuments qui nous parlent dans l'air immobile de la nuit. Leurs profils s'enlevaient sur le ciel pur, baignés par une clarté si vigoureuse qu'elle portait durement les ombres sur le lit de sable, encore tiède de la chaleur du jour. Par moments, sous les flots de vie que cette nuit d'Egypte épandait sur la prestigieuse vision, Louis ressentait ces défaillances qui accablent le cœur devant trop d'inutile beauté; inutile, puisqu'il ne pouvait verser dans un autre cœur l'infini de sensations trop lourd pour un seul.

Il examinait depuis quelques minutes l'enceinte majestueuse de Barkouk; un bruit léger attira son attention. Il se retourna : les roues d'une calèche criaient sur le sable. Elle avait quitté la route voiturière qui vient de Bab-en-Nasr, elle se dirigeait à travers la plaine vers le mausolée de Kaït bey; il

la vit s'arrêter à la base du minaret. Un saïs était assis sur le siège à côté du cocher. Autant qu'on en pouvait juger de loin, il n'y avait qu'une seule personne à l'intérieur de la calèche.

Un sentiment de curiosité le ramena dans la direction de Kaït bey. Cette personne était une femme dont il ne distingua que la tête, en arrivant derrière la voiture. Le rebord de la capote ne laissait apercevoir qu'un large chapeau de paille où se nouait un voile de gaze. Absorbée sans doute dans la contemplation du minaret, la nocturne promeneuse ne vit ni n'entendit l'approche de l'officier Il n'était plus qu'à trois ou quatre pas lorsqu'un geste de la main qui ramenait sur la nuque les plis du voile le renseigna subitement : Louis reconnut ce geste dont la grâce lui était familière. Il s'arrêta, cloué sur place par la surprise et l'émotion. Le saïs se retournait à cet instant : craignant peut-être quelque mauvaise rencontre, l'Arabe apostropha cet inconnu immobile. Mme Fianona regarda derrière elle, aperçut l'homme qu'éclairait en plein la vive clarté de la lune. Son saisissement la fit se dresser dans la voiture; debout, svelte et rigide comme la haute fleur de marbre sur laquelle elle se détachait, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour cet appel, jeté d'une voix tremblante :

— M. de Tourn... Louis!

Il fit les trois pas qui le séparaient de la voiture, salua cérémonieusement. Ils se regardèrent un instant, ils ne trouvaient pas de paroles. Elle commença la première, soucieuse d'abord d'expliquer sa présence dans ce lieu, seule, à cette heure; elle dit précipitamment, comme si elle allait au-devant d'un reproche ou d'un soupçon :

— Je vous surprends... J'ignorais... Rien ne

pouvait me faire prévoir... Mme de Lauvreins avait commandé une voiture pour notre promenade de ce soir; elle s'est sentie indisposée après cette étouffante journée de khamsîn; elle a voulu que je fisse usage de sa voiture. Je suis revenue voir ce lieu qui est si beau, la nuit... Notre saïs est très sûr, nous ne craignons rien sous sa garde.

— Je suis en effet un peu surpris de vous voir seule, répondit-il froidement; je vous croyais très occupée, Madame... très entourée.

Qui expliquera les chemins tortueux que la passion suit dans un cœur? Dans celui du jeune homme, l'émotion poignante de cette minute se changea d'abord en sourde colère, en désir furieux de blesser, de repousser la femme dont la voix lui donnait un frémissement de douloureux plaisir.

Millicent eût été incapable de définir les sentiments qui l'assaillaient depuis la veille. Mme de Lauvreins lui avait dit négligemment, en revenant des Pyramides, que le capitaine, rencontré par hasard, était de retour, de passage au Caire pour quelques heures, très pressé de regagner la France, semblait-il; et qu'il s'était excusé de ne pouvoir venir à l'hôtel. Ainsi confirmée dans tout ce qu'elle pensait, la pauvre dédaignée avait consommé le sacrifice au fond de son âme; et pourtant, le sachant si près, ses troubles assoupis lui étaient revenus plus violents que jamais; un invincible pressentiment ne lui avait pas laissé prendre un instant de repos, durant cette journée où l'intolérable oppression de l'atmosphère doublait la souffrance de tous ceux qui souffraient. Maintenant, dans la divine splendeur de cette nuit, dans la fantastique beauté de ce paysage, fait pour des êtres et des choses sans liens avec la vie réelle, Millicent

ne raisonnait plus, ne commandait plus ses pensées : elle continuait un rêve où Louis venait d'apparaître naturellement, pour la faire mourir de douleur, ou pour l'enlever dans les bonheurs du ciel.

Elle arrêta sur lui des yeux chargés d'une infinie tristesse :

— Alors, vous me jugez toujours avec la même cruauté?

— Je ne juge pas. Je suis heureux que l'occasion me soit donnée de vous offrir mes félicitations, Madame.

— Mais d'où vient votre folie? Que vous a-t-on dit? Parlez!

— Je ne vous comprends pas, fit-il avec un étonnement sincère; — ne dois-je pas vous féliciter d'un bonheur que m'annoncent depuis hier toutes les personnes que je rencontre?

Elle se laissa retomber sur les coussins, comme s'il l'y eût poussée, toute meurtrie.

— Un bonheur!... Oui, je devine, on a dû vous dire... Je serai très franche. Il y a peu de jours encore, je croyais que cela ne pouvait pas être, ne serait jamais. Maintenant, je ne sais plus. Si c'est le destin, peut-être me laisserai-je faire. On veut que je vive, ils disent tous qu'il faut vivre. Je ferai ce qu'ils voudront; je vivrai, comme tout le monde, comme tous les morts qui n'ont jamais vécu. Tout m'est indifférent : quand on n'a plus de pain, plus d'amour... Perdue, abandonnée, que puis-je devenir? Cela ou autre chose... Pourquoi m'avez-vous abandonnée, Louis?

La vérité de la douleur qu'il entendait gémir dans ces mots eût dû le jeter aux pieds de celle qui les disait. Un mouvement de tout son être l'y pré-

cipitait, il ne le réprima qu'avec un effort violent sur lui-même. Cette fois encore, le démon dont il était possédé depuis si longtemps l'emporta ; le cri d'amour prêt à éclater fut de nouveau refoulé par l'incurable méfiance :

— Abandonnée ! Mais s'il y eut quelqu'un d'abandonné, j'imagine que c'est moi ! Suis-je donc parti avec une autre?... — Et des paroles sifflantes, comme si elles eussent fait la gageure d'exaspérer cette douceur ; des allusions empoisonnées, à double entente, commencèrent de vomir tout ce qu'il avait sur le cœur : le départ de France, les voyages sur le *Neptune*... Il mêlait le vrai, le faux, ce qui avait été, ce qu'il supposait ; la traversée réelle, l'imaginaire fuite à deux dans la mer Rouge ; il découvrait jusqu'au fond ses invincibles, ses outrageuses préventions.

Quand il en vint à l'histoire de la mer Rouge, elle releva la tête sous les derniers coups de lanière, se pencha vivement vers lui :

— Oh ! non, pas cela ! C'est de la folie ! C'est du délire ! Vous ne pouvez pas y croire ! Puisque je vous le dis, maintenant, que c'est de la folie, vous n'y croyez plus?

Il s'inclina poliment, avec une ironie mauvaise :

— Je dois vous croire, Madame. D'ailleurs, qu'importent les dates? Un peu plus tôt, un peu plus tard... Puisque demain...

— Oui, demain, c'est entendu ! Mais pas alors, quand vous vouliez encore de moi, quand ma vie vous était donnée !

— Oh ! oh ! donnée?... Qui donc disait que tout nous séparait? Qui refusait d'unir nos deux médiocres destinées?

— Ingrat ! Parce que j'admirais et ne voulais

pas briser la vôtre ! Ah ! pauvres hommes, vous ne comprendrez jamais les joies du sacrifice, et ce qu'il y a parfois dans les refus qui vous irritent de dévouement héroïque à celui qu'on chérit plus que soi-même ! Mais je consens à me reconnaître tous les torts ; si vraiment je fus lâche, égoïste, en un temps où je ne savais pas combien j'aimais, où je ne savais pas aimer, — accusez ma prudence, accusez-moi de tout, mais pas de l'affreuse chose... Jurez-moi que vous n'y croyez pas !

— Souffrez que je le répète, Madame ; après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire tout à l'heure, peu importent les dates. — Raidi contre l'émotion qui l'envahissait, ce bourreau de lui-même salua, fit un pas pour se retirer.

Comme au premier moment de la rencontre, lorsqu'elle l'avait reconnu, Millicent se dressa debout dans la voiture. Après un instant d'hésitation, montrant le saïs et le cocher :

— Voulez-vous dire à ces hommes de m'attendre ici ? D'eux aussi je me fais difficilement comprendre. Ils n'entendent pas un mot de nos langues.

Elle descendit, lui fit signe de la suivre, marcha dans les débris du mur ruiné jusqu'à l'angle de la mosquée, passa du côté où la façade principale projetait sur le sol une barre d'ombre. — Là, elle se retourna ; elle l'attendit en fixant sur lui un regard singulier.

— Encore une fois, au nom du ciel, dites-moi que vous ne persistez pas dans votre odieux soupçon !

Le visage de Tournoël garda son expression de défense polie, obstinée.

Millicent se prit le front, des deux mains jointes qu'elle tordait dans un geste de désespoir :

— Mais pourquoi, pourquoi?... Que faut-il donc faire pour qu'il me croie?

Une lueur soudaine passa dans les prunelles dilatées; elle fit un pas en avant; et ses yeux dans les yeux de son persécuteur, lèvres contre lèvres, d'une voix de folle sérieuse, elle lui cria :

— Louis, me croyez-vous celle qui appartiendrait à deux hommes? Répondez : cela, le croyez-vous?

— Cela, non, dit-il avec un accent de ferme conviction.

— Alors, puisqu'il le faut pour être crue... Louis! Prenez-moi!... et croyez-moi!

Secouée tout entière par un sanglot convulsif, elle s'abattit dans les bras qui s'ouvrirent pour la recevoir. — Il la releva bientôt, se laissa tomber sur les genoux, courba la tête : ses lèvres allèrent chercher les petits pieds qui marquaient à peine leur empreinte dans le sable; et ce fut lui, cette fois, qui joignit en se redressant deux mains désespérées, tandis que sa bouche murmurait, avec un râle étouffé dans les plis de la robe : Pardon! Pardon!

A la même place où les paroles de défi répondaient l'instant d'avant aux paroles d'angoisse, dans cette même lumière limpide qui avait éclairé un visage hostile et un visage en pleurs, — deux voix accordées au même diapason de tendresse échangeaient des mots enivrés, mourants dans les longs baisers des bouches unies.

— Non, Louis, ne dites plus : Pardon! Comme vous, plus que vous, peut-être, j'aurais été méchante, si j'avais pu croire que vous me délaissiez pour une autre. Puis-je vous en vouloir d'une injure où il y avait tant d'amour?

— Merci, ma bien-aimée. Comment ne l'avez-vous pas deviné, cet amour; comment n'avez-vous pas senti tout ce que j'en mettais malgré moi, dans cette lettre que je vous écrivais de chez les morts?

— De chez les mauvais. Voici les bons morts; — Elle montrait les Tombeaux des Khalifes; — Les morts qui ont fait ressusciter en vous ce que les autres voulaient étouffer.

— Millicent! Restons avec eux! Il n'y a plus de monde. Il y a le désert que notre amour remplit; et autour de nous la mort, qu'il défie. Ne sentez-vous pas descendre sur l'univers la vie que notre amour crée dans les profondeurs lumineuses de ce beau ciel?

Longtemps, dans la nuit auguste, leurs deux voix alternèrent les hymnes de l'extase, les soupirs de félicité qu'elle entend et confond, l'indifférente nuit, avec les cris de douleur qui montent vers son trône noir au même moment, de la même force, les uns contrepesant les autres dans les balances de quelque obscure Justice. — Le hennissement d'un cheval vint rappeler aux deux amants l'existence du monde : ce bruit les fit souvenir du grand ennemi de l'amour, le Temps, qu'aucun baiser n'arrête.

— Est-ce qu'il est bien tard, Louis? Hélas! Pourquoi faut-il que cette nuit finisse!

— Qu'importe? Le soleil de demain se lèvera si beau!

— La lune descend déjà derrière le minaret de Kaït bey. Peut-être devrions-nous partir?

— J'y consens, à la condition que vous me ramènerez au Caire.

— J'allais vous le demander.

Tournoël siffla son petit ânier, lui jeta quelques

piastres, monta dans la calèche de Mme Fianona. A plusieurs reprises, ils se retournèrent, ne pouvant se résoudre à quitter des yeux la mosquée de Kaït bey, les coupoles bleuissantes sous la clarté liquide, toute la ville fée des Tombeaux où leurs cœurs venaient de renaître. Comme Millicent regardait encore une fois derrière elle, sa main saisit en tremblant celle de Louis : un pli de terrain avait brusquement caché les aiguilles et les dômes. Elle fixa sur son compagnon des yeux de folle inquiétude; elle dit, avec une terreur qui n'était pas feinte :

— Ils ne sont plus ! Ils n'ont jamais existé ! Vous verrez que nous ne les retrouverons plus dans ce désert. Ce n'était qu'un rêve, trop beau, évanoui. Et vous en étiez, mon bien-aimé, vous allez disparaître avec eux. Oh ! dites que vous êtes encore là !

Il l'attira plus près de lui. Leurs mains s'enlacèrent, leurs paroles se firent plus rares ; leurs yeux se communiquaient la beauté des visions surprises dans l'espace, échangeaient la lumière dont ils allaient s'emplir sur tous les points de l'horizon où elle était plus sensible : taches claires des grands îlots de sable, bouquets de palmes luisantes au bord de la route, brillants tronçons du fleuve aperçus au loin, comme les éclats d'un miroir brisé.

— Déjà ! soupira-t-elle quand se dressèrent devant eux les tours de la lourde porte Bab-en-Nasr. La voiture s'engagea dans les rues de la ville, presque désertes à cette heure.

— Vous direz à ces gens où ils doivent vous arrêter, fit-elle tristement.

— Non ; je vous reconduis ; mon hôtellerie est à deux pas du Shepheard. — Je pensais hier que

c'était beaucoup trop près, ajouta-t-il en souriant ; punissez-moi pour ce blasphème.

— Hier, dit-elle, et ce matin, j'ai vainement essayé de me procurer votre adresse. Si je l'avais sue, rien ne m'eût empêchée d'aller vous trouver.

Il se pencha vers elle. Troublée par les paroles d'ardente imploration qu'il lui adressait à voix basse, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, masqua son visage de ses deux mains réunies. Ainsi cachée et les yeux clos, elle écoutait ; les paroles qu'il disait entraient dans le rêve commencé aux Tombeaux des Khalifes et qui n'avait pas cessé pour elle.

La voiture s'arrêta devant le perron de l'hôtel. Louis sauta sur le trottoir, tendit les mains à sa compagne. De son lent mouvement de grâce aisée, elle descendit, s'appuya sur le bras qui ne se détachait pas du sien, gravit les marches, traversa le jardin.

Tout dormait dans le grand caravansérail : le portier de nuit, un petit Arabe engourdi de sommeil, se leva de sa couchette, entr'ouvrit machinalement la porte. Millicent voulut dégager son bras, franchir le seuil ; poursuivie par les paroles suppliantes, elle se retourna. Ses yeux se reportèrent encore sur Louis ; mais, à cette minute, ils regardaient au-dessus, au-delà : fugitifs comme autrefois, quand ils semblaient toujours partis à la recherche de régions inconnues. Sur ses traits flottait l'expression candide et crédule qu'ont ceux des petits enfants, au moment où on leur ouvre le livre des beaux contes merveilleux. Un mot, appel involontaire murmuré dans un songe, passa lentement sur ses lèvres :

— Venez.

XXII

BRÈVE IDYLLE

Accoudée à sa fenêtre, Millicent cherchait encore un bruit qu'elle n'entendait plus, le bruit évanoui d'un pas qui s'éloignait sur la chaussée du Chareh Kâmel. L'aube descendait de la montagne, les mains chargées de pure lumière ; elle éteignait les dernières étoiles, tous les feux brûlants qui s'allument la nuit, au ciel et dans les veines des créatures du désir. L'aube apportait l'éclair aigu de la réflexion ; cette lucide vision de nous-mêmes que nous avons aux premières minutes du jour, dans l'instant où l'âme se voit nue au miroir de la conscience, avant que renaisse le tumulte des passions, des illusions, des sollicitudes qui vont la reprendre. Durant ce court instant, Mme Fianona revit toute la suite de son existence.

Longue trame grise jusqu'à une époque toute récente, prolongement de l'enfance dans la paix d'un cœur inéveillé : jeune femme ignorante de l'amour, elle regrettait la douceur de ses premières années, elle rêvait, très vaguement, de bonheurs inconnus qu'elle ne se définissait pas. Un jour, le monde s'était ouvert devant elle comme un fruit mûr ; lorsqu'elle s'échappait de Buenos-Ayres, libre, lasse de végéter, désireuse de vivre toute sa vie

de femme. Deux hommes lui avaient donné l'envie de leur plaire et la confiance qu'elle y réussirait. Elle avait balancé d'abord entre ces deux attractions opposées; maîtresse encore d'elle-même, elle raisonnait, comparait, jugeait avec sa pensée. Bientôt, le choix des instincts obscurs s'était fixé sur l'un de ces hommes : l'autre l'intéressait comme un sommet curieux et dangereux qu'elle eût voulu gravir; elle savait, elle pouvait dire ce par quoi il l'attirait ; elle ignorait quel sortilège l'inclinait vers celui-là seul qu'elle imaginait délicieux, et qui l'appelait d'une voix reconnue, entendue depuis le berceau dans toutes les promesses de ses rêves. Il lui souvenait du moment précis où ses hésitations avaient pris fin, à Jossé. Là, son cœur s'était rendu ; sa personne s'était refusée : forte encore de tous les scrupules d'une âme fière et pure, de toutes les défenses d'une raison arrêtée par d'insurmontables obstacles, elle avait craint de briser l'avenir de l'homme aimé, de lui imposer un sacrifice bientôt suivi d'amers repentirs. Et, plus tard, c'était elle-même qui avait secrètement maudit son courage, dans les souffrances de la séparation, du malentendu, de l'abandon. Nouvelle et pire dépression de sa vie un moment exaltée, écrasement définitif de cette vie dans l'irrémédiable misère; défaillante sous un poids trop lourd, elle avait accepté passivement la fatalité d'un retour à son ancienne destinée, à la solitude intérieure dans la prison dorée d'un mariage sans amour. Elle allait s'y résigner ; la rencontre avec Louis avait réveillé cette volonté d'être heureuse qui se rendormait en elle. Il avait suffi d'un instant, du souffle d'orage qui chasse les eaux tranquilles contre la digue qu'elles emportent. Énervée par la traîtresse journée de khamsîn,

exaspérée par la persistance d'un odieux soupçon, prise d'une folie de soumission à l'homme qui la repoussait durement, elle s'était jetée, à lui, inconsciente de son acte.

Maintenant, à la minute des clairvoyances matinales, Millicent ne se reconnaissait plus. Elle se demanda si c'était très mal, ce qu'elle avait fait ; comme un nuage noir qui eût fondu sur elle dans le rose sourire de cette aurore, elle vit nettement, d'un seul regard, les menaces de l'impossible lendemain. Elle ferma les yeux, les couvrit de ses deux paumes, d'un geste qui lui était habituel. D'autres images envahirent aussitôt sa mémoire, lui rapportèrent des troubles dont tout son être frémit. La cruelle minute des reprises de conscience avait fui sans retour. Le temps d'un frisson au passage de la vision noire, ce fut tout ; l'instant d'après, l'amoureuse était reperdue dans son extase, oublieuse de l'avenir, ressaisie par un bonheur présent et palpitant sur les objets qui l'environnaient. L'avenir, c'était l'heure de ce jour naissant qui continuerait celles de l'ineffable nuit : une encore, une seulement, dût-elle mourir le lendemain de honte et de chagrin. Ce qui avait été ne pouvait plus ne pas être.

Une superbe confiance succéda brusquement aux affres : confiance en lui, confiance en elle-même ; ils s'aimaient, ils sortiraient tous deux de l'impasse ; elle se sentit soulevée par la plénitude de sa félicité comme par une force neuve, triomphante, qui vaincrait toutes les difficultés. Bientôt, elle ne pensa plus qu'au moment où elle le reverrait ; ce matin même, à la mosquée d'El-Mouaïyad : elle avait voulu qu'il vînt la retrouver dans l'asile de ses méditations solitaires. Elle se mit à sa toilette ; de-

vant son miroir, elle se trouva belle d'avoir été aimée par lui. L'heure impatiemment appelée sonna, Millicent sortit pour aller rejoindre Louis.

Le jeune homme l'attendait sur la margelle de la fontaine. Pour lui aussi, tout ce qui n'était pas cette femme avait subitement disparu du cercle d'horizon ; cercle rétréci à la mesure d'un seul être, puis agrandi pour laisser rayonner les projections de cet être dans tout le champ de l'infini. La terre et le temps n'existaient plus qu'à la place et pendant la minute où il voyait les yeux candides, où ses baisers recueillaient sur leurs paupières l'âme qu'il sentait tout entière en son pouvoir.

Louis était de nature inquiète, ombrageuse, mais sincère et droite : il se reprochait amèrement sa longue cruauté, le soupçon imbécile qui avait meurtri la pauvre femme ; il savait, maintenant, combien elle était digne d'adoration. Dans chacun des mots, des regards, des gestes où Millicent se donnait, il avait pu deviner l'être de vaillance et de dévouement pour qui l'amour n'est qu'une forme du sacrifice. Il se comparait, lui, l'homme égoïste et grossier, à cette créature d'essence supérieure qui traversait les flammes de la passion comme celles d'un holocauste, parfaitement oublieuse d'elle-même dans l'humble offrande d'un trésor dont elle paraissait ignorer la valeur. Il demeurait confondu, le cœur débordant de gratitude, d'admiration pour la femme qui sortait grandie de l'épreuve où tant d'autres s'abaissent. Il se répétait : Que suis-je à côté d'elle, et par quoi l'ai-je méritée ?

La figure qu'il évoquait à la fontaine d'El-Mouaïyad émergea du seuil d'ombre, entra dans la lumière qui auréolait sa robe blanche sur l'éclatante

blancheur du parvis; avec un air d'être chez elle dans ce lieu, reine des beautés anciennes et des grâces vivantes : colonnes, feuillages, oiseaux, balancements de palmes et battements d'ailes dont il semblait que son pas rythmât la symphonie. Elle vint s'asseoir aux côtés de Louis sous les branches du sycomore, dans le tremblement des reflets de l'eau qui frissonnaient sur son corsage ; elle lui prit les mains, avec un ravissement dans son regard qui disait :

— C'est vous! Vous encore! Vous ici! Ce n'était donc pas un rêve, cette nuit?

Par-dessus les hautes murailles, le bruit des foules extérieures arrivait indistinct, très lointain, comme d'un autre monde : juste assez pour faire plus sensibles le recueillement et la vie particulière de l'enclos des ruines. Vie légère, qui caressait les choses décrépites et charmantes. Les tourterelles rousses emplissaient la cour de leur vol et de leur roucoulement; par les blessures des plafonds troués, les rayons perpendiculaires plongeaient entre les colonnes de la *kebla;* leurs pinceaux ranimaient les couleurs éteintes dans l'ombre du sanctuaire, sur les émaux à fleurs et les marbres des revêtements. Le mendiant choisissait, sous le figuier, la place où il s'accroupirait tout le jour pour ne penser à rien, pour jouir du seul bien qu'il possédât, l'aise des yeux et de tous ses vieux membres dans la tiède clarté.

— Voyez, disait-elle, ces palmes sont des harpes, la lumière y compose des harmonies, je voudrais les transcrire pour vous les jouer : elles vous diraient tout ce que j'ai ressenti, quand je vous appelais ici! — Entendez-vous ce murmure de vieilles prières, et comme il implore sur nous un peu de miséricorde?

Elle expliquait, avec son intuition subtile de l'âme des choses, les correspondances secrètes entre le génie de ce lieu et les aspirations qu'il éveillait en elle. Millicent obéissait au sentiment instinctif qui nous fait essayer la sensibilité de l'être aimé sur les aspects de beauté que nous préférons, afin de nous convaincre qu'elle est bien accordée, qu'elle vibre à l'unisson de la nôtre sous les mêmes impressions. Et les paroles de l'amour lui étaient plus douces à entendre dans le royaume qu'elle avait peuplé de ses pensées tristes, alors que son chagrin venait s'isoler à El-Mouaïyad.

Il en fut de même dans les jardins de Rôda. Elle l'y conduisit à la fin de la journée. Elle le retint longtemps à sa place favorite, au pied d'un jujubier penchant sur le fleuve, près d'une *sakîyé*. C'est la roue élévatrice des eaux du Nil, l'organe primordial et symbolique de toute la vie de l'Egypte : vie perpétuellement puisée dans la grande veine nourricière, reversée sur la terre par les chapelets de godets qui tournent sur ces roues, tout le long de la vallée.

— Que de fois, dit-elle, j'ai recherché ici l'image de mes jours, leur recommencement monotone et leur écoulement inutile ! Je croyais les voir tourner devant moi, avec ces pots d'argile où s'égoutte une eau grise qui va se perdre... Regardez ! Elle n'est plus grise, ce soir ; elle monte joyeuse, chantante, avec des reflets d'azur, l'eau qui nous désaltérera toujours !

Ils gagnèrent la pointe de Rôda, cet éperon de l'île d'où Millicent avait souvent interrogé l'horizon du sud, les barques descendantes qui apporteraient peut-être, de là-bas, quelque chose de l'absent. Elle fut heureuse de voir Louis séduit par ce qu'elle

aimait tant : l'enchantement vespéral du Nil, la poésie des belles passantes silencieuses, ces longues voiles effilées, palpitantes sur les dahabîyés comme des ailes de courlis, emportées au fil du fleuve d'un glissement si noble et si doux. Mais, plus que les voiles, il admirait le jeune corps qui se dressait devant lui sur la berge, dans le cadre d'argent assombri, dans la gloire de ce ciel clair qui épure et grandit toutes les formes ; il pensait, il lui disait : — Vos sœurs qui passent, et qu'il faudrait presque aimer comme vous..., — tant il la voyait pareille, dans le port et dans la démarche, à ces hautes grâces mobiles qui ramassaient les clartés éparses sur les eaux où elles promenaient leurs ombres.

— Je veux bien que vous aimiez les voiles, répondait-elle, je ne veux pas que vous aimiez Mirit. Avouez que vous l'aimez plus que moi, parce qu'elle a plus de mystère !

Il souriait : — Une morte !

— On peut être jalouse d'une morte, fit-elle gravement.

Le matin, à la mosquée, elle lui avait demandé, d'une voix anxieuse et suppliante :

— Louis, c'est bien vrai que vous ne pensez plus à partir sur le bateau de ce soir ?

— Chère folle, en aurais-je le courage ? Le bateau qui me ramènera en France ne m'y ramènera qu'avec vous, je vous le jure.

Ce fut la seule allusion qu'ils firent à l'avenir, au cours de cette journée et de celles qui suivirent. Ils échangeaient à toute heure les serments de s'aimer toujours ; où, comment, ni l'un ni l'autre n'osait y penser et le dire : d'un accord tacite, ils ne projetaient rien ; ils fermaient les yeux devant ce trou noir, demain, comme les enfants ferment

les leurs, par peur du vertige, au bord d'un précipice. Ils s'efforçaient de retenir éperdument l'heure présente et de se persuader qu'elle ne finirait jamais.

Trois jours s'écoulèrent ainsi, remplis par les idolâtries passionnées des soirs, par les émerveillements des promenades dans la ville sarrasine, dans la campagne, aux confins du désert. Ces pittoresques visions d'Orient, qui ne sont pour le voyageur ordinaire qu'agréables et curieuses, la magie de l'amour les métamorphosait pour eux en splendeurs incomparables, uniques dans le monde. Sur les lieux, sur les choses, elle étendait cet or divin qui en fait notre trésor personnel, éclatant plus tard dans le souvenir, toujours reflété dans des yeux qui furent nôtres : si bien que de bonne foi nous haussons les épaules quand d'autres s'extasient et prétendent qu'ils ont revu ce que nul n'a pu voir après nous, ce qui n'existe plus pour les demi-aveugles qui ne voient pas à travers ces mêmes yeux. — Trois jours passèrent dans le rêve ininterrompu, rapides comme une minute; minute d'ivresse où les deux amants auraient perdu le sentiment de la vie ambiante, et même l'appréhensio du réveil, du lendemain. Trois jours sans autr contrainte que les repas à l'hôtel Shepheard.

Sur les instances de Millicent, Louis était revenu s'y établir ; il avait pris place à la table où se réunissait la société de Mme de Lauvreins : façon d'agir toute naturelle et dont ne pouvait guère se dispenser l'ancien camarade de Christian, l'hôte reçu dans l'intimité de Jossé. Très naturelle aussi l'explication qu'il donna d'un mot lorsqu'il se représenta devant la duchesse, le lendemain du jour où il l'avait rencontrée aux Pyramides : des

lettres de France trouvées au Caire lui permettaient de prolonger son voyage. Mais on jugea moins naturelles ses courses en tête à tête avec Mme Fianona : sauf aux heures des repas, le couple était toujours absent. On lisait d'ailleurs sur leurs visages ce bonheur rayonnant qui ne sait pas se dissimuler, qui dédaigne et ne voit plus un monde dont il fait l'entretien. Les langues se délièrent vite, allèrent leur train. Celle de Louise de Banneleuse ne ménagea pas Millicent.

— En a-t-elle une santé! La semaine dernière, presque officiellement fiancée à Robinson : elle faisait sa tête, nous nous fendions déjà pour garnir la corbeille. L'amoureux aux milliards tourne les talons, et la voilà qui s'affiche avec son officier; ils ne se donnent même pas la peine de sauver les apparences, ils disparaissent ensemble du matin au soir; et je ne voudrais pas répondre que, du soir au matin... Nous allons rire, au retour d'Archibald. A moins qu'il ne trouve cela tout simple, comme Peg, comme ces Américaines! Et le monde est si sévère à d'autres, pour quelques insignifiantes coquetteries!... Quelle société, mon pauvre ami!

Le « pauvre ami », M. de Banneleuse, approuvait, d'une grave inclination de sa belle tête césarienne.

Mme de Lauvreins ne trouvait pas cela « tout simple » ; mais elle n'émettait point d'appréciations. Froide et réservée d'abord avec le capitaine, elle lui en voulut, elle en voulut à Millicent d'un rapprochement qui ruinait ses combinaisons; Robinson ne se ferait plus écouter, la duchesse en eut vite la certitude; elle connaissait trop son amie pour garder à cet égard la moindre illusion. Conduite parfaitement déraisonnable, estimait Peg. Le

soir même du jour où Tournoël reparut au Shepheard, elle entreprit amicalement celle qui l'y attirait :

— Ainsi, tout est changé ! Vous renoncez à mon malheureux ami Robinson? Pourtant, ajouta-t-elle en prenant la taille de sa compagne, si j'ai bien lu dans ce petit cœur capricieux, sa cause était presque gagnée !

Quelques semaines plus tôt, Millicent se fût peut-être laissée aller à des confidences sans réserves. Mise en défiance et un peu blessée par la pression de son entourage, elle retint l'aveu le plus difficile, ne dit pas qu'elle avait avec Louis les derniers engagements. Sa réponse n'en fut pas moins catégorique sur ses intentions : M. de Tournoël, un instant égaré par de faux rapports, lui était revenu avec des sentiments aussi vifs que par le passé ; elle n'avait pas varié ; si incertain que fût leur avenir, elle se gardait toute au seul homme qu'elle aimât, et il serait désormais inutile de lui parler en faveur de Robinson. — Peg revint une dernière fois à la charge :

— Je ne vous comprends pas, et peu de femmes vous comprendraient. Laissons de côté les avantages de la magnifique situation que vous sacrifiez : Archibald a pour vous un attachement dont toute femme serait fière ; vous le savez foncièrement bon ; vous paraissiez très séduite, il n'y a pas si longtemps, par les facultés qu'on admire chez ce fort entre les forts ; et vous lui préférez un officier de fortune — soit dit sans mauvaise plaisanterie sur sa pauvreté — qu'une aventure sans lendemain a fait mousser un moment ; un homme qui s'est très mal conduit envers vous...

— Chère, c'est vous, une femme, qui me parlez

ainsi? Vous devriez deviner ma réponse : eût-il fait cent fois pis, il est lui, cela répond à tout, et tous les autres ne me sont, ne me seront jamais rien!

A la flamme qui passa dans les prunelles de Millicent, au trouble dont elles s'emplirent, Mme de Lauvreins soupçonna qu'on ne lui disait pas tout : elle comprit d'instinct qu'elle opposait un raisonnement à un délice, et que tous ses arguments seraient désormais inutiles.

— Puisqu'il en est ainsi, fit-elle, je ne dirai plus un mot. Va pour le capitaine! Il ne reste qu'à reprendre nos idées de Jossé, à tâcher de vous aider dans les difficultés où vous vous jetez tête baissée. Comptez sur moi, ma pauvre petite.

Le bon sens pratique de l'Américaine souffrait; mais il n'avait rien d'obtus : il était éclairé par une intelligence avisée des diversités de nature. Elle savait qu'il est absurde de vouloir imposer à des gens qui en font peu de cas la sorte de bonheur qu'on leur souhaiterait. Sa folle amie se faisait une fausse idée de la vie, elle repoussait une chance inespérée : c'était regrettable; mais chacun doit agir selon son idée, sous peine d'être parfois très malheureux dans la condition où d'autres trouveraient leur joie. Peg avait le respect inné de la liberté d'autrui : sentiment tout contraire à celui de Mme de Banneleuse, excellente Française qui supportait avec peine qu'on laissât quelque liberté à son prochain. La sage conseillère avait fait ce qu'elle croyait de son devoir en essayant de guider sa protégée; il n'y avait plus qu'à suivre cette obstinée où elle voulait aller, à veiller sur elle. Dès lors, la duchesse affecta de trouver « tout simple » ce dont on glosait; elle ne manqua pas une occasion de couper court aux malins commentaires

provoqués par les imprudences de Millicent Peg était la moins romanesque des femmes ; mais, n'ayant rien à se reprocher, elle était indulgente et brave, toujours prête à couvrir une amie dans le danger.

Ils ne s'inquiétaient guère des propos méchants, les deux amants absorbés dans leur contemplation réciproque, dans l'unique souci de découvrir l'un chez l'autre des raisons nouvelles de s'adorer. Chaque entrevue leur en apportait de plus persuasives, et qui faisaient leur passion plus enivrée de sa force, plus étrangère à tout ce qui n'en était point l'aliment. — Le soir du troisième jour — était-ce bien le troisième? Ils n'auraient pu le dire, ils ne les comptaient plus — Millicent voulut revoir le berceau de leur bonheur, les Tombeaux des Khalifes. C'était l'instant rapide du crépuscule d'Égypte. Enveloppés déjà dans les premiers voiles de la nuit, les dômes blanchirent encore une fois : à la minute où il semble que le jour mourant se relève d'un dernier sursaut pour donner un grand baiser d'adieu à la terre. Puis, dômes et minarets sombrèrent dans les ténèbres, si subitement que la jeune femme en demeura saisie :

— Oh ! Louis, la nuit est tombée sur eux comme un suaire; j'ai le pressentiment que nous ne les reverrons plus!

— Qu'importe, si je vous revois toujours!

— Qui sait? fit-elle en tressaillant au cri soudain d'un chacal, glapissement plaintif venu des cavernes du Mokattam. Elle frissonna de nouveau, sous un coup de vent très frais, souffle de quelque brise marine qui remontait le Nil.

— Pour la première fois, j'ai eu froid en Égypte!

Il se hâta de l'emmener. Sur la route, ils par-

lèrent peu ; des pensées les envahirent qu'ils devinaient pareilles et qu'ils hésitaient pourtant à se communiquer ; nouveauté qui les fit doublement tristes.

A l'hôtel, Millicent trouva toute la petite bande réunie dans le hall : on tenait autour de la duchesse un conciliabule animé.

— Votons, disait Peg : il faut se décider.

— Quel dommage ! soupira l'amie américaine ; le pacha nous avait promis une belle fête dans son palais de Gézîré, pour lundi soir !

— Et il devait me montrer les chevaux qu'il a reçus du Nedjed, ajouta le duc.

— Bah ! s'écria Louise, nous nous faisions déjà vieilles, dans cette vieille Égypte ; et Paris nous pleure. Nous n'aurions, dit-on, qu'un mauvais bateau, la semaine prochaine : on est si bien à bord du *Neptune !*

— Alors, c'est voté ? On part ! conclut Mme de Lauvreins. — Elle aperçut Millicent qui rentrait ; elle l'appela d'un signe, tira de sa poche une dépêche :

— Lisez : une bombe !

Mme Fianona lut le télégramme d'Alexandrie, ainsi conçu :

« Affaires urgentes me rappellent en Europe. Mon *Neptune* prendra la mer demain soir, à cinq heures. Désolé de presser votre départ. Je veux espérer que rien ne vous retient au Caire et que vous me ferez le plaisir de rentrer en France à mon bord, tous et toutes. Joë va chercher et me rapportera vos ordres. ARCHIBALD. »

La duchesse avait vu Joë peu après la réception

du télégramme : le secrétaire venait régler des notes, des affaires laissées en suspens dans les bureaux du Caire ; et il devait convoquer pour le lendemain, à Alexandrie, quelques personnes que M. Robinson désirait voir avant son départ ; entre autres Jérôme Cruas, Joseph Yabeç.

— Mon bon Joë, lui avait dit Peg, peut-on vous demander quelles affaires urgentes rappellent Archibald? Rien de fâcheux, j'espère?

— Je ne sais, Madame ; je suis étonné, Monsieur ne m'en a rien dit.

— Une question encore : Robinson savait-il que le capitaine de Tournoël nous est revenu?

— Oui, avait répondu l'Irlandais sans malice ; quand Monsieur m'a dicté la dépêche pour vous, ce matin, il venait de recevoir un billet de Mme de Banneleuse, au sujet d'une des affaires dont s'occupe le mari de cette dame ; je crois me souvenir qu'il y était fait mention incidemment de l'arrivée du capitaine.

— C'est bien, merci, Joë.

Peg était instruite de ce qu'elle voulait savoir, et fixée sur l'affaire urgente qui précipitait leur départ.

Elle n'en dit rien à Millicent. Son regard scrutateur, chargé d'inquiétude et de commisération, interrogea l'amie qui lui rendait le papier d'une main tremblante :

— Et vous, chère, quel est votre avis? Nous pensons que ce serait un mauvais procédé envers Archibald de lui fausser compagnie pour rester ici quelques jours encore ; et il nous paraît plus pratique de rejoindre demain notre confortable *Neptune*.

— C'est indifférent... Je n'ai pas d'opinion..., balbutia Millicent, avec des mots qui sortaient à grand'peine de la gorge étranglée.

Elle se déroba, courut chez Tournoël ; d'une voix essoufflée par le battement du cœur, elle lui annonça la nouvelle. Le visage de l'officier pâlit, se contracta durement :

— Et que comptez-vous faire ? dit-il en lui prenant les mains.

— T'aimer !

D'un mouvement effrayé qui implorait protection, elle se jeta dans les bras où elle avait tout abdiqué, s'y blottit comme pour fuir une puissance hostile qui aurait tenté de l'en arracher.

XXIII

JOUR DE BATAILLES

Louis retrouva le lendemain une autre femme : bien différente de celle qu'il essayait vainement de consoler, la veille au soir. Il l'avait vue tour à tour consternée, effrayante d'exaltation douloureuse; puis longtemps pensive, obsédée, et tristement apaisée par le travail d'une idée qu'elle ne communiquait pas. Quand ses yeux battus de larmes se rouvrirent au jour, une lueur de froide résolution les ranimait. Ceux qui croyaient le mieux connaître Mme Fianona allaient éprouver durant ce jour de vives surprises. Une heure tragique avait réveillé l'héroïne endormie dans le sang maternel de l'amoureuse Vénitienne : cette heure la ramenait de trois siècles en arrière, la refaisait sœur de ces Italiennes qui eurent toutes les audaces dans les grandes crises de la passion. L'éruption chez Millicent d'une force qui s'ignorait fut manifeste dès le matin : debout près de Tournoël, les mains sur les épaules du jeune homme, elle l'enveloppait d'un regard impérieux et tendre, le pressait de paroles volontaires; un magnétisme de commandement souverain émanait de toute sa personne, transfigurée par une inspiration du cœur.

— Chère bien-aimée, lui disait Louis, calmez-

vous, je vous en conjure : l'état où je vous vois me fait peur, plus peut-être que votre abattement d'hier, plus que les angoisses qui vous agitaient si fort. Je ne sais quelle folie, belle comme vous sans doute, a surgi dans votre esprit : n'y pensez plus. Je vous le répète, tout ce qui vous trouble ne m'émeut guère. Vous craignez les jugements d'un monde avec lequel vous romprez, en restant seule ici près de moi ; je m'en soucie peu. Dans quelques jours, je vous ramènerai en France ; bientôt après, j'aurai la joie et l'orgueil de vous nommer ma femme. Nous aviserons à vivre comme vivent les pauvres gens, heureux dans leur détresse matérielle, quand ils s'aiment.

— Non, répondait-elle avec une obstination qu'il sentait invincible, non, Louis. Je suis à vous, sans réserve et pour toujours, vous n'en pouvez douter. Je ne regrette pas l'acte qui m'a faite vôtre, presque à mon insu, dans une inspiration du désespoir, alors que je ne savais comment vous convaincre et vous retenir. Je ne crains rien pour moi. Mais ma raison, abolie depuis quelques jours dans le rêve où vous me faisiez vivre, m'est revenue tout entière devant le danger qui vous menace.

— Quel danger?

— Le seul vraiment redoutable pour l'homme que vous êtes. Comment ne voyez-vous pas ce que je m'efforce de vous démontrer depuis une heure? Après le départ de ce navire et des gens qu'il emporte ; après le départ des Lauvreins, des amis qui me faisaient une condition encore acceptable, honorable aux yeux du monde, il ne restera dans vos bras — sur vos bras, diront ceux qui me respectaient hier — qu'une maîtresse humiliée, misérable, si misérable qu'elle ne pourrait même pas

quitter ce pays, qu'elle y mourrait de faim dans la rue, si vous l'abandonniez à son triste sort. Ici d'abord, en France bientôt, tous vos envieux, tous vos ennemis auront à la bouche les mots que vous devinez : Le capitaine de Tournoël! Un homme fini! Il est tombé dans les filets d'une aventurière qui lui mange l'argent qu'il n'a pas. — On me traînera dans la boue. Ah! que m'importe, à moi! Assez heureuse si je garde le seul bien que je souhaite, votre amour! Mais cette boue rejaillira sur vous; la créature qu'on aura ainsi avilie ne pourra plus être, ne sera jamais, entendez-vous, la femme du glorieux officier que vous devez rester. Comme à Jossé, je connais le devoir de mon amour : vous sacrifier ma vie, ne jamais sacrifier la vôtre. En vous écoutant à Jossé, je ne l'aurais rendue que très difficile; maintenant, après l'éclat public qui ferait de moi une gêne perpétuelle pour votre dignité, pour votre liberté, je la briserais irrémédiablement.

— Tais-toi, chérie, ce n'est pas vrai, je ne veux pas entendre ces paroles! — Il essaya de les arrêter sur les cruelles lèvres, avec des baisers. Elle se dégagea :

— Vous ne les entendrez que trop, quand tous les diront!

— Tu es au-dessus des jugements du monde! La pire honte pour moi, ce serait d'accepter ton admirable sacrifice. Laisse-moi la douceur de te faire le mien, si vraiment c'en est un.

— Vous le feriez de grand cœur aujourd'hui, mon aimé, je n'en doute pas. Mais un temps viendrait fatalement où vous le regretteriez : le jour où je verrais poindre ce regret, j'en mourrais de chagrin. — Et votre vocation, l'avez-vous oubliée?

Les ambitions qui étaient toute votre vie, ces ambitions dont j'aimais en vous la force et la grandeur, mes baisers les ont-ils tuées? Non; endormies et bercées, seulement. Elles se réveilleront : contre moi, si je les dessers. Tout à l'heure encore, lorsque vous me pressiez de rester ici près de vous, ne disiez-vous pas qu'il vous en coûterait de quitter l'Egypte avant d'être fixé sur les menées de votre adversaire, sur le véritable but de cette expédition qui vous donne tant de souci? Jusque dans l'enchantement de nos premières ivresses, j'ai vu passer l'ombre de votre préoccupation : que sera-ce plus tard? Oh! je n'en suis pas jalouse! Je ne veux pas tuer vos idées, je veux les servir. Et pour cela, pour sauvegarder votre avenir, il faut que je reparte, sur ce bateau, avec ceux qui me protègent. Vous viendrez vite me rechercher : toujours, partout, vous me retrouverez ce que je fus ici, votre esclave, votre chose. Mais il faut que je reparte, ce soir, le cœur déchiré : pour ton bien, cher plus cher que moi-même.

— Sur ce bateau! Chez cet homme! Avec cet homme! Vous ne ferez pas cela. Tout ce que vous voudrez, mais pas cela!

— Louis, dit-elle gravement, les enfantillages ne sont plus de saison. Je vous ai pardonné vos injustes soupçons, alors qu'ils étaient déjà sans excuse; ils m'avaient fait beaucoup de mal : vous savez comment je l'ai payé. Aujourd'hui, après ce qui a été, ce qui est... je ne puis voir dans vos inquiétudes qu'une plaisanterie; et l'heure n'est pas aux plaisanteries. Parlons sérieusement. A mon tour, j'ai peut-être le droit d'être exigeante; le droit de vous demander une confiance aveugle, et même votre obéissance pour un jour, moi qui vous

obéirai pendant toute la durée de mes jours. Il faut que je parte, vous dis-je : j'ai mon idée, moi aussi...

— Mais donnez-m'en connaissance! Que je sache au moins...

— Non; vous y feriez cent objections, raisonnables en apparence; et je ne saurais quoi répondre, et vous ébranleriez peut-être la foi que j'ai puisée dans une suggestion de mon amour. Ayez foi en moi, vous aussi, je vous en supplie, mon bien-aimé; et faites ce que je vous demande : accompagnez-nous tout à l'heure à Alexandrie. Il est convenable, il est naturel que vous y veniez prendre congé de nos amis, de moi, au moment où nous nous séparons... Oh! ce mot! — Et, d'une voix qui faiblissait avec son courage, elle ajouta : — Ecoute : à la dernière minute, si cette affreuse séparation te paraît être au-dessus de nos forces, si le cœur nous manque à tous deux, tu commanderas, j'obéirai, je te le jure; nous serons lâches ensemble... Mais essayons, au moins : je veux essayer mon idée!

Il résistait, torturé par la pensée qu'elle allait disparaître, la douce joie vivante qui était devenue pour lui une nécessité de chaque instant; inquiet en outre de ce dessein qu'elle méditait et lui cachait obstinément. Elle continua de l'attaquer, toujours plus pressante; il se rendit, vaincu par l'énergie dominatrice qu'elle lui révélait, il promit de la suivre : avec l'arrière-espoir qu'au dernier moment il la dissuaderait, la garderait, défaillante de chagrin.

Le train d'Alexandrie les emporta tous deux, dans la bande joyeuse des partants, des Améri-

caines qui reconduisaient les Lauvreins et voulaient profiter de l'occasion pour visiter le *Neptune*. Le couple navré s'efforçait de faire bonne contenance sous la surveillance maligne dont il était l'objet. A l'arrivée, comme on avait quelques heures à perdre avant de rallier le bord, la duchesse et ses amies acceptèrent l'invitation d'un riche Levantin qui leur offrait un goûter au jardin Antoniadis. Mme Fianona s'excusa. On s'y attendait, nul ne fut surpris de la voir s'éloigner avec le capitaine : leur drame intime était soupçonné par toutes les femmes; elles plaignirent des souffrances qu'elles devinaient.

Millicent et Louis s'allèrent réfugier dans un hôtel de la place des Consuls. Là se renouvelèrent les scènes douloureuses du matin : supplications désolées de l'amant, alternatives de faiblesse et de vaillance chez celle qu'il ne voulait pas laisser partir. Amollie par les caresses, ébranlée par des instances qui ne trouvaient que trop d'écho dans son propre cœur, elle ramassa tout son courage dans cette prière qu'elle lui fit à genoux :

— Votre volonté sera faite, si vous y persistez : je l'ai promis. Mais laissez-moi d'abord essayer la mienne. — Louis, ne m'interrogez pas, ne me suivez pas, attendez-moi ici : je jure d'y revenir dans une heure.

— Dis au moins où tu vas! Non, inutile, je le devine... Pourquoi? Pourquoi? — Je te suis!

— Non. Seule. Je veux de toi cette preuve de confiance et d'amour, j'y ai droit, tu m'entends!

— Millicent! Je ne te reverrai plus!

— Si. Crois en moi, aime-moi bien, mon Louis; tu verras que je le mérite!

Toute frémissante, elle s'arracha du long baiser où passait toute son âme, sortit, héla une voiture, se fit conduire au port.

Ses yeux tombèrent machinalement sur le nom, écrit en grosses lettres bleues, d'une des barques d'où les bateliers grecs l'appelaient : *Santa Maria della Salute.* Un vieil homme, différent de ces Grecs par le type du visage et la forme du bonnet, offrit en italien ses services à la *signora.* Millicent lui répondit dans le dialecte vénitien. Un sourire d'aise illumina la figure parcheminée du marin : il se précipita pour aider la belle dame à descendre, avec les précautions d'un artiste qui manie une jolie statuette fragile. Heureux d'entendre et de pouvoir parler son patois natal, il commença, tout en faisant démarrer sa barque, à raconter son histoire. Il avait navigué longtemps, disait-il, sur les bateaux d'une petite Société de l'Adriatique ; mais la vie était devenue difficile à la mer : l'Américain — celui dont le yacht se balançait là-bas, dans le grand bassin — ruinait les petites compagnies par la concurrence ; elles devaient faire des économies sur le personnel ; on l'avait remercié, vu son âge : il était venu s'échouer dans le port d'Alexandrie.

— *Briccone!* fit-il en tendant le poing vers le yacht — il mange le pain des pauvres gens !

— Conduis-moi chez lui, dit Millicent ; et demandons assistance à la Madone.

Elle venait d'apercevoir, grossièrement sculptée à l'avant de la barque, une figurine de la protectrice de Venise : du fond de l'âme enfantine et traditionnelle une ardente prière, imploration de secours pour son amour malheureux, monta aux lèvres de l'Italienne.

A bord du *Neptune*, tous étaient en mouvement pour les préparatifs d'appareillage. Du pont qu'il arpentait à grands pas, M. Robinson braquait à fréquentes reprises sa jumelle sur le port. Elle lui fit voir enfin ce qu'il cherchait : un canot du yacht qui ramenait Joë, flanqué de Moucheron. Archibald vint les attendre à l'échelle; dès que la voix put porter, il cria :

— Nos invités viennent-ils, Joë? Où sont-ils?

— J'arrive du Caire avec eux, Monsieur. Ils seront ici tout à l'heure.

— Tous et toutes?

— Je le crois, Monsieur.

Les deux hommes embarquèrent. Tandis que Moucheron s'isolait pour satisfaire son vice professionnel en lisant les journaux de France arrivés le matin, le secrétaire énumérait les noms des personnes qui allaient venir à bord, y compris celui de Mme Fianona. Visiblement soulagé, M. Robinson frotta l'une contre l'autre ses mains musculeuses. Mais, bientôt, le pli d'une préoccupation reparut sur son front; après un silence, il dit :

— Tous les hommes sont fous, Joë.

Celui qu'il gratifiait de cette vérité fit un signe de tête approbatif, témoignage de son profond respect pour toutes les opinions de l'oracle, alors même qu'elles étaient obscures et inattendues.

— J'ai trouvé dans le courrier de ce matin, reprit Archibald, une lettre d'Hiram Jarvis dont je ne saurais dire combien elle me peine. Je n'aime pas à changer mon jugement sur les hommes.

— Je comprends, Monsieur, dit avec compassion le secrétaire. J'ai parcouru le *Times* à l'hôtel : le journal faisait connaître et qualifiait sévèrement la conduite peu sérieuse de M. Hiram Jarvis.

— Il m'en écrit cependant très sérieusement avec tant de conviction qu'on est tenté de se demander s'il n'y aurait pas deux espèces de raison celle des fous, et celle des autres, qui prétenden ne pas l'être. — Voyez, lisez.

Il tira la lettre de sa poche, la tendit à Joë L'étrange personnage y annonçait la détermination qui étonnait à ce moment tous les clubs, tous les salons de Londres, autant que des Anglais peuvent s'étonner d'une excentricité. L'apôtre de la paix impériale, l'écrivain si habile à justifier les guerres qui acheminaient le monde vers ce grand bienfait, le conseiller écouté des politiques anglais, l'homme dont les suggestions éloquentes avaient souvent influencé les princes et les cabinets du nord de l'Europe, le prophète — comme l'appelaient ironiquement ceux qui souriaient de ses idées et obéissaient ensuite au courant d'opinion qu'elles avaient créé, — le fameux Hiram Jarvis quittait l'Angleterre et allait s'établir sur l'ancien territoire des Mormons, aux bords du Grand Lac Salé. Il avait découvert parmi les brocheuses de son *magazine* une jeune fille d'un génie singulier et d'une beauté non moins singulière, écrivait-il à son ami; initié par elle à la véritable doctrine du progrès social, il y avait d'abord converti Mme Jarvis l'ancienne; la respectable épouse de l'apôtre n'était pas moins enthousiaste que son mari de la grande révolution morale qu'ils allaient prêcher d'exemple au Nouveau Monde. Le trio partait pour l'Utah, afin d'y rénover la secte et la république modèle des Saints du dernier jour. Jarvis exposait le plan de la campagne d'agitation qu'il voulait entreprendre en Amérique, pour faire revenir le Congrès de Washington sur les aveugles prohibitions

qui avaient étouffé le mormonisme; il ne doutait pas que l'opinion américaine ne se rendît vite à la force de ses arguments; les esprits les plus prévenus se laisseraient convaincre, disait-il, par ce plaidoyer vivant, la beauté de sa collaboratrice; et aussi par le spectacle de la touchante union qui régnerait entre ses deux épouses, la nouvelle et l'ancienne. La lettre s'achevait sur un pressant appel au concours d'Archibald Robinson :

« Ne m'objectez pas, mon ami, les directions antérieures que j'avais proposées à votre activité. Elle s'est employée jusqu'à ce jour à des fins utiles, sans doute, mais secondaires; éclairé aujourd'hui sur le véritable idéal de la civilisation moderne, je vous supplie de m'aider à le réaliser. Les difficultés que je vais rencontrer ne pourront être vaincues qu'avec le secours de ces deux grands pouvoirs, la volonté, l'argent. Dès l'instant où la lumière m'est apparue, dans les yeux et sur les lèvres de l'inspiratrice de vérité, j'ai pensé à vous, Archibald, comme au réparateur providentiel qui relèvera de ses ruines la cité fondée par le Lion du Seigneur. Nous comptons sur vous, sur votre intelligente énergie, sur votre grande puissance financière; croyez-moi, tout vous désigne pour reprendre l'œuvre interrompue du vénéré Brigham Young, pour reformer et faire accepter au peuple américain la république dont vous serez le chef, l'État-type où pourront enfin se satisfaire toutes les aspirations de l'humanité. Je vous exposerai mes idées sur l'application méthodique des principes du *trust* à la nouvelle société mormonne; j'attendrai impatiemment votre retour en Amérique, avec la confiance que je vous persuaderai, aujourd'hui comme naguère; mais avec bien plus

de raison cette fois. Quand vous aurez vu l'inspiratrice de vérité... Hâtez-vous, ne craignez pas d'abandonner nos anciennes entreprises, indignes de vous retenir, maintenant que votre mission prédestinée vous est enfin révélée par ma voix... »

Le prophète continuait sur ce ton, avec le zèle communicatif, les adroites flatteries, l'éloquence autoritaire des lettres qui avaient jadis gagné Robinson à la cause de l'impérialisme anglo-saxon.

— Joë, ceci est très désagréable. Je m'étais habitué à faire grand cas des opinions d'Hiram Jarvis. Je peux dire qu'elles m'ont engagé dans certaines tâches contre lesquelles j'avais personnellement de sérieuses objections. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans la folie subite qui atteint un homme, c'est qu'elle nous fasse douter des enseignements que nous tenions de lui, des œuvres qu'il nous avait conseillées.

Joë crut devoir risquer un aphorisme philosophique :

— Il est en effet très malheureux qu'une femme ait le pouvoir de pervertir un esprit supérieur, comme était celui de M. Hiram Javis.

— Joë, pensez-vous qu'il y ait des esprits supérieurs au pouvoir de la femme?

L'ampleur de cette question était faite pour déconcerter Joë Buttler. Il écarquilla les yeux, sourit en montrant toutes ses dents : il cherchait encore une réponse, quand M. Robinson s'éloigna pour rallumer son cigare à la mèche.

Quelques bribes de leur conversation étaient venues aux oreilles de Moucheron, qui rôdait non loin de là. Il s'approcha du secrétaire.

— Dites donc, Joë, il n'est pas ordinaire, votre prophète : il n'a qu'un œil, et il lui faut deux

femmes! C'est égal, je ne suis pas fâché de voir le patron dégrisé sur son Égérie borgne. Un simple loufoque, n'est-ce pas?

Archibald revenait vers eux; un homme d'équipage l'appela :

— C'est une dame, Monsieur, qu'une barque vient d'amener à l'échelle de tribord, et qui vous demande.

Le maître du yacht se dirigea vers la coupée; une exclamation de joyeuse surprise lui échappa : Mme Fianona gravissait les derniers échelons.

— Vous, chère amie! La première! C'est aimable d'avoir devancé les autres, je suis touché! Laissez-moi croire que cette hâte gracieuse est de bon présage : faut-il me préparer à être très heureux?... Mais j'oublie qu'il faut d'abord vous conduire à votre cabine : vous déciderez si une autre vous plaît mieux. Commandez, sur ce navire qui est vôtre, avec tous ceux qu'il porte. Où sont donc vos bagages? — James, dit-il à un serviteur qui s'empressait, allez payer ce batelier, et qu'il débarrasse notre échelle.

— Non, fit Millicent, je le garde. Descendons au salon, si vous le voulez bien : je désire causer un instant avec vous.

Un peu surpris par ces mots, et plus encore par l'accent, par l'air du visage, il déféra au désir de Mme Fianona, la suivit dans le petit salon de l'arrière. Elle s'assit, répondit brièvement aux questions de politesse sur leurs amis, sur elle-même, prit la parole d'une voix émue, et pourtant assurée :

— Archibald — jamais elle ne l'avait appelé de ce nom — Archibald, je viens vous faire une demande.

— C'est-à-dire me donner un ordre, commença-t-il sur un ton de galanterie enjouée; mais la réponse l'avertit aussitôt qu'il faisait fausse route.

— Je n'ai pas d'ordre à donner chez vous. Je viens vous demander une marque de votre affection, que je sais grande et sincère; comme celle que je vous ai vouée moi-même dans la vérité de mon cœur, cher ami.

Remué par la nouveauté de ce langage, pénétré de gratitude, il lui prit la main. Elle le laissa faire, indifférente; et il eut la sensation singulière qu'en tenant cette main il ne tenait rien de la personne qui venait de lui dire ces bonnes paroles.

— Je vais droit au fait, reprit-elle : ce sont les façons que vous aimez. Je connais imparfaitement le détail et les motifs de vos différends avec M. de Tournoël, au sujet des contrées africaines qu'il a découvertes, qui lui appartiennent; mais je sais que vous voudrez être juste avec lui, amical pour moi. Je vous demande ce qui m'importe à cette heure plus que tout au monde; je vous supplie de respecter les droits du capitaine sur sa conquête, de renoncer à ces pays d'Afrique, de n'y rien entreprendre sans son aveu; de vous abstenir, s'il le désire; de servir ses projets, s'il y consent, mais de les servir alors de tout votre pouvoir, en Afrique, à Paris, où votre influence est prépondérante sur ceux qui ont lié les mains à l'officier, peut-être pour vous complaire. — Oh! ceci, qu'il ne s'en doute pas, agissez à son insu; il ne me pardonnerait jamais, s'il m'entendait. — Bref, je vous demande de l'aider, sans autre pensée que celle de lui être utile, dans la mesure et avec les moyens qu'il jugera convenables.

— Voici, en vérité, le sujet d'entretien que j'at-

tendais le moins, dit Robinson en retirant sa main; j'en espérais un autre. — Et puis-je savoir d'où vous vient ce beau feu pour les ambitions de M. de Tournoël?

— Vous pouvez le deviner aisément : désormais, son intérêt et le mien ne feront qu'un.

— Je m'en doutais! — Il se leva, commença de marcher en cercle dans le salon, comme tourne dans une cage, en cherchant l'issue barrée, l'animal sauvage qu'on vient d'y enfermer. — Ainsi, il suffit que ce Monsieur veuille bien reparaître auprès de vous, et c'en est fait aussitôt du léger espoir que vous ne m'aviez pas défendu d'emporter!

— Je ne vous ai pas caché mes inclinations; vous les encouragiez naguère, faut-il vous le rappeler une fois de plus?

— Mais qu'a-t-il donc fait pour vous ensorceler, ce petit, ce faible, ce pauvre? Un garçon que j'avais trop favorablement jugé, qui ne sait pas vouloir, qui ne sait que se plaindre. Et je devrais tout lui céder, moi qui me sens la force de maîtriser le globe, qui ai pris ce globe dans ces mains que voici, et qui vous l'offre? Qui est donc cet homme, pour que je ne sois plus rien, dès qu'il daigne se montrer?

— Vous aussi, vous m'adressez cette question? Il est lui. Ne me demandez pas d'expliquer ce qu'il y a pour moi dans ce simple petit mot.

— Je le vois assez! Mais vous n'attendez pas, chère Madame, que je m'efface devant un rival sans lutter, sans me défendre, alors que j'ai toujours brisé sur ma route toutes les résistances.

— Vous ne lutterez pas contre moi, Archibald; ce serait méchant, et inutile; mon cœur renferme à présent une puissance plus inflexible que la vôtre.

— Ne me défiez pas! — Sa voix se faisait mordante, l'amertume du désir contrarié déchaînait toute la violence contenue à laquelle il commandait d'habitude; il se rapprocha, presque menaçant :

— Ah! l'on nous appelle chez vous des sauvages! Pirates! disiez-vous à notre première rencontre. Eh bien! soit, je ne suis qu'un pirate. Le Maître de la Mer, comme on me surnomme, maître sur elle, sur mon navire. Un coup de sifflet, et ce navire gagne le large, il vous emporte, toute en mon pouvoir, je vous garde!

— Faites, dit-elle tranquillement; ce sera bien, j'aurai plus de temps pour vous convaincre.

Momentanément désarmé par ce grand calme, il recula, se laissa tomber sur un siège, la regarda :

— Mais je ne vous reconnais plus, vous n'êtes plus la même : que s'est-il donc passé?

— Je vous l'ai dit. J'aime. L'âme de celui que j'aime, une âme triste et forte, quoi que vous en pensiez, est descendue en moi.

A son tour, elle se leva, vint lui prendre la main.

— Pardon, Archibald. Je sais que je vous fais de la peine. C'était inévitable. Mais dites-vous aussi que ma démarche, mes paroles, attestent ma foi profonde en votre affection, en votre bonté. Cette bonté, je l'ai devinée, il y a longtemps. Ce n'est pas ma faute si j'aime ailleurs, on n'est pas maîtresse. Croyez du moins qu'après lui, vous êtes le seul homme en qui j'aie une confiance sans bornes, le seul à qui je veuille demander secours. Je le prouve, en ce moment.

— Alors, donnez-moi un peu de temps, une chance encore de vous fléchir; laissez-moi espérer que peut-être, mieux instruite, avant de choisir irrévocablement...

— Non, mon ami. Il est trop tard. Pour nous épargner à tous — à vous d'abord — d'inutiles, de pénibles malentendus ; pour vous faire comprendre d'un mot l'importance qu'a pour moi votre désistement, il vaut mieux que je vous dise... Oui, ce que je vous demande, je vais l'acheter en vous donnant cette preuve suprême de mon estime, de ma confiance... que je vous dise toute la vérité. Vous ne pouvez plus penser à moi... comme vous pensiez : j'appartiens à celui que j'aime.

— Vous dites?... Achevez : que veulent dire ces mots?

— Tout ce qu'ils signifient. — Je vous étonne? Souvenez-vous. Réfléchissez. Vous l'avez dit : il est pauvre, malheureux. Il n'a rien ; il n'avait à lui qu'une grande idée, une chère espérance ; vous les lui avez prises, vous qui possédez tout. Il faut bien qu'un homme ait quelque chose pour supporter la vie. Que pouvais-je lui donner, si misérable moi-même? Je lui ai donné tout ce que j'avais, mon pauvre moi. N'est-ce pas juste?

— Mon Dieu! Est-ce possible? s'écria Robinson avec un sursaut douloureux de tout le corps.

— C'est étrange qu'une femme vous avoue ces choses. Mais nous sommes ici, à cette minute, en dehors des conventions mondaines ; moi, surtout, qui me sens déjà hors du monde ; qui ne serai plus ce soir qu'une créature méprisée, honnie par tous, si vous rejetez ma demande. Ma ruine, ma misère, vous sont assez connues : je n'ai donc pas besoin de vous expliquer ce que seront désormais ma situation matérielle, ma condition sociale, après le pas que je vais faire. Mais comprenez ceci : je vais devenir un humiliant fardeau pour l'homme que j'aime ; il a la générosité de s'en charger. Eh bien!

moi, je voudrais du moins lui rendre, en retour du sacrifice qu'il me fait, les seuls biens qu'il eût au monde, ses grands espoirs, son trésor de gloire future. Le sort a mis ces biens en votre pouvoir, vous les lui enlevez : je vous les redemande, pour les lui donner. Si vous me faites ce présent — et vous me le ferez, Archibald — je reviendrai tout à l'heure à votre bord, avec joie ; j'y reviendrai au bras d'un fiancé, respectée encore, sauvée des pires déchéances, n'ayant confié qu'à vous mon secret. M. de Tournoël pourra avouer, à la face de tous, une femme qu'on ne jugera pas indigne de partager sa glorieuse destinée. Mais si vous ne me mettez pas en mesure de lui assurer cette destinée ; s'il vous plaît mieux de la détruire, de la rendre trop difficile pour qu'une femme y trouve sa place légitime, je ne le laisserai pas ici en proie au chagrin, vaincu, dépouillé par vous de toutes ses chances d'avenir ; je me perdrai publiquement pour le consoler, pour qu'il garde le peu qui lui reste, mon amour, ma personne. Vous le voyez : cette vie de la malheureuse Millicent dont vous vouliez être l'arbitre, vous pouvez d'un mot la briser, ou la sauvegarder.

— Ainsi, dit-il amèrement, ce ne serait pas assez de vous céder à cet homme ; il faudrait encore lui abandonner un empire auquel j'ai les plus fortes raisons de tenir ! Savez-vous seulement quelles vastes combinaisons vos caprices prétendent déranger ? Croyez-vous que je n'aie pas mes desseins, moi aussi, mes intérêts ? Non pas ceux que vous supposez, des bénéfices de trafiquant ; mais les grands intérêts de race que je sers dans le monde entier, et qui m'appellent aujourd'hui dans cette Afrique où votre capitaine les combat

Je serais absurde et coupable si j'immolais à son bon plaisir ces intérêts généraux d'une race qui est la vôtre, vous l'oubliez trop. Le sang de votre père ne parle donc jamais dans vos veines?

— Ces hautes considérations ne sont pas à ma portée. Ma patrie est là où j'aime. Cependant, je devine maintenant beaucoup de choses que j'ignorais. L'amour et la souffrance donnent aux femmes l'intuition de ce que les hommes apprennent par l'étude et la réflexion. Je ne connais le pays de mon père que par les nobles voix de ses poètes; je l'admire : s'il y a dans le monde un grand sujet d'orgueil pour tous les hommes, et une preuve positive qu'ils sont les fils d'un Dieu puissant, c'est que quelques-uns de ces hommes aient pu faire ce miracle, l'Angleterre, avec tout ce qui est sorti d'elle. Mais la force de vos nations n'est admirable qu'au service de la justice. Elles peuvent se tromper, et on peut les tromper. Vous en savez quelque chose, Archibald. Je devine quel conseiller déraisonnable vous a poussé au Soudan, vous y a jeté en travers de l'officier français. Naguère, dans nos causeries sur l'Océan, vous m'aviez fait entendre qu'un seul homme avait le pouvoir de peser sur vos déterminations : cet Hiram Jarvis dont vous parliez avec tant d'enthousiasme. Eh bien! tout à l'heure, en wagon, on ne s'entretenait autour de moi que de la ridicule équipée de ce personnage. Ne regrettez-vous pas maintenant d'avoir pris pour guide un triple fou?

— Ah! fit-il, ne vous hâtez pas d'appeler fou l'homme qui se laisse égarer par une femme!

La gênante vérité de ce qu'avait dit Millicent eut un effet contraire à celui qu'elle attendait; l'irritation d'Archibald, un moment calmée, bouillonna

de nouveau; oui, il s'était laissé guider par un assembleur de chimères, il s'en rendait compte, il lui déplaisait de l'entendre dire; et il se sentait, d'autre part, presque aussi ridicule que le prophète, jouet d'une femme comme Jarvis, comme lui prêt aux pires folies... Il se remit en marche; sa voix redevint cassante, bientôt grondante.

— Je vous admire. Vous philosophez sur les nations, sur l'Angleterre, comme si nous causions tranquillement après dîner; et il y va de ma vie!

— N'y va-t-il pas de la mienne?

— Il y va d'un grand bonheur détruit aussitôt qu'entrevu, de mes plus chères et de mes plus graves préoccupations. Vous êtes libre d'agir à votre guise; mais sachez bien que je ne sacrifierai ni mes entreprises ni les intérêts de ma race: la puissance ne m'a été donnée que pour les servir.

— Elle vous a été donnée pour faire du bien, cher Archibald. C'est sa justification. Vous pouvez l'employer à sauver une malheureuse femme, à rouvrir une belle vie devant un homme qui la mérite; vous le ferez, et vous serez satisfait de vous-même, plus que si vous aviez accaparé un nouveau continent. Au nom de tout ce que vous avez aimé; au nom de votre morte, de cette Mary Robinson qui plaiderait sûrement ma cause, accordez-moi ce que je demande pour celui que j'aime, la restitution que vous lui devez en toute justice. Oh! je n'ai pas honte de vous implorer! Ecoutez l'amie qui vous supplie les mains jointes, ne la repoussez pas!

Elle était tout contre lui; dans la supplication éperdue des gestes, des regards, l'imprudente mettait inconsciemment tout son pouvoir de charmer. La femme émue qui veut convaincre laisse

agir d'instinct et sans préméditation son arme naturelle, la fascination physique ; cette fascination se dégageait de la personne de Millicent : plus provocante, à cette minute, de tout l'amour qui palpitait en elle pour un autre. — Robinson s'abandonna aux frénésies sauvages qui montaient en lui ; il saisit les poignets délicats, il les retint tout meurtris dans son étreinte brutale ; des mots dont il ne gouvernait plus l'audace se pressèrent sur ses lèvres :

— Des phrases ! Vous me prenez pour un autre, ma belle amie ! Je ne suis pas un héros de roman, moi ; un chevalier errant comme votre petit soldat français ! Je fais mes volontés, pas celles des autres ! Archibald Robinson, le grand accapareur, hein ! Oui, je prends mon bien où je le trouve, et je le garde ! Vous êtes mon bien : changé, volé par un autre, n'importe ; très désirable, ma foi, telle qu'il vous a faite. Je vous veux, entendez-vous, je vous veux mienne, à tout prix. Ah ! vous réclamez un grand service ! Robinson ne donne rien pour rien. Achetez, payez. Pourquoi pas ? Puisque vous vous donnez si facilement ! Vous me plaisez ainsi, embellie par ces journées d'amour, par...

Elle dégagea péniblement une de ses mains, la lui jeta sur la bouche :

— Taisez-vous, de grâce ! Pour vous ! Pour moi, c'est naturel, c'est le calice attendu, l'outrage qui commence... Je ne pensais pas qu'il me viendrait d'abord de vous, Archibald !

Ivre de fureur, il ne l'écoutait plus, sa bouche collée sur cette main qui étouffait les paroles injurieuses, de plus en plus libres, cyniques... Avec une force qu'elle ne se connaissait pas, Millicent le repoussa, recula jusqu'à l'entrée du salon ; sur

le seuil, elle s'arrêta un instant, trsè pâle, toujours calme :

— Adieu. Je m'en vais, pour vous épargner des mots, des actes peut-être, dont vous auriez éternellement honte. Je m'étais trompée sur votre cœur. Vous pouviez me sauver, vous préférez me perdre, vous êtes le maître. Je me perdrai dans mon amour. Votre conscience vous dira qui est le plus méprisable, de vous ou de moi. — Si vous vous ravisez, si vous avez quelque chose à me faire dire, on me trouvera jusqu'au soir de ce jour à l'hôtel Abbat : prête à revenir chez vous, sans crainte, sans rancune, aux conditions que j'ai dites. — Si vous persistez dans votre brutale cruauté, vous ne me reverrez plus. Chacun des malheurs qui m'attendent vous sera un remords. Adieu!

Elle gravit les marches, disparut. Il demeura sur place, hébété, livide, le souffle court et bruyant. Après quelques instants de perte de lui-même dans cette stupeur, il s'élança dans l'escalier, courut sur le pont, au bordage. Mme Fianona était déjà dans sa barque, le batelier démarrait. Robinson suivit des yeux l'embarcation, bientôt masquée par la carène d'un gros navire. A pas lents, le corps affaissé, il revint vers le salon. Devant la claire-voie, Moucheron l'arrêta au passage. Assis sur le coffre, Emile achevait la lecture de ses journaux.

— Vous avez lu la triste nouvelle, Monsieur?

— Quoi? fit distraitement Archibald.

— Ce pauvre diable de Charançon qui s'est tué!

— Charançon? Qui cela, Charançon?

— Vous ne vous rappelez pas? L'homme des câbles électriques, avec lequel vous avez rompu un contrat, pour cette grosse commande... Je viens

de le retrouver aux faits-divers. Son usine a été déclarée en faillite, il s'est logé une balle dans la tête, il laisse une femme et plusieurs enfants à la rue...

— Un imbécile, un faible! murmura Robinson; et il passa outre. D'ordinaire, ces petits accidents de la grande bataille industrielle le laissaient parfaitement insensible; cette fois, troublée comme elle venait de l'être, sa pensée s'arrêta sur une image lugubre; au moment de s'engager dans l'escalier, son pied hésita; il lui semblait qu'un cadavre barrait l'entrée.

Il passa dans sa chambre. La vieille Bible du *Mayflower* était en évidence sur le petit bureau. — Voici mon bouclier, pensa-t-il; et, avec l'habitude invétérée qu'il avait de mêler ce livre à sa vie, Archibald l'ouvrit; ses doigts qui feuilletaient les pages s'y alourdissaient, malgré lui, sur celle qu'il ne voulait pas lire; sur ce passage du livre des Chroniques :

Naboth de Jezrahel avait à lui une vigne, près du palais d'Achab, roi de Samarie; et Achab lui dit : « Donnez-moi votre vigne, afin que j'en fasse un jardin potager, parce qu'elle est proche de ma maison... »

Il referma le livre importun, quitta la chambre, rentra dans le salon. Là, il s'écroula sur le fauteuil, à la place où était l'instant d'avant Millicent. Immobile, la tête dans les mains, il s'y oublia. Et celui qui eût osé le déranger, liberté que les serviteurs ne se permettaient pas volontiers, aurait vu cette chose invraisemblable : deux larmes qui tremblaient au fond des yeux caves d'Archibald Robinson.

Au-dessus de sa tête, des bruits auxquels il ne prenait pas garde augmentèrent : les invités, les

visiteurs arrivaient, montaient à bord du *Neptune*. Il fut enfin tiré de sa torpeur par le frôlement d'une robe et la sensation d'une main qui se posait sur son épaule. Mme de Lauvreins était près de lui, le dévisageait attentivement :

— Seriez-vous indisposé, Archibald? — Oui, je sais; Mme Fianona est venue. Que vous a-t-elle dit?

— Des folies!

— Ne repartira-t-elle pas avec nous ?

— Peut-être : à la condition que je me sacrifie, moi et mes entreprises, pour le bon plaisir de son... de son mari, puisque ce Monsieur va l'être.

— J'ignore ce qu'a pu vous demander Millicent, mon ami ; mais, quoi que ce soit, je sais que vous devez le faire. Elle est très à plaindre.

— Et moi donc!

— Je devine. Je vous plains aussi. Mais vous êtes fort, elle est faible. Vous avez tout, elle n'a rien. Il faut nous aimer comme nous voulons être aimées.

— Je ne suis pas un héros de roman, je le lui ai dit!

— Vous devez être plus et mieux : un digne fils de notre Amérique. — Peg avisa le *World*, ouvert sur la table. — Archibald, vous avez peut-être surpris, comme moi, certains sourires des gens de France, si fiers de leur long passé, de toutes leurs gloires ; ils ne se privent pas de plaisanter sur ce qu'ils appellent notre *Gotha ;* ils nous croient incapables, nous si jeunes, de fonder autre chose qu'une noblesse d'argent. Ne perdons pas une occasion de prouver à ce vieux monde qu'il y a chez nous de l'étoffe pour la plus haute noblesse, celle du cœur. La fortune a fait de vous un des chefs réels de

notre peuple : témoignez pour lui. Montrez où est notre vraie force : pas dans les dollars, dans l'âme. Montrez-leur à tous qu'un fils de notre race est maître du monde parce qu'il l'est de lui-même. Allez retrouver cette pauvre femme, faites tout ce qu'elle désire, et plus. Cela vous est difficile, je le conçois ; tant mieux : vous donnerez une plus grande idée de ce que nous valons. Ne perdez pas de temps, ce n'est guère votre habitude. Venez, cher Archibald.

Elle le prit par la main, l'emmena vers la porte, dans l'escalier. Il se laissa faire, comme un enfant sans volonté. Sur le pont, il salua vaguement quelques-uns de ses invités, murmura quelques excuses. Peg vint à son secours.

— M. Robinson est rappelé à terre, un instant, par une affaire en retard. Il me charge de vous faire en son absence les honneurs du *Neptune*. Nous allons luncher, et boire à la santé de nos amis qui restent dans cette belle Égypte. Revenez vite nous rejoindre, Archibald !

Affalé sur le bordage, il laissait dire, ne bougeait pas. Soudain, on le vit se redresser, avec ce déclenchement sec et prompt de tous les muscles dont il était coutumier quand il venait de conclure une grosse affaire. Il commanda :

— Un canot à la mer ! Rondement, les hommes !

A l'intonation de ce commandement, les matelots comprirent que le maître n'était d'humeur ni à flâner ni à laisser flâner. En quelques minutes, le canot fut armé. Robinson s'y jeta.

— Nagez, les garçons, et dur... A terre !

XXIV

M. ROBINSON TRAVAILLE

Dans une pièce de l'hôtel Abbat, Millicent et Louis étaient assis côte à côte. Heureux de sentir qu'il la gardait, le jeune homme cherchait des paroles consolatrices, il s'efforçait d'endormir sous les caresses une douleur qui ne livrait pas son secret. Abattue, brisée, avec une indicible désolation dans ses yeux qui interrogeaient sans cesse la pendule, un air d'attente fébrile sur son visage qui tressaillait au moindre bruit dans le couloir, Millicent opposait un silence navré aux questions dont il la pressait.

— Mais parle, au moins. Où es-tu allée? Chez cet homme?... Qu'as-tu fait?

— Rien. J'étais folle. J'ai voulu te servir, et je ne t'ai fait que du mal. Je suis une malheureuse.

Un garçon frappa. Elle courut à la porte.

— On demande Madame en bas, dans le petit salon.

Les tristes yeux se ranimèrent, une flamme d'audace y reparut.

— Venez, dit-elle à Louis; et, comme il hésitait : — Viens, reprit-elle, avec un accent d'autorité tendre qui ne souffrait pas de refus.

Robinson attendait. Il avait son expression habi-

tuelle de flegme et de force au repos. Il s'avança courtoisement vers Tournoël.

— Mme Fianona vient de m'apprendre quels compliments il faut vous adresser, capitaine. J'ai voulu vous apporter les miens avant de partir. Je vous prie de les recevoir comme ils sont faits, en toute sympathie.

Louis s'inclina, glacial; son regard questionnait Millicent.

— En renouvelant mes souhaits respectueux à Madame, reprit Archibald, je dois aussi lui renouveler mes excuses : elle a été reçue à mon bord d'une façon peu convenable par un matelot ivre, un misérable vaurien ; je l'ai chassé ; vous ne reverrez jamais cette brute, Madame. — Et s'adressant derechef à Tournoël : — Je n'ai que peu d'instants, capitaine ; mais je voudrais profiter de l'occasion pour dissiper entre nous un malentendu fâcheux. Nous ne nous sommes pas vus depuis plusieurs mois, nous n'avons pas pu reprendre nos conversations sur cette affaire du Ouadaï. Ce fut une affaire mal engagée ; très mal engagée. Vous n'êtes pas entré complètement dans mes idées, je crois ; elles alarmaient votre fierté, votre patriotisme. Je ne fais pas difficulté de reconnaître que je négligeais trop certains aspects de la question, qui priment pour vous tous les autres. Quand je me passionne pour une affaire, je ne tiens plus compte des justes objections, des susceptibilités ; vous savez, l'habitude !... Et j'avais été mal averti, par des gens qui ne méritaient pas ma confiance. N'en parlons plus, c'est de l'histoire ancienne, je m'en désintéresse. Je viens précisément de décommander les préparatifs d'une expédition à laquelle j'avais songé : je voulais faire étudier les mines du

Dar Rounga ; mais ce bassin fait partie des terri toires où vous vous êtes assuré les droits du pre mier occupant, n'est-il pas vrai? D'autres entre prises sollicitent en ce moment mon activité D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, je ne prétend pas lutter contre la puissance de l'État français l'idée m'était venue de prendre les devants, alor que je le supposais inactif; mais, d'après les nou velles que je reçois de Paris, votre gouvernemen aurait décidé de vous renvoyer au Ouadaï, et d' poursuivre énergiquement cette œuvre colonisatric où je voulais le suppléer. (Robinson anticipait su des résolutions qu'il se flattait, à tort ou à raison de provoquer rapidement dans les milieux offi ciels.) De notre discussion d'il y a six mois, veuille ne retenir que ceci : vous me trouverez toujour prêt à seconder votre action militaire et politiqu avec mes opérations commerciales ; vous sere seul juge de leur opportunité; je les subordon nerai à vos plans ; je ne vous demande que l droit commun sur les riches territoires qui von devenir par vos soins une colonie française. J voudrais surtout, conclut Robinson en appuyan sur chaque mot, vous laisser aujourd'hui cett impression : l'homme qui vous parle n'a plu d'autre pensée que celle d'être pour vous u loyal auxiliaire ; vos droits légitimes lui seron sacrés ; vous ne le rencontrerez jamais en tra- vers de votre route ; ni en Afrique..., ni ail- leurs.

Tournoël commençait à comprendre : le visag radieux de Millicent acheva d'éclairer pour lui le paroles d'Archibald. Il hésitait pourtant à dé- sarmer; il dit :

— J'ai en effet l'impression que j'entends u

langage honnête, sincère. Je ne demande qu'à y croire; et s'il ne s'agissait que de mes intérêts personnels, je m'en remettrais à vos assurances. Mais les intérêts de mon pays sont en jeu; à tort ou à raison, je les ai cru menacés sur le point où j'en ai la garde; pour ceux-là, ma vigilance ne saurait être trop inquiète. Je n'admets pas qu'ils soient à la merci des volontés changeantes d'un homme. Qui les garantira contre un revirement dont je devrais de nouveau m'alarmer?

— Vos pères, capitaine. Ils ont aidé les miens à s'affranchir. Tout Américain a contracté de ce chef une dette envers votre pays. Je l'avais trop oublié, quand j'obéissais aux suggestions qui ont failli nous brouiller. Il ne m'en coûte nullement de l'avouer. Depuis que je fais des affaires, je me suis toujours senti assez fort pour reconnaître mes erreurs. Si la franchise de cet aveu ne suffisait pas à vous convaincre, je prendrais de votre jugement une médiocre opinion, je vous le dis comme je le pense. Voulez-vous considérer désormais que je fais mienne la dette de notre peuple, avec tous les devoirs qu'elle impose, et vous souvenir qu'Archibald Robinson passe pour un bon payeur?

L'officier écoutait, les yeux dans les yeux de l'homme qui lui tenait ce langage. Des préventions tenaces et naguère justifiées s'arrachaient lentement de son esprit. Elles n'eussent peut-être pas cédé du premier coup, si son adversaire de la veille eût été seul en face de lui; mais son regard rencontra celui de Millicent. Devant ce juge délicat et redoutable, la femme aimée, Louis fut pris soudain d'une crainte qui étouffa tout autre sentiment : s'il allait paraître inférieur au rival qui venait de faire virilement ce rude effort sur soi-

même? — Avec un geste de cordial abandon, il tendit la main à l'Américain :

— Je ne serai pas en reste de franchise, mon cher Robinson. Vous nous emmenez hors de notre vieux monde, dans votre très jeune monde; hors de nos conventions sociales, dans l'état de nature. Il a du bon. Voici une de ces rares minutes où des hommes desserrent leur cuirasse de préjugés pour mettre leurs cœurs à nu; où ils renoncent aux petites façons que fait l'amour-propre, pour rentrer dans la simplicité, dans la dignité des vrais sentiments humains. Vous venez à moi d'un mouvement généreux : quels que soient les mobiles qui vous guident, je sens qu'ils sont désintéressés, et que je vous dois désormais ma confiance, mon affection. Vous m'avez vu susceptible, chatouilleux à l'excès. Si je continuais à l'être aujourd'hui, je n'aurais pas le beau rôle. Je vous avais mal jugé : pardonnez-moi. On est ombrageux dans mon pays; c'est qu'il a été très malheureux. Vos aspirations et les nôtres diffèrent de nature et d'objet. Vous êtes en pleine force de croissance, vous ne souffrez que d'une chose : ne pas sentir derrière vous l'orgueil d'un grand passé. Vous avez hâte de le créer pour vos fils, et tous les moyens vous semblent bons. Nous, au contraire, nous souffrons horriblement de ne pouvoir transmettre à nos enfants le patrimoine de grandeur dont nos pères s'enorgueillissaient; et nous sommes furieusement jaloux de ce qui en reste. Moi qui vous parle, si je suis très prompt à m'effaroucher, c'est qu'après un premier et rapide sourire la fortune ne m'a pas gâté : d'elle et des hommes, je n'attendais plus que mécomptes. Faut-il ajouter — je m'en accuse et m'en excuse — que je me sentais naturelle-

ment prévenu contre les trop grandes puissances financières?

— Oui, dit Robinson, vous estimez que l'argent est toujours malfaisant! C'est une arme, capitaine, comme votre épée. L'une et l'autre blessent, fauchent des victimes dans les batailles qui font avancer l'humanité. Les imbéciles, les poltrons s'en effarent; et aussi ces ennemis du véritable progrès humain qui se disent des humanitaires : vous pensez comme moi sur leur compte, j'imagine. Vous et moi, nous représentons deux forces : la vôtre est l'aînée, très noble; je la respecte. La mienne n'est pas nécessairement ignoble. L'argent peut être brave, intelligent, généreux...

— Vous venez d'en faire la preuve, interrompit Tournoël; et je vous devrai un raisonnable élargissement de mes vues. L'argent vaut par l'emploi que l'on en fait. Il est aussi absurde de mépriser que de déifier ce ressort nécessaire de l'activité humaine. Lingot d'or ou lame d'acier, tous les outils s'ennoblissent quand ils travaillent pour une idée; toute féodalité se légitime quand elle s'acquitte des grands services publics qui sont sa raison d'être. Vous souvient-il de notre premier entretien, il y a six mois? Nous nous trompions tous deux, quand nous opposions l'une à l'autre des forces qu'il faut concilier, combiner. Ainsi se tromperaient, et lourdement, ceux qui voudraient opposer votre nation à la mienne. Le monde est assez vaste pour que nos deux peuples y poursuivent sans désaccord leurs tâches respectives. Et s'il faut souhaiter quelque chose pour le bien futur de ce monde, c'est qu'il s'y fasse une alliance durable entre vos jeunes énergies et notre vieil idéal.

— Je vous le disais bien, s'écria Robinson, que nous finirions par nous comprendre ! — Et maintenant, il me reste à traiter une affaire particulière avec Madame. Je voudrais lui soumettre et la prier d'agréer des propositions relatives à son domaine de l'Argentine...

— Ne parlons pas de cela ! interrompit précipitamment Millicent. — Louis, je vous jure que je n'ai pas dit un mot de cela !

Une rougeur colora son visage, d'où l'expression joyeuse avait subitement disparu.

— Chère amie, dit tranquillement Tournoël, laissez parler M. Robinson. Après ce qu'il vient de dire, je suis très sûr qu'il n'ajoutera rien que nous ne puissions entendre, vous et moi.

— Vous allez en juger, reprit le financier. Avec votre agrément, Madame, je me mets sur les rangs pour l'achat de votre plantation. L'affaire est magnifique : il faut vraiment qu'ils soient stupides, ces gens de là-bas qui ne s'en sont point aperçus ! J'ai fait examiner de très près la propriété, ses ressources, son avenir ; on ne s'est pas avisé jusqu'ici d'un mode d'exploitation qui en décuplera la valeur...

Avec une précision, une abondance de détails qui témoignaient de sa documentation minutieuse, il s'étendit sur les conditions actuelles du domaine, sur les cultures qu'il y fallait essayer, sur une industrie rémunératrice qu'on y pouvait créer avec certitude de succès. Le pli spécial avait reparu chez cet homme singulier ; entraîné par son sujet, par l'intérêt d'une affaire qu'il avait étudiée de longue main, comme si toute sa fortune en dépendait, il en expliquait les avantages à l'ignorante Millicent, une heure après leur entrevue tra-

gique; il lui en parlait comme il eût fait à quelque propriétaire retors, difficile à convaincre. Cette conférence agricole et financière, dans sa bouche, à ce moment, entre ces deux personnes, eût paru d'un comique intense à un auditeur renseigné sur le drame sentimental où elle se fourvoyait. Rien n'était plus naturel, pourtant, que le retour complaisant de cet esprit à ses préoccupations professionnelles; rien, sinon son besoin naïf de se prouver à lui-même qu'il faisait une excellente affaire en cédant à un mouvement du cœur.

— Ainsi, conclut-il, plus-value immédiate, gros bénéfices certains à bref délai. Réfléchissez, chère Madame, et voyez si vous préférez me vendre le domaine, ou rester mon associée pour votre part : dans ce dernier cas, je crois pouvoir vous garantir, après l'extinction des dettes, une situation indépendante, et même aisée. Croyez-moi, c'est une bonne affaire, je l'ai bien étudiée.

— Vous savez que je n'entends rien aux affaires, fit en riant Millicent; il faudra répéter tout cela à mon associé de Buenos-Ayres. S'il accepte, et si les choses tournent comme vous le dites, tant mieux pour nous tous. Sinon, je m'en consolerai facilement : je sais maintenant que l'on est assez riche quand le cœur possède tout ce qu'il désire. N'est-ce pas votre sentiment, Louis?

— Je pense comme Madame, dit simplement Tournoël. Certes, je ne pousserai pas le don quichottisme jusqu'à vouloir la priver des avantages qui lui reviendraient légitimement, si son domaine acquérait grâce à vous une valeur qu'on n'y soupçonnait pas. C'est aux gens d'affaires qu'il faut laisser le soin d'examiner mûrement vos offres...

— Mais c'est tout examiné! interrompit Robin-

son, avec l'impatience d'un professeur qui expose devant des élèves inattentifs la solution élégante d'un problème ardu. — Puisque je vous dis qu'en substituant à l'élevage la culture du café...

Il allait recommencer sa démonstration; Tournoël l'arrêta, d'une voix amicale et décidée :

— Nous vous croyons sur parole; mais n'insistez pas aujourd'hui, mon cher Robinson; vous contristeriez celui qui veut être votre ami et n'accepterait pas d'être votre obligé. Vous avez débarrassé ma route de l'obstacle qui la barrait; j'ai repris confiance en moi-même et dans l'avenir; je saurai faire cet avenir honorable et facile pour celle qui consent à le partager

— Ah! vous serez toujours le même! fit Archibald avec un sourire d'une singulière amertume. — Mon pauvre argent — oui, très pauvre, très lourd, très impuissant quelquefois — trouve grâce à vos yeux en théorie; vos paroles lui font l'aumône d'une absolution; mais vos mains ont peur d'y toucher!

— Non, cher ami, dit Millicent du ton le plus affectueux : — nous ne voulons pas qu'il pèse sur des cœurs que vous venez de gagner. Et pour vous bien montrer que je n'ai peur de rien chez vous — elle accentua intentionnellement ces mots — nous allons vous accompagner à votre bord : c'est là que je veux déclarer à nos amis les engagements que nous venons de prendre, M. de Tournoël et moi; c'est là que je veux recevoir leurs félicitations et les vôtres. — Vous n'y avez pas d'objections, Louis?

— Comment donc! appuya l'officier : j'allais vous faire et faire à notre ami même demande!

Le canot qui ramenait Robinson, Tournoël et Millicent accosta l'échelle du *Neptune*. On croira

sans peine que des propos animés s'échangeaient entre les personnes accoudées sur la lisse du yacht. Pour la plupart de ces personnes, les péripéties du drame intime dont elles voyaient approcher le dénouement n'étaient plus un mystère. Les mieux instruites renseignaient obligeamment celles qui l'étaient moins : les imaginations suppléaient aux détails quelles avaient le chagrin d'ignorer.

Légère comme une mouette qu'un vent heureux eût apportée sur le navire, Millicent sauta la première sur le pont, alla se jeter au cou de Peg.

— Félicitez-moi, chère bonne, qui m'avez protégée aux jours mauvais : et félicitez — s'il y a de quoi — mon futur protecteur, mon mari!

Les Américaines qui étaient venues voir un yacht, et qui bénéficiaient par surcroît d'un chapitre de roman, entourèrent, complimentèrent Tournoël et Mme Fianona. On alla rechercher les verres sur la table du lunch, on but à la santé du couple. Louise de Banneleuse était parmi les plus empressées. Lorsqu'elle eut accompli les rites, Louison se détourna pour dire à son bénévole époux :

— Très forte : elle les a ramenés tous les deux. Nous allons voir si elle conduit bien l'attelage.

Louison aurait tenu pour un fieffé nigaud quiconque lui eût fait le véridique récit qu'on vient de lire. Louison avait beaucoup d'esprit, encore plus d'expérience ; l'esprit et l'expérience n'aident pas toujours à voir les choses simples et belles dans leur vérité.

Moucheron gesticulait auprès de Tournoël : sa joie était aussi sincère que bruyante.

— Vous le voyez, capitaine, que tout s'arrange pour tous! Maintenant, un télégramme de remer-

ciements à Pélussin! Avouez que vous avez été injuste pour Pélussin! En vous envoyant ici, il a fait pour une fois d'admirable besogne.

— Sans le savoir, dit en riant l'officier. Mon ami, quand les gouvernants font quelque chose de très bien, c'est presque toujours sans le savoir. Ils tirent au hasard. Derrière eux, sans doute, un pointeur invisible rectifie le tir. Alors, des coups portent.

Émile alla rejoindre Jérôme Cruas et le docteur Revaz, qui devisaient sur la passerelle.

— Je suis bien content, leur dit-il; mais il faut convenir qu'en arrangeant les choses, la vie dérange singulièrement nos idées. Quand j'ai fait la connaissance de ces deux hommes, à Paris, ils n'étaient embesognés que de grandes affaires financières, politiques; ils se disputaient un gros morceau du globe. Pas une jupe à l'horizon; rien que le sérieux. Six mois se passent, je pénètre intimement dans leur vie, et qu'est-ce que j'y vois? Mes deux grands hommes ne sont plus occupés que d'une femme; toute leur politique pivote sur la jolie tête que voilà, qui les brouille, qui les raccommode, qui est devenue pour eux tout le globe terraqué.

— Parbleu! fit Cruas; oubliez-vous que nous sommes en Égypte? Ici, c'est toujours le nez de Cléopâtre qui change la face de la terre.

— Ici et partout, appuya Revaz. Vous devez le savoir, Monsieur l'historien, si vous avez mis vos bonnes lunettes pour lire l'histoire. Nous le savons encore mieux, nous autres médecins qui regardons la vie du côté où elle est vraie, à l'envers. Mon maître Ferroz me l'a dit souvent, on peut l'en croire : sur cent hommes qui tiennent les grands

rôles de la comédie humaine, il y en a quatre-vingt-quinze qui ne jouent le leur que pour une femme. De loin, on les croit tout occupés de mener le monde ; on approche, on entre dans leur privé, on voit vite de quoi ils sont occupés, par qui et par où ils sont menés. Il suffit de peu de mots pour résumer tout le travail de leur vie : gagner de l'argent, grimper au mât de cocagne social, pour satisfaire les besoins et les vanités d'une femme, légitime ou autre. Quand on le leur dit, ils prennent de grands airs; ils se rebiffent, haussent les épaules, traitent ces vérités d'inventions de roman. Le médecin n'est pas un romancier, et il sait à quoi s'en tenir. Nos grands hommes ont bien tort d'être si renchéris; la Nature leur fait beaucoup d'honneur en les employant à ses fins comme tous les autres, en leur disant : Mon petit, je me moque pas mal de tes balivernes politiques; je n'ai, tu le sais, qu'une loi et qu'un but : continuer. Obéis à ma grande loi; continue, comme le nègre, sous peine de tomber au-dessous de lui dans le plan de la création.

— Cher docteur, reprit Cruas, vous qui prétendez tout expliquer, il y a une chose que vous n'expliquerez pas : le choix de cette très charmante femme. Voici le Maître de la Mer, le plus riche citoyen du globe, un rude homme tout en or fin — Robinson Chrysoé, comme dit Moucheron — et, ce qui vaut mieux, un homme remarquable à tous égards; si j'en crois ce qu'on chuchote autour de nous, il vient de montrer dans toute cette histoire une noblesse de cœur peu commune; il a justifié le mot de Tocqueville sur l'Amérique : « Cette démocratie a spiritualisé la violence... »

— A moins, interrompit le docteur, qu'il n'ait

tout simplement obéi au mobile secret de la plupart de ses actes, à ce besoin d'ostentation si fort chez lui...

— Ne faites pas votre La Rochefoucauld, affreux pessimiste; reconnaissez que Robinson vient d'agir dans ce cas particulier comme un très brave homme, et répondez : Pourquoi diable la belle dame lui a-t-elle préféré notre jeune officier, qui est très bien, que j'aime beaucoup, mais enfin...

— Vous le demandez? fit Revaz. — L'officier tue des hommes au grand soleil, avec des sabres clairs, des fusils qui font du bruit, et on lui en sait beaucoup de gré. Le financier en tue peut-être autant, mais dans l'ombre, avec des papiers sales, silencieux, et on le lui reproche. C'est une raison, cela! Et je vous en fournirais de plus péremptoires si j'avais l'honneur de donner mes soins, quelques jours seulement, à cette belle dame; je pourrais alors vous dire...

Moucheron lui coupa la parole :

— Revaz! ne le dites pas! Laissez de quoi vivre aux poètes, qui vivent difficilement : il y en a un ici, votre serviteur. Et puis, vous savez, nous n'y coupons plus, dans votre trompe-l'œil scientifique! Vous écrivez de gros livres; vous faites de belles conférences aux badauds, dans un charabia qui les tient bouche bée, et tout cela, pourquoi? Pour nous dire des secrets de Polichinelle, que nous savions d'instinct avant vous, et que nous disions avec des mots jolis. Nous racontons aux hommes les mêmes vieilles histoires, vous et nous; mais vous les faites vilaines; nous les faisons belles, et quelquefois, quand nous mettons dans le mille, sublimes...

— Si les intentions de la Nature ne sont pas sublimes, répliqua Revaz, je ne sais pas ce qu'il

vous faut! Croyez-vous qu'elle n'ait pas dépensé plus de génie qu'Homère et Shakespeare, pour amener cette femme de l'Argentine, cet officier du Soudan, pour les faire se rencontrer, pour leur insuffler l'idée qu'elle avait depuis le commencement des siècles au sujet d'un troisième personnage, l'éternelle et maternelle Nature?

— Causez, Messieurs, fit Jérôme Cruas : tout ce que vous dites l'un et l'autre, je l'ai lu sur des papyrus qui ont six mille ans. J'y ai lu aussi que l'argent a parfois du bon; je le soutenais naguère devant M. de Tournoël; il n'avait pas l'air de le croire, il me contredirait moins aujourd'hui. Sur ce, je retourne n'en pas gagner, ce qui a bien aussi son charme.

Il alla prendre congé de Robinson, s'entendit avec lui sur la campagne de fouilles, quitta le bord.

— Monsieur, annonça timidement Joë, il y a là M. Joseph Yabeç, qui attend toujours les ordres...

— Yabeç? fit Robinson : Ah! je l'avais oublié! — Bonsoir, cher Monsieur, bonsoir. On ne va plus au Rounga, vous l'ai-je dit? J'ai d'autres projets. Licenciez vos hommes. J'ai décidé de vous confier l'organisation du dépôt de charbon, sur mon îlot des Farsan. Vous trouverez toutes les instructions à mon bureau de Port-Saïd. Rejoignez au plus vite votre poste. Il faut que la station fonctionne le mois prochain. Bonsoir, cher Monsieur.

Yabeç salua, tourna les talons. La longue figure ravagée était plus longue d'une aune.

— Gouverneur des îles Farsan, beau titre, fit derrière lui Moucheron : mais il n'y mangera pas souvent de la salade. J'ai compté trois brins d'herbe, pas un de plus, sur la rôtissoire où il va prospérer.

— Bah! fit le duc de Lauvreins : il trouvera moyen d'en tondre davantage, je ne suis pas inquiet sur son compte.

On avait donné le signal du départ. Les Américaines quittaient le yacht, à grand bruit d'embrassades, de souhaits, de congratulations à l'heureux couple. Leurs toilettes voyantes s'égrenèrent sur l'eau glauque du port.

Robinson prit à part Mme Fianona.

— J'espérais que vous regagneriez la France sur mon bateau. C'était votre intention, ce matin...

— Je n'ai plus les mêmes raisons de le désirer, dit-elle. Grâce à vous, rien ne s'oppose maintenant à ce que je revienne fièrement au bras de l'homme dont je vais porter le nom.

— J'aurais été heureux de vous recevoir tous deux à mon bord...

— Heureux? fit Millicent avec un peu d'embarras dans son bon sourire; non, cher ami. Ne disiez-vous pas un soir que vous forciez toujours le ressort de vos montres en les remontant? Les ressorts du cœur demandent grâce, eux aussi : il ne faut pas les forcer. Vous ne voudriez pas me donner le chagrin d'être pour vous, demain peut-être, une cause de tristes repentirs. Laissons au temps le soin d'apaiser certaines choses; il effacera tout ce qu'il doit effacer; vous ne reverrez bientôt en moi que votre meilleure amie. Merci encore, et au revoir, prochainement : à Paris, ou à Jossé, puisque la duchesse veut que j'aille me marier dans ce cher Jossé, entre mes vieilles sœurs d'Italie qui me feront fête.

— Millicent! appela Tournoël : le capitaine du *Neptune* va nous jeter à l'eau, si nous ne nous décidons pas à quitter son bord! — Adieu, mon

excellent ami : nul ne vous aura souhaité de meilleur cœur un heureux voyage!

— Oui, un heureux voyage, répéta Robinson; — et les plis légers que la vie avait laissés aux coins de ses lèvres se creusèrent plus profonds, comme si l'on y eût appuyé une pointe de fer.

Il suivit du regard la barque où s'éloignaient Louis et Millicent. Ils abordèrent à la pointe du môle, montèrent sur la plate-forme, agitèrent leurs mouchoirs en signal d'adieu aux partants.

— Allons! dit Archibald au maître de manœuvre : larguez le corps mort!

L'hélice ronfla, s'ébroua dans l'écume, comme un jeune cheval impatient de galoper. Le *Neptune* franchit la passe, gagna la haute mer, laissant tomber derrière lui, dans la mer plus haute des sables libyques, ce constant et paisible soleil d'Egypte sous lequel de pauvres cœurs venaient de se torturer. Robinson appela son secrétaire :

— Joë, allons travailler. Il faut libeller le projet de contrat, pour cette compagnie que je dois incorporer à l'U. S. T.; les représentants nous attendent à Messine.

— Brr.., murmura Moucheron, je ne voudrais pas être cette compagnie : gare à elle! En voilà une qui va payer cher le bonheur des autres!

Emile ne touchait plus juste, depuis quelque temps. Et Joë, assis déjà dans le bureau, courbé sur sa machine à écrire, faillit se laisser choir à la renverse quand il entendit ces paroles inouïes :

— Joë, je ne suis pas en train de travailler, aujourd'hui. Je me sens un peu souffrant.

Robinson ressortit, vint s'asseoir sur la claire-voie du salon, là où il avait écouté la musique. Il regarda la grande mer, sa chose préférée, l'im-

mense champ de ses convoitises d'où montait toujours dans ses yeux un âpre plaisir, le plaisir du chasseur devant le gibier. Elle était bleue et belle ; il la vit froide et stérile, comme un ciel vide où il n'y aurait plus d'espoir divin. Il en détourna ses regards, les reporta sur le môle : au pied du phare qui jetait ses premiers éclats, les silhouettes des deux amants, serrés l'un contre l'autre, décroissaient...

Ceux-là ne regardaient plus personne. Leurs yeux se rencontraient en errant sur la mer. Ils la voyaient lumineuse et féconde, ils se sentaient pénétrés par les effluves de vie qui montaient des vagues dans leurs veines. Louis dit :

— Je t'aime! J'ai tout compris; mais je n'ai plus peur. O ma grande amie, où as-tu trouvé la force et le courage qui nous ont faits si petits, si faibles devant toi, cet homme et moi?

— Toute force me vient de toi, mon aimé. Je t'avais emprunté un peu de la tienne, un instant; je te la rends, pour qu'elle te porte très haut, là où mon humble amour ira te chercher, toujours.

— Archibald a été très bon, reprit le jeune homme. Je plains sa peine.

— Nous l'aimerons bien, fit-elle ; avec notre reste.

— Peut-être aurions-nous dû faire route avec lui ; il le désirait, si je ne me trompe. C'eût été charitable.

— Tu crois? Je ne le pense pas. Et puis, je te veux tout à moi. Les autres n'existent plus. Ne parlons plus d'eux. Parle-moi de toi. Tu m'aimes?

— C'est bien vrai que les autres n'existent plus? Comme tu es bonne!

Sur le pont du bateau, Mme de Lauvreins était venue rejoindre Robinson.

— Cher Archibald, c'est bien, ce que vous avez fait ! Je suis fière, nous sommes tous fiers de vous.

Il haussa les épaules.

— Soyez satisfait, reprit-elle. Le Maître de la Mer a été aujourd'hui quelque chose de plus : son propre maître. Vous vous êtes montré le fort des forts, le puissant, le victorieux.

— Ne vous moquez pas, dit-il : le riche, le puissant, le fort, le victorieux, c'est celui qui sait se faire aimer.

— Ne regardez plus de leur côté, Archibald. L'amour est un féroce égoïste. Regardez votre mer que vous aimez tant, qui vous appartient.

— Comme elle appartient au matelot mort qu'on y jette. Une grande tombe.

— Vous avez fait du bonheur, c'est si doux !

— Pour d'autres ! — Il montra du doigt, sur le môle, dans l'ombre qui noyait déjà les choses indistinctes, deux formes qui s'évanouissaient, rapprochées, confondues en une seule. — Ils font de la vie !

— Vous avez fait, vous ferez pour nous ce dont notre grand jeune peuple a besoin : de la noblesse, de la grandeur.

— C'est un dur métier, dit-il ; les apprentis y souffrent beaucoup.

Il se releva ; Peg vit le jeu du ressort d'acier, ce mouvement caractéristique d'une remise en train de la puissante machine.

— Joë, appela M. Robinson, Joë ! C'est passé, ce bobo, ce n'était rien ; retournons travailler.

Août 1902 — Septembre 1903.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE



CE

